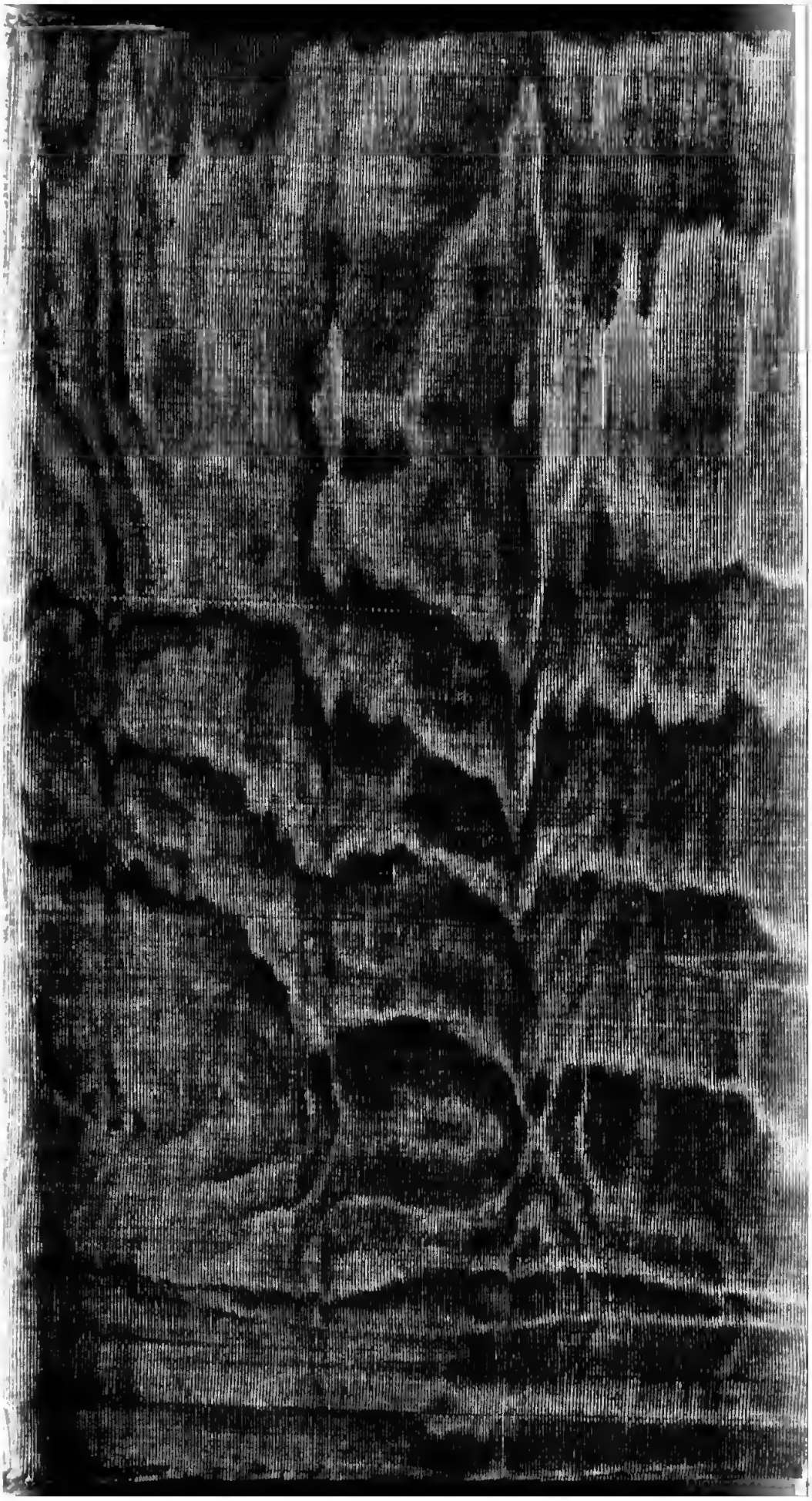


10508

Property of
Library

SUPPLÉMENT

AUX

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME DOUZIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES contenues dans ce douzieme Volume.

MILTIADE. . . . . } Traduites de Cornelius Nepos.
PAUSANIAS. . . . .
THRASYBULE. . .
CONON. . . . . .
IPHICRATE. . . . .
CHABRIAS. . . . . .
TIMOTHÉE. . . . .
ÉPAMINONDAS. . .
DATAME. . . . . .
AMILCAR. . . . . .

PHILIPPE. . . . . } de Diodore de Sic. trad. d'Amyot.
DENYS l'Ancien. . . .

AUGUSTE, de Suétone, par M. de la Pauſe.

SÉNÈQUE, par l'abbé de Ponçot.

SOCRATE. . . . . } trad. de Diogène Laërce.
ARISTIPPE. . . . . .

PLUTARQUE, par Dacier.

AMYOT, par l'abbé Le Bœuf.

SBN

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES,
POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE;

Avec des Notes & des Obſervations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Profeſſeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME DOUZIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION des deux Figures contenues dans ce douzieme Volume.

LA Premiere repréſente la tente d'Epaminondas. Ce grand homme paroît ſur un lit; appuyé d'un côté ſur le genou, de l'autre relevé ſur ſon bouclier. Revenu de l'évanouiſſement que lui avoit cauſé ſa bleſſure, ſon premier ſoin avoit été de s'informer s'il étoit conſervé. On ſait combien les anciens attachoient de honte à cette perte. « Hé! de quel côté eſt la victoire, ajouta-t-il »? Dès qu'on lui eût répondu : Du côté des Thébains; « Il eſt donc temps de mourir, reprit-il ». Cependant ſes amis fondoient en larmes autour de lui. Hélas! lui dit un d'entre eux; vous mourez ſans enfans! « Non certes, repliqua le héros; car je laiſſe après moi deux filles immortelles; la victoire de Leuctres & celle de Mantinée: & auſſi-tôt, J'ai aſſez vécu, dit-il, puiſque je meurs invaincu. Qu'on arrache le fer ». On lui obéit, & il mourut à l'inſ-

tant même. Ainſi le raconte Diodore de Sicile, & le texte de Cornelius Népos ne dit pas autre choſe. *Chap. XII, p.* 70.

La Seconde repréſente le portrait d'Amyot qui eſt ſoutenu par le Génie de la Langue Françoiſe, qui lui met ſur la tête la couronne de l'immortalité. Le Goût regarde Amyot avec complaiſance, & tient d'une main un flambeau allumé pour diſſiper les ténèbres & faire briller la lumiere : il a l'autre main remplie de fleurs. Sur le devant deux petits Génies aſſis conſidèrent les divers ouvrages d'Amyot. *Vie d'Amyot, p.* 548.

Le portrait eſt d'après le tableau original qu'on conſerve dans la ſalle des Chevaliers de l'Ordre du Saint-Eſprit, chez les Auguſtins à Paris.

SOMMAIRE

PRÉFACE

DE CORNELIUS NEPOS.

JE ne doute point, mon cher Atticus * que pluſieurs de mes lecteurs ne me blâment de rapporter dans cet ouvrage quel fut le maître de muſique d'Epaminondas, & de faire un mérite à ce grand homme d'avoir danſé avec grace & joué ſavamment de la flûte. De pareils détails leur paroîtront ſans doute frivoles & peu dignes de la gravité des perſonnages dont j'écris la vie.

Mais ceux qui penſeront ainſi, ſeront des gens pour la plupart qui ne connoîtront point l'hiſtoire Grecque, & qui n'ap-

* Fameux Romain dont Cornelius Nepos a écrit la Vie. Il vécut dans les tems les plus orageux de Rome, au milieu des guerres de Sylla & de Marius, de Céſar & de Pompée, d'Auguſte & d'Antoine, fut aimé & reſpecté de tous, ne prit parti avec aucun, ni contre perſonne; mais rendit à tous, ſuivant les circonſtances, tous les bons offices de l'amitié. Il nâquit l'an 645, & mourut l'an 722 de Rome, dix-huit mois avant la bataille d'Actium, avant J. C. 32 ans.

prouveront par conſéquent que ce qui ſe rapporte à leurs mœurs. S'ils conçoivent bien une fois que les mêmes choſes ne ſont pas également réputées honnêtes ou honteuſes chez tous les peuples, & qu'on juge de tout ſur les uſages établis, ils ne ſeront plus étonnés qu'en retraçant les grandes qualités des généraux de la Grèce [1] j'aie adapté mes idées aux mœurs de leur pays. Cimon, cet illuſtre Athénien, ne fut point déshonoré pour avoir épouſé ſa propre ſœur [2], parce qu'il ſuivoit en cela une coutume établie parmi ſes concitoyens. Un tel mariage cependant ſeroit regardé parmi nous comme criminel. Il eſt honorable aux jeunes Grecs d'avoir un grand nombre d'amans [3]. Il

[1] Pays d'Europe, anciennement diviſé en ſix parties : la Macédoine, l'Epire, la Theſſalie, l'Achaïe, le Péloponèſe, & les iſles.

[2] Elpinice. Ce n'étoit que ſa ſœur de pere. On ne pouvoit à Athènes épouſer ſa ſœur utérine.

[3] Le mot d'*amant*, employé dans le rapport d'homme à homme, eſt très-révoltant. Mais je ne pouvois rendre autrement le terme latin de Nepos, ſans affoiblir ou plutôt ſans dénaturer ſa penſée. Dacier ſe ſert du même mot dans la traduction des Hommes illuſtres de Plutarque.

n'eſt point de veuve à Lacédémone [1], quelque qualifiée qu'elle ſoit, qui ne monte ſur le théâtre & n'y joue pour de l'argent. C'étoit un très-grand honneur dans toute la Grèce que d'être proclamé vainqueur aux jeux Olympiques [2]; & il n'étoit honteux à perſonne de ſe montrer ſur la ſcène & de ſe donner en ſpectacle au peuple. Or, de toutes ces choſes-là, les unes nous paroiſſent infames, les autres baſſes & éloignées de l'honnêteté.

Au contraire, pluſieurs uſages qui ſont décens dans nos mœurs, ſont réputés honteux dans celles des Grecs. Quel eſt le Romain qui rougit de mener ſa femme à un feſtin? Quelle eſt la dame Romaine qui n'occupe pas le devant de la maiſon & l'appartement le plus expoſé, qui ne reçoit & ne fréquente pas les compagnies? Il en eſt bien autrement dans la Grèce.

[1] Ou Sparte, capitale de la Laconie, ſur l'Eurotas.

[2] Ils ſe célébroient tous les quatre * ans à Olympie, ville de l'Elide ſur l'Alphée : * c'eſt-à-dire, au commencement de la cinquieme année.

Une femme n'y aſſiſte à aucun repas, ſi ce n'eſt chez ſes parens, & n'y habite que l'appartement le plus reculé du logis, qu'on appelle pour cette raiſon le Gynécée, & dont perſonne ne peut approcher que ceux qui leur ſont liés par la plus étroite parenté.

Mais les bornes de cet ouvrage & l'envie que j'ai de le commencer, m'empêchent d'entrer dans un plus long détail. Je viens donc à mon ſujet, & vais écrire les Vies des grands Capitaines de l'antiquité.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE MILTIADE.

MILTIADE eſt nommé par l'oracle de Delphes pour conduire la colonie que les Athéniens envoyoient dans la Cherſonèſe. II. *Il demande aux habitans de Lemnos de ſe ſoumettre volontairement aux Athéniens.* III. *Il s'établit dans la Cherſonèſe.* IV. *Il ſoumet toutes les Cyclades.* V. *Il conſeille à ſes compagnons de rompre le pont que Darius avoit jetté ſur le Danube pour s'ouvrir un paſſage contre les Scythes.* VI. *Hiſtiée de Milet fait rejetter la propoſition.* VII. *Darius s'avance avec une armée nombreuſe contre l'Attique.* VIII. *Miltiade conſeille aux Athéniens de ſortir pour aller au devant des ennemis.* IX. *Comment Miltiade range ſon armée en bataille.* X. *Il remporte la victoire.* XI. *Récompenſe décernée à Miltiade par les Athéniens.* XII. *Il manque la priſe de Paros & retourne à Athènes.* XIII. *Il eſt condamné & mis en priſon, où il meurt.* XVI. *Véritable motif de ſa condamnation.*

LES

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS.

MILTIADE [1].

MILTIADE effaçoit tous ſes concitoyens par l'antiquité de ſon origine, par la gloire de ſes ancêtres & par ſa modeſtie, & il étoit dans un âge où l'on pouvoit non ſeulement en concevoir de hautes eſpérances, mais compter qu'il ſeroit un jour auſſi grand qu'on le reconnut depuis, lorſque les Athéniens formerent le deſſein d'envoyer une colonie dans la Cherſonèſe [2]. Comme le nombre de ceux qui devoient la compoſer étoit fort conſidérable, & que bien d'autres demandoient à ſe joindre à ces colons, on en envoya quelques-uns à Delphes [3] pour conſulter Apollon ſur le choix d'un général : car il falloit

[1] Fils de Cimon, Athénien.
[2] Celle de Thrace.
[3] Ville de la Phocide au pied du Parnaſſe.

combattre les Thraces [1] qui alors étoient maîtres de cette contrée. La Pythie [2] ordonna expreſſément aux députés de mettre Miltiade à leur tête, leur prédiſant que ce choix aſſureroit le ſuccès de l'entrepriſe.

II. Sur cette réponſe de l'oracle * Miltiade s'embarqua pour la Cherſonèſe avec une troupe d'élite. Arrivé ſur la côte de Lemnos [3], il voulut ſoumettre cette iſle à la puiſſance des Athéniens. Il fit ſommer les habitans de ſe rendre d'eux-mêmes ; mais ils lui répondirent par dériſion qu'ils le feroient lorſqu'il ſeroit venu de ſon pays à Lemnos avec l'Aquilon. C'eſt que ce vent-là, qui ſe leve du ſeptentrion, eſt contraire aux vaiſſeaux qui font route d'Athènes vers cette iſle. Miltiade n'ayant pas le loiſir de s'arrêter, continua ſa route & aborda dans la Cherſonèſe.

III. Après y avoir défait en peu de temps les forces des Barbares, & s'être emparé de tout le pays où il étoit entré, il bâtit des forts ſur les lieux avantageux. Il diſtribua dans les campagnes

[1] Peuples ſitués entre la mer Egée, la Propontide, le Pont-Euxin & la Méſie.

[2] La prêtreſſe d'Apollon.

* Suivant Hérodote ce fut Miltiade, fils de Cypſelus, & oncle de celui-ci, qui fonda cette colonie dans la cinquante-cinquieme olympiade, 556 ans avant J. C. Miltiade laiſſa ſa couronne à Stéſagoras, fils de Cimon ſon frere utérin. Stéſagoras étant mort ſans enfans, ſon frere Miltiade lui ſuccéda. C'eſt celui dont il s'agit ici.

[3] Iſle de la mer Egée.

la multitude qu'il avoit amenée & l'enrichit par de fréquentes excurſions. Le ſuccès de ſon expédition fut l'ouvrage de ſa prudence autant que de ſa fortune. Vainqueur des ennemis par la valeur de ſes ſoldats, il affermit leur nouvel établiſſement par les plus juſtes loix, & réſolut de ſe fixer avec eux dans ce pays. Il jouiſſoit parmi les colons de l'autorité royale ſans avoir le titre de roi, & il devoit cette élévation, non à la violence & à la force, mais à l'équité de ſon gouvernement. Attaché d'ailleurs aux intérêts des Athéniens ſes compatriotes & leur rendant des ſervices, il fut toujours maintenu dans le ſouverain pouvoir autant par ceux qui l'avoient envoyé que par ceux qui l'avoient ſuivi.

IV. Ayant ainſi réglé l'état des choſes dans la Cherſonèſe, il retourna à Lemnos, & exigea des habitans qu'ils lui livraſſent leur ville ſelon leur promeſſe, puiſqu'ils s'étoient obligés à ſe rendre à lui quand le vent du Nord l'auroit porté de ſon pays dans le leur, & qu'il habitoit la Cherſonèſe. Les Cariens [1] qui alors occupoient Lemnos, ne s'attendoient pas à cet événement; ils n'oſerent ſe défendre & ſortirent de l'iſle, non qu'ils ſe cruſſent engagés par leur parole, mais parce qu'ils y étoient forcés par l'heureux ſuccès des ennemis. Miltiade ſoumit avec le

[1] Peuples de l'Aſie mineure.

même bonheur toutes les iſles qu'on nomme Cyclades [1].

V. En ce même tems Darius, roi des Perſes [2], ayant conduit une armée d'Aſie en Europe dans la réſolution d'attaquer les Scythes [3], fit jetter un pont ſur l'Iſter [4] pour le paſſage de ſes troupes. Il laiſſa pour garder ce pont en ſon abſence les grands qu'il avoit amenés de l'Ionie [5] & de l'Eolide [6]. Il avoit donné à perpétuité à chacun d'eux le gouvernement des villes de ces deux provinces, perſuadé qu'il retiendroit plus aiſément ſous ſon obéiſſance les Grecs qui habitoient l'Aſie, s'il confioit la défenſe de ces places à ſes favoris, dont la ruine ſuivroit néceſſairement la ſienne. Miltiade étoit du nombre de ceux à qui la garde du pont étoit commiſe. De fréquens courriers annonçant que Darius échouoit dans ſon expédition & qu'il étoit preſſé par les Scythes, il exhorta ſes collégues à ne pas négliger l'occaſion que la fortune leur offroit de délivrer la Grece. Il leur repréſenta que ſi Darius périſſoit avec les troupes qu'il avoit tranſportées au-delà du fleuve,

[1] Iſles de la mer Egée, diſpoſées en cercle autour de l'iſle de Délos.

[2] Anciens peuples d'Aſie.

[3] Anciens peuples du nord de l'Aſie.

[4] Le Danube, grand fleuve d'Europe.

[5] Pays de l'Aſie mineure vers la mer Egée & la Lydie.

[6] Pays de l'Aſie mineure entre l'Ionie & la Myſie.

non-ſeulement les Grecs Européens n'auroient plus rien à craindre, mais que les Aſiatiques ſeroient affranchis de la domination des Perſes & des dangers auxquels elle les expoſoit. Qu'il leur étoit aiſé de perdre ce prince & ſon armée; qu'il ne falloit pour cela que rompre le pont; qu'alors Darius périroit en peu de jours ou par le fer des ennemis, ou par la famine.

VI. Pluſieurs approuverent l'avis de Miltiade. Mais Hiſtiée de Milet [1] s'oppoſa à l'exécution du projet. Il dit qu'étant revêtus des premieres dignités de l'empire, leurs intérêts perſonnels étoient bien différens de ceux du peuple; que leur puiſſance étoit fondée ſur la domination de Darius; que la chûte de ce prince entraîneroit la leur & les livreroit au reſſentiment & à la vengeance de leurs concitoyens; qu'ainſi loin de goûter le ſentiment propoſé, il penſoit que rien ne leur étoit plus avantageux que l'affermiſſement de l'empire des Perſes. Le plus grand nombre ayant embraſſé le ſentiment d'Hiſtiée, Miltiade ne doutant point que le ſien étant connu de tant de perſonnes, ne parvînt aux oreilles du roi, quitta la Cherſonèſe & revint à Athenes. Son conſeil, au reſte, quoique non ſuivi, n'en mérite pas moins les plus grands

[1] Ville d'Ionie ſur la mer Egée.

éloges, puiſqu'il ſe montra plus jaloux de la liberté commune que de ſa propre grandeur.

VII. Quand Darius eut repaſſé d'Europe en Aſie, ſes courtiſans l'exhorterent à ſoumettre la Grece à ſa domination. Il fit en conſéquence équiper une flotte de 500 vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Datis & à Artapherne, avec 200000 hommes de pied & 10000 chevaux. Il faiſoit, diſoit-il, la guerre aux Athéniens, parce qu'ils avoient aidé les Ioniens à forcer la ville de Sardes [1] & à égorger la garniſon des Perſes. Les deux commandans de l'armée royale ayant abordé à la côté de l'iſle d'Eubée [2], emporterent d'emblée Erétrie [3], & en envoyerent priſonniers tous les habitans à Darius en Aſie. Ayant marché delà vers l'Attique [4], ils allerent camper dans la plaine de Maraton [5] environ à dix mille [6] d'Athenes [7].

VIII. Les Athéniens alarmés d'un péril ſi prochain & ſi grand, n'eurent recours qu'aux Spartiates. Ils leur dépêcherent le courrier Philippide, qui étoit de ceux qu'on appelle Hémé-

[1] Capitale de la Lydie ſur le Pactole.
[2] Iſle de la mer Egée, ſéparée de l'Achaïe par l'Euripe.
[3] Ville d'Eubée.
[4] Pays de la Grèce.
[5] Ville de l'Attique près de l'Appe.
[6] Le mille faiſoit le tiers d'une de nos lieues communes.
[7] Capitale de l'Attique.

rodromes [1], pour leur apprendre combien ils avoient beſoin d'un prompt ſecours. Cependant on créa dans Athenes dix généraux pour commander l'armée, du nombre deſquels fut Miltiade. Ils agiterent vivement entr'eux s'ils ſe défendroient à l'abri de leurs murailles, ou s'ils iroient au devant des ennemis & leur livreroient bataille. Miltiade étoit le ſeul qui ſoutînt fortement qu'il falloit mettre au plutôt l'armée en campagne. Il aſſuroit que ce parti inſpireroit du courage aux Athéniens & ralentiroit l'ardeur & l'impétuoſité des Perſes, les uns voyant qu'on avoit confiance en leur valeur, & les autres qu'on oſoit les combatre avec des troupes ſi peu nombreuſes.

IX. Les Platéens [2] furent le ſeul peuple de la Grece qui ſecourut alors les Athéniens. Ils leur envoyerent 1000 ſoldats, qui joints aux forces de ceux-ci, formerent un corps de 10000 hommes. Cette petite armée avoit une ardeur étonnante & brûloit de combattre; & c'eſt ce qui fit prévaloir le ſentiment de Miltiade ſur celui de ſes collégues. Les Athéniens entraînés par la force de ſes raiſons, firent ſortir leurs troupes

[1] Courrier qui ne couroit qu'un jour, au bout duquel il donnoit les lettres à un autre *Hémérodrome*. Dictionnaire d'antiquités de M. de Montchablon.

[2] Habitans de Platée, ville de Béotie au pied du mont Cithéron.

de la ville. Elles camperent dans un poſte avantageux & combatirent le lendemain avec la plus grande vigueur. Miltiade ſe ſervir dans cette occaſion d'un merveilleux ſtratagême. Il rangea l'armée en bataille au pied d'une montagne, en face des ennemis & les flancs couverts par des arbres plantés * çà & là, ſoit pour être à l'abri des hauteurs, ſoir pour embarraſſer la cavalerie des Perſes & n'être pas enveloppé par leur multitude.

X. Datis voyoit bien le déſavantage de ſa poſition, mais comptant ſur le grand nombre de ſes troupes, il deſiroit d'en venir aux mains. Il croyoit d'ailleurs avoir intérêt de prévenir l'arrivée du ſecours de Lacédémone. Il fit donc avancer 100000 hommes de pied & 10000 chevaux, & engagea le combat. Mais les Athéniens déployerent une valeur ſi ſupérieure, que quoique les Perſes fuſſent dix fois plus nombreux, ils les mirent en déroute, & jetterent une ſi grande terreur parmi eux, que ceux-ci s'enfuirent, non pas vers leur camp, mais vers leurs vaiſſeaux. Il n'y a jamais eu de bataille plus fameuſe : jamais un ſi petit corps de troupes ne défit une ſi grande armée.

XI. Il ne me ſemble pas hors de propos de rapporter ici commenr Miltiade fut récompenſé de cette victoire. Cet exemple montrera plus

* Etendus par terre avec leurs branches.

ſenſiblement que le génie républicain eſt par-tout le même. Anciennement les récompenſes honoraires accordées par nos Romains, étoient rares & de peu de valeur, & par cela même glorieuſes; aujourd'hui prodiguées & exceſſives, elles ſont devenues mépriſables. Il en fut de même autrefois chez les Athéniens. Comme on peignoit la bataille de Marathon ſous un portique appellé le Pécile [1], le ſeul honneur qu'ils firent à ce Miltiade qui avoit été le libérateur d'Athenes & de toute la Grece, fut de le repréſenter dans le tableau à la tête de ſes collégues, dans l'attitude d'un général qui harangue ſes troupes & les mene au combat. Mais quand ce même peuple eut aggrandi ſon empire & qu'il eut été corrompu par les largeſſes de ſes magiſtrats, il décerna 300 * ſtatues à Démétrius de Phalere [2].

XII. Après la journée de Marathon, les Athéniens donnerent au même Miltiade une flotte de ſoixante-dix voiles pour aller tirer vengeance des iſles qui avoient fourni du ſecours aux Perſes. Il en fit rentrer pluſieurs dans leur devoir & réduiſit les autres par la force. N'ayant pu regagner par ſes raiſons l'iſle de Paros [3], fiere

[1] Où l'on avoit raſſemblé & où l'on conſervoit avec ſoin les plus rares chefs-d'œuvre de peinture. *Montchablon.*

* 360, ſelon Pline, L. XXXIV, ch. 6.

[2] Bourg & port de l'Attique.

[3] L'une des Cyclades.

de ſes richeſſes & de ſa puiſſance, il débarqua ſes troupes, bloqua la ville, lui coupa les vivres, & toute eſpece de ſecours, & ayant enſuite dreſſé ſes machines de guerre [1], il pouſſa les approches & la ſerra de plus près. Il étoit ſur le point de ſe rendre maître de la place, lorſqu'un bois ſacré, ſitué au loin dans les terres, mais en vue de l'iſle, parut une nuit tout en feu par je ne ſais quel accident. Dès que les aſſiégés & les aſſiégeans eurent apperçu la flamme, ils crurent les uns & les autres que c'étoit un ſignal de l'armée navale de Darius; en ſorte que ceux de Paros ne penſerent plus à ſe rendre, & que Miltiade craignant l'arrivée de la flotte royale, brûla tous ſes travaux & reprit la route d'Athenes ſans perte d'un ſeul vaiſſeau; mais il trouva ſes concitoyens très-aigris contre lui *.

XIII. On l'accuſa du crime de trahiſon; on prétendit que pouvant emporter Paros, il s'étoit laiſſé corrompre par le roi & s'étoit retiré ſans avoir rien fait. Miltiade étoit alors malade des bleſſures qu'il avoit reçues au ſiége de cette ville. Etant donc hors d'état de plaider lui-même ſa cauſe, ſon frere Tiſagoras parla pour lui. Son affaire ayant été inſtruite, il fut dé-

[1] Les mantelets & les tortues.

* La quatrieme année de la ſoixante-douzieme olympiade, avant J. C. 489.

chargé

chargé de la peine de mort, mais condamné à une amende de cinquante taliens [1], ſomme égale aux frais de l'armement. Comme il ne put les payer, il fut jetté dans une priſon où il termina ſa vie.

XIV. Ce fut une autre raiſon que ſa conduite au ſiége de Paros, qui cauſa ſa condamnation. La tyrannie que Piſiſtrate avoit uſurpée quelques années auparavant *, faiſoit redouter aux Athéniens tous les citoyens puiſſans. Il ne leur ſembloit pas poſſible que Miltiade pût ſe réſoudre à vivre en ſimple particulier, après s'être vu ſi long-tems à la tête des armées & de la république. L'habitude du commandement devoit, ſelon eux, exciter ſon ambition. En effet tant qu'il avoit reſté dans la Cherſoneſe il y avoit exercé la ſouveraine puiſſance. Il y avoit été appellé tyran, mais tyran juſte, & ce nom chez lui n'annonçoit rien d'odieux : il devoit ſon pouvoir à la volonté des colons & non à la violence, &

[1] Le talent valoit environ mille écus. * Nous l'avons évalué 4668 liv. 15 ſ.

* Il s'empara d'Athènes la quatrieme année de la cinquante-quatrieme olympiade, avant J. C. 560, la dix-huitieme du regne de Servius Tullius à Rome; regna dix-ſept ans dans l'eſpace de trente-trois, pendant leſquels il fut chaſſé deux fois. Il mourut 526 ans avant J. C. la ſixieme année de Tarquin le Superbe. Ses enfans regnerent dix-huit ans après lui, & furent chaſſés la ſeconde année de la ſoixante-ſeptieme olympiade, avant J. C. 510, & les rois de Rome le furent l'année ſuivante, avant J. C. 509, & de Rome 245.

il ne le conſerva que par la bonté de ſon cœur. Ceux-là ſeuls ſont proprement réputés & nommés tyrans qui oppriment un état libre, & y exercent une domination deſpotique & perpétuelle. Mais Miltiade étoit d'un caractere très-doux & d'un telle affabilité qu'il ſe rendoit acceſſible aux perſonnes de la plus baſſe condition. Il avoit d'ailleurs un grand crédit dans toutes les républiques de la Grece, un nom illuſtre & la plus brillante réputation dans l'art de la guerre. Le peuple Athénien conſidérant ces diverſes qualités de ce grand homme, aima mieux le punir quoique innocent, que d'avoir plus long-tems un ſujet de crainte devant les yeux.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PAUSANIAS.

PAUSANIAS remporte une victoire complette à Platée contre Mardonius, général des troupes de Xerxès. II. *Il propoſe par écrit à Xerxès de lui ſoumettre la Grèce, à condition de devenir ſon gendre.* III. *Il devient ſuſpect aux Lacédémoniens qui le rappellent & le condamnent à une amende.* IV. *Il retourne à l'armée, où il trahit lui-même ſes projets par ſa conduite inſenſée.* V. *Il eſt rappellé à Sparte, & mis en priſon.* VI. *Il eſt dénoncé par Argilius.* VII. *Comment les éphores s'aſſurent par la bouche même de Pauſanias de la vérité de ſon crime.* VIII. *Sa mort.*

PAUSANIAS [1].

PAUSANIAS fut un grand homme ſans doute, mais comme il joignoit des vices énormes à d'éclatantes vertus, ſa conduite varia ſans ceſſe & fut tour-à-tour bonne ou mauvaiſe. La bataille de Platée le couvrit de gloire *. Ce fut en effet ſous ſes ordres que Mardonius Méde [2] de nation, ſatrape [3] & gendre de Darius, le plus vaillant & le plus habile des généraux de la Perſe, à la tête de deux cent mille hommes de pied & de vingt mille chevaux fut mis en déroute par une armée peu conſidérable, & qu'il perdit lui-même la vie dans le combat. Pauſanias enflé de cette victoire, commença dès-lors à cauſer beaucoup de troubles & à donner plus d'eſſor à ſon ambition. La premiere action dont on le blâma, fut d'avoir fait graver ſur un trépied d'or, qui lui étoit revenu du butin, & qu'il

[1] Lacédémonien, fils de Cléombrote. Il étoit du ſang royal de Sparte & tuteur du jeune roi, * Pliſtarque, fils de Léonidas, & ſon couſin.

* La ſeconde année de la ſoixante-quinzieme olympiade, un an après la bataille de Salamine, avant J. C. 479.

[2] Les Médes étoient un ancien peuple d'Aſie, voiſin de l'Arménie.

[3] On nommoit ainſi chez les Perſes les gouverneurs des provinces de l'empire.

avoit offert au temple de Delphes, une inſcription dont le ſens étoit que les barbares avoient été taillés en pieces à Platée ſous ſa conduite, & qu'en reconnoiſſance de cette victoire, il avoit fait cette offrande à Apollon. Les Lacédémoniens effacerent cette inſcription, & ils graverent à la place les noms des villes qui avoient contribué à la défaite des Perſes.

II. Après la bataille de Platée, Pauſanias fut encore mis à la tête de la flotte commune des Grecs, & envoyé vers l'iſle de Chypre [1] & * l'Helleſpont pour en chaſſer les garniſons Perſanes. Sa fortune l'ayant ſuivi dans cette expédition, il en devint plus fier & plus ambitieux. Après s'être rendu maître de Byſance [2] **, il renvoya ſecrétement à Xerxès pluſieurs priſonniers Perſans, d'un rang diſtingué, parmi leſquels ſe trouvoient quelques parens de ce prince, en répandant le bruit qu'ils s'étoient ſauvés. Il fit partir avec eux un certain Gongyle d'Erétrie, chargé

[1] Iſle de la mer de Pamphilie entre la Cilicie, la Syrie & l'Egypte.

* On pourroit croire d'après cette expreſſion que c'eſt une même expédition. Mais c'en ſont deux bien diſtinctes. Cypre eſt dans la Méditerranée, au ſud de l'Aſie mineure, à l'oueſt de la Syrie. L'Helleſpont & Byſance ſont au nord-oueſt de l'Aſie mineure.

[2] Ville ſituée ſur le Boſphore de Thrace, aujourd'hui Conſtantinople.

** La quatrieme année de la ſoixante-quinzième olympiade, avant J. C. 477.

d'une lettre pour ce roi, laquelle, au rapport de Thucydide, étoit conçue en ces termes : « Pau-
» ſanias, chef des Spartiates, ayant appris que
» les priſonniers qu'il a faits à Byſance, ſont vos
» parens, il vous les renvoie de lui-meme, & vous
» en fait un don. Il deſire l'honneur de votre
» alliance, & vous prie, ſi vous le trouvez bon,
» de lui donner votre fille en mariage. Si vous lui
» accordez cette faveur, il promet de vous ren-
» dre maître avec ſon ſecours, & de Sparte & de
» toute la Grece. Si vous agréez ces propoſitions,
» ayez ſoin de lui envoyer un homme de con-
» fiance avec lequel il puiſſe en conférer ».

III. Le roi, plein de joie de la conſervation de tant de perſonnes qui lui appartenoient de ſi près, envoie ſur le champ Artabaſe à Pauſanias avec une lettre, par laquelle il exalte ſon mérite, & le preſſe de ne rien épargner pour effectuer ſes promeſſes, ajoutant que s'il le fait, il obtiendra de lui tout ce qu'il pourra lui demander. Pauſanias ſe livrant avec plus d'ardeur à ſes projets, après s'être aſſuré des diſpoſitions du roi, devint ſuſpect aux Lacédémoniens. Rappellé à Sparte ſur ces entrefaites, on y forma contre lui une accuſation capitale. Il fut abſous, mais condamné cependant à une amende pécuniaire. On ne le renvoya point pour cette raiſon à l'armée navale.

Digitized by Google

IV. Il y retourna de lui-même & ſans ordre peu de tems après, & s'y conduiſant non en politique, mais en inſenſé, il y fit connoître ſes penſées & ſes deſſeins. Il quitta les mœurs & juſqu'à la parure & à l'habillement de ſon pays. Il affectoit le faſte des rois, portoit la robe médique, ſe faiſoit accompagner par une garde de Medes & d'Egyptiens [1]. Le luxe de ſa table ſervie avec la magnificence Perſane, indignoit même ſes convives. Il étoit inacceſſible à ceux qui demandoient à lui parler. Ses réponſes étoient fieres, ſes ordres cruels. Réſolu de ne plus retourner à Sparte, il s'étoit retiré à Colone, lieu de la Troade [2]. C'eſt-là qu'il formoit des projets qui tendoient également à la ruine de ſa patrie & à la ſienne.

V. Quand les Lacédémoniens furent informés de ſa conduite, ils lui envoyerent la Scytale [3],

[1] Peuples d'Afrique.

[2] Contrée de l'Aſie mineure le long de l'Helleſpont, dont la fameuſe Troie étoit la capitale.

[3] C'étoit un moyen dont les magiſtrats Lacédémoniens ſe ſervoient pour s'expliquer par lettres avec leurs généraux qui étoient à la tête des armées, ou avec les ambaſſadeurs qu'ils avoient dans les cours étrangeres. Voici en quoi il conſiſtoit : ils prenoient une bande de cuir ou de parchemin, qu'ils rouloient autour d'un bâton dans toute ſa longueur, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide. Ils écrivoient ſur cette bande, & après avoir écrit, ils la dérouloient & l'envoyoient au général à qui elle étoit adreſſée. Ce général qui avoit un bâton tout ſemblable à celui ſur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit ſur ce bâton, & par ce moyen il trou-

ou une lettre ſecrette écrite de la maniere uſitée chez eux, par laquelle ils lui ſignifioient que s'il ne revenoit point à Sparte, ils le condamneroient à perdre la tête. Pauſanias vivement affecté d'un pareil avis, prit le parti d'y retourner, ſe flattant de pouvoir écarter ce preſſant danger par ſon argent & ſon crédit. Mais à peine y fut-il arrivé que les éphores le firent mettre en priſon, les loix de Sparte donnant à chacun de ces magiſtrats le pouvoir d'empriſonner même les rois. Il ſe tira cependant d'une affaire auſſi embarraſſante, mais il n'en demeura pas moins ſuſpect. On perſiſtoit à croire qu'il avoit des intelligences avec le roi de Perſe. On le ſoupçonnoit même de ſolliciter à la révolte en leur faiſant eſpérer la liberté, cette claſſe nombreuſe d'hommes qu'on nommoit les Hélotes [1], qui cultivent les terres des Spartiates & qui ſont leurs eſclaves. Mais comme on n'avoit aucune preuve évidente de ces attentats, & qu'on ne pouvoit l'en convaincre, on ne crut pas devoir juger ſur de ſimples ſoupçons un homme ſi conſidérable & ſi illuſtre,

voit la ſuite & la liaiſon des caracteres, qui ſans cela étoient ſi dérangés qu'ils ne pouvoient être lus. *M.*

[1] Ou Ilotes. Ainſi nommés de la ville d'Hélos, ancienne ville du Péloponèſe, dont les Lacédémoniens avoient réduit tous les habitans en eſclavage. Ils donnèrent enſuite ce nom à tous leurs priſonniers de guerre dont ils faiſoient des eſclaves.

mais attendre que l'intrigue ſe découvrît d'elle-même.

VI. Sur ces entrefaites un jeune homme nommé Argilius, qui avoit ſervi dans ſon enfance aux débauches de Pauſanias, fut chargé par lui d'une lettre pour Artabaſe. Comme il n'avoit vu revenir aucun de ceux qui avoient porté juſqu'alors de pareilles lettres à la même adreſſe, il ſe douta qu'il étoit fait quelque mention de lui dans celle ci. Il la décacheta, l'ouvrit & reconnut qu'il eût été perdu s'il l'eût portée. Elle contenoit d'ailleurs des articles relatifs au traité conclu entre Pauſanias & le roi de Perſe. Argilius la remit aux ephores. Remarquons ici la ſage circonſpection des magiſtrats Spartiates. La preuve même fournie par le jeune homme, ne les décida point à faire arrêter Pauſanias, & ils ne crurent devoir employer la violence que lorſqu'il ſe ſeroit déclaré lui-même. Ils donnerent pour cela leurs ordres au dénonciateur qui les exécuta.

VII. Il y a à Ténare [x] un temple de Neptune, regardé par les Grecs comme un aſyle inviolable. Argilius s'y réfugia & s'aſſit au pied de l'autel. On avoit pratiqué tout auprès une loge ſouterraine d'où l'on pouvoit entendre ceux qui viendroient parler au jeune homme. Quelques

[x] Ville de la Laconie, * & promontoire.

éphores s'y cacherent. Dès que Pauſanias eut appris qu'Argilius s'étoit réfugié dans ce temple, il y accourut tout troublé. Le voyant au pied de l'autel & dans la poſture d'un homme qui imploroit la protection du dieu, il lui demanda la raiſon d'une démarche ſi ſubite & ſi ſurprenante : Argilius lui répond que c'eſt le contenu de ſa lettre qu'il a lue. Pauſanias bien plus effrayé qu'auparavant, le prie de ne rien révéler, & de ne point trahir un homme auquel il avoit de ſi grandes obligations, lui proteſtant que s'il lui rend ce ſervice, & s'il le ſauve de l'affreux péril où il ſe trouve engagé, il doit s'attendre à une riche récompenſe.

VIII. Les éphores s'étant ainſi aſſurés du fait, jugerent plus à propos de ſe ſaiſir du coupable dans la ville, & ils en prirent le chemin. Pauſanias croyant avoir gagné Argilius, y retournoit auſſi. Comme on étoit ſur le point de l'arrêter ſur la route, il comprit à l'air & aux ſignes d'un éphore qui vouloit l'avertir du danger où il étoit, qu'on ſongeoit à s'aſſurer de ſa perſonne par ſurpriſe. Il ſe réfugia alors dans le temple de Minerve, appellé Chalciœcos [x], où il devança de quelques pas ceux qui le pourſuivoient. Les éphores ordonnerent auſſi-tôt qu'on en murât les portes, afin qu'il ne pût en ſortir, & qu'on en

[x] Parce qu'il étoit revêtu ou couvert de cuivre.

démolît le toit pour qu'il fût exposé aux injures de l'air, & qu'il mourût plutôt. On dit que sa mere vivoit encore en ce tems-là, & que cette femme alors très-âgée, ayant appris le crime de son fils, s'empressa elle-même d'apporter des pierres pour l'enfermer dans le temple. C'est ainsi que Pausanias souilla par la honte de sa mort la gloire éclatante qu'il avoit acquise par ses exploits militaires. A peine l'eut-on tiré du temple à demi-mort, qu'il rendit le dernier soupir. Quelques-uns proposerent de porter son corps où l'on précipitoit ceux des suppliciés; mais cet avis fut désapprouvé du plus grand nombre. On l'enterra loin du lieu où il étoit mort. Dans la suite il fut exhumé par l'ordre de l'oracle de Delphes, & enseveli de nouveau dans l'endroit même où il avoit expiré.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE THRASYBULE.

GRANDES vertus de Thraſybule. II. *Il attaque & défait les trente tyrans d'Athènes.* III. *Sage modération de Thraſybule dans l'uſage de ſa victoire.* IV. *Il eſt tué en Cilicie.*

THRASYBULE [1].

Si la vertu mérite notre eſtime par elle-même & indépendamment de la fortune, je devrois peut-être placer Thraſybule à la tête de tous ceux dont j'écris la vie. Je ne mets du moins perſonne au deſſus de lui pour la bonne foi, la conſtance, la grandeur d'ame & le patriotiſme. Pluſieurs ont eu la volonté, peu ont eu le pouvoir de délivrer leur patrie d'un ſeul tyran : Thraſybule en extermina trente & affranchit la ſienne de l'oppreſſion & de la ſervitude. Je ne ſais pourtant comment il eſt arrivé que ſupérieur, par le genre de vertus qu'il poſſédoit, à tous les autres grands hommes, il ait eu moins de célébrité qu'aucun d'entr'eux. Il ſe ſignala d'abord dans la guerre du Péloponèſe par beaucoup de grandes actions ſans l'aide d'Alcibiade, au lieu qu'Alcibiade n'en fit aucune ſans lui & n'eut que le talent de s'en approprier tout l'honneur. Du reſte, tous ces exploits militaires ſont l'ouvrage des ſoldats & de la fortune autant que des généraux. Lorſqu'en effet une action eſt engagée, le ſuccès des diſpoſitions dépend de la force & de la valeur des combattans. Le ſoldat prétend,

[1] Fils de Lycus, Athénien.

à juſte titre, avoir quelque droit à la gloire du chef; la fortune en réclame la meilleure part, & peut ſe vanter avec raiſon d'avoir plus contribué que la prudence au gain de la bataille. Mais la gloire de l'action héroïque de Thraſybule n'appartient qu'à lui. Les trente tyrans auxquels Lacédémone avoit confié le gouvernement d'Athènes*, ayant opprimé & aſſervi cette ville, banni ou égorgé quantité de citoyens que le ſort des armes avoit épargnés, confiſqué & partagé entr'eux les biens du plus grand nombre, il fut non-ſeulement le premier, mais d'abord le ſeul à leur déclarer la guerre.

II. Lorſqu'il ſe jetta dans Phylé **, excellente fortereſſe de l'Attique, il n'avoit avec lui que trente des ſiens. Telle fut l'origine du ſalut d'Athènes; telles furent d'abord les forces qui rendirent depuis la liberté à cette illuſtre république. Les tyrans commencerent par mépriſer non pas la perſonne de Thraſybule, mais l'état de foibleſſe où il ſe trouvoit par le petit nombre de ſes gens. Ce mépris fut tout à la fois & fatal

* La ville d'Athènes ayant été priſe par les Lacédémoniens la quatrieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade, ils y établirent trente magiſtrats ſouverains qui furent appellés les trente tyrans, à cauſe de l'inſolence & de la cruauté avec laquelle ils ſe comporterent.

** Au commencement de la quatre-vingt-quatorzieme olympiade.

à eux-mêmes & ſalutaire à celui qui en étoit l'objet, puiſque d'un côté ils tarderent de le pourſuivre, & que de l'autre ils lui donnerent le temps de ſe fortifier. Tant doit être gravée dans l'eſprit de tous les guerriers cet axiome militaire, qu'à la guerre il ne faut rien négliger; & tant on a raiſon de dire que la mere d'un homme timide & ſage verſe rarement des larmes. Cependant les forces de Thraſybule n'augmenterent pas autant qu'il s'en étoit flatté; car dès ce tems-là le courage des gens de bien conſiſtoit plutôt à parler pour la liberté qu'à combattre pour elle. Thraſybule marcha de Phylé vers le Pirée & ſe retrancha ſur la colline Munychie. Les tyrans tenterent deux fois l'attaque de ce poſte; mais en ayant été honteuſement repouſſés, ils ſe réfugierent précipitamment vers la ville, avec perte de leurs armes & de leur bagage. Thraſybule fut auſſi prudent qu'il s'étoit montré courageux. Penſant que des citoyens devoient pargner des citoyens, il défendit de maltraiter ceux qui ſe rendoient. Les ſeuls agreſſeurs furent bleſſés. Il ne dépouilla aucun mort, il n'enleva que les armes & les vivres dont il manquoit. Critias, le chef des tyrans, fut tué dans la ſeconde attaque en combattant avec la plus grande valeur contre Thraſybule.

III. Critias défait, Pauſanias, roi de Sparte,

marcha d'abord au ſecours de ceux des Athéniens qui tenoient la ville & y favoriſoient la tyrannie. Mais il procura la paix * entr'eux & Thraſybule, par un traité dont les conditions étoient qu'on ne puniroit de l'exil que les trente tyrans & les dix citoyens qui créés préteurs après eux, avoient exercé les mêmes cruautés ; qu'on ne confiſqueroit les biens de perſonne & qu'on rétabliroit la Démocratie. Thraſybule après la concluſion de la paix fit encore une belle action. Ayant acquis le plus grand crédit dans la ville, il fit porter une loi qui défendoit de rechercher ou de punir qui que ce fût pour les troubles paſſés, & qu'on appella la loi d'oubli **. Non content de l'avoir procurée, il la fit encore exécuter. Quelques-uns de ſes compagnons d'exil voulant qu'on maſſacrât certains citoyens avec leſquels on s'étoit réconcilié, il interpoſa l'autorité publique & garda la parole qu'il avoit donnée.

IV. Une couronne de deux branches d'olivier dont le peuple lui fit don pour honorer ſa vertu, fut le prix de ſes grands ſervices. Comme il ne l'avoit pas arrachée à ſes concitoyens, & qu'il ne la devoit qu'à leur amour,

* La même année.

** La ſeconde année de la même olympiade, ſous l'archontat d'Euclide, avant J.C. 403.

elle

elle le couvrit de gloire & n'excita point l'envie. Auſſi Pittacus, l'un des ſept ſages de la Grèce, eut-il raiſon de dire aux habitans de Mitylene [1] qui lui offroient pluſieurs milliers d'arpens de terre : « Ne me faites point, je » vous en ſupplie, un préſent qui m'attireroit » l'envie de pluſieurs, & qui ſeroit convoité » d'un plus grand nombre. Je n'accepte que cent » arpens qui atteſteront à la fois & ma modé- » ration & votre bienveillance ». En effet les petits préſens ſont durables, mais les grands n'ont pas coutume de l'être. Thraſybule fut content de cette couronne ; il ne rechercha point une plus ample récompenſe, & ſe perſuada qu'aucun citoyen n'avoit jamais été plus honoré. Ayant eu, quelque tems après, le commandement d'une flotte, & étant abordé en Cilicie [2], les barbares profiterent de la négligence avec laquelle ſon camp étoit gardé. Ils firent une ſortie de leur ville pendant une nuit & le maſſacrerent dans ſa tente *.

[1] Ville principale de l'île de Lesbos.

[2] Pays d'Aſie qui s'étend depuis la mer Méditerranée juſqu'à la Syrie & au mont Taurus. C'eſt aujourd'hui la Caramanie.

* La troiſieme année de la quatre-vingt-dix-ſeptieme olympiade, avant J. C. 390. Le pere Corſini s'eſt trompé en plaçant cet événement à Rhodes. Diodore de Sicile qu'il cite, dit que ce fut auprès d'Aſpende, ville de Pamphylie ; & Xénophon, qui place la ſcène au même lieu, dit qu'il ſe diſpoſoit à aller à Rhodes pour l'attaquer.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CONON.

Conon commande les troupes d'Athènes ſur mer & ſur terre. II. *Après la priſe d'Athènes il s'attache à Pharnabaſe, ſatrape de Perſe.* III. *Il dénonce à Artaxerce la trahiſon de Tiſſapherne.* IV. *Artaxerce le met à la tête de ſa flotte.* V. *Conon bat les Lacédémoniens auprès de Cnide.* VI. *Tiribaſe, ſatrape, le fait mettre en priſon. Il eſt mis à mort, ſelon les uns; ſelon Dinon, il s'échappe de la priſon.*

CONON [1].

CONON entra dans les affaires publiques pendant la guerre de Péloponèſe, où il ſe diſtingua par la grandeur de ſes ſervices. Il commanda les armées de terre en qualité de préteur, & mis à la tête des troupes navales, il fit de grandes choſes ſur mer. Ses exploits lui mériterent un honneur particulier : on le fit ſeul gouverneur de toutes les iſles. Ce fut pendant le temps qu'il étoit revêtu de ce pouvoir qu'il prit Phares [2], colonie de Lacédémone. Il étoit auſſi préteur ſur la fin de la guerre du Péloponèſe, lorſque les troupes Athéniennes furent défaites par Lyſandre à Ægos-Potamos *. Mais il étoit alors abſent de la flotte, & l'affaire en fut conduite plus mal. Il ſavoit en effet la guerre, & joignoit la prudence à l'habileté; auſſi perſonne ne doutoit en ce temps-là que ſa préſence n'eût garanti les Athéniens de ce malheur.

II. Conon voyant les affaires de ſa patrie en ce triſte état, & apprenant qu'elle étoit aſſiégée, chercha le moyen, non de ſe mettre lui-même en ſûreté, mais de ſecourir ſes concitoyens. Il

[1] Athénien, fils de Timothée.

[2] Dans l'île de Crète.

* La troiſieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade, avant J. C. 406.

ſe rendit auprès de Pharnabaſe, gouverneur de l'Ionie & de la Lydie [1], gendre & proche parent du roi de Perſe, & obtint la faveur de ce ſatrape à force de travaux & de périls. Les Spartiates, après la défaite des Athéniens, ayant rompu leur alliance avec Artaxerce* & envoyé Agéſilas en Aſie, pour y faire la guerre ſur les preſſantes ſollicitations de Tiſſapherne, qui d'ami intime du roi de Perſe, étoit devenu ſon ennemi & s'étoit ligué avec eux; Pharnabaſe eut le titre de général des troupes qui marcherent contre Agéſilas, mais ce fut en effet Conon qui les commanda & qui dirigea toutes les opérations de la campagne. Il inquiéta beaucoup cet excellent capitaine, & arrêta ſouvent ſes deſſeins. Agéſilas, ſans Conon, auroit viſiblement enlevé au roi de Perſe toute la partie de l'Aſie qui s'étend juſqu'au Taurus [2]. Lorſqu'il eut été rappellé à cauſe de la guerre que les Béotiens & les Athéniens avoient déclarée aux Spartiates, Conon ne quitta point les ſatrapes, & leur fut à tous très-utile.

III. Artaxerce n'étoit pas auſſi convaincu qu'on l'étoit généralement de la défection de Tiſſapherne. Il lui continuoit ſa faveur lors même qu'il avoit franchi les bornes du devoir, à cauſe

[1] Pays de l'Aſie mineure.

* Memnon.

[2] Montagne d'Aſie qui la ſépare en pluſieurs parties.

des ſervices nombreux & ſignalés qu'il lui avoit rendus. Il n'eſt point étonnant que ce prince ſe rappellant qu'il devoit à ſon bras la victoire remportée ſur Cyrus ſon frere, eût de la peine à croire ce qu'on en diſoit. Conon fut chargé par Pharnabaſe de la dénonciation de Tiſſapherne & envoyé en cour. Lorſqu'il fut arrivé, il commença par ſe préſenter, ſuivant l'uſage de la Perſe, au chiliarque [1] nommé Tithrauſtès, la ſeconde perſonne de l'empire, & lui demanda à parler au roi; car on n'a point audience ſans cet officier. « Je le veux bien, lui dit Tithrauſtès; mais » voyez ce que vous aimez mieux, ou de dire de » bouche au roi ce que vous avez à lui communiquer, ou de lui écrire. Si vous paroiſſez en » ſa préſence, il faut abſolument que vous vous » proſterniez devant lui [2]. Au cas que cet hommage vous répugne, confiez-moi votre commiſſion; vous l'exécuterez par moi auſſi parfaitement que par vous-même ». « Je n'ai perſonnellement aucune répugnance, répondit Conon, » à rendre au roi tous les honneurs poſſibles; » mais je crains d'avilir une république accoutumée à commander aux autres peuples, en » ſacrifiant ſes uſages à ceux d'une nation étran-

[1] Ce mot eſt grec. Le chiliarque commandoit mille hommes dans les armées, & mille gardes dans le palais, &c.

[2] Le mot grec dont ſe ſert Népos, ſignifie proprement adorer.

» gere ». Il lui donna donc par écrit ce qu'il vouloit apprendre au roi.

IV. Une pareille inſtruction fournie par un homme dont le témoignage étoit auſſi grave, frappa tellement ce prince qu'il déclara Tiſſapherne ennemi de l'état, ordonna d'attaquer les Lacédémoniens, & donna à Conon le pouvoir de choiſir la perſonne à laquelle on confieroit les fonds de la guerre. Conon lui dit que « ce n'étoit » pas à lui, mais au roi même, qui connoiſſoit » parfaitement ſes officiers, à faire ce choix; » mais qu'il lui conſeilloit de préférer Pharnabaſe ». Artaxerce, après lui avoir fait de riches préſens, l'envoya ſur les côtes pour obliger les Cypriens, les Phéniciens & les autres états maritimes à fournir des galeres, le chargea d'équiper une flotte avec laquelle il pût tenir la mer l'été ſuivant, & lui aſſocia Pharnabaſe, ainſi qu'il le ſouhaitoit. Les Lacédémoniens inſtruits de ces préparatifs, firent les leurs avec ſoin & non ſans inquiétude, la guerre qui les menaçoit leur paroiſſant plus dangereuſe pour eux que s'ils n'avoient eu affaire qu'à des généraux Perſans. Ils s'attendoient à être attaqués par un chef courageux & prudent qui ſeroit à la tête des forces d'un puiſſant monarque, & auquel ils ne pourroient être ſupérieurs ni pour l'habileté ni pour le nombre des troupes.

V. Dans cette penſée, ils arment une grande flotte, & mettent en mer ſous la conduite de Piſandre. Conon les attaque près de Cnide [1]*, les met en déroute après un rude combat, & prend ou coule à fond un grand nombre de leurs vaiſſeaux. Cette victoire délivra non-ſeulement Athènes, mais toute la Grece de la domination maritime des Spartiates. Conon revint dans ſa patrie avec une partie des vaiſſeaux dont il s'étoit emparé. Il fit rétablir les murs du Pirée ** & de la ville que Lyſandre avoit démolis, & fit préſent à ſes concitoyens de cinquante talens qu'il avoit reçus de Pharnabaſe.

VI. Conon, par une fatalité commune à tous les hommes, fut moins ſage dans le bonheur que dans l'adverſité. Croyant avoir déja vengé les injures de ſa patrie par la défaite de la flotte du Péloponèſe, il forma des projets ſupérieurs à ſes forces, mais qui d'ailleurs n'étoient point blâmables ni indignes d'un bon citoyen, puiſqu'il préféroit la puiſſance de ſa patrie à celle du roi de Perſe. Comme il s'étoit acquis une grande conſidération par ſa victoire navale de Cnide, non-ſeulement chez l'étranger, mais dans tous

[1] Ville de l'Aſie mineure dans la Carie.

* La troiſieme année de la quatre-vingt-ſeizieme olympiade, avant J. C. 394.

** L'année ſuivante.

les états de la Grece, il travailla ſourdement à remettre les Athéniens en poſſeſſion de l'Ionie & de l'Eolide. Mais n'ayant pas aſſez caché ſes deſſeins, Tiribaze, gouverneur de Sardes, le manda, ſous prétexte de vouloir l'envoyer en cour pour une affaire importante. Conon obéit au ſatrape, & ſe rendit auprès de lui. Il fut jetté dans une priſon & y reſta quelque temps. On a écrit qu'il fut mené à Artaxerce qui le fit mourir. Mais l'hiſtorien Dinon, auquel j'ajoute beaucoup de foi ſur les affaires de la Perſe, marque qu'il ſe ſauva de la priſon, ſans aſſurer ſi ce fut du conſentement ou à l'inſu de Tiribaze.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'IPHICRATE.

TALENS militaires d'Iphicrate. II. *Divers exploits d'Iphicrate.* III. *Ses vertus morales. Il épouſa la fille de Cotys, roi de Thrace.*

IPHICRATE[1].

IPHICRATE s'illuſtra moins par la grandeur de ſes exploits, que par ſon zele pour la diſcipline militaire. Non-ſeulement on le comparoit aux meilleurs généraux de ſon âge [2], mais on ne lui préféroit aucun de ſes anciens. Il fit beaucoup de campagnes, & commanda ſouvent les armées. Il ne fut jamais battu par ſa faute, & dut toujours ſes victoires à ſa prudence. L'art militaire a été redevable à ſon génie d'un grand nombre d'inventions & de la perfection de pluſieurs autres. Ce fut lui qui changea l'armure de l'infanterie. Elle portoit, avant Iphicrate, des boucliers larges & peſans, des piques & des épées courtes. Pour qu'elle pût ſe mouvoir & en venir aux mains avec plus d'agilité, il lui fit prendre, non la parme mais la pelte [3], bouclier plus étroit & plus léger, du nom duquel on appella peltaſtes, les fantaſſins.

[1] Athénien. Pluſieurs auteurs diſent qu'Iphicrate étoit fils d'un cordonnier.

[2] Il commanda dès l'âge de vingt ans. Il étoit à la fois grand capitaine & grand orateur. Juſtin, liv. VI, ch. 5.

[3] Parma étoit un bouclier rond, plus léger que le clypeus, ayant, ſelon Polybe, trois pieds de diamètre. Il y en avoit un moins grand, parmula, qui ſervoit aux ſoldats armés à la légere, & à la cavalerie. Pelta étoit un bouclier léger, coupé comme une demi-lune ou comme un demi-cercle. *M.*

Il alongea la pique de la moitié & donna plus de longueur à l'épée. Il réforma auſſi les cuiraſſes de fer & d'airain, & en fit faire de lin. Il rendit ainſi le ſoldat plus leſte en le déchargeant d'une arme peſante, & en lui en procurant une avec laquelle il ſe trouvoit également couvert & allégé.

II. Il fit la guerre aux Thraces, & rétablit ſur le trône Seuthès, allié des Athéniens. Il forma l'armée qu'il commandoit à Corinthe à une diſcipline exacte & ſévere, au point qu'on n'en vit jamais une dans la Grece ni mieux aguerrie, ni plus docile aux ordres du général, & il l'accoutuma à ſe mettre ſi bien en bataille d'elle-même au premier ſignal du combat, que chaque ſoldat ſembloit avoir été rangé par le plus habile capitaine. Ce fut avec ces troupes qu'il ſurprit & tailla en pieces un corps formidable de Spartiates [1] *, action qui fut vantée dans toute la Grece. Il battit auſſi dans la même guerre toute leur armée, & ſe fit un grand nom par cette victoire, Artaxerce **

[1] Le mot dont ſe ſert Nepos eſt grec, & ſignifie *partie*.

* Μόρα eſt le mot propre par rapport aux Spartiates. Il déſigne une troupe de 300, 500, 700 ou même 900 ſoldats; car les auteurs anciens varient ſur le nombre. Ces mores ou bataillons demeuroient toujours en pied, même pendant la paix. Il y en avoit cinq; la ſixieme more, ou le ſixieme bataillon s'appelloit ſcirite, & combattoit toujours auprès du roi. Il étoit compoſé de ſix cens ſoldats. Voyez Meurſ. Att. lect. liv. I, ch. 16.

** Memnon, la ſeconde année de la cent unieme olympiade, avant J. C. 375.

voulant attaquer le roi d'Egypte, demanda Iphicrate aux Athéniens pour le mettre à la tête de douze mille hommes de troupes ſoudoyées. Cet habile capitaine en fit de ſi parfaits guerriers, qu'ils méritèrent chez les Grecs le glorieux nom de ſoldats d'Iphicrate, comme autrefois chez les Romains on appella ſoldats de Fabius ceux que ce grand général avoit formés. Marchant depuis au ſecours des Spartiates, il arrêta les progrès rapides d'Epaminondas, qui, ſans ſon approche ne ſe ſeroit retiré de devant Sparte qu'après l'avoir priſe & réduite en cendres.

III. Iphicrate avoit un grand cœur, une haute taille & la mine d'un homme fait pour commander les armées. Son ſeul aſpect inſpiroit l'admiration à quiconque le regardoit. Mais, au rapport de Théopompe, il étoit mou au travail & ſupportoit peu la fatigue. Il étoit d'ailleurs bon citoyen, plein d'honneur & de probité, vertus dont il donna des preuves en pluſieurs occaſions, mais ſur-tout dans la protection qu'il accorda aux enfans d'Amyntas [1], roi de Macédoine. Eurydice s'étant réfugiée auprès de lui, après la mort de ſon époux, avec Perdicas & Philippe ſes deux fils, encore en bas âge, il employa ſes richeſſes & ſon crédit à la défenſe de cette princeſſe. Il par-

[1] Grand-pere d'Alexandre le Grand.

vint à la vieilleſſe ayant conſervé l'affection de ſes concitoyens : il ſubit avec Timothée une ſeule accuſation capitale dans la guerre des alliés[1] *, & il fut abſous. Il eut de la fille de Cotys, roi de Thrace, un fils nommé Ménesthée. On demandoit un jour à ce dernier qui de ſon pere ou de ſa mere il eſtimoit davantage ; il répondit, « qu'il faiſoit plus de cas de ſa mere ». Comme on s'étonnoit de ſa réponſe : « La préférence que » je donne à celle-ci, reprit-il, eſt fondée ſur » une bonne raiſon. Mon pere n'a rien oublié » pour me faire naître Thrace, au lieu que ma » mere m'a fait Athénien ».

[1] Guerre que les Athéniens déclarerent (* la 3e année de la cent cinquieme olympiade, avant J. C. 358) aux peuples de Byſance, de Chio, de Rhodes & de Cos, parce qu'ils avoient manqué au traité d'alliance fait avec eux.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CHABRIAS.

CHABRIAS enleve à Agéſilas une victoire que le roi de Sparte croyoit déja aſſurée. II. *Il affermit Nectanebus ſur le trône d'Egypte, & rétablit Evagoras ſur celui de Cypre.* III. *Chabrias paſſe, autant qu'il peut, ſa vie hors d'Athènes.* IV. *Sa mort.*

CHABRIAS[1].

CHABRIAS fut auſſi compté parmi les grands capitaines. Il fit beaucoup d'actions mémorables, dont la plus brillante eſt le ſtratagême qu'il imagina dans la bataille de Thèbes, lorſqu'il marcha au ſecours des Béotiens. Le grand Agéſilas avoit déja diſſipé ſes troupes ſtipendiaires, & comptoit ſur la victoire. Chabrias défendit au reſte de ſon infanterie de branler; mettant un genou en terre appuyé contre ſon bouclier, & préſentant la pique en avant, il lui montra de quelle maniere elle devoit ſoutenir le choc de l'ennemi. A la vue de cette nouvelle contenance, Agéſilas n'oſa pas avancer; & comme ſes gens alloient charger, il fit ſonner la retraite *. Ce trait rendit Chabrias ſi fameux dans toute la Grece qu'il deſira que la ſtatue érigée en ſon honneur dans la place publique d'Athenes, fût dans la poſture où il ſe diſpoſoit à combattre. De là vint enſuite que les athletes & les autres gens qui avoient excellé dans leur art, faiſoient donner aux ſtatues qu'on leur élevoit l'attitude où ils s'étoient trouvés lorſqu'ils avoient vaincu leurs émules.

[1] Athénien.

* La quatrieme année de la centieme olympiade, avant J. C. 377.

II. Chabrias eut la conduite de pluſieurs guerres en Europe, étant général des Athéniens. Il en fit beaucoup d'autres en Egypte comme volontaire. Il porta du ſecours à Nectanebus* & l'affermit ſur le trône. Il rendit le même ſervice à Evagoras, roi de Chypre, mais par l'ordre des Athéniens qui l'avoient chargé d'aider ce prince à recouvrer ſes états, & il ne partit de cette iſle** qu'après l'avoir entiérement ſoumiſe par les armes. Cette conquête couvrit Athènes de gloire. La guerre s'alluma ſur ces entrefaites entre les Egyptiens & les Perſes. Les Athéniens étoient alliés de ceux-ci, les Spartiates de ceux-là. Chabrias voyant qu'Agéſilas, roi de Sparte, tiroit de grandes ſommes de l'Egypte, & ne ſe ſentant inférieur en rien à ce prince, marcha de ſon propre mouvement au ſecours de ce royaume, où on lui donna le commandement de l'armée navale***, Agéſilas étant à la tête des troupes de terre.

III. Les lieutenans du roi de Perſe envoyerent alors des ambaſſadeurs à Athènes pour ſe plaindre de ce que Chabrias s'uniſſoit avec les Egyptiens

* La troiſieme année de la cent quatrieme olympiade, avant J. C. 362.

** La ſeconde année de la 97e olympiade, avant J. C. 385, Evagoras remonta ſur le trône de Cypre, dont il avoit été chaſſé.

*** Voyez les obſervations ſur les apophthegmes des Lacédémoniens, Tome XVI, p. 527.

contre

contre ce prince. Les Athéniens l'ajournerent & lui firent ſignifier que s'il ne revenoit point avant le jour marqué, ils le condamneroient à mort. Cet ordre le fit retourner à Athènes. Mais il n'y reſta depuis qu'autant que ſes affaires l'exigeoient. Vivant ſomptueuſement & ſe traitant avec trop de délicateſſe pour pouvoir échapper à l'envie, il n'aimoit pas à s'expoſer aux regards de ſes concitoyens. Tel eſt en effet le vice commun des grandes villes républicaines que l'envie chez elles eſt la compagne de la gloire, qu'on s'y plaît à médire de ceux qu'on voit s'élever trop haut, & que le pauvre y eſt choqué de l'opulence d'autrui. C'eſt ce qui déterminoit Chabrias à s'abſenter d'Athènes autant qu'il lui étoit poſſible; & il n'étoit pas le ſeul qui s'en éloignât volontiers; les premiers citoyens de cette ville en firent preſque tous de même, perſuadés qu'ils ſeroient d'autant moins à portée des traits de l'envie qu'ils ſe déroberoient davantage aux yeux de leurs concitoyens. C'eſt ainſi que Conon paſſa la plus grande partie de ſa vie dans l'iſle de Chypre, Iphicrate dans la Thrace, Timothée à Leſbos [1], Charès au promontoire de Sigée [2]. Ce dernier, à la vérité, n'égaloit ces grands hommes

[1] Iſle de la mer Egée, près de la Troade & de la Méſie.

[2] Dans la Troade.

ni par les actions ni par les mœurs, mais il ne laiſſa pas d'être puiſſant & honoré dans Athènes.

IV. Chabrias périt dans la guerre des alliés, & voici de quelle maniere. Les Athéniens faiſant le ſiége de Chio [1], il ſe trouvoit ſur leur flotte. Quoiqu'il y fût en ſimple particulier & ſans emploi, ſes conſeils y étoient plus reſpectés que ceux des officiers, & le ſoldat avoit plus d'eſtime pour lui que pour ſes chefs. Cette diſtinction hâta ſa mort. Voulant entrer le premier dans le port, & ayant en conſéquence ordonné au pilote de cingler de ce côté-là, il ſe perdit lui-même. Son vaiſſeau y aborda le premier, mais il n'y fut point ſuivi des autres. Enveloppé par une multitude d'ennemis, il ſoutenoit leur attaque avec la plus grande valeur, lorſque ſon vaiſſeau fut frappé d'un coup d'éperon, s'entr'ouvrit & enfonça. Il auroit pu ſe tirer du danger en ſe jettant dans la mer, la flotte Athénienne étant aſſez proche pour le recevoir; mais il aima mieux périr que de jetter ſes armes & d'abandonner le vaiſſeau qui l'avoit porté. L'équipage ne voulut pas l'imiter, & ſe ſauva à la nage. Ce grand homme préférant une mort honorable à une vie honteuſe, fut percé de traits & tué les armes à la main *.

[1] Iſle de la mer Egée, près de l'Ionie.

* La troiſieme année de la cent cinquieme olympiade, avant J. C. 358.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TIMOTHÉE.

Timothée ſoumet les villes d'Olynthe & de Byſance. II. *Il oblige les Lacédémoniens de céder aux Athéniens le commandement ſur la mer.* III. *Timothée & Iphicrate donnés pour conſeillers à Ménestée dans la guerre contre Samos.* IV. *Timothée condamné à une amende de cent talens, ſe retire à Chalcis.* V. *Après ſa mort le peuple réduit l'amende à un dixieme.* VI. *Dans ſa jeuneſſe Timothée accuſé avoit été défendu par Jaſon, tyran de Phères, à qui il fit néanmoins la guerre dans la ſuite par ordre de ſa république.* VII. *Après Iphicrate, Chabrias & Timothée Athènes n'eut plus de grands généraux.*

TIMOTHÉE[1].

TIMOTHÉE rehauſſa par bien des vertus perſonnelles la gloire qu'il avoit héritée de ſon pere. Il fut éloquent, actif, laborieux, grand homme de guerre & d'Etat. Il ſe ſignala par beaucoup de grandes actions : en voici les plus éclatantes. Il ſoumit par les armes Olynthe [2] & Byſance. Il ſe rendit maître de Samos. Les Athéniens, dans la guerre précédente, avoient en vain conſumé douze cens talens au ſiége de cette ville; il la remit ſous leur puiſſance ſans qu'il leur en coutât rien. Il attaqua Cotys, roi de Paphlagonie, & verſa dans le tréſor public douze cent talens provenus des dépouilles de ce prince. Il fit lever le ſiége * de Cyzique [3] Il marcha avec Agéſilas au ſecours d'Ariobarzane. Le Spartiate ayant accepté une ſomme d'argent du Satrape, Timothée aima mieux agrandir le domaine de ſa république que de prendre un préſent dont il auroit pu s'approprier une

[1] Athénien, fils de Conon.

[2] Ville de Macédoine, ſur la côte de la mer Egée.

* La premiere année de la cent quatrieme olympiade, avant J. C. 364.

[3] Ville de l'Aſie mineure dans la Myſie.

partie, & reçut en don les villes d'Ericthon [1] & de Seſtos [2].

II. Ayant été mis à la tête d'une armée navale, il parcourut les côtes du Péloponèſe, ravagea la Laconie [3], battit & diſſipa la flotte des Spartiates *, ſoumit l'iſle de Corcyre aux Athéniens & leur procura l'alliance de l'Epire [4], de l'Acarnanie [5], de la Chaonie [6] & de tous les pays ſitués ſur cette mer. Les Spartiates ſe départirent alors de leurs longues prétentions; ils céderent d'eux-mêmes aux Athéniens la prééminence maritime, & conſentirent par un traité fait avec eux qu'ils commandaſſent ſur mer. Cette victoire répandit une ſi grande joie dans l'Attique, qu'on y éleva publiquement des autels à la paix, & qu'on dreſſa des pulvinaires [7] pour cette déeſſe. Afin d'éterniſer le ſouvenir de cette glorieuſe époque, on érigea une ſtatue à Timothée dans la place publique.

[1] Abydos (ſuivant Abraham Ortelius), ville d'Aſie proche le détroit de l'Helleſpont.

[2] Ville à l'oppoſite d'Abydos.

[3] Pays du Péloponèſe, dont Lacédémone étoit la capitale.

* La premiere année de la cent unieme olympiade, avant J. C. 376.

[4] Province de l'ancienne Grèce.

[5] Contrée de l'Epire.

[6] *Idem.*

[7] Lits ſur leſquels étoient les ſtatues des dieux.

Perſonne avant lui n'avoit joui de cet honneur, & jamais la république n'avoit dreſſé une ſtatue au fils, après en avoir élevé une au pere. La nouvelle effigie de Timothée placée auprès de celle de Conon, rappella l'ancien ſouvenir de ce grand capitaine.

III. Timothée étant vieux & n'exerçant plus aucune charge, les Athéniens furent vigoureuſement attaqués de tous côtés. L'Iſle de Samos avoit quitté leur parti; l'Helleſpont s'étoit ſouſtrait à leur obéiſſance; Philippe de Macédoine [1] prince dès-lors puiſſant, méditoit pluſieurs grands deſſeins. On lui avoit oppoſé Charès, mais ſans compter beaucoup ſur ce général. On donna le commandement à Ménesthée fils d'Iphicrate & gendre de Timothée, avec ordre de partir inceſſamment. On lui aſſocia, pour lui ſervir de conſeil, ſon pere & ſon beau-pere, deux hommes plein d'expérience & de ſageſſe, & dont on avoit une ſi haute opinion qu'on ſe flattoit de réparer par leur moyen les pertes qu'on avoit faites.

IV. Ils mirent à la voile pour Samos. Charès informé de leur départ, prit la même route avec ſes troupes, de peur qu'ils ne fiſſent ſans lui quelque entrepriſe. Comme ils approchoient de l'iſle, il s'éleva une forte tempête. Les deux

[1] Pays ſitué entre la Grèce & l'Epire.

vieux généraux n'ayant pas jugé à propos de s'y expoſer, firent jetter les ancres. Charès ne conſultant que ſa témérité, ne déféra point à l'autorité de ſes anciens. Comme ſi la fortune ſe fût embarquée avec lui, il eut le bonheur d'aborder où il vouloit, & manda à Timothée & à Iphicrate de le ſuivre. Mais ayant échoué dans ſon entrepriſe & perdu pluſieurs vaiſſeaux, il regagna le poſte qu'il avoit quitté, & écrivit à Athènes qu'il auroit pris facilement Samos, ſi Timothée & Iphicrate ne l'avoient point abandonné. On fit un crime à ces derniers de leur prétendue déſertion. Le peuple, qui eſt vif, ſoupçonneux, léger, ennemi des grands & jaloux de leur puiſſance, les rappelle. Ils ſont accuſés de trahiſon *. On condamne Timothée : on lui impoſe une amende de cent talens. Entraîné par la haine que lui inſpire une ingrate patrie, il ſe retire à Chalcis [1].

V. Après la mort de ce grand homme, le peuple ſe repentit de ſon jugement. Il retrancha le neuvieme ** de l'amende, & obligea ſon fils Conon à fournir dix talens pour le rétabliſ-

* La premiere année de la cent ſixieme olympiade, avant J. C. 356.

[1] Ville de l'Eubée ſur l'Euripe, aujourd'hui Négrepont.

** Il y a dans le texte les neuf dixiemes, ce qui eſt d'accord avec la ſuite.

ſement d'une partie des murs de la ville. On vit dans cette occaſion un exemple frappant des caprices de la fortune, les mêmes murailles que l'aïeul avoit relevées des dépouilles de l'ennemi, le petit-fils fut forcé de les rebâtir de ſes propres deniers avec des circonſtances qui couvrirent ſa maiſon d'ignominie. Je pourrois rapporter pluſieurs traits de la modération & de la ſageſſe de Timothée; je n'en citerai qu'un ſeul, parce qu'il ſuffira pour prouver combien il étoit cher aux ſiens.

VI. Subiſſant une accuſation dans ſa premiere jeuneſſe, non-ſeulement ſes amis & ſes hôtes d'un rang ſubalterne prirent à l'envi ſa défenſe, mais encore Jaſon [1], le plus puiſſant des tyrans de ce ſiecle, embraſſa ſes intérêts. Ce prince qui ne ſe croyoit en ſûreté dans ſes propres états qu'entouré de ſes gardes, vint à Athènes * ſans aucune eſcorte, & porta ſi loin l'attachement pour ſon hôte & ſon ami qu'il aima mieux riſquer ſa vie que de l'abandonner dans une affaire où il s'agiſſoit de ſon honneur. Malgré ce ſervice, Timothée lui fit la guerre dans la ſuite par l'ordre de ſa république, jugeant les droits de la patrie plus ſacrés que ceux de l'hoſpitalité.

[1] Tyran de Theſſalie.

* Voyez la Vie de Jaſon au Tome précédent.

VII. Ce fut-là le dernier âge des grands généraux d'Athènes : ils finirent dans Iphicrate, Chabrias & Timothée. Après leur mort cette ville n'en a produit aucun dont le nom ait mérité de paſſer à la poſtérité.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ÉPAMINONDAS.

Il ne faut pas juger des coutumes d'un peuple par celles d'une autre nation. II. *Education d'Epaminondas.* III. *Ses vertus & ſes talens.* IV. *Sa pauvreté volontaire.* V. *Grand exemple de ſon déſintéreſſement.* VI. *Réparties par leſquelles il confond Ménéclide ſon ennemi.* VII. *Calliſtrate, député d'Athènes, invective les Thébains dans l'aſſemblée des Arcadiens.* VIII. *Réponſe victorieuſe d'Epaminondas.* IX. *Simple ſoldat, il ſauve l'armée des Thébains prête à périr par l'impéritie de ſon général.* X. *Il garde le commandement de l'armée quatre mois au-delà du terme preſcrit.* XI. *Généroſité avec laquelle il ſe défend dans le procès qui lui eſt intenté à ce ſujet.* XII. *Sa mort.* XIII. *Son éloge.*

ÉPAMINONDAS[1].

AVANT que de paſſer à Epaminondas, il me ſemble à propos d'avertir mes lecteurs de ne pas apprécier les coutumes étrangeres d'après celles de leur pays, & de ne pas croire que ce qui paroît frivole à leur nation, ait auſſi paru tel aux autres peuples. Nous regardons l'étude de la muſique, nous Romains, comme indigne d'un grand, & le goût de la danſe comme un vice; au lieu que les Grecs jugent ces deux arts également agréables & honnêtes. Ayant deſſein de tracer un portrait fidele & complet d'Epaminondas, je crois ne devoir omettre aucun trait qui ſoit propre à le faire connoître. Je parlerai donc d'abord de ſon origine; enſuite de ſes études, de ſes exercices & de ſes maîtres; puis de ſes mœurs, de ſes talens & de ſes autres qualités remarquables; & enfin de ſes exploits, qui, au jugement de pluſieurs, effacent les belles actions de tous les héros.

II. Il naquit d'une famille honnête[2], mais

[1] Fils de Polymnis, Thébain.

[2] Polymnis étoit un homme obſcur, ſuivant Elien, Hiſtoires diverſes, liv. XII, chap. 43. Il deſcendoit cependant des anciens rois de Béotie. Du reſte, un perſonnage tel qu'Epaminondas n'avoit pas beſoin d'aïeux.

pauvre depuis long-temps. Cependant jamais aucun Thébain ne fut mieux élevé que lui. Denys, muſicien auſſi eſtimé que les fameux Damon & Lamprus, lui apprit à toucher le luth & à marier ſa voix avec cet inſtrument, Olympiodore à jouer des airs ſur la flûte, & Calliphron à danſer. Il eut pour maître de philoſophie Lyſis de Tarente, ſectateur de Pythagore, auquel il ſe livra tellement qu'il préféra la compagnie de ce vieillard triſte & ſévere à celle des jeunes gens de ſon âge, & qu'il ne ſe ſépara jamais de lui que lorſqu'il eut aſſez devancé ſes condiſciples dans la carriere de la philoſophie pour montrer qu'il les ſurpaſſeroit également tous dans les autres connoiſſances. Relativement à nos mœurs, ces avantages ſont légers ou plutôt mépriſables, mais les Grecs les eſtimoient beaucoup autrefois. Lorſque Epaminondas eut atteint ſa quatorzieme année, & qu'il fréquenta le Paleſtre[1], il s'attacha moins aux exercices qui fortifient le corps, qu'à ceux qui rendent agile, jugeant la force convenable à l'athlete & la ſoupleſſe au guerrier. Il s'exerça beaucoup à la courſe & à cette eſpece de lutte qui conſiſte à colleter ſon adverſaire & à le combattre debout & de pied ferme. Il ne s'appliqua pas moins à bien manier les armes.

[1] Lieu où les lutteurs s'exerçoient, d'un mot grec qui ſignifie *lutte*.

III. Il joignit à cette vigueur de corps pluſieurs belles qualités de l'ame. Il étoit modeſte, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures, profond dans l'art de la guerre, brave de ſa perſonne & plein de magnanimité. Il aimoit ſi fort la vérité, qu'il ne mentoit jamais même par jeu. Il étoit encore tempérant, clément, d'une patience admirable; ſupportant les injuſtices du peuple à ſon égard, celles même de ſes amis; taiſant ſur-tout les ſecrets qu'on lui confioit, ſilence auſſi utile quelquefois que le talent de la parole. Il écoutoit volontiers, perſuadé que c'étoit le meilleur moyen de s'inſtruire; auſſi lorſqu'il ſe trouvoit dans un cercle où l'on agitoit quelque queſtion politique ou philoſophique, il ne ſe retiroit jamais qu'à la fin de la converſation.

IV. Il ſupporta ſi facilement la pauvreté, que de tous les ſervices qu'il rendit à la république, il ne voulut recueillir que de la gloire. Il ne recourut jamais à la bourſe de ſes amis dans ſes propres beſoins; mais pour ſoulager ceux d'autrui, il ſavoit ſi bien faire valoir auprès d'eux les droits de l'amitié, qu'on jugeoit aiſément qu'il pouvoit diſpoſer comme eux de toute leur fortune. Lorſqu'un de ſes concitoyens avoit été fait priſonnier de guerre, ou qu'un homme avec lequel il étoit lié, avoit une fille nubile, & ne pouvoit l'établir faute d'une dot, il aſſembloit ſes amis,

les taxoit chacun ſuivant ſes facultés ; & après avoir fait la ſomme, avant de toucher l'argent, il amenoit celui qui recherchoit la fille devant ceux qui la fourniſſoient, & la lui faiſoit compter à lui-même, afin que ce dernier ſut à qui il étoit redevable, & combien il avoit reçu de chacun.

V. Diomédon de Cyzique attaqua l'intégrité d'Epaminondas ; il avoit entrepris de le corrompre à la priere d'Artaxerce*. Il vint à Thèbes chargé d'or, & gagna par un don de cinq talens le jeune Micythus, qui étoit fort aimé de ce grand homme. Micythus alla trouver Epaminondas, & lui apprit le motif qui amenoit Diomédon. « Il n'eſt pas » beſoin d'argent, dit Epaminondas en préſence » de ce dernier. Si ce que le roi de Perſe deſire eſt » avantageux aux Thébains, je ſuis prêt à faire » ſans intérêt ce qu'il exigera de moi, mais ſi ſes » vues leur ſont contraires, il n'a pas aſſez d'or » & d'argent pour me ſéduire. Je n'échangerois » pas contre tous les tréſors de l'univers mes ſen- » timens d'amour pour ma patrie. Vous [1], qui » m'avez tenté ſans me connoître, & en croyant » que je vous reſſemblois, je ne ſuis point ſur- » pris de votre démarche, & je vous la pardonne ; » mais ſortez au plutôt du territoire de Thèbes, » de peur qu'après avoir échoué contre moi, vous

* Memnon.

[1] Il s'adreſſe à Diomédon.

» ne réuſſiſſiez à en corrompre d'autres. Pour » vous, Micythus, rendez-lui ſur le champ l'ar- » gent qu'il vous a donné, ou je vais vous livrer » au magiſtrat ». Diomédon le priant de faire enſorte qu'il pût ſe retirer en ſûreté & emporter avec lui les effets dont il étoit chargé ; « Je le » ferai, lui dit Epaminondas, moins pour vous » cependant, que pour moi-même ; car ſi l'on » vous voloit votre argent, je craindrois qu'on » ne m'accusât d'avoir fait retomber entre mes » mains ce que j'avois d'abord refuſé ». Lui ayant demandé où il déſiroit d'être conduit, & Diomédon ayant répondu à Athènes, il luy donna une eſcorte, afin qu'il s'y rendît ſûrement. Il fit plus encore : il engagea l'Athénien Chabrias, dont j'ai parlé ci-deſſus, à le faire embarquer ſans qu'on le maltraitât. Ce ſeul trait ſuffira pour prouver le déſintéreſſement d'Epaminondas. Je pourrois en rapporter beaucoup d'autres, mais je dois me borner, ayant deſſein de renfermer dans ce ſeul livre-ci les vies de quantité de grands hommes, qui, écrites ſéparément avant moi par bien d'autres hiſtoriens, ont rempli pluſieurs gros volumes.

VI. Epaminondas, plus éloquent qu'aucun Thébain, étoit auſſi juſte & auſſi concis dans ſes réparties, qu'orné dans ſes diſcours ſuivis. Un certain Ménéclide, né auſſi à Thèbes, ſon rival dans le gou-

vernement, & parlant aſſez bien pour un Thébain, (car les habitans de la Béotie ſont plus vigoureux que ſpirituels), le jalouſoit & le calomnioit. Voyant qu'il s'acquéroit une brillante réputation par ſes talens militaires, il exhortoit fréquemment les Thébains à préférer la paix à la guerre pour rendre ſes ſervices inutiles : « Vous trompez » vos concitoyens par l'abus des termes, lui dit » Epaminondas, en prétendant les détourner de » la guerre. Sous le prétexte ſpécieux de leur » procurer le repos, vous les jettez dans la ſervi- » tude. La paix s'acquiert par la guerre. Qui veut » être long-temps paiſible doit être guerrier. Si » vous voulez donc, ô Thébains, devenir les » maîtres de la Grece, vivez dans des camps & » non dans des lieux d'exercices ». Le même Ménéclide lui reprochoit de n'avoir point d'enfans, de ne s'être point marié, & ſur-tout d'avoir l'inſolence de comparer ſes exploits à ceux d'Agamemnon. « Ceſſez, Ménéclide, reprit-il, de me » reprocher de n'avoir point de femme, vous » êtes l'homme du monde que je voudrois le » moins conſulter ſur ce point ». C'eſt que Ménéclide étoit ſoupçonné d'adultere. « Quant à ce que » vous ajoutez que j'aſpire à me rendre l'égal » d'Agamemnon, vous vous trompez. Ce prin- » ce, avec les forces de toute la Grece, vint à » à peine à bout en dix ans de prendre une ſeule » ville

» ville [1]; & moi avec les ſeules troupes de Thè-
» bes, & en un ſeul jour, j'ai mis en fuite les
» Spartiates [2], & affranchi de leur joug la Grece
» entiere ».

VII. Epaminondas ſe rendit à l'aſſemblée générale des Arcadiens, pour les engager à s'unir avec les Thébains & les Argiens [3]. Calliſtrate, député d'Athènes, l'homme le plus éloquent de ce temps-là, les preſſoit de ſon côté de préférer l'alliance de l'Attique. Sa harangue étoit pleine d'invectives contre ceux de Thèbes & d'Argos. Il dit, entr'autres choſes que « les Arcadiens devoient conſi-
» dérer quels hommes avoient produit ces deux
» villes, & qu'ils pourroient juger des autres par
» ceux-là. Qu'Oreſte & Alcméon, aſſaſſins de leurs
» meres, avoient vu le jour à Argos; & qu'Œdipe,
» qui, après avoir tué ſon pere, en avoit ſouillé
» le lit, étoit né à Thèbes ».

VIII. Epaminondas répondit au diſcours de Calliſtrate : il le réfuta de point en point; & lorſqu'il vint à ces deux reproches outrageans, il dit « qu'il admiroit l'impertinence du rhéteur
» Athénien, qui n'avoit pas fait réflexion que ces
» hommes étoient nés innocens; & qu'ayant été
» bannis de leur patrie après leur forfait, ils

[1] Celle de Troie.
[2] A la bataille de Leuctres.
[3] Ceux d'Argos.

» avoient trouvé une retraite à Athènes ». Mais l'éloquence d'Epaminondas brilla principalement à Sparte, où il avoit été député avant la bataille de Leuctres [1]. Les envoyés de tous les peuples alliés s'étant rendus dans cette ville ; il s'éleva si fortement dans cette nombreuse assemblée contre la domination tyrannique des Spartiates, que son discours ne donna pas une moindre secousse à leur puissance que sa victoire de Leuctres *. Il détermina dès-lors leurs alliés à les abandonner, ce qu'ils firent quelque temps après.

IX. On voit par les exemples suivans qu'Epaminondas étoit patient, & qu'il supportoit les torts de ses concitoyens, ne croyant point qu'il lui fût permis d'avoir du ressentiment contre sa patrie. Les Thébains n'ayant pas voulu par un motif d'envie lui donner le commandement **, firent choix d'un général qui n'avoit aucune connoissance de la guerre. L'impéritie de ce dernier engagea une nombreuse armée dans des endroits serrés, où bloquée & comme assiégée par l'ennemi, elle se voyoit perdue. On regretta dans cette occasion la vigilance & l'habileté d'Epami-

[1] Ville de Béotie, fameuse par la victoire d'Epaminondas.

* Remportée la seconde année de la cent deuxieme olympiade, avant J. C. 371.

** Dans la guerre contre Alexandre, tyran de Phères, la premiere année de la cent troisieme olympiade, avant J. C. 368.

nondas, qui s'y trouvoit ſans emploi & en ſimple ſoldat. Dès qu'on réclama ſon ſecours, il oublia l'affront qu'il avoit reçu, dégagea les troupes, & les ramena ſans perte à Thèbes.

X. Il agit ainſi, non pas une ſeule fois, mais ſouvent. Sa magnanimité parut principalement dans tout ſon éclat lorſqu'il mena une armée dans le Péloponeſe contre les Lacédémoniens, avec deux généraux qu'on lui avoit aſſociés, dont l'un étoit Pélopidas, homme de tête & de courage. Les accuſations de leurs ennemis ayant chargé ces trois chefs de la haine publique, on les dépouilla du commandement, & on mit d'autres officiers à leur place. Epaminondas n'obéit point à l'ordonnance du peuple, perſuada à ſes collegues de l'imiter, & continua la guerre qu'il avoit entrepriſe. Il prévoyoit en effet que s'il ſe ſoumettoit à ce décret, l'inexpérience & l'incapacité des nouveaux chefs feroient la ruine de l'armée. Une loi de Thèbes puniſſoit de mort le général qui gardoit le commandement au-delà du terme qu'elle preſcrivoit. Epaminondas, faiſant réflexion que cette loi n'avoit point d'autre objet que le ſalut de l'état, ne voulut point la faire ſervir à ſa perte, & commanda quatre mois encore après l'expiration de ſon autorité.

XI. Quand l'armée fut revenue à Thèbes, on appella ſes collegues en jugement comme crimi-

nels d'état. Epaminondas leur permit de rejetter toute la faute ſur lui, & d'avancer que c'étoit par ſon conſeil qu'ils avoient transgreſſé la loi. Ces généraux s'étant mis à couvert du danger par ce moyen de défenſe, perſonne ne penſoit qu'Epaminondas répondît à l'accuſation, n'ayant aucune raiſon à alléguer qui pût le juſtifier. Mais il comparut, convint de tous les faits que ſes ennemis lui objectoient, avoua tout ce que ſes collégues avoient avancé, & ſe ſoumit à la peine énoncée par la loi. Il demanda pour toute grace à ſes juges que l'arrêt de ſa condamnation fût conçu en ces termes [1] : « Epaminondas a été puni de mort par » les Thébains, pour les avoir forcés de vaincre à » Leuctres les Spartiates, dont aucun des Béo» riens, avant qu'il fût à leur tête, n'avoit oſé » ſoutenir les regards dans une bataille; pour » avoir par cette ſeule victoire non-ſeulement » ſauvé Thèbes de ſa ruine, mais rendu la liberté » à toute la Grece; pour avoir mis les affaires des

[1] Mot à mot, qu'ils écriviſſent ſur leur plumitif. Pour entendre ceci, il faut obſerver que les juges prononçoient leur ſentence non de mémoire, mais en liſant ſur le papier, ce qui s'appelloit *ſententiam ex periculo recitare*, comme on voit par le titre 44 du liv. VII du code de Juſtinien, qui eſt conçu en ces termes : *de ſententiis ex periculo recitandis.* Ainſi il eſt inutile de lire dans Cornelius Nepos *in cypo ſuo*, avec Lambin; *in ſcapulo*, avec Mummius; *breviculo*, comme Magius; *peryſtilio*, comme Longueil; *ſepulchro*, comme Alde-Manuce, &c. Il faut s'en tenir à *periculo*. Novitius au mot *periculum*.

» deux peuples en tel état que les Thébains firent » le ſiege de Sparte, & que les Lacédémoniens » s'eſtimerent aſſez heureux de pouvoir ſauver » leurs vies; & enfin pour avoir fait la guerre à » ces derniers juſqu'à ce qu'il eût bloqué leur » ville en rétabliſſant & fortifiant celle de Meſ- » ſene[1*] ». Les paroles d'Epaminondas égayerent toute l'aſſemblée; elle éclata de rire, & aucun juge n'oſa opiner contre lui. Il ſortit ainſi, couvert de gloire, d'une affaire où il s'agiſſoit de ſa vie.

XII. Epaminondas trouva enfin la mort à Mantinée[2**], où il commandoit les Thébains. Les Spartiates qu'il attaquoit en bataille rangée, & qu'il pouſſoit avec trop d'ardeur, le reconnurent. Perſuadés que le ſalut de leur patrie ne dépendoit que de ſa mort, ils fondirent tous ſur lui ſeul, & ne ſe retirerent après un carnage affreux de part & d'autre que lorſque ce grand homme eût été bleſſé, en faiſant des prodiges de valeur, d'un coup de javelot lancé de loin, & qu'ils l'eurent vu tomber. La chûte d'Epaminondas ralentit quelque temps l'impétuoſité des Thébains; ils ne quit-

[1] Ville du Péloponèſe.

* La quatrieme année de la cent deuxieme olympiade, avant J. C. 369.

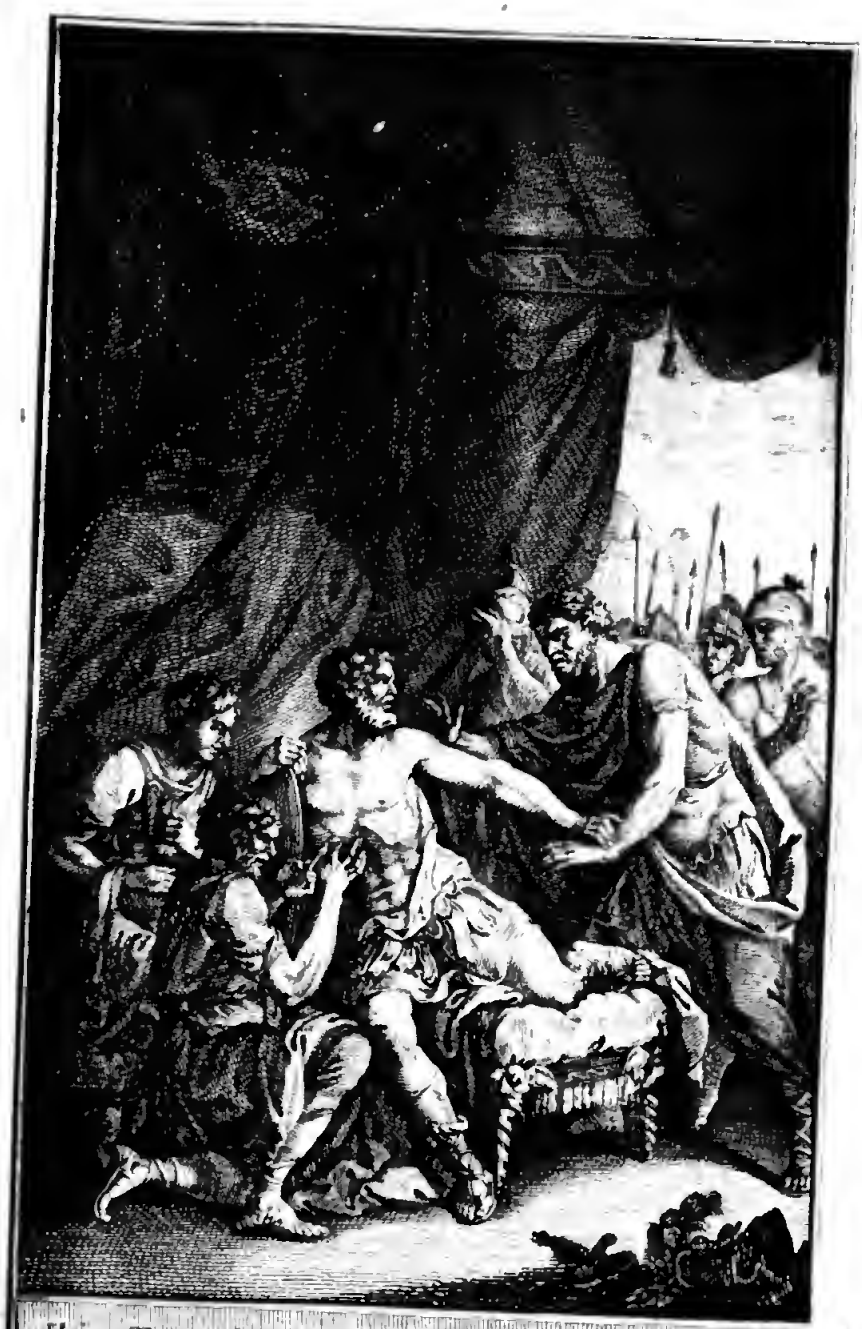
[2] Ville d'Arcadie.

** La ſeconde année de la cent quatrieme olympiade, avant J. C. 363.

terent cependant le champ de bataille qu'après avoir taillé en pieces les troupes qui leur faiſoient face. Epaminondas ſentit que ſa bleſſure étoit mortelle. Voyant qu'il perdroit la vie dès qu'il tireroit de ſon corps la pointe du javelot, il l'y laiſſa juſqu'à ce qu'on vînt lui annoncer que les Thébains étoient vainqueurs. Quand il eut appris cette nouvelle : « J'ai aſſez vécu, dit-il, puiſ-» que je meurs victorieux ». Il arracha le fer de ſa plaie, & expira ſur le champ.

XIII. Ce grand homme vécut dans le célibat. Pélopidas, qui avoit un fils perdu d'honneur, lui en faiſant un reproche, & lui diſant qu'il rendoit un mauvais ſervice à la patrie en ne lui laiſſant point d'enfans : « Prenez garde vous-même, lui » répondit-il, de ne pas lui faire un plus grand tort » en lui laiſſant un fils tel que le vôtre. Au reſte, » je ne puis manquer de poſtérité ; je laiſſe dans » la victoire de Leuctres une fille qui non-ſeule-» ment me ſurvivra, mais qui doit être immor-» telle ». Lorſque les bannis, conduits par Pélopidas, ſe rendirent maîtres de Thèbes, & chaſſerent de la citadelle la garniſon des Spartiates *, Epaminondas ſe tint renfermé dans ſa maiſon, tant que les citoyens s'entr'égorgerent, regardant comme funeſte toute victoire remportée dans une

* La troiſieme année de la centieme olympiade, avant J. C. 378.



J'ai assez vecu, puisque je meurs victorieux.
T. XII. P. 70.

Borel, inv. delin. 1787 L. C. Chateau. Sculp.

ized by Google

J'ai assez vecu, puisque je meurs victorieux
T. XII. P.
Boreel. inv. delin.
1787
L. C. Chateau. Sculp.

guerre civile ; il ne voulut ni ſecourir les mauvais citoyens, ni ſe déclarer contre eux, pour ne pas rougir ſes mains du ſang de ſes compatriotes. Mais, quand on attaqua les Spartiates auprès de la Cadmée [1], il combattit aux premiers rangs. J'aurai fait connoître ſuffiſamment la grandeur de ſon mérite & de ſes actions, ſi j'ajoute à ce que j'en ai dit juſqu'ici, une choſe qui ne ſera conteſtée de perſonne : c'eſt que la république de Thèbes, avant la naiſſance & après la mort d'Epaminondas, a toujours été ſoumiſe à une puiſſance étrangere, & qu'au contraire, tant qu'il l'a gouvernée, elle a dominé toute la Grece ; ce qui fait voir qu'un ſeul homme valoit plus qu'une nation entiere.

[1] C'étoit le nom de la citadelle de Thèbes, parce qu'elle avoit été bâtie par Cadmus, fils d'Agenor, roi de Phénicie.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DATAME.

DATAME le plus grand des généraux Barbares, ſi on en excepte Amilcar & Annibal. II. *Il ſuccéde à ſon pere dans le gouvernement de la Cilicie.* III. *Il fait priſonnier Thyus, dynaſte de Paphlagonie.* IV. *Dans quel équipage il conduit ſon priſonnier à la cour.* V. *Il s'embarque pour aller attaquer Aſpis.* VI. *Il le fait priſonnier.* VII. *Ses grands ſuccès excitent l'envie des courtiſans qui ſe liguent pour le perdre.* VIII. *Datame quitte le ſervice du roi, & ſe fortifie dans la Cappadoce & la Paphlagonie.* IX. *Comment il donne le change à ſes troupes ſur la trahiſon de ſon beau-pere Mithrobarzane.* X. *Il remporte la victoire.* XI. *Il ſe poſte de maniere qu'Autophradate ne peut lui nuire.* XII. *Il le défait en bataille rangée.* XIII. *Autophradate l'engage à ſe réconcilier avec le roi.* XIV. *Complot d'aſſaſſinat contre Datame. Comment il y échappe.* XV. *Mithridate paſſe dans le parti de Datame pour le tromper.* XIV. *Il l'aſſaſſine.*

DATAME.

Je reviens maintenant au plus courageux & au plus prudent de tous les généraux Barbares, ſi l'on excepte les deux Carthaginois Amilcar & Annibal. Je m'étendrai d'autant plus ſur lui que la plupart des choſes qu'il a faites ſont peu connues, & qu'il a été moins redevable de ſes ſuccès au nombre de ſes troupes qu'à la ſageſſe de ſa conduite, qualité par laquelle il ſurpaſſoit tous les capitaines de ſon temps. Si je n'expoſois les motifs & l'ordre de ſes actions, je ne pourrois en donner qu'une idée confuſe & imparfaite.

II. Datame, fils de Camiſſare, Carien de nation, & d'une femme du pays des Scythes, fut d'abord ſoldat aux gardes d'Artaxerce *. Son pere ayant été reconnu en pluſieurs occaſions pour un homme brave, expérimenté dans la guerre & fidele à ſon roi, fut fait gouverneur de cette partie de la Cilicie qui touche à la Cappadoce [1], & qu'habitent les Leucoſyriens [2]. Pour lui, il commença à montrer ſon mérite, étant ſimple ſoldat, dans l'expédition d'Artaxerce contre les

* Memnon.

[1] Pays d'Aſie qui s'étend depuis le Pont-Euxin juſqu'à l'Arménie.

[2] Ces peuples occupoient cette partie de la Cappadoce qui avoiſine l'embouchure du Thermodon.

Caduſiens [1]. Ce prince fut frappé des preuves de valeur qu'il avoit données dans une bataille où périrent des milliers d'ennemis & de Perſes ; au point que Camiſſare y ayant perdu la vie, il nomma le fils au gouvernement du pere.

III. Il ſe montra depuis auſſi brave dans la pourſuite des peuples révoltés, dont Autophradate [2] avoit été chargé par le roi. Il tailla en pieces les rebelles qui avoient déja pénétré dans le camp des Perſes, & ſauva le reſte de l'armée royale. Cette action lui fit confier de plus grandes entrepriſes. Thyus, prince iſſu de ce Pilémene que Patrocle [3] tua, ſuivant Homere, dans la guerre de Troie [4], étoit alors dynaſte [5] de la Paphlagonie [6]. Artaxerce, auquel il refuſoit l'obéiſſance, réſolut de l'attaquer, & chargea Datame de l'expédition. Comme le Paphlagonien & Datame étoient proches parens, car ils étoient couſins germains, ce dernier voulut d'abord tenter toutes les voies de douceur pour le ramener à ſon devoir, avant d'employer la force. Il alla le

[1] Peuples d'Aſie qui occupoient la partie ſeptentrionale de la Médie Atropatène.

[2] Satrape de la Lydie.

[3] Ou plutôt Ménélas.

[4] Capitale de la Troade, fameuſe par le ſiége qu'elle ſoutint pendant dix ans & par les poëmes d'Homère.

[5] Mot grec qui ſignifie *petit ſouverain*, dépendant d'un autre.

[6] Pays de l'Aſie mineure.

trouver ſans eſcorte, ne croyant pas devoir ſe défier d'un homme qui le touchoit de ſi près; mais peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de ſa confiance. Thyus vouloit le faire aſſaſſiner en ſecret. La mere de Datame, tante paternelle du Paphlagonien, l'avoit acccompagné. Ayant été inſtruite du complot, elle en avertit ſon fils. Datame échappa au péril par la fuite, déclara & fit la guerre au rebelle, & quoique abandonné d'Ariobarzane, ſatrape de la Lydie, de l'Ionie & de toute la Phrygie, il ne le pourſuivit pas avec moins de chaleur, & le fit priſonnier avec ſa femme & ſes enfans.

IV. Il eut ſoin d'arriver en cour avant que cette nouvelle y fût parvenue. Il s'y rendit à l'inſu de tout le monde, & le lendemain de ſon arrivée, voici ce qu'il fit. Thyus étoit d'une très-haute taille; un teint noirâtre, une longue chevelure, une grande barbe lui donnoient un air affreux. Il le revêtit d'une robe ſuperbe, pareille à celle des Satrapes, lui mit au cou & aux bras un collier & des braſſelets d'or, & le para comme un roi. Quant à lui, couvert d'une groſſe caſaque de payſan & d'une camiſole velue, ayant ſur la tête un caſque de chaſſeur, la main droite armée d'une maſſue, il tenoit de la gauche une leſſe avec laquelle il menoit Thyus devant lui, comme ſi c'eût été une bête ſauvage qu'il eût priſe. Cet

habillement nouveau, cette figure inconnue attirerent tous les regards; on accourut en foule à ce ſpectacle extraordinaire. Quelques perſonnes ayant reconnu Thyus, annoncerent au roi cette nouvelle. Artaxerce refuſa d'abord de la croire, & envoya Pharnabaze la vérifier. Ce dernier l'ayant confirmée, il ordonna ſur le champ qu'on introduisît le priſonnier. Il fut également enchanté & du fait & de l'appareil, mais ſur-tout de voir au moment où il ne s'y attendoit pas ce prince illuſtre en ſon pouvoir. Après avoir magnifiquement récompenſé Datame, il l'envoya joindre l'armée que Pharnabaze & Tithrauſte raſſembloient alors pour porter la guerre en Egypte, & le fit commander avec ces deux généraux. Ayant depuis rappellé Pharnabaze, il lui donna le commandement en chef.

V. Pendant que Datame travailloit avec ardeur à la levée des troupes, & qu'il ſe préparoit à partir pour l'Egypte, il reçut une dépêche du roi qui lui ordonnoit de marcher contre Aſpis qui s'étoit rendu maître de la Cataonie [1], province ſituée au-deſſus de la Cilicie & limitrophe de la Cappadoce. Aſpis habitant un pays plein de défilés & de bois, & défendu par des forts, ne ſe contentoit pas de ſecouer le joug de l'obéiſſance;

[1] C'eſt, ſelon Pline, la partie de la Cappadoce qui touche à la Comagène.

il déſoloit les provinces voiſines & enlevoit tous les tributs qu'on portoit au roi. Quoique Datame ſe vît éloigné de ces lieux & détourné par-là d'une expédition plus importante, il crut devoir obéir aux ordres du monarque. Il s'embarqua avec un petit nombre de braves gens, prévoyant avec raiſon, comme l'événement le prouva, qu'il accableroit plutôt Aſpis avec une poignée de ſoldats en le ſurprenant ſans défenſe, qu'avec une grande armée en le trouvant en état de réſiſter.

VI. Abordé en Cilicie, il débarque ſa troupe, marche jour & nuit, paſſe le mont Taurus, & arrive enfin ſur les lieux. S'informant de l'endroit où ſe trouve Aſpis, il apprend qu'il n'eſt pas loin & qu'il eſt parti pour la chaſſe. Pendant qu'il l'épie, Aſpis inſtruit du ſujet de ſa venue, renforce ſes gens d'un corps de Piſidiens [1] pour être en état de ſe défendre. Datame informé de cette réſolution, prend ſes armes, ordonne aux ſiens de le ſuivre, & pouſſe ſon cheval au galop vers l'ennemi. Aſpis le voyant venir de loin ſur lui eſt ſaiſi de crainte, & n'oſant plus ſe tenir ſur la défenſive, il ſe livre entre ſes mains. Datame le fait lier & le remet à Mithridate [2], pour être mené au roi.

[1] Peuples voiſins de la Lycaonie, de l'Iſaurie & de la Pamphille.

[2] Fils d'Ariobarzane, & le même qui le tua enſuite en trahiſon.

VII. Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Artaxerce conſidérant qu'il faiſoit abandonner au meilleur de ſes généraux une guerre très-importante pour le charger d'une très-petite expédition, ſe reprocha cette faute & révoqua ſes ordres. Ne croyant point que Datame fut encore parti, il dépêcha un courrier au camp d'Acé [1] pour lui commander de ne pas quitter l'armée. Le courrier n'alla point juſques-là; il rencontra en chemin les gens qui amenoient Aſpis. Une telle diligence ayant mis Datame fort avant dans les bonnes graces du roi, ne le fit pas moins envier des courtiſans; ces derniers voyant que le prince avoit plus d'eſtime pour lui ſeul que pour eux tous, ſe réunirent contre lui, & conjurerent ſa perte.

VIII. Pandate, garde du tréſor royal & ſon ami, l'inſtruiſit en détail de la conſpiration. Il lui répréſenta que « s'il recevoit quelque échec » dans ſon expédition d'Egypte, il ſeroit expoſé » à un grand danger. Qu'il étoit ordinaire aux » rois d'imputer les revers à leurs généraux, & » d'attribuer les ſuccès à leur propre fortune. » Qu'en conſéquence, ils ſe déterminoient faci- » lement à perdre ceux dont les armes avoient » été malheureuſes. Qu'il couroit d'ailleurs d'au-

[1] Ville de Phénicie, autrefois Ptolémaïde, aujourd'hui St. Jean-d'Acre.

» tant plus de riſque qu'il avoit pour ennemis » déclarés les gens qui gouvernoient le roi ». Datame étoit de retour au camp d'Acé lorſqu'il reçut cette lettre. Ne doutant point de la vérité de cet avis, il réſolut de quitter le ſervice du roi, ſans rien faire pourtant qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Il remet le commandement de l'armée à Mandrocle de Magnéſie, ſe retire avec ſes gens en Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui confine à cette province, ſans déclarer ſes ſentimens à l'égard du roi, s'unit ſous main avec Ariobarzane, ramaſſe des troupes, & met les places fortes entre les mains de ſes amis.

IX. L'hiver s'oppoſoit cependant au ſuccès de ſes diſpoſitions. Il apprend que les Piſidiens levent quelques troupes pour l'attaquer. Il envoie contre eux ſon fils Arſidée avec une armée. Ce jeune homme eſt tué dans une bataille. Le pere ſe met lui-même en marche avec des troupes aſſez peu nombreuſes en cachant la grandeur de ſa perte, voulant joindre l'ennemi avant que ſes ſoldats fuſſent inſtruits de la mort de ſon fils, de peur que ce revers n'affoiblît leur courage. Etant arrivé ſur les lieux, il occupa des poſtes ſi avantageux que, ſans pouvoir être enveloppé par le nombre, il avoit la faculté de charger les ennemis avec un camp volant. Mithrobarzane, ſon

beau-pere, étoit avec lui, & commandoit la cavalerie; croyant ſon gendre abſolument perdu, il paſſa chez les Piſidiens *. Datame en ayant été informé, ſentit que ſi le reſte de l'armée venoit à apprendre la déſertion d'un ſi proche parent de ſon général, elle imiteroit ſon exemple. Il fait courir le bruit parmi ſes ſoldats que « c'eſt » par ſon ordre que Mithrobarzane joue le rôle » de transfuge, pour être plus facilement reçu » par les ennemis & pour les tailler en pieces. » Qu'il eſt donc juſte de ne pas l'abandonner & » de le ſuivre tout à l'inſtant. Que s'ils prennent » ce parti en braves gens, l'ennemi également » attaqué & dans ſes retranchemens & par les » dehors, ne pourra tenir contr'eux ».

X. Ayant perſuadé ſes troupes, il leve le camp, pourſuit Mithrobarzane, & à peine celui-ci a joint les ennemis, qu'il fait ſonner la charge. Les Piſidiens, troublés d'une aventure ſi extraordinaire, s'imaginent que ces transfuges ſont des traîtres, & qu'ils ont agi de concert avec l'ennemi pour être reçus dans leur camp & rendre leur défaite plus ſanglante. Dans cette idée, ils tombent d'abord ſur eux. Ceux-ci ne ſachant ni ce qui ſe paſſoit, ni pour quelle raiſon on les

* Diodore de Sicile raconte le même fait. Mais il donne cette armée pour l'armée du roi commandée par Artabaſe. L. XV, p. 74.

traitoit

traitoit de la ſorte, furent forcés d'en venir aux mains avec ceux chez leſquels ils s'étoient jettés, & de combattre pour ceux qu'ils avoient abandonnés. N'étant épargnés ni par les uns ni par les autres, ils furent bientôt taillés en pieces. Datame ſe jette alors ſur le reſte des Piſidiens qui réſiſtoit encore, il les enfonce du premier choc, pourſuit les fuyards, en tue un grand nombre & demeure maître de leur camp. Il extermina d'un ſeul coup par cette ſage manœuvre, & les traîtres & les ennemis. L'hiſtoire des généraux n'offre aucun exemple ni d'un ſtratagême plus fin, ni d'une plus prompte exécution.

XI. Siſynas, l'aîné des fils de Datame, abandonna pourtant ce grand homme; il paſſa chez le roi de Perſe, & l'inſtruiſit de la déſertion de ſon pere. Artaxerce fut alarmé de cette nouvelle. Il ſentoit qu'il avoit affaire à un capitaine également brave & habile, qui réfléchiſſoit avant que d'entreprendre, & qui exécutoit courageuſement ce qu'il avoit médité. Il fit marcher Autophradate en Cappadoce. Datame vouloit prévenir ce dernier, & lui fermer le paſſage en s'emparant du pas de la Cilicie [1]; mais il n'eut pas le temps de raſſembler ſon armée. N'ayant pu faire ce qu'il

[1] Le pas de la Cilicie eſt un détroit que les habitans du pays appellent Pyles, dont l'aſſiette naturelle ſemble imiter les fortifications faites de la main des hommes. Quinte-Curce, liv. III, ch. 4.

ſouhaitoit, il poſta tellement le peu de troupes qu'il avoit ramaſſées, que les ennemis ne pouvoient ni l'envelopper, ni tenter le paſſage ſans être attaqués par devant & par derriere, & que s'ils prenoient le parti de combattre, leur grand nombre ne pouvoit nuire beaucoup à ſa petite armée.

XII. Quoique Autophradate ſentît tous les avantages de la poſition de Datame, il jugea plus convenable d'en venir aux mains avec lui, que de ſe retirer avec de puiſſantes forces, ou de reſter plus long-temps ſans rien faire dans le même lieu. Ses troupes Perſanes conſiſtoient en 20000 hommes de cavalerie, en 100000 d'infanterie, compoſés de ces gens que les Perſes appellent Cardaces [1], & en 3000 frondeurs de la même eſpece. Il avoit de plus 8000 Cappadociens, 10000 Arméniens [2], 5000 Paphlagoniens, 10000 Phrygiens, 5000 Lydiens, environ 3000 Aſpendiens [3] & Piſidiens, 2000 Ciliciens, autant de Captiens [4], 3000 Grecs ſoudoyés & un très-grand nombre de ſoldats armés à la légere. Datame n'avoit pas la vingtieme partie des troupes d'Autophradate. Sa ſeule reſſource contre des forces ſi prodigieuſes

[1] C'eſt-à-dire, gens vivans de rapine.

[2] Peuples ſitués entre le Taurus & le Caucaſe.

[3] Peuples de Pamphilie.

[4] Nation inconnue.

étoit dans ſes talens & dans l'aſſiette du lieu qu'il occupoit : enhardi par ce double avantage, il ſoutint l'attaque des ennemis, & leur tua pluſieurs milliers d'hommes ſans en avoir perdu lui-même plus de 1000. Auſſi dreſſa-t-il le lendemain une trophée dans l'endroit où le combat s'étoit donné le jour précédent.

XIII. Ayant enſuite quitté ce poſte, il eut toujours le deſſus ſur les Perſes, quoiqu'il leur fût toujours inférieur en nombre, parce qu'il n'en venoit jamais aux mains, qu'il n'eût enfermé l'ennemi dans des défilés; ce qu'il faiſoit d'autant plus ſouvent qu'il étoit également habile, & dans la connoiſſance du pays & dans les ruſes de guerre. Autophradate voyant que la longueur de cette expédition ſeroit plus funeſte à ſon maître qu'à Datame, exhorta ce dernier à faire la paix & à rentrer en grace avec le roi. Quoique Datame regardât cette réconciliation comme peu ſûre pour lui, il écoura la propoſition, & répondit qu'il enverroit des députés à Artaxerce. Ainſi ſe termina la guerre que ce prince avoit entrepriſe contre Datame. Autophradate ſe retira dans la Phrygie.

XIV. Artaxerce avoit conçu contre Datame une haine implacable. Voyant qu'il ne pouvoit s'en défaire par les armes, il entreprit de le faire

périr dans des embûches. Datame évita la plupart de ces piéges, celui-ci entr'autres. On vint l'avertir un jour que des perſonnes, qu'il jugeoit ſes amis, en vouloient ſecrétement à ſa vie. Comme les dénonciateurs étoient ennemis de ces gens-là, il crut ne devoir ni leur ajouter foi, ni négliger leur avis, & voulut s'éclaircir par lui-même de la vérité ou de la fauſſeté de ce rapport. Il prit le parti de ſe tranſporter ſur le lieu où l'on diſoit que l'embuſcade étoit dreſſée. Il choiſit un homme qui lui reſſembloit parfaitement pour la figure & pour la taille, le revêtit de ſes habits & le fit avancer vers l'endroit où il avoit coutume lui-même de ſe rendre. Pour lui, vêtu en ſimple ſoldat, il ſe mêla parmi les gardes & marcha avec eux. Quand la troupe fut arrivée au lieu déſigné, les aſſaſſins trompés par le rang qu'occupoit dans la marche le faux Datame & par l'habit qu'il portoit, fondirent ſur ce dernier. Datame avoit donné ordre auparavant à ceux qui le ſuivoient de ſe tenir prêts à faire ce qu'ils lui verroient faire à lui-même. A meſure qu'il vit accourir les aſſaſſins, il leur lança des traits. Toute ſa ſuite l'ayant imité, ils furent percés & reſterent ſur la place avant d'avoir joint celui qu'ils avoient deſſein d'attaquer.

XV. Un homme ſi aviſé fut enfin ſurpris

par Mithridate, fils d'Ariobarzane *. Ce dernier promit au roi que s'il lui permettoit de faire impunément tout ce qu'il voudroit, & lui donnoit sa foi à cet égard en lui tendant la main droite à la maniere des Perses, il le délivreroit de Datame. Ayant pris la parole du prince, il feint d'être brouillé avec la cour, ramasse des troupes, contracte amitié de loin avec Datame, ravage les terres du roi, enleve des places fortes, fait un grand butin dont il donne une partie à ses gens & envoie l'autre à Datame, & lui livre de même plusieurs forts. En agissant long-tems de la sorte, il vient à bout de lui persuader qu'il a rompu pour jamais avec le roi, & pour ne pas se rendre suspect de trahison, il ne lui fait demander ni conférence ni entrevue. Eloigné de lui, il se conduisoit de maniere à son égard qu'ils paroissoient moins liés par des services mutuels que par leur haine commune pour le roi.

XVI. Lorsqu'il crut l'avoit assez convaincu de ses prétendus sentimens, il lui manda qu'il étoit tems d'assembler de plus grandes forces & de faire ouvertement la guerre au roi. Que s'il

* Peut-être le même qui avoit succédé à la dynastie d'un prince appellé du même nom de Mithridate. Voyez Diod. Sic. L. XV, p. 73. Mithridate le fameux roi du Pont, est postérieur à cette époque de plus de 250 ans.

jugeoit à propos de conférer avec lui ſur ce ſujet ; il n'avoit qu'à ſe rendre où il voudroit. Datame ayant agréé la propoſition, on fixe le tems & l'endroit où l'on doit s'aboucher. Mithridate ſe rend ſur le lieu quelques jours auparavant avec un homme de confiance, y enterre des épées en pluſieurs endroits ſéparés, & les marque exactement. Le jour de la conférence arrivé, ils envoient l'un & l'autre des gens sûrs pour viſiter le lieu & pour ſe fouiller réciproquement eux-mêmes. Ils s'abouchent enſuite. Après s'être entretenus aſſez long-tems, ils ſe ſéparent & chacun ſe retire de ſon côté. Datame étant déja fort éloigné, Mithridate avant de rejoindre les ſiens pour ne pas donner du ſoupçon, revient au lieu de l'entrevue, s'aſſied à un endroit où il y avoit une épée cachée comme pour ſe repoſer & rappelle Datame, feignant d'avoir oublié quelque choſe dans leur entretien. Pendant que ce dernier revient, il déterre l'épée, la tire du fourreau & la cache ſous ſa robe. Comme Datame s'approchoit, il lui dit qu'en ſe retirant il avoit remarqué un endroit, lequel étoit devant eux, qui lui paroiſſoit propre à camper, & dans le tems qu'il le montroit du doigt à Datame & que celui-ci le conſidéroit, il le perça par derriere & le tua avant que perſonne pût venir à ſon ſe-

cours *. C'eſt ainſi que ce grand homme qui avoit toujours triomphé de ſes ennemis par la prudence & jamais par la perfidie, tomba dans le piége que lui tendit une fauſſe amitié.

* Au plus tard la troiſieme année de la cent quatrieme olympiade, avant J. C. 362 ans, puiſque Diodore de Sicile, qui donne à Artaxerce quarante-trois ans de regne, place la mort de ce monarque cette année même. Mais trois ans plutôt, au moins, ſelon Euſebe, qui ne donne à Artaxerce que quarante ans de regne, & fixe ſa mort à la troiſieme année de la cent troiſieme olympiade, avant J. C. 366. On voit par le récit de Diodore que la mort de Datame précéda de peu de tems celle d'Artaxerce.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'AMILCAR.

AMILCAR commande avec un grand ſuccès en Sicile. II. *Il eſt rappellé à Carthage pour traiter de la paix avec les Romains. Fierté de ſa réponſe à Lutatius.* III. *Il termine heureuſement la guerre des mercénaires.* IV. *Il va faire la guerre en Eſpagne.* V. *Ses ſuccès ; ſa mort.*

AMILCAR [1].

AMILCAR commença très-jeune & ſur la fin * de la premiere guerre Punique, à commander en Sicile. Avant qu'il fût entré dans cette Iſle, les Carthaginois y avoient été malheureux ſur mer & ſur terre. Dès qu'il fut à leur tête, il ne lui arriva jamais ni de fuir devant l'ennemi, ni de lui fournir le moyen de l'entamer. Il l'affronta ſouvent, au contraire, quand l'occaſion lui étoit favorable, & remporta toujours l'avantage en diverſes rencontres. Auſſi quoique les Carthaginois euſſent perdu preſque toutes leurs conquêtes en Sicile, il défendit ſi bien la ville d'Eryx [2], qu'il ſembloit qu'on n'avoit point fait de guerre dans ce quartier-là.

II. Sur ces entrefaites les Carthaginois ayant été battus ſur mer aux iſles Egates [3] par le conſul Lutatius **, réſolurent de terminer cette guerre.

[1] Fils d'Annibal, ſurnommé Barcas, Carthaginois.

* Il y avoit déja eu un autre Amilcar, commandant en Sicile au tems d'Agathocle; & qui y avoit été vaincu, fait priſonnier & tué, l'an de Rome 445, avant J. C. 309.

[2] Ville & montagne de Sicile, aujourd'hui le mont St. Julien.

[3] Près du promontoire de Lilybée, à l'occident de la Sicile.

** La premiere guerre punique commença l'an de Rome 490, avant J. C. 264. Elle dura 24 ans. L'affaire dont il s'agit ici eſt de l'an de l'an de Rome 512. Les îles Ægates ſont au ſud-oueſt de la

Ils donnerent à Amilcar le pouvoir d'agir à cet effet. Quoique ce jeune guerrier ne reſpirât que les armes, il crut cependant devoir s'attacher à la paix, ſentant ſa patrie épuiſée & hors d'état de ſoutenir plus long-temps les frais d'une guerre malheureuſe. Mais dans ce moment même il méditoit de pourſuivre les Romains, pour peu que les forces de Carthage ſe rétablîſſent, juſqu'à ce que ceux-ci fuſſent vainqueurs ou s'avouaſſent vaincus. Ce fut dans cette intention qu'il fit la paix. Il traita ſi fiérement avec l'ennemi, que Lutatius lui déclarant qu'il ne termineroit la guerre qu'à condition qu'il mettroit bas les armes, lui & ſa garniſon, & évacueroit ainſi la Sicile, il répondit dans une circonſtance où ſa patrie ſuccomboit, qu'il périroit plutôt que de retourner à Carthage couvert d'une telle infamie : qu'il étoit indigne de ſon courage de livrer aux ennemis de ſa république des armes qu'elle lui avoit miſes en main pour s'en ſervir contr'eux. Lutatius fut contraint de céder à ſon opiniâtreté.

III. Amilcar, arrivé à Carthage, trouva la république dans un état très-différent de celui auquel il s'étoit attendu. Les longs malheurs d'une guerre étrangere avoient allumé dans ſon

Sicile. Le conſul vainqueur s'appelloit Caius Lutatius Catulus. La paix fut faite l'année ſuivante, avant J. C. 241, ſous le conſulat de Quintus Lutatius Cerco.

ſein des troubles ſi violens que Carthage ne ſe vit jamais dans un ſemblable péril, ſi ce n'eſt le jour de ſa ruine. Les mercénaires qu'elle avoit employés contre les Romains & qui étoient au nombre de vingt mille hommes, commencerent par ſe révolter *; ils ſouleverent enſuite toute l'Afrique, & vinrent aſſiéger Carthage même. Tant de malheurs effrayerent ſi fort les Carthaginois, qu'ils demanderent du ſecours même aux Romains, qui leur en accorderent. Mais, preſque réduits enfin au déſeſpoir, ils mirent Amilcar à leur tête. Non-ſeulement ce général repouſſa des murs de Carthage des ennemis, dont le nombre s'étoit accru juſqu'à plus de cent mille hommes, mais il les accula dans des lieux étroits & ſerrés où la faim en fit plus périr que le fer. Il fit rentrer ſous l'obéiſſance de Carthage toutes les villes révoltées, entr'autres Utique & Hippone [1], les plus fortes places de l'Afrique. Non content de ces avantages, il étendit les bornes de l'empire Carthaginois; & rétablit ſi bien le calme dans toute l'Afrique, qu'il ſembloit qu'elle avoit été ſans guerre depuis un grand nombre d'années.

IV. L'heureux ſuccès de ces expéditions le

* Cette guerre commença l'année même de la paix avec les Romains. Elle fut terminée trois ans & quatre mois après, l'an de Rome 516, avant J. C. 238.

[1] Villes fameuſes, l'une par la mort de Caton, l'autre par l'épiſcopat de St. Auguſtin.

remplit de confiance & fortifia ſa haine contre les Romains. Pour ſe procurer plus facilement l'occaſion de rentrer en guerre avec eux, il ſe fit envoyer en Eſpagne avec une armée. Il y mena ſon fils Annibal, qui n'avoit alors que neuf ans *. Il avoit encore avec lui Aſdrubal, jeune Carthaginois d'une famille illuſtre & d'une grande beauté. Quelques-uns l'accuſoient de l'aimer peu honnêtement : un ſi grand homme ne pouvoit manquer d'être en butte à la médiſance. Le magiſtrat chargé de l'inſpection des mœurs [1] avoit défendu à Aſdrubal de vivre avec Amilcar : celui-ci lui avoit fait alors épouſer ſa fille, les loix du pays n'interdiſant point au beau-pere la ſociété du gendre. Ce qui m'a fait parler d'Aſdrubal, c'eſt qu'après qu'Amilcar eut été tué, il fut mis à la tête de l'armée, qu'il fit de grandes actions, qu'il fut le premier qui corrompit par la voie des largeſſes les mœurs anciennes des Carthaginois, & que ce ne fut qu'après ſa mort qu'Annibal fut élevé par l'armée au commandement.

V. Amilcar ayant paſſé la mer & pris terre en Eſpagne, fut ſecondé de la fortune & fit de grandes choſes. Il aſſujettit les peuples les plus puiſſans & les plus belliqueux, remplit toute

* L'an de Rome 517, avant J. C. 237.

[1] Ce magiſtrat rempliſſoit les mêmes fonctions que le cenſeur des Romains.

l'Afrique de leurs dépouilles, & l'enrichit d'armes & de chevaux, d'hommes & d'argent. Dans le tems qu'il méditoit de porter la guerre en Italie, neuf ans après ſon arrivée en Eſpagne, il fut tué les armes à la main dans un combat contre les Vectons[1] *. Sa haine perſévérante contre Rome paroît avoir été la principale cauſe de la ſeconde guerre Punique. Ce fut en effet par les continuelles inſtances de ſon pere qu'Annibal prit la réſolution de périr plutôt que de ne pas meſurer ſes armes avec celles des Romains.

[1] Peuples de la Luſitanie.

* L'an de Rome 526, avant J. C. 228.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PHILIPPE.

Philippe ſuccède au royaume de Macédoine. II. *Il rend le courage aux Macédoniens par ſes exhortations.* III. *Il remporte une grande victoire ſur Argéus, roi de Thrace.* IV. *Il ſoumet les Hongres.* V. *Il entre à main armée dans l'Eſclavonie.* VI. *Il défait les Eſclavons & leur accorde la paix.* VII. *Il prend la ville d'Amphipolis.* VIII. *Il fait alliance avec les Olynthiens.* IX. *Il défait & chaſſe les tyrans de Theſſalie, Lycophron & Tiſiphonus.* X. *Il prévient & diſſipe une ligue formée contre lui par les rois de Thrace, de Hongrie & d'Eſclavonie.* XI. *Il eſt défait dans une bataille par Onomarchus.* XII. *Il le bat à ſon tour, & le fait pendre.* XIII. *Il met la ville de Phères en liberté.* XIV. *Il ſoumet les villes de Chalcide, & prend Olynthe.* XV. *Il corrompt les Grecs à force d'argent.* XVI. *Il rend à Satyrus deux filles d'un de ſes amis, qui étoient priſonnieres de guerre.* XVII. *Il envoie du ſecours aux Béotiens contre les Phocéens.* XVIII. *Il marche contre les Phocéens qu'il force de ſe rendre à ſa diſcrétion.* XIX. *Honneurs décernés à Philippe par les amphictyons.* XX. *Il met en liberté les villes de Theſſalie.* XXI. *Il*

aſſiége la ville de Périnthe. XXII. *Les Byſantins leur envoient du ſecours.* XXIII. *Le roi de Perſe leur en envoie auſſi.* XXIV. *Philippe continue le ſiége avec vigueur.* XXV. *Deſcription de la ville de Périnthe.* XXVI. *Philippe envoie une partie de ſon armée aſſiéger Byſance.* XXVII. *Il leve les deux ſiéges.* XXVIII. *Il marche en armes contre l'Attique.* XXIX. *Effroi que cette nouvelle cauſe à Athènes.* XXX. *Par le conſeil & le moyen de Démoſthène les Athéniens ſont alliance avec les Béotiens.* XXXI. *Démoſthène l'emporte dans l'aſſemblée des Béotiens ſur Python, ambaſſadeur de Philippe.* XXXII. *Les armées en préſence.* XXXIII. *Philippe remporte une pleine victoire.* XXXIV. *Il fait la paix avec les Athéniens.* XXXV. *Il eſt nommé général de la Grèce pour faire la guerre aux Perſes.* XXXVI. *Il conſulte la Pythie qui lui rend une oracle ambigu.* XXXVII. *Il célébre les noces de ſa fille Cléopâtre avec une grande magnificence.* XXXVIII. *Préſages de ſa mort.* XXXIX. *Philippe ſe rend au théâtre pour aſſiſter au ſpectacle à l'occaſion du mariage de ſa fille.* XL. *Outrage fait à Pauſanias par Attalus.* XLI. *Pauſanias forme le deſſein de tuer Philippe.* XLII. *Mort de Philippe.*

PHILIPPE.

L'ANNÉE que Callimedes fut prevoſt à Athenes, & que fut celebrée la feſte de la cent cinquieme olympiade, en laquelle Porus Cyrenien gaigna le prix, les Romains eleurent conſulz Cneus Genucius, & Lucius Æmylius : du temps deſquelz Philippus filz du roy Amyntas, & pere d'Alexandre le grand, qui ruina l'empire de Perſe, ſuccéda au royaume de Macédoine *, pour les cauſes & raiſons qui s'enſuyvent. Le roy Amyntas ſon pere, ayant eſté vaincu par les Eſclavons, & contraint de leur payer tribut par chacun an, les Eſclavons pour ſeureté de leur payement, voulurent avoir en oſtage Philippus, le plus jeune de ſes enfans, lequel ilz meirent en depoſt entre les mains de ceulx de Thebes : & eulx le donnerent en garde au pere d'Epaminondas, en luy commandant qu'il le gardaſt ſeurement, & quant & quant qu'il euſt le ſoing de le faire nourrir & inſtruire honeſtement. Or avoit Epaminondas un philoſophe pythagorien, qui le gouvernoit & enſeignoit en la maiſon de ſon pere : au moyen de quoy Philippus eſtant

* Le pere Pétau place cette ſucceſſion à l'année ſuivante. Le pere Corſini à la précédente.

nourry

nourry avec luy, fut inſtitué en la doctrine de Pythagoras plus qu'en autre ſecte de la philoſophie. Ces deux eſcoliers ayans l'un & l'autre l'entendement propre aux lettres, & la nature patiente de labeur, devindrent tous deux hommes excellens en vertu : car Epaminondas par pluſieurs grandes batailles qu'il gaigna, & pluſieurs dangers auſquelz il s'expoſa, acquit à ſon pays la principaulté & ſuperiorité de la Grèce, contre l'opinion de tout le monde. Et Philippus ſe ſervant des meſmes inſtructions que luy, n'acquit pas moins de gloire de ſon coſté, que feit Epaminondas du ſien : car après le treſpas du roy Amyntas ſon pere, Alexandre le filz aiſné luy ſucceda au royaume, lequel fut tué en trahyſon par Ptolomeus ſurnommé Alorites, qui uſurpa le royaume : puis fut luy meſme ſemblablement occis par Perdiccas qui regna après luy. Mais ayant eſté desfait en une groſſe bataille par les Eſclavons, où il fut tué ſur le champ, Philippus qui eſtoit le plus jeune de tous ſes freres, s'eſtant ſecrettement deſrobé du lieu où il eſtoit detenu en oſtage, s'enfouit en la Macédoine, & vint à ſuccedet au royaume, lequel il trouva en fort mauvais eſtat : car il eſtoit mort en la derniere bataille plus de quatre mille Macedoniens : & ceulx qui en eſtoient eſchappez, ſe trouvoient ſi effroyez, & redoubtoient ſi fort lap uiſſance des

Eſclavons, qu'ils avoient perdu tout courage de plus reprendre les armes contre eulx.

II. Davantage au meſme temps, les Hongres * qui eſtoient les plus voiſins de la frontiere de Macedoine, meſpriſant les Macedoniens, comme gens totalement deſconfitz, faiſoient des courſes dedans leurs pays : & de l'autre coſté les Eſclavons s'aſſembloient avec groſſe puiſſance, pour de rechef retourner faire la guerre en Macedoine : & d'un autre endroit un nommé Pauſanias, qui eſtoit du ſang royal, taſchoit à uſurper le royaume, par le moyen & avec la faveur d'un roy de Thrace. Semblablement les Atheniens eſtans mal affectionnez envers Philippus, vouloient mettre en poſſeſſion du royaume un autre qui s'appelloit Argeus : & à ceſte fin envoyerent vers celle marche trois mille hommes de pied, bien armez, ſoubz la conduitte de Mantias, avec une bonne & groſſe armée de mer : tellement que les Macedoniens eſtonnez tant pour la perte qu'ils avoient faitte en la derniere bataille, que pour les grands dangers qui les menaſſoient de tous coſtez, ſe trouvoient en merveilleuſe perplexité : toutesfois Philippus encore que tant de frayeurs luy ſourdiſſent, & que tant de perilz l'environnaſſent de tous coſtez, ne ſe perdit point pour cela, ains entretenant les

* Les Pœoniens, au nord de la Macédoine proprement dite.

Macedoniens par bonnes parolles, & belles remonſtrances qu'il leur faiſoit continuellement, en les enhortant de ſe monſtrer gens de bien au beſoing, les aſſeura à la fin.

III. Et ayant reformé les gens de guerre, & les ayant fournyz de beaux & bons harnois, les faiſoit ſouvent armer, & les tenoit en continuel exercice de gens de guerre : car ce fut luy qui inventa entre autres choſes l'ordonnance de renger les gens de pied en battaille ſerrée : à l'imitation de la haye que faiſoient anciennement les demy-dieux avec leurs eſcus & pavois, joints enſemble en la guerre de Troie : & fut le premier qui compoſa celle ſorte de battaillon quarré & ſerré, que depuis on a tousjours appellé phalange Macedonicque, oultre ce qu'en parolles il ſe monſtroit fort gracieux, & par dons & promeſſes alloit acquerant & gaignant la bienveuillance du peuple : & ſi ne laiſſa pas avec cela d'aller ſagement au devant des dangers qui luy pendoient de tous coſtez : car voyant que les Atheniens faiſoient tout leur effort pour recouvrer la ville d'Amphipolis, & qu'à ceſte fin ilz taſchoient à faire tomber le royaume de Macedoine entre les mains d'Argeus, il la leur quitta vouluntairement en en retirant ſes garniſons, & envoyant des ambaſſadeurs devers les Hongres, en corrompit aucuns à force de preſens, & gaigna

les autres par belles promeſſes, de maniere que pour lors ilz furent tous contens de vivre en paix avec luy : il rompit auſſi par meſme moyen l'eſperance que Pauſanias avoit de parvenir au royaume de Macedoine, ayant gaigné par preſens le roy de Thrace, qui l'y devoit inſtaller. Et quant à Mantias capitaine des Atheniens, il marcha bien avec ſon armée juſques à la ville de Methone * : mais il demoura là, & envoya Argeus avec les ſoudards eſtrangers qu'ilz avoient amenez quant & eulx, vers la ville d'Æges **, de laquelle Argeus approchant avec ſa trouppe, feit ſonder les habitans, pour veoir s'ilz le voudroient recevoir dedans, & eſtre des premiers cauſe de luy faire tomber le royaume de Macedoine entre ſes mains : mais voyant que perſonne ne preſtoit l'oreille à ſes ſollicitations, il reprit ſon chemin pour s'en retourner à Methone. Mais Philippus qui ſe trouva ſoudainement en ce quartier là, luy donna la bataille, en laquelle il luy occit grand nombre de ſes gens, & chaſſa le reſte juſques à une petite montaigne, là où il les aſſiegea de ſi près, qu'ilz furent à la fin contraints de luy livrer entre ſes mains les bannyz de Macedoine, qu'ilz avoient parmy eulx:

* Dans la Macédoine, à l'occident du golphe Thermaïque.

** Du même côté du golphe, un peu plus nord-oueſt.

en quoy faiſant, il les laiſſa aller leur vies & bagues ſauves.

IV. Ceſte premiere battaille que Philippus gaigna, remeit le cueur aux Macedoniens, & les rendit plus hardyz & plus aſſeurez pour l'advenir : mais environ ce meſme temps les Thaſiens fonderent la ville qui premierement fut appellée Crenides, laquelle depuis le roy Philippus augmenta & peupla de grand nombre d'habitans, & la ſurnomma de ſon nom Philippi. En ceſt endroit commence l'hiſtoire de Theopompus, natif de l'iſle de Chio, qu'il a eſcript des faits & geſtes du roy Philippus & en a eſcript cinquante huit livres, entre leſquelz y en a cinq qui ne ſemblent pas eſtre du meſme ſtyle que les autres. L'année enſuyvant eſtant Euchariſtus prevoſt à Athenes, les Romains eleurent conſulz Quintus Servilius, & Quintus Genutius : en l'an deſquelz Philippus envoya des ambaſſadeurs à Athenes, & obteint facillement la paix avec le peuple Athenien : à cauſe qu'il leur ceda & quitta tout le droit qu'il pretendoit ſur la ville d'Amphipolis : au moyen de quoy eſtant delivré de ceſte guerre contre les Atheniens, & ayant nouvelle que le roy des Hongres, nommé Agis, eſtoit decedé, il penſa que l'occaſion eſtoit venue de courir ſus aux Hongres : ſi aſſembla ſon armée, & entra dedans le pays de Hongrie, où il desfeit

les Barbares en bataille, & par ceſte victoire rendit les Hongres ſujets aux Macedoniens.

V. Si ne luy reſtoit plus de tous ſes ennemis que les Eſclavons *, leſquelz il deſiroit auſſi ſingulierement pouvoir dompter : & pour ce faire aſſembla ſes capitaines & gens de guerre, leſquelz il preſcha & enhorta par les meilleures raiſons dont il ſe peut adviſer, & qu'il penſa eſtre plus à propos, pour les induyte à entreprendre hardiment ceſte conqueſte. Puis cela fait, entra incontinent dedans le pays d'Eſclavonie, ayant en ſon camp non moins de dix mille hommes de pied, & ſix cents hommes de cheval : & adonc Bardyllis ** le roy des Eſclavons, ſentant la venuë de ſon ennemy, luy envoya premierement au devant des ambaſſadeurs, pour traitter de paix avec luy, ſoubz condition que l'un & l'autre retiendroit les villes & places qu'ilz avoient lors en leur poſſeſſion. Philippus leur feit reſponſe, qu'il ne deſiroit rien plus que la paix : mais neantmoins qu'il ne la leur ottroyeroit point, ſi les Eſclavons ne rendoient toutes les places qu'ilz tenoient des Macedoniens : ainſi s'en retournerent les ambaſſadeurs ſans rien faire, &

* Illyriens, le long de la mer Ionienne.

** C'eſt celui qui eſt nommé Bradyllis par Helladius. Il avoit été d'abord charbonnier. Cicéron dit qu'il avoit fait le métier de brigand.

le roy Bardyllis ſe confiant aux victoires qu'il avoit par le paſſé gaignées ſus les Macedoniens, & en la prouëſſe de ſes Eſclavons, marcha au devant de ſon ennemy avec ſon armée, en laquelle y avoit dix mille hommes de pied bien choiſyz, & des gens de cheval juſques au nombre de cinq cents.

VI. Si toſt que les deux armées vindrent à s'entrechocquer avec grands crys, Philippus qui eſtoit en la pointe droitte de ſon armée, ayans les plus vaillans hommes de Macedoine autour de ſa perſonne, commanda à ſes gens de cheval, qu'ilz planaſſent & allaſſent charger les Barbares par les flancs, pendant que luy les aſſauldroit & chargeroit vivement par le devant. Les Eſclavons qui avoient ordonné leurs battailles en forme de tuyle carrée plus longue que large, ſouſteindrent vaillamment le premier choc : de ſorte que du commencement la victoire fut quelque temps en doubte, pour la hardieſſe des combattans tant d'une part que d'autre, & y mouroit grand nombre de gens, & ſi en eſtoit blecé encore davantage, inclinant la victoire tantoſt de çà tantoſt de là, juſques à ce que les hommes d'armes Macedoniens, vindrent à ſe ruer impetueuſement ſur les Barbares par derriere & par les flancs : avec ce que Philippus accompaigné des meilleurs hommes de ſon oſt, combattoit de front ſi vaillamment,

qu'il n'eſtoit poſſible de plus, tellement qu'à la fin les Eſclavons furent contraints de ſe tourner en fuitte, & furent pourſuyviz & chaſſez bien longuement. Mais après en avoir fait un très grand meurtre, Philippus feit ſonner la retraitte pour rallier ſes gens : & ayant dreſſé un trophée pour marque de ſa victoire, feit honorablement enſepvelir les corps de ſes gens qui eſtoient morts en la battaille : depuis laquelle les Eſclavons envoyerent devers luy le requerir de paix, laquelle ilz obteindrent, en luy rendant toutes les villes & places qu'ilz avoient occupées ſur les Macedoniens. Il mourut en ceſte battaille plus de ſept mille Eſclavons.

VII. Philippus ayant gaigné cette groſſe battaille, & reduict en ſon obeiſſance tout le pays juſques au lac qui s'appelle Lychnitide, s'en retourna en Macedoine * ayant fait une paix fort honorable, & avantageuſe pour luy, au moyen dequoy, il fut fort renommé & eſtimé entre les Macedoniens, pour tant de glorieuſes victoires quil avoit gaignées. Depuis les habitans de la ville d'Amphipolis, luy portans mauvaiſe voulunté, & luy ayans donné pluſieurs occaſions de leur mouvoir la guerre, à la fin il ſe

* La troiſieme année de la cent cinquieme olympiade, avant J. C. 358. Le lac Lychitide, ou Lychnidien, près de la ville de Lychnide, dans la Daſſaretie qui eſt partie de l'Illyrie.

reſolut de la leur faire à bon eſciant. Si mena contre eulx une bonne & groſſe armée, & ayant fait approcher ſes engins de batterie des murailles de leur ville, les battit tant & ſi impetueuſement, qu'il en feit à la fin tomber par terre un grand pent avec ſes moutons, & entra par la breſche dedans la ville, de laquelle il chaſſa puis après ceulx qui eſtoient mal affectionnez en ſon endroict, & uſa de toute humanité & doulceur envers les autres.

VIII. Ceſte cité eſtant aſſiſe en lieu fort opportun, ſur les confins de la Thrace, & des pays circonvoiſins, ſervit depuis grandement à l'accroiſſement de Philippus. Car par le moyen d'icelle, il eut incontinent entre ſes mains la ville de Pydne, & feit alliance avec les Olynthiens : auſquelz il promeit de conquerir la ville de Potydée, que les Olynthiens deſiroient ſingulierement avoir en leur obeiſſance. Car les Olynthiens ayans leur cité groſſe & puiſſante & pleine d'une multitude infinie de peuple, eſtoient de grande importance pour le fait de la guerre : & à ceſte cauſe venoient à eſtre requis & recherchez de tous ceulx qui ſe deſiroient accroiſtre. A raiſon dequoy les Atheniens & Philippus, à l'envy l'un de l'autre prattiquoient de les gaigner. Mais Philippus ayant pris par ſiege la ville de Potydée, en-

feit ſortir la garniſon des Atheniens qui eſtoient dedans, vers leſquelz il ſe porta fort gracieuſement, en les renvoyant tous, vies & bagues ſauves, en leurs maiſons : car il redoubtoit grandement le peuple d'Athenes, pour la grandeur de la puiſſance, & le renom de vaillance de celle cité. Mais ayant pris la ville de Pydne, il la donna aux Olynthiens, en leur faiſant quant & quant preſent de tout le territoire d'icelle : cela fait il s'en retourna en la ville, qui pour lors s'appelloit Crenides : laquelle ayant augmentée de grand nombre d'habitans, il luy changea ſon premier nom, & la ſurnomma du ſien Philippi. Il y avoit au territoire d'icelle des mines d'or, leſquelles il feit ouvrir & fouiller ſi diligemment, que là où auparavant elles eſtoient de bien petit revenu, & en faiſoit on bien peu de compte, il en tira bien juſques à la ſomme de mille talents & plus, qui ſont ſix cents mille eſcus, par chacun an. Au moyen dequoy, ayant amaſſé en peu de temps une très-grande finance, il alloit de jour en jour augmentant de plus en plus le royaume de Macedoine, pource que l'argent ne luy failloit point. Si feit battre celle monoye d'or, qui depuis fut appellée de ſon nom Philippus, dont il aſſembla & ſoudoya bon nombre de gens de guerre, & en gaigna pluſieurs parti-

culiers Grecs, qui depuis luy vendirent & trahirent les villes de leur pays, comme il apperra plus evidemment en eſcrivant ſes faits par le menu.

IX. Alexander le tyran de Pheres ayant été occis en trahyſon par ſa propre femme nommée Thebe, & par les freres d'icelle Lycophron & Tiſiphonus, du commencement ils furent pour ceſt acte grandement honorez, comme ceulx qui avoient delivré leur pays de tyrannie : mais peu de temps après changeans de voulunté, ilz gaignerent par argent les ſoudards qu'Alexander avoit euz pour la ſeureté de ſa perſonne, & ſe feirent eulx meſmes tyrans, faiſans mourir pluſieurs des citoyens, qui ſe voulurent oppoſer à leur entrepriſe. Et ayans aſſemblé bon nombre de gens de guerre, uſurperent & teindrent par force la ſeigneurie de Pheres : à quoy ceulx que lon appelloit les Aleuades en Theſſalie, ayans grande authorité & grande ſuitte au pays, pour l'ancienne nobleſſe de leur maiſon voulurent reſiſter : mais ne ſe ſentans pas aſſez forts pour ce faire, s'allierent de Philippus roy de Macedoine, lequel entrant en Theſſalie avec ſon armée desfeit ces deux nouveaux tyrans * : & rendant la liberté aux villes que ces tyrans tenoient aſſub-

* La quatrieme année de la cent cinquieme olympiade, avant J. C. 357.

jetties, monſtra grande amour & bienvueillance envers les Theſſaliens. A l'occaſion dequoy en toutes les conqueſtes qu'il feit depuis, il trouva tousjours les Theſſaliens fort preſtz à le ſervir & ſecourir en tous ſes affaires, & non ſeulement luy, mais encore depuis Alexander ſon filz.

X. Mais il y eut trois roys qui feirent ligue enſemble à l'encontre de Philippus, celuy de Thrace, celuy de Hongrie, & celuy de l'Eſclavonnie. Car ces trois princes eſtans tous trois voiſins de la Macedoine, & redoubtans l'accroiſſement de Philippus, ne ſe ſentoient pas aſſez puiſſans, chacun d'eulx à part, pour le combattre, attendu meſmement qu'ilz avoient ja eſté battuz par luy : mais en joignant leurs forces enſemble, ilz eſperoient bien qu'ilz en viendroient facilement à bout, & pour ceſte cauſe feirent ligue enſemble : mais pendant qu'ilz eſtoient après à faire leur preparatifz, Philippus les alla trouver *, avant que leurs forces fuſſent joinctes enſemble, & les contraignit de faire ce qu'il voulut. Il print enſuite d'aſſault la ville de Methone **, laquelle il raſa : & ſemblablement auſſi ayant pris celle de Pages, la joignit à ſa couronne. Ce fut à ce ſiege de

* L'année ſuivante.

** La troiſieme année de la cent ſixieme olympiade, avant J. C. 354.

Methone qu'il reçut un coup de fleſche dans l'œil droit, dont il demeura borgne.

XI. Depuis, à l'inſtance & requeſte des Theſſaliens meſmes, il mena ſon armée en la Theſſalie, où il feit la guerre à Lycophron le tyran de Pheres : lequel envoya devers les Phociens pour avoir ſecours, & luy fut envoyé Phayllus frere d'Onomarchus avec ſept mille combattans : mais Philippus les desfeit en bataille, & les chaſſa hors de la Theſſalie. Adonc Onomarchus eſpérant s'emparer de toute la Theſſalie, s'y en alla avec toute ſon armée entiere, à la plus grande diligence que luy fut poſſible, pour ſecourir Lycophron. Philippus ſe preſenta au devant de luy avec les Theſſaliens : mais pource que Onomarchus avoit beaucoup plus de gens, il le rompit, & tua beaucoup des Macedoiens, tellement qu'il rengea Philippus en un extreme danger : pource que ſes gens furent ſi eſpouventez qu'ilz le vouloient abandonner, & eut beaucoup d'affaires à les tenir enſemble : & finablement fut contraint de ſe retirer en ſon royaume de Macedoine.

XII. Partant de là, Onomarchus entra dedans le pays de la Beoce, là où il desfeit en bataille les Beotiens, & y prit la ville de Coronée : mais peu de temps après, Philippus retourna avec groſſe puiſſance en la Theſſalie & recom-

mença à guerroyer Lycophron le tyran de Pheres : lequel ne ſe ſentant pas aſſez fort pour le ſouſtenir, envoya de rechef vers les Phociens leur demander ſecours, en leur promettant de les ayder à conquerir au reſte tout le demourant de la Theſſalie. Onomarchus à ceſte ſemonce s'y en alla incontinent avec vingt mille combattans à pied, & cinq cents chevaux : mais Philippus remonſtra à la communaulté des Theſſaliens, qu'ils devoient tous enſemble entreprendre ceſte guerre, & ſceut ſi bien faire, qu'il aſſembla en un camp plus de vingt mille hommes de pied, & trois mille chevaux : ſi y eut une groſſe battaille, en laquelle les hommes d'armes Theſſaliens eſtans plus en nombre, & en prouëſſe meilleurs que ceulx des ennemys, Philippus obteint la victoire *. Les gens d'Onomarchus fuyans, tournerent leur fuitte vers la coſte de la mer, là où par fortune ſe trouva Chares capitaine des Atheniens, cinglant le long de celle coſte avec pluſieurs galeres : là y eut grand meurtre des Phociens, qui pour fouyr plus legerement jettoient leurs armes, & ſe lançoient dedans la mer, pour gaigner à nage les galeres des Atheniens. En fin de compte, il y en mourut

* La quatrieme année de la cent ſixieme olympiade, avant J. C. 353.

plus de ſix mille, tant des naturelz Phociens, que des eſtrangers qu'ilz avoient à leur ſoude, & y en eut de pris juſques au nombre de trois mille, dont le capitaine fut l'un que Philippus feit pendre, & noyer tous les autres comme ſacrileges.

XIII. Après qu'il eut gaigné celle groſſe battaille contre Onomarchus, & qu'il eut chaſſé les tyrans qui occupoient la ville * de Pheres, il rendit la liberté à la ville, & au demourant ayant ordonné toutes autres choſes au pays de la Theſſalie, il achemina ſon armée vers le deſtroit des Thermopyles, pour aller faire la guerre aux Phociens dedans leur pays meſme : mais les Atheniens luy empeſcherent le paſſage du deſtroit, & pource fut contraint de s'en retourner arriere en la Macedoine, ayant accreu ſon royaume, tant par la gloire de ſes haults faits, que par la reverence & devotion qu'il avoit monſtré envers l'honneur des dieux.

XIV. L'année où fut prevoſt à Athenes Callimachus, & conſulz à Rome Marcus Fabius & Publius Valerius, Philippus, menant ſon armée contre les villes Chalcidienes **, prit d'aſſault le chaſteau de Gyre qu'il raza, &

* La premiere année de la cent ſeptieme olympiade, avant J. C. 352.

** La quatrieme année de la même olympiade, avant J. C. 349.

en ce faiſant effroya tant les autres petites villes, qu'elles ſe ſoubmirent à ſon obeyſſance. De là paſſant en la Theſſalie, chaſſa de la ville de Pheres Pytholaus le tyran, qui la tenoit. Environ en ce meſme temps deceda Spartacus roy de Pont, après avoir regné cinq ans : & luy ſucceda an royaume ſon frere Paryſades, qui regna trente & huyt ans. Ceſte année revoluë fut fait prevoſt à Athenes Theophilus, & furent eleuz conſulz à Rome Caius Sulpitius, & Caius Quintius, lors que fut celebrée la feſte de le cent huytieme olympiade *, en laquelle Polycles Cyrenien gaigna le pris. Et ceſte meſme année Philippus voulant reduire en ſon obeyſſance les villes de l'Helleſpont, receut ſans peine ny danger par trahiſon celles de Micyberne & de Torone, puis alla avec groſſe puiſſance contre celle d'Olynthe, la plus grande & la plus puiſſante qui fuſt en toute celle marche : là où premierement il desfeit les Olynthiens en deux groſſes rencontres, tellement qu'il leur feit quitter la campagne, & les renferma dedans leur ville, à laquelle il feit donner pluſieurs aſſaults, & y perdit beaucoup de ſes gens : mais ayant gaigné & corrompu par argent les gouverneurs d'icelle, Euthycrates & Laſthenes, il l'emporta à la fin par leur trahiſon,

* Avant J. C. 348.

&

& l'ayant pillée en vendit les habitans comme eſclaves à l'encan.

XV. Ceſte priſe luy apporta grande quantité d'argent pour fournir à ſa guerre, & ſi effroya les autres villes qui avoient pris les armes pour luy reſiſter, & après avoir remuneré de beaux & riches preſens, ceulx de ſes gens qui s'eſtoient bien portez en ceſte guerre, il donna auſſi par tout groſſe ſomme de deniers à ceulx qui avoient authorité au gouvernement de chacune cité : en quoy faiſant il en trouva pluſieurs qui luy vendirent leurs propres pays, de ſorte que luy meſme confeſſoit avoir beaucoup plus amplifié ſon royaume par or & par argent que par armes : mais les Atheniens ayans ſuſpect ſon accroiſſement, faiſoient tousjours eſpaule à ceulx contre qui il avoit la guerre, & envoyoient ambaſſadeurs par les citez franches, les admoneſter de maintenir & conſerver leur liberté, & de punir de mort leurs citoyens qu'ilz congnoiſtroient vouloir trahir la choſe publique, promettans ſecours à tous, & ſe monſtrans ouvertement ennemys declarez de Philippus. Celuy qui plus les aguillonnoit à prendre ceſte protection de la commune liberté de la Grece, eſtoit l'orateur Demoſthenes le mieulx emparlé & le plus eloquent homme qui pour lors fuſt en toute la Grece : mais non pour-

tant jamais celle cité, par toute ſa diligence, ne peut refrener la malheureuſe inclination d'aucuns particuliers qui ne cherchoient qu'à vendre & trahir leurs pays, tant il ſe trouva grande abondance de traiſtres en ce temps par toute la Grece : de maniere que lon dit, que Philippus voulant une fois prendre quelque ville qui eſtoit forte à merveilles, quelcun du pays l'advertit qu'elle eſtoit imprenable par force : il luy demanda ſi elle eſtoit ſi forte, que l'or ne peuſt bien monter par deſſus les murailles : car il avoit pluſieurs fois eſprouvé que ce qui eſtoit imprenable par armes, eſtoit facile à avoir par argent. C'eſtoit la cauſe pour laquelle il alloit gaignant & prattiquant des traiſtres en chaſque ville par dons & penſions qu'il leur donnoit, appellant ceulx qui les recevoient, ſes hoſtes & ſes amys, corrompant ainſi les meurs des hommes par attraits de mauvaiſes converſations, comme après la priſe d'Olynthe il feit de ſumptueux & magnifiques ſacrifices aux dieux pour les remercier de la victoire qu'ilz luy avoient donnée, & ayant fait publier le jour auquel il devoit faire des tournoys & des jeux publiques, il s'y aſſembla grande compagnie d'eſtrangers qui vindrent pour veoir l'esbattement de la feſte : & tenant court pleniere feit ſemondre pluſieurs de ces eſtrangers à venir aux ſuperbes feſtins

qu'il faiſoit, eſquelz il uſoit de toutes les privaultez & toutes les courtoiſies dont il ſe pouvoit adviſer pour les entretenir : car il beuvoit à aucuns, & puis leur donnoit les couppes eſquelles il avoit beu à eulx, aux autres il faiſoit de riches préſens, & à tous univerſellement donnoit bonnes paroles, & faiſoit de grandes promeſſes, de maniere que pluſieurs cherchoient les moyens de parvenir à ſon amytié.

XVI. Si dit on qu'un jour en un bancquet il apperceut Satyrus excellent joueur de comedies, qui eſtoit tout triſte & tout penſif : il luy demanda pourquoy il ne luy requeroit quelque choſe, à fin qu'il fut participant de ſa liberalité. Satyrus luy reſpondit qu'il euſt bien deſiré pouvoir obtenir de luy une requeſte, mais qu'il ne la luy avoit ozé demander, craignant d'en eſtre eſconduit. Le roy fut bien ayſe de ceſte parolle, & luy dit qu'il luy ottroyoit tout ce qu'il luy ſauroit demander : l'autre adonc luy dit, qu'il y avoit deux filles d'un ſien amy qui eſtoient entre les autres priſonnieres, toutes deux en aage d'eſtre mariées, & qu'il le ſupplioit de les luy donner, non pour aucun plaiſir ny prouſit qu'il en vouluſt tirer, mais pour les marier toutes deux à ſes deſpens, devant qu'elles fuſſent contraintes de ſouffrir aucune choſe qui tachaſt leur honneur. Philippus ayant

entendu ce propos, luy ſceut fort bon gré d'une ſi honneſte requeſte, & luy feit tout incontinent delivrer les deux filles * en don. Pluſieurs autres telles graces & courtoyſies alloit il ſemant par tout, dont il recueilloit puis après les fruicts avec bien grande uſure : car pluſieurs attirez par l'eſperance de ces bienfaictz, eſtrivoient à l'envy l'un de l'autre à qui plus ſe devouëroit à luy faire ſervice, & trouveroit plus de moyens de luy livrer leurs villes & pays entre ſes mains.

XVII. Les Beotiens ſe ſentans affligez de la guerre qu'ils avoient contre les Phociens, & y ayans perdu grand nombre de leurs gens, & au demourant ſe trouvans eſpuyſez d'argent, envoyerent à la fin devers Philippus, luy demander ſecours, dequoy Philippus fut bien aiſe de les veoir juſques là rabaiſſez : car il deſiroit ravaller l'orgueuil, auquel ilz eſtoient montez depuis la groſſe battaille qu'ilz gaignerent contre les Lacedemoniens en la plaine de Leuctres. Si leur envoya bon nombre de ſes gens de guerre, non pour envie qu'il euſt de les ſecourir, mais pour garder ſeulement qu'il ne ſemblaſt faire peu de compte du ſanctuaire de l'oracle qui avoit eſté pillé. Or avoient les Phociens commencé de baſtir un fort au lieu qui s'ap-

* La premiere année de la cent huitieme olympiade, avant J. C. 348.

pelle Abes, auquel y a un temple d'Apollo de grande devotion : les Beotiens menerent celle part leur armée pour les engarder : ſi les allerent charger à l'improuveu, de ſorte qu'ilz furent incontinent rompuz, dont les uns s'enfouyrent çà & là ès villes prochaines, & y en eut cinq cents ſeulement qui s'en coururent dedans le temple d'Apollo, qui tous y moururent. Pluſieurs autres ſignes evidents de vengeance divine advindrent en ce temps là contre les Phociens : mais principalement un que je diray maintenant. Ceulx qui s'en eſtoient fouys dedans ce temple eſtimerent qu'ilz ſauveroient leurs vies, par la franchiſe du lieu ſainct où ilz eſtoient recourus : mais au contraire, il advint par divine prevoyance qu'ilz y payerent l'amende deuë aux ſacrileges, comme ilz eſtoient : car il y avoit d'adventure dedans ce temple force paillaces, & advint que lon laiſſa du feu dedans les cabanes, où logeoient ces hommes qui s'en eſtoient là fouyz : le feu ſe prit à leurs paillaces ſans que lon ſceuſt dire comment, & s'en alluma une ſi grande flamme, que tout le temple, & les Phociens qui s'en eſtoient fouyz dedans, en furent ars & bruſlez tous vifs, tellement qu'il ſembloit que dieu ne vouluſt pas que les ſacrileges jouyſſent du privilege de la franchiſe des temples.

XVIII. L'année enſuyvant fut prevoſt à Athenes

Archias, & les Romains eleurent conſulz * Marcus Æmylius, & Titus Quintius : du temps deſquelz la guerre ſacrée contre les Phociens, laquelle avoit ja duré dix ans, fut achevée en ceſte maniere. Les Phociens & Béotiens eſtant d'une part & d'autre fort affoiblyz, pour la longueur de ceſte guerre, ceulx de la Phocide envoyerent à Lacedemone pour en avoir du ſecours : les Lacedemoniens leur envoyerent mille hommes ſoubz la conduitte d'Archidamus. Semblablement auſſi les Beotiens ayans envoyé devers Philippus, le prier de les venir ſecourir, Philippus joignant avec luy le renfort des Theſſaliens s'en vint au pays de Locride avec groſſe puiſſance, & trouvant Phalecus, qui ja quelque temps auparavant avoit eſté remis en la charge de capitaine general, & avoit grand nombre d'eſtrangers ſoudoyez, ſe prepara pour finir & decider toute ceſte guerre par une ſeule battaille : mais Phalecus eſtant en la ville de Nicée, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour le combattre, envoya devers luy pour traitter d'appointement, & luy fut accordé qu'il s'en peuſt aller à ſeureté là où il voudroit avec ſes gens : parquoy ſoubz l'aſſeurance de ceſt appointement

* Les conſuls de cette année étoient M. Valerius Corvinus & Caius Petilius. Au reſte, ſuivant Pauſanias, la guerre ſacrée ou des Phocéens fut terminée deux ans plutôt, c'eſt-à-dire, la premiere année de la cent huitieme olympiade, avant J. C. 348.

il ſe retira avec huit mille hommes au pays de la Morée : par ce moyen les Phociens ſe voyans deſnuez de toute eſperance, ſe rendirent à la diſcretion de Philippus. Ainſi ayant achevé ceſte guerre ſacrée ſans coup frapper, contre l'opinion de tout le monde, il teint conſeil avec les Beotiens & Theſſaliens : auquel il fut reſolu, que lon aſſembleroit le parlement des amphictyons, & leur remettroit on entierement toute la diſpoſition de ceſt affaire.

XIX. Parquoy les deputez pour ce parlement des amphictyons furent mandez : & eſtant aſſemblez, ordonnerent que de lors en avant Philippus & ſes deſcendans auroient loy de ſeoir en ce conſeil des amphictions, & y auroient les deux voix qu'avoient euës auparavant les Phociens nagueres par luy vaincuz : que les trois villes des Phociens abattroient leurs murailles : qu'il ne leur ſeroit plus aucunement loyſible d'aller au temple d'Apollo en Delphes, n'y d'entrer ou avoir voix au conſeil des amphyctions : qu'il ne leur ſeroit loyſible tenir chevaux, ny avoir armes, juſques à ce qu'ilz euſſent rendu & reſtitué tout l'or & l'argent qu'ilz avoient derobbé : au demourant que ceulx qui auroient aucunement participé à ce ſacrilege, ou qui s'en ſeroient fouyz hors du pays, fuſſent tenus pour excommuniez, & qu'il fuſt loiſyble de les prendre au corps &

amener en quelque lieu où ilz ſeroient trouvez : que toutes les bonnes villes de la Phocide fuſſent demolyes & reduittes en petits villages, à chacun deſquelz il ne peuſt avoir plus de cinquante maiſons, & qu'il n'y euſt pas entredeux moins de diſtance que d'un ſtade, & neantmoins que les terres leur ſeroient laiſſées, à la charge de payer tous les ans ſoixante talentz, qui ſont trente ſix mille eſcus *, de tribut à Apollo par chacun an, juſques à entier payement de tout l'or & l'argent qui avoit eſté enlevé du temple d'Apollo : que Philippus & ſes deſcendans de lors en avant auroient le gouvernement & la ſuperintendence des jeux Pythiques avec les Beotiens & les Theſſaliens, pource que les Corinthiens avoient participé au ſacrilege des Phociens à l'encontre des dieux : que les amphictyons & Philippus briſeroient & conquaſſeroient à coups de pierre les armes des Phociens, & des eſtrangers qui auroient combattu à leur ſoude, & puis après en bruſleroient les reliques, & que leurs chevaux ſeroient vendus. Conſequemment ordonnerent auſſi les amphictyons de la garde de l'oracle, & de toute autre choſe concernant la religion & la reverence envers les dieux, la paix & union entre les Grecs. Et cela fait Philippus après avoir exe-

* 280,125 livres de notre monnoie, ſelon l'évaluation que nous avons ſuivie.

cuté l'arreſt des amphictyons, & avoir receu d'eulx tous les honneurs & remercyemens les plus grands dont ilz ſe peurent adviſer, s'en retourna en ſon royaume de Macedoine, ayant acquis non ſeulement renom de prince religieux & devot envers les dieux, & de capitaine bien entendant le fait de la guerre, mais auſſi ayant jetté les fondements de la grandeur, à laquelle ſa maiſon depuis parvint : car il deſiroit ſingulierement eſtre eſleu capitaine general de toute la Grece, avec pleine puiſſance, pour aller faire la guerre contre le roy de Perſe, comme il fut, ainſi que nous eſcrirons plus amplement, & par le menu, quand nous ſerons arrivez au temps.

XX. Il avoit des querelles hereditaires alencontre des Eſclavons, leſquelles eſtoient bien mal ayſées à accorder. Il entra donc en armes dedans le pays de l'Eſclavonie * avec groſſe puiſſance : & y ayant pillé beaucoup de pays & pris pluſieurs villes, s'en retourna chargé de deſpouilles & de butin en la Macedoine : puis cela fait paſſa en la Theſſalie, dont il dechaſſa les tyrans qui tenoient les villes en ſervitude. Et en ce faiſant acquit grandement l'amour & bienveuillance des Theſſaliens : car il eſperoit bien qu'ayant les

* La premiere année de la cent neuviéme olympiade, avant J. C. 344.

Theſſaliens pour fideles alliez, il attireroit auſſi facilement les autres Grecs à prochaſſer & deſirer ſon alliance, comme il en advint : car incontinent les peuples Grecs voiſins de la Theſſalie emeuz de l'exemple & du jugement des Theſſaliens entrerent en ligue avec luy.

XXI. Philippus croiſſoit tous les jours de plus en plus, la ville de Perinthe luy reſiſtoit, & inclinoit plus à la part des Atheniens : ſi meit le ſiege devant *, & feit approcher des murailles ſes engins de batterie, entre leſquelz y avoit des moutons de quatre vingt pieds de long, & feit baſtir des tours de bois plus haultes que les plus haultes tours de pierre qui fuſſent en la ville, de deſſus leſquelles il travailloit fort les aſſiegez : & quant & quant battant continuellement les murailles avec ſes moutons, & en les faiſant auſſi ſaper & miner par deſſoubs, il en feit en pluſieurs endroits tumber de grands pans. Les Perinthiens au contraire, ſe defendoient courageuſement & rebaſtiſſoient au dedans, des autres murailles au lieu de celles qui eſtoient tumbées : de ſorte que journellement il s'y donnoit des aſſaults merveilleux, faiſans ceulx de dehors & ceulx de dedans tout le plus grand effort qu'ilz pouvoient : toutefois Philippus avoit de groſſes

* La quatrieme année de la cent neuvieme olympiade, avant J. C. 341.

arbaleſtes & autres engins de toutes ſortes à jetter au loing de gros traicts longs & pointus qui affoloient ceulx qui ſe preſentoient aux creneaux des murailles, & y perdoient les Perinthiens par chacun jour beaucoup de leurs gens.

XXII. Mais à la fin il leur vint ſecours d'armes & de gens que leur envoyerent les Byzantins, au moyen dequoy eſtans de rechef devenuz egaulx à leurs ennemys, ilz reprirent courage & ſe preſenterent vaillamment à tout danger pour la defenſe de leur pays : toutesfois pour cela le roy ne laiſſa point de les faire tousjours battre avec toute ſa puiſſance : ains departant ſes gens en pluſieurs trouppes, leur feit donner pluſieurs aſſaults continuez par repriſes les uns ſur les autres, & la nuict & le jour : ce qui luy eſtoit facile à faire, attendu qu'il avoit trente mille combattans en ſon camp, avec un nombre ineſtimable d'armes de ject, d'engins à tirer gros traits au loing, & de toutes ſortes de machines à battre ville, dont il tourmentoit & endommageoit merveilleuſement les aſſiegez.

XXIII. Ce nonobſtant le ſiege alloit en longueur, & y mouroit par chacun jour beaucoup de ceulx de la ville, & beaucoup y en avoit de blecez, avec ce que les vivres commençoient à leur faillir, de ſorte que lon n'attendoit autre choſe d'heure à autre, que la

priſe de la ville : toutefois la fortune ne les voulut point laiſſer perir : car eſtant le bruyt de l'accroiſſement de Philippus eſpandu par toute l'Aſie, le roy de Perſe craignant ceſte puiſſance qui alloit ainſi tousjours en avant, eſcrivit à ſes lieutenans ès provinces maritimes, qu'ilz euſſent à ſecourir les Perinthiens de tout ce qui leur ſeroit poſſible : pourtant ſes ſatrapes ayans conſulté enſemble ſur ce fait, envoyerent à Perinthe un grand ſecours de gens de guerre, force or & argent, des bledz en abondance, des armes & de toutes autres proviſions neceſſaires pour la guerre : les Bizantins ſemblablement leur envoyerent les meilleurs capitaines & plus vaillans hommes de guerre qu'ilz euſſent : de ſorte que les deux puiſſances des aſſiegeans & des aſſiegez eſtans de nouveau egalées, la guerre recommença plus forte que jamais, & l'effort du ſiege s'en augmenta nompareillement.

XXIV. Car Philippus battant les murailles ſans ceſſe avec ſes moutons, y faiſoit de grandes breches, & avec ſes engins à tirer au loing gardoit que nul ne peuſt reſider ſur les creneaux des murailles, & tout en un temps faiſoit aller ſes gens à l'aſſault par les breches des murailles abbattues, & faiſoit eſcheller celles qui n'eſtoient point offenſées, là où en combattant à

coups de main plusieurs estoient tuez sur la place, & plusieurs griefvement navrez, estant la prouëſſe des combattans incitée par les pris & loyers de la victoire : pource que les Macedoiens esperoient y avoir le sac d'une riche & opulente cité, & quant & quant d'estre encore amplement remunerez & recompensez de beaux presens que le roy leur feroit, & pour l'esperance du prousit perseveroient courageusement en tous travaux & tous dangers : & au contraire les assiegez se proposans devant leurs yeux toutes les calamitez de la prise d'une ville, enduroient vertueusement toute peine & tout peril, pour ne tumber en tel inconvenient : oultre ce que l'assiette de la ville par sa nature leur aidoit beaucoup non seulement à esperer, mais aussi à pouvoir à la fin rapporter la victoire.

XXV. Car la ville de Perinthe est assise le long de la mer sur l'encouleure d'une demy isle qui est hault elevée, & dure laditte encouleure environ demy quart de lieuë. Les maisons y sont fort serrées & fort haultes, & au pris qu'elles sont plus hault assises sur le pendant de la coste, sur laquelle toute la ville est fondée, elles surpassent en haulteur de structure, celles qui sont basties au dessoubz : de maniere qu'à les veoir par dessus, elles representent les rencs de sieges d'un theatre,

& pourtant encore que ceulx de dehors abbatiſſent tousjours quelque pan de muraille, ilz ne gaignoient rien pour cela : car ceulx de dedans ne faiſoient que murer les entrées des rues qui eſtoient eſtroittes, & ſe defendoient tousjours en remparans les maiſons plus baſſes, ne plus ne moins que ſi s'euſſent eſté les meilleurs murailles du monde.

XXVI. Ainſi Philippus ayant gaigné l'enceinte des murailles de la ville avec tous les dangers & tous les travaux qu'il eſt poſſible, trouvoit d'autres murailles encore plus fortes toutes baſties, comme qui les euſt faittes expreſſement, avec ce que les Byzantins leur fourniſſoient tousjours tout ce qui leur eſtoit neceſſaire : ce que Philippus conſiderant diviſa ſon armée en deux, & en laiſſa la moytié pour continuer ce ſiege ſoubz la charge des meilleurs capitaines qu'il euſt, & menant quant & luy l'autre moytié, alla mettre le ſiege devant la ville de Byzance meſme *, & la feit aſſaillir fort vifvement, dont les Byzantins ſe trouverent eſtonnez, pource que leurs gens de guerre, leurs armes, & toutes autres proviſions neceſſaires pour la guerre, eſtoient dedans la ville de Perinthe.

* La même année.

XXVII. L'année enſuyvant fut prevoſt à Athenes Theophraſtus *, & conſulz à Rome Marcus Valerius, & Aulus Cornelius lors que fut celebrée la feſte de la cent dixieme Olympiade, de laquelle Anticles Athenien emporta le pris: auquel an Philippus tenant la ville de Byzance aſſiegée, les Atheniens pretendoient qu'il euſt rompu la paix avec eulx, & pourtant envoyerent incontinent une armée de mer au ſecours des Byzantins, comme auſſi feirent ceulx de Chio, ceulx de Rodes, & encore quelques autres: mais Philippus eſtonné de ceſte conſpiration des Grecs alencontre de luy, leva ſon ſiege de devant toutes les deux villes qu'il tenoit aſſiegées, & feit paix avec les Atheniens & avec les autres Grecs qui luy eſtoient adverſaires.

XXVIII. Deux ans après Philippus ayant gaigné l'amitié de pluſieurs peuples Grecs, avoit merveilleuſement grande envie de chaſtier un petit les Atheniens, à fin que puis après il euſt ſans contradiction la ſuperiorité & principaulté de toute la Grece. A ceſte cauſe ayans ſurpris d'emblée la

* Ce fut bien ſous cet archonte que Philippe leva le ſiége de Périnthe & celui de Byſance, mais les conſuls de Rome étoient Titus Manlius Torquatus & P. Decius Mus, & ceux qui ſont nommés ici étoient conſuls la ſeconde année de la cent neuvieme olympiade, lorſque Pythodore étoit archonte à Athènes.

ville d'Heraclée, & y ayant aſſemblé ſon armée, il propoſa de faire la guerre aux Atheniens, leſquelz n'eſtoient prouveus de rien, à cauſe de la paix qu'ilz avoient nagueres faitte avec luy, eſperant qu'il en viendroit par ce moyen plus facilement à bout, comme il feit : car ayant ainſi eſté ſurpriſe ceſte ville d'Heraclée, quelques uns en eſchapperent la nuict, qui en allerent porter la nouvelle à Athenes, & quant & quant que Philippus *, s'en venoit avec ſon armée droit au pays d'Attique.

XXIX. Ce qu'entendans les capitaines Atheniens, s'en trouverent bien eſtonnez, ſi envoyerent incontinent les trompettes par toute la ville, & leur commanderent qu'ilz ſonnaſſent l'alarme toute la nuict : parquoy ceſte frayeur eſtant eſpandue par toutes les maiſons, la ville fut au guet en armes toute la nuict, & le matin au poindre du jour tout le peuple accourut au theatre avant que les magiſtrats le commandaſſent, ſelon que la couſtume eſtoit. Les capitaines y vindrent puis après auſſi, qui preſenterent au peuple l'homme qui leur avoit apporté ceſte nouvelle, laquelle il aſſeura & conferma de rechef devant toute l'aſſiſtance : ſi fut tout le monde tant eſtonné qu'il n'y eut perſonne de

* La troiſieme année de la cent dixieme olympiade, avant J. C. 338.

ceulx

ceulx qui avoient accouſtumé de harenguer qui oſaſt dire un ſeul mot, ny ſe preſenter pour mettre aucun conſeil en avant, encore que le herault criaſt ſouvent à haulte voix, s'il y avoit aucun qui ſceuſt quelque choſe qui peuſt eſtre prouſitable à la choſe publique, qu'il ſe tiraſt en avant pour la dire.

XXX. Eſtant doncques toute l'aſſemblée en telle perplexité & en tel effroy, tout le monde jettoit les yeulx ſur l'orateur Demoſthenes : lequel ſe preſentant commencea à reconforter & aſſeurer le peuple, & conſeilla que promptement on envoyaſt des ambaſſadeurs devers ceulx de Thebes, pour ſemondre les Beotiens de vouloir avec eulx combattre pour la defenſe de la liberté commune, à cauſe que la briefveté du temps ne leur donnoit pas loiſir d'envoyer devers les autres villes & citez Grecques plus loingtaines, pour en avoir ſecours, pource que lon attendoit Philippus dedans deux jours de là, & toute ſon armée au pays de l'Attique : & pource qu'il falloit neceſſairement qu'il paſſaſt par le pays de la Beoce, ilz n'avoient que les Beotiens qui les peuſſent ſecourir à temps, & ſi eſtoit tout evident que Philippus en paſſant feroit tout ce qui ſeroit en luy pour les induire à faire la guerre contre eulx avec luy. Le peuple trouva ce conſeil bon, & ſur l'heure meſme fut fait

le decret d'envoyer des ambaſſadeurs à Thebes, & ne reſtoit qu'à choiſir le plus eloquent homme de la ville pour ce faire. Demoſthenes voluntairement s'y offrit, & partant ſoudainement alla faire ceſte ambaſſade, où il obtint ce qu'il demanda, puis fut auſſi toſt de retour à Athenes: là où le peuple voyant ſes forces doublées par ceſte nouvelle alliance des Beotiens, prit courage avec bonne eſperance, & eleut capitaines Chares & Lyſicles, ſoubz la conduitte deſquelz tout le peuple marcha incontinent en armes vers le pays de la Beoce.

XXXI. Les jeunes hommes allans à ceſte guerre de grand affection, cheminerent ſi diligemment, qu'ilz arriverent incontinent en la ville de Cheronée qui eſt en la Beoce: & les Beotiens eſmerveillez de ceſte promptitude & celerité des Atheniens, ne voulurent point ceder en diligence: de maniere qu'ilz comparurent auſſi toſt en armes, & ſe logerent enſemble, attendans la venue de l'ennemy. Mais le roy Philippus envoya premierement ambaſſadeurs vers la communaulté des Beotiens, entre leſquelz le plus renommé eſtoit l'orateur Python homme fort eſtimé pour ſon eloquence, & qui lors eſtant parié contre Demoſthenes ſur le faict de ſuader la ligue en l'aſſemblée de conſeil des Beotiens avec le

roy Philippus ou avec les Atheniens, fut au jugement de tous les aſſiſtans trouvé d'autant ſuperieur à tous les autres, comme inferieur à Demoſthenes, lequel auſſi en ſes oraiſons s'en glorifie comme d'un bel exploit d'avoir lors vaincu en eloquence un ſi excellent orateur; meſmement en un paſſage où il dit : Alors je ne ceday point à l'orateur Python, lequel foudroyoit en parolles contre vous, comme un torrent qui emporte tout par où il paſſe.

XXXII. Mais le roy Philippus encore qu'il ſe veiſt decheu de l'alliance des Beotiens, ſe delibera neantmoins de combattre contre tous les deux : & pource ayant ſejourné quelques jours, en attendant le renfort de ſes alliez qui n'eſtoient pas encore arrivez, entra dedans le pays de la Beoce ayant en ſon camp plus de trente mille combattans à pied, & non moins de deux mille chevaux. Ainſi eſtans les deux exercites preſtz à combattre, ilz eſtoient bien egaulx les uns aux autres quant au courage, & quant à la deliberation de bien faire : mais quant au nombre de gens, & à la ſuffiſance des capitaines, le roy ſurpaſſoit : car ayant fait en pluſieurs lieux tant de beaux exploits d'armes, il en avoit acquis très grande expetience du meſtier de la guerre, & à l'oppoſité du coſté des Atheniens, leurs meilleurs capi-

taines, comme Iphicrates, Chabrias, & Timotheus, eſtoient jà morts : & de ceulx qui leur eſtoient demourez, Chares qui eſtoit le principal, n'avoit point plus de ſuffiſance pour bien conduire une armée, que un ſimple privé ſoudard.

XXXIII. Quand ce vint au poinct du jour, que les deux armées furent rangées en battaille l'une devant l'autre *, le roy Philippus meit ſon filz Alexandre, qui ne faiſoit encore que ſortir de ſon enfance, en l'une des pointes de ſon armée, le faiſant accompagner par les meilleurs capitaines qu'il euſt : & luy avec les plus vaillants hommes de tout ſon oſt, ſe meit à l'autre pointe, ordonnant toutes choſes ſelon le beſoing du temps & du lieu. Les Atheniens de l'autre coſté s'eſtans rengez ſelon l'ordre de leurs nations, en l'une des pointes de leur battaille, laiſſerent l'autre aux Beotiens : ſi commença la meſlée, laquelle fut longuement fort aſpre, & y mourut beaucoup de gens d'une part & d'autre, ſans que lon euſt ſçeu dire, quelle part avoit plus d'occaſion d'eſperer la victoire, juſques à ce que Alexandre deſirant faire veoir à ſon pere quelque preuve de ſa valeur : & ſemblablement pluſieurs autres gens de bien qui eſtoient autour de luy, voyans l'effort que faiſoit ce jeune homme, fei-

* La même année.

rent auſſi de leur part le ſemblable, de maniere qu'il fut le premier qui fendit la battaille des ennemys, & en ayant renverſé un grand nombre, rompit tous ceulx qui ſe trouverent devant luy, autant en feirent ceulx qui eſtoient à ſes coſtez. Ainſi s'alloit la battaille des ennemys de plus en plus ouvrant, & y eſtoient les corps des morts entaſſez les uns ſur les autres à monceaux; & fut Alexandre qui le premier rompit tout à plat ceulx qui luy faiſoient teſte: mais puis après Philippus luy meſme de ſon coſté donnant le le premier en la plus eſpeſſe foule des ennemys, & ne voulant point ceder le tiltre de la victoire, non pas à ſon filz meſme, preſſa ſi vifvement ceulx qui luy faiſoienr teſte, qu'il les fit premierement reculer, & puis après fouyr à val de routte. Il mourut en ceſte battaille plus de mille Atheniens, & en fut pris de priſonniers juſques au nombre de deux mille, & des Beotiens au cas pareil y en eut beaucoup de tuez ſur le champ, & beaucoup de priſonniers.

XXXIV. Après la battaille, Philippus ayant fait dreſſer un trophée, & donné permiſſion aux ennemys d'enlever & enſepvelir leurs morts, feit des ſumptueux ſacrifices aux dieux, pour leur rendre graces de ſa victoire: & honora ceulx qui s'eſtoient bien portez en la battaille, chacun ſelon ſa qualité & ſon merite. Aucuns diſent qu'au

feſtin de ce ſacrifice il beut un peu trop, & qu'après le ſoupper, il feit une danſe & mommerie avec ſes plus privez mignons, paſſant à travers les priſonniers; auſquelz il diſoit en paſſant des parolles de mocquerie piquantes, ſur l'inconvenient de leur deſconfiture: & que lors Demades qui eſtoit entre les priſonniers eut bien la hardieſſe de luy dire franchemens une parolle, laquelle eut tant d'efficace, qu'elle refrena l'inſolence du roy. Car il luy dit: « Syre, t'ayant » la fortune donné à jouer le rolle d'Agamem- » non, c'eſt à dire d'un grand roy, n'as tu point » de honte de faire des actes de Therſites, c'eſt » à dire d'un fol »? Philippus ſe ſentant picqué au vif de ceſte parolle bien aſſiſe, changea tout ſur l'heure d'accouſtrement & de contenance, jetta les chappeaux de fleurs qu'il avoit ſur la teſte, & feit rompre & quaſſer quelques autres enſeignes de mocquerie, que lon portoit après luy en ceſte mommerie, & depuis lors commença d'avoir en bonne eſtime celuy qui l'avoit ſi franchement attaint au vif, & le delivrant de priſon le voulut avoir autour de luy. Et Demades le ſceut ſi bien entretenir par les attraits & la grace du beau parler Attique, qu'il luy feit delivrer tous les autres priſonniers d'Athenes, ſans payer aucune rençon: & qui plus eſt, depoſant toute la fierté de vaincueur, luy meſme envoya le

premier des ambaſſadeurs à Athenes, & feit paix & amytié avec les Atheniens : mais il meit garniſon dedans la ville de Thebes, & au demourant ottroya la paix à la communaulté des Beotiens.

XXXV. L'année enſuyvant * fut prevoſt à Athenes Phrynnichus, & conſulz à Rome Titus Manlius Torquatus, & Publius Decius. Auquel an le roy Philippus encouragé par la victoire qu'il avoit gaignée près la ville de Cheronnée, & pour avoir rengé à ſa voulunté deux des plus nobles & plus puiſſantes citez Grecques, deſiroit fort eſtre eleu capitaine general de la Grece, & à ceſte fin feit par tout courir le bruit, qu'il vouloit entreprendre la guerre pour les Grecs, contre les Perſes, & faire la vengeance ſur eulx des oultrages & ſacrileges qu'ilz avoient commis contre les temples des dieux en la Grece : & alloit attrayant l'amour & la bienveuillance de tous les Grecs, par toutes ſortes de gracieuſetez dont il ſe pouvoit adviſer, tant en public qu'en privé : ſi meit en avant qu'il deſiroit parler aux villes en commun, & leur communiquer d'aucunes choſes qui concernoient l'utilité publique de toutes. A ceſte cauſe fut inditte une aſſemblée générale de tous les eſtats de toute la Grece en

* Avant J. C. 337.

la ville de Corinthe, en laquelle il leur proposa d'entreprendre ceste guerre contre les Perses, & en leur donnant grande esperance de heureuse yssue, enhorta les deputez de chacune ville, qui assistoient en ceste assemblée de conseil, à conclure hardyment ceste entrepriſe, de sorte que finablement les Grecs tous d'un accord l'eleurent leur capitaine general avec authorité souveraine. Adonc commença il à faire de grands preparatifz pour ceste guerre, & après avoir fait la description & la cotte des contributions, & des gens de guerre que chasque cité auroit à fournir & à contribuer en ceste entrepriſe, s'en retourna en son royaume de Macedoine.

XXXVI. L'année ensuyvant fut prevoſt à Athenes * Pythodorus, & consulz à Rome Quintus Publius, & Tiberius Æmylius Mamercus, lors que fut celebrée la feste de la cent unzieme olympyade, de laquelle Cleomantis Clitorien emporta le prix: & ceste année le roy de Macedoine Philippus, ayant esté eleu capitaine general de la Grece, pour aller faire la guerre aux Perses, envoya devant en Asie deux de ses principaux capitaines, Attalus & Parmenion, avec une partie de son armée, leur enjoignant de delivrer de servitude les citez Grecques de l'Asie. Et au

* La premiere année de la cent onzieme olympiade, avant J. C. 336.

ſurplus deſirant que ceſte ſiene entrepriſe fut advouée & favoriſée par les dieux, demanda à la prophetiſſe Pythie qui rend les oracles au remple d'Apollo en la ville de Delphes, s'il vaincroit le roy de Perſe : la prophetiſſe luy reſpondit ces vers,

Preſt de ſa fin eſt le bœuf couronné,
Pour l'immoler y a homme ordonné.

Ceſt oracle eſtant ambigu & obſcur, Philippus le prit à ſon avantage, comme ſi le dieu luy euſt promis, que le roy de Perſe ſeroit par luy occis comme une victime de ſacrifice : mais à la verité ce n'eſtoit pas le ſens de l'oracle, lequel luy pronoſtiquoit qu'en un jour de feſte ſolennelle, & en un ſacrifice qu'il feroit aux dieux, luy meſme ſeroit occis ne plus ne moins que un taureau que lon couronne de feſtons & de chappeaux de fleurs quand on le veut ſacrifier.

XXXVII. Ce nonobſtant Philippus eſtimant que les dieux favoriſaſſent ſon entrepriſe, eſtoit fort joyeux, ſe promettant jà que l'Aſie bien toſt ſeroit ſerve & tributaire de la Macedoine : ſi feit appreſter de ſumptueux & magnifiques ſacrifices en l'honnenr des dieux, & quanr & quant celebra les eſpouſailles de ſa fille Cleopatra, qu'il avoit eu de ſa femme Olympiade, & la donnoit en mariage à Alexander roy d'Al-

banie, frere germain de ſa femme Olympiade : ſi voulut qu'il y euſt en ceſte feſte le plus grand nombre de Grecs qu'il pourroit, & à ceſte cauſe feit par tout publier qu'il s'y feroit des jeux de prix de letres & de muſique, & envoya ſemondre de venir à ceſte feſte & à ſes nopces tous ſes amys & tous ſes hoſtes, en quelque part qu'ilz fuſſent de la Grece, & commanda aux ſeigneurs de ſa cour, qu'ilz feiſſent auſſi le ſemblable de leur coſté, & qu'ilz envoyaſſent ainſi convier de venir à celle feſte tous les amys qu'ilz avoient hors de ſon royaume : car il deſiroit ſinguliere-ment monſtrer aux Grecs tous ſignes d'amytié, & leur faire toute la meilleure chere qu'il luy ſeroit poſſible, en recompenſe de l'honneur qu'ilz luy avoient fait, l'eliſans capitaine general de la Grece.

XXXVIII. Si y eut une merveilleuſe aſſem-blée de gens, qui vindrent de tous coſtez à ceſte feſte, & furent faittes les nopces & les jeux en une ville de Macedoine, laquelle ſe nomme Æges, en laquelle non ſeulement ſes amys particuliers, les plus notables hommes Grecs, en privé luy feirent preſents de belles couronnes d'or, mais auſſi des principales citez de la Grece, & entre autres celle d'Athenes : & y avoit à la fin du decret par lequel le peuple Athenien envoyoit offrir à Philippus ceſte cou-

ronne d'or, ſi aucun d'adventure ayant attenté ou conjuré contre la perſonne du roy Philippus, s'en fuyoit à Athenes, penſant y eſtre en franchiſe, qu'il ſeroit rendu entre les mains du roy. Ce decret fut prononcé publiquement à haulte voix par un herault : & ſembloit que les dernieres parolles du decret, qui autrement n'y eſtoient point miſes à ceſte intention, luy denonceaſſent par une divine prevoyance la conjuration qui ſe machinoit contre luy. Suyvant lequel propos, il y eut encore d'autres voix & parolles qui furent comme par inſpiration divine prophetiquement prononcées, leſquelles ſignifioient la mort prochaine du roy. Car au feſtin royal des nopces, Neoptolemus joueur de tragedies, le plus eſtimé qui fuſt de ſon temps, & qui avoit la meilleure & la plus claire voix, luy ayant le roy commandé qu'il recitaſt quelque beau poëme, meſmement quelque un qui euſt eſté compoſé ſur ceſte ſiene entrepriſe de la guerre contre les Perſes, il cuyda en avoir un à main, qui ſeroit trouvé fort à propos, & bien convenable au paſſage de Philippus en Aſie : & penſant toucher la felicité & haulteſſe du roy de Perſe, que combien qu'elle fuſt nompareille, & que le renom en fuſt eſpandu par tout le monde, neantmoins elle ſeroit un jour renverſée, & tournée tout au rebours,

il commença à prononcer ces vers à haulte voix :

Levez vous maintenant aux cieux
Par deſſus le rond ſpacieux
De toute la terre habitée :
Et en haulteſſe redoubtée,
Paſſez toutes maiſons qui ſont
Au monde, ou qui eſté y ont ;
Et par folle temerité
Vous promettez proſperité,
Tant que voudrez, de longue vie :
Mais elle vous ſera ravie
Bien toſt, par l'occulte menée
Qui contre vous eſt machinée :
Car mort inviſible vous guette,
Qui ſoudain par ſon eſchoguette
Vous trenchera toute eſperance
De longue en vie demourance.

Et continua de reciter le demourant du poëme, qui tend tout à une meſme ſentence, dont Philippus s'esjouyſſant, ne pouvoit penſer à autre choſe qu'à ce qu'il cuidoit que ces vers luy promiſſent, & n'avoit autre choſe en ſon entendement que la deſtruction & la ruine du roy de Perſe, meſmement quand il ramenoit en ſa memoire l'oracle que luy avoit reſpondu la prophetiſſe d'Apollo, la ſentence duquel ſembloit ſe rapporter du tout conformeement à ce que le joueur de tragedies venoit de reciter.

XXXIX. Le lendemain de ce grand feſtin royal des nopces commencerent les jeux, & accourut le peuple de toutes parts au theatre pour les veoir qu'il eſtoit encore nuict toute noire : & le matin au poinct du jour ſe feit une proceſſion, en laquelle entre autre ſumptueux & magnifiques ſpectacles, lon portoit les images des douze principaux dieux fort ingenieuſement labourées & de grand artifice, & quant & quant fort richement ornées & eſtoffées : & après elles ſuyvoit l'image de Philippus la trezieme, parée & accouſtrée tout de meſme que les autres, comme s'il ſe fuſt voulu mettre au renc des dieux. Quand le theatre fut tout remply, Philippus luy meſme y vint à la fin, veſtu d'un habillement blanc, ayant expreſſement ordonné aux archers de ſa garde, qu'ilz ne le ſuyviſſent que de loing, voulant monſtrer aux Grecs, que pour la grande aſſeurance qu'il avoit en leur amytié, il ne penſoit point avoir beſoing de gardes de ſon corps : mais ainſi qu'il eſtoit au milieu de celle glorieuſe grandeur & haulteſſe, loué, beniſt, & eſtimé bien heureux de tout le monde, il fut ſoudainement ſurpris de l'heure de ſa deſtinée par un aguet que lon n'euſt jamais penſé, & duquel on ne ſe fuſt jamais doubté. Et à fin que tout le diſcours de ceſte mort ſoit mieux entendu, nous expoſerons premierement

les cauſes & occaſions de l'embuſche qui luy fut lors dreſſée.

XL. Il y avoit en ſa court un gentilhomme nommé Pauſanias, natif d'une contrée de la Macedoine, laquelle ſe nomme Oreſtide, & eſtoit un des gardes du corps, duquel il avoit autrefois eſté amoureux pour ſa beaulté : ceſtuy voyant que le roy en aimoit un autre qui avoit nom Pauſanias comme luy, commença à le picquer de patolles injurieuſes, en l'appellant Androgyne, comme qui diroit, homme femme, luy reprochant qu'il abandonnoit ſon corps à qui en vouloit. Ce ſecond Pauſanias porta fort impatiemment ces patolles oultrageuſes en ſon cueur : mais neantmoins ſur l'heure ne repliqua rien, ains ſeulement communiqua à un ſien amy nommé Attalus, ce qu'il avoit intention de faire : & peu de jours après abondonna vouluntairement ſa vie d'une eſtrange maniere : car le roy Philippus eut une battaille alencontre de Pleurias roy des Eſclavons, en laquelle ce jeune homme ſe trouva combattant tout droit devant la perſonne du roy, & receut ſur ſon corps tous les coups que lon addreſſoit, & que lon tiroit au roy meſme ; de ſorte qu'il en mourut ſur le champ aux piedz du roy. Ceſte ſiene vaillance eſtant divulguée par tout le camp, Attalus qui eſtoit l'un des principaux ſeigneurs de la court, & qui avoit plus

de credit autour du roy, feit convier de ſoupper avec luy le premier Pauſanias : & l'ayant enyvré, abandonna ſon corps à tous ſes palefreniers & mulatiers à en abuſer charnellement, comme d'une putain.

XLI. Quand il fut revenu de ſon yvreſſe, il ſentit ſi griefve douleur en ſon cueur de l'outrage qu'Attalus luy avoit fait, qu'il s'en alla plaindre au roy meſme. Philippus en fut bien marry, à cauſe de la villanie du cas : mais pour la privaulté qu'il avoit avec Attalus, & auſſi pour le beſoing qu'il avoit de ſon ſervice, n'en voulut point faire autre demonſtration contre Attalus, lequel eſtoit couſin germain de Cleopatra la ſeconde femme que Philippus avoit eſpouſée : & ſi eſtoit jà deſigné capitaine de l'armée que le roy entendoit envoyer devant en Aſie, & au demourant fort vaillant homme de ſa perſonne. A ceſte cauſe le roy voulant appaiſer ou addoulcir le juſte courroux que Pauſanias avoit pour l'infamie qu'on luy avoit fait ſouffrir, luy feit de bons preſents, & le prit pour un des gardes de ſon corps : mais Pauſanias gardant ce deſpit en ſon cueur, reſolut de ſe venger, non ſeulement de celuy qui luy avoit fait l'injure, mais auſſi de celuy qui ne luy en avoit pas voulu faire juſtice : à quoy l'incita fort un maiſtre d'eſcole d'eloquence nommé Hermocrates, que Pauſanias

frequentoit pour apprendre de luy : auquel un jour en deviſant enſemble en ſon eſcole, il demanda par quel moyen un homme pourroit en peu de temps ſe rendre très illuſtre, & faire parler de luy. Le maiſtre d'eſcole luy reſpondit, en tuant un qui auroit fait de très grandes choſes : car il eſt, dit il, force qu'en la memoire de ſes faits ſoit auſſi compris le nom de celuy qui l'aura occis. Pauſanias appliquant ce propos à ſon courroux, & ne pouvant plus differer tant il avoit le cueur ſerré d'ire & de douleur, il reſolut en luy meſme d'executer ſon entrepriſe au jour meſme que ſe devoient jouer les jeux, & l'executa en ceſte maniere. Il ſe feit tenir des chevaux tous preſtz à la porte du theatre, & s'y en alla ayant deſſoubz ſa robbe une eſpée à la façon que les portent les Gaulois.

XLII. Quand l'heure fut venue que Philippus voulut luy meſme aller au theatre, tous les ſeigneurs & gentilz hommes qui l'accompagnoient entrerent devant luy, & avoit commandé aux archers de ſa garde, qu'ilz ſe teinſſent aſſez derriere luy : & lors ce Pauſanias voyant le roy qui marchoit ainſi tout ſeul, accourut à luy, & luy donna de l'eſpée à travers les flancs ſi grand coup qu'il le percea de part en part, tellement qu'il tumba tout roide mort deſſus la place. Le

coup

coup fait il s'en courut incontinent vers les chevaulx qu'il ſe faiſoit tenir tous preſtz, & aucuns des gardes ſoudain accoururent au corps du roy, les autres allerent courans aptès le meurtrier qui l'avoit tué, entre leſquelz furent Leonnatus, Perdiccas, & Attalus : mais Pauſanias ayant gaigné bon eſpace devant eulx fuſt aiſéement monté à cheval, avant que les autres l'euſſent peu attaindre, n'euſt eſté qu'en fuyant il rencontra en ſon chemin le pied d'un cep de vigne où il accrocha ſon ſoulier, qui le feit tumber par terre : & lors Perdiccas, & les autres arriverent ainſi qu'il ſe relevoit, & à coups d'eſtoc le feirent mourir en la place *. Voilà comment Philippus qui eſtoit le plus grand roy qui fuſt de ſon temps en Europe, & qui pour la grandeur de ſa puiſſance ſe mettoit au renc des douze dieux, acheva piteuſement ſes jours après avoir regné l'eſpace de vingt & quatre ans. Ce prince eut au commencement de ſon regne bien peu de puiſſance, mais il l'augmenta grandement depuis, non tant par force d'armes que par ſon doulx parler, & par ſon bel entretien, & la bonne chere qu'il faiſoit à tout le monde : & dit on que luy meſme ſe glorifioit plus de ſa prudence militaire, & des exploits qu'il avoit faits par bien

* La même année, avant J. C. 336.

avoit ſceu ſagement negocier que de ceulx qu'il avoit executez par prouëſſe d'armes : car ès victoires, diſoit il, tous ceulx qui combattent en la battaille, y ont part : mais aux exploits que jay faits par ſagement avoir ſceu negocier, l'honneur n'en eſt deu qu'à moy ſeul. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Alexandre.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DENYS.

Denys accuſe les capitaines de Syracuſe devant le peuple. II. *Il conſeille au peuple d'en nommer d'autres.* III. *Denys nommé capitaine jette les premiers fondemens de la tyrannie à laquelle il aſpiroit.* IV. *Il fait rappeller les bannis.* V. *Il va ſecourir le peuple de Gèle contre les riches qui l'opprimoient.* VI. *Il retourne à Syracuſe.* VII. *Il accuſe de trahiſon ſes collégues.* VIII. *Il eſt nommé capitaine général avec plein pouvoir.* IX. *Il donne rendez-vous en la ville de Léontium à tous ceux qui étoient en état de porter les armes.* X. *Il obtient du peuple une garde de ſix cens hommes.* XI. *Il y en ajoute beaucoup d'autres.* XII. *Il s'empare du pouvoir ſouverain.* XIII. *Les habitans de Gèle ſe défendent avec un grand courage contre les Carthaginois.* XIV. *Denys marche au ſecours de Gèle.* XV. *Il attaque les Carthaginois.* XVI. *Il eſt vaincu.* XVII. *Il emmène à Syracuſe le peuple de Gèle & de Camarine.* XVIII. *Indignation que cela excite contre Denys.* XIX. *Les mécontens brûlent le palais de Denys & outragent ſa femme.* XX. *Denys rentre dans la ville & les taille en pièces. Il fait la paix avec les Carthaginois.* XXI. *Denys fortifie*

le quartier de Syracuſe appellé l'Ile. XXII. *Il entreprend la guerre contre les Siciliens.* XXIII. *La ville de Syracuſe ſe ſoulève contre lui.* XXIV. *Il délibère s'il renoncera à la tyrannie.* XXV. *Il trompe les Syracuſains.* XXVI. *Il les attaque & affermit ſa puiſſance par la victoire.* XXVII. *Il enlève toutes les armes des maiſons des Syracuſains.* XXVIII. *Il attaque les villes fondées par les Chalcidéens.* XXIX. *Il engage Aimneſtus à ſe faire tyran d'Enne, & le livre enſuite au peuple.* XXX. *Il ſe rend maître de Catane, de Naxe, de Léontium.* XXXI. *Il fortifie la ville de Syracuſe.* XXXII. *Les Rhégiens & les Meſſiniens commencent la guerre contre Denys, & traitent enſuite avec lui.* XXXIII. *Il fait de grands préparatifs d'armes & de vaiſſeaux pour la guerre qu'il méditoit contre les Carthaginois.* XXXIV. *Deſcription des travaux qui s'exécutoient à Syracuſe.* XXXV. *Il aſſemble ſes troupes.* XXXVI. *Il travaille à gagner la bienveillance des villes de Sicile.* XXXVII. *Il épouſe deux femmes preſqu'en même temps.* XXXVIII. *Il engage les Syracuſains à commencer la guerre contre les Carthaginois.* XXXIX. *Il abandonne les biens des Phéniciens au pillage du peuple de Syracuſe.* XL. *Il s'avance vers la ville d'Eryce qui paſſe de ſon côté.* XLI. *Il aſſiége celle de Motye.* XLII. *Imilcon attaque les vaiſſeaux de Denys.* XLIII. *Il ſe retire en Afrique.* XLIV. *Denys preſſe le ſiége de Motye.*

XLV. *Vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés.* XLVI. *Priſe & ſac de la ville.* XLVII. *Denys pille les poſſeſſions des Carthaginois en Sicile.* XLVIII. *Imilcon repaſſe en Sicile avec une armée nombreuſe.* XLIX. *Denys ſe retire à Syracuſe.* L. *Imilcon prend Meſſine.* LI. *Denys ſe met en campagne avec des troupes conſidérables de terre & de mer.* LII. *Il envoie ſon amiral attaquer la flotte des Carthaginois.* LIII. *La flotte de Denys eſt battue.* LIV. *Il retourne à Syracuſe, & beaucoup de Siciliens paſſent du côté des Carthaginois.* LV. *Imilcon attaque la ville de Syracuſe & prend un de ſes fauxbourgs.* LVI. *Combat naval où Denys remporte la victoire.* LVII. *Inutile tentative de Théodore pour engager les Syracuſains à ſecouer le joug de Denys.* LVIII. *La peſte ſe met dans l'armée des Carthaginois.* LIX. *Denys les attaque.* LX. *Défaite totale des Carthaginois.* LXI. *Ils demandent la permiſſion de ſe retirer, que Denys ne leur accorde que pour les naturels Carthaginois.* LXII. *Ils ſont attaqués dans leur retraite par les Corinthiens, tandis que Denys attaque les Barbares reſtés dans leur camp.* LXIII. *Denys rebâtit la ville de Meſſine.* LXIV. *Denys ſe prépare à la guerre contre la ville de Rhège.* LXV. *Il attaque inutilement les Taurométiens.* LXVI. *Il manque auſſi l'attaque de Rhège.* LXVII. *Il fait alliance avec le tyran Agyris.* LXVIII. *Il fait la paix avec*

les Carthaginois. LXIX. *Il forme encore une tentative également inutile contre les Rhégiens.* LXX. *Denys va aſſiéger Caulonie.* LXXI. *Il défait complettement les troupes des Italiens.* LXXII. *Il prend la ville de Rhège.* LXXIII. *Il recommence la guerre contre les Rhégiens.* LXXIV. *Mauvais ſuccès de ſes prétentions aux jeux Olympiques.* LXXV. *Il prend & traite indignement la ville de Rhège.* LXXVI. *Manie poétique de Denys. Hiſtoire de Philoxène.* LXXVII. *Denys reçoit d'abord très-bien Platon ; enſuite il le fait vendre comme eſclave.* LXXVIII. *Denys fait alliance avec les Illyriens dans l'eſpérance de piller le temple de Dodone.* LXXIX. *Il pille un temple dans la Toſcane.* LXXX. *Il remporte une grande victoire ſur les Carthaginois.* LXXXI. *Il eſt vaincu à ſon tour, & fait la paix avec eux.* LXXXII. *Il entre à main armée ſur les poſſeſſions des Carthaginois.* LXXXIII. *Sa mort.*

DENYS.

HIMILCO après avoir eſté huit mois entiers au ſiege devant la ville d'Agrigente, la prit à la fin un peu avant le cueur de l'hyver *. Eſtant cette nouvelle eſpandue par la Sicile, toute l'iſle en entra en ſi grand effroy, que pluſieurs Siciliens, abandonnerent leurs maiſons, & ſe retirerent à Syracuſe, les autres envoyerent leurs femmes & enfans, & tout le plus beau & meilleur de leurs biens, delà le deſtroict en Italie. Mais les Agrigentins qui eſtoient eſchappez de captivité s'eſtant retirez à Syracuſe, commencerent à charger les capitaines Syracuſains, diſans que par leur envie la ville de Agrigente s'eſtoit perdue : ſemblablement auſſi tous les autres Siciliens blaſmoient fort les Syracuſains, de ce qu'ilz eliſoient de telz gouverneurs & capitaines, qui par leurs faultes mettoient la Sicile en danger d'eſtre toute perdue. Ce neantmoins quand le peuple fut aſſemblé pour deliberer & ordonner des affaires, chacun ſe trouva ſi eſtonné & eſperdu, que perſonne ne s'ozoit ingerer de donner

* La troiſieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade, avant J. C. 406.

aucun conſeil pour la guerre : & eſtant ainſi tout le monde ſuſpendu en doubte & en crainte pour le danger preſent, Dionyſius filz de Hermocrates * ſe retira en avant, & prit la hardieſſe d'accuſer les capitaines & gouverneurs de la ville, les chargeant d'avoir trahy & vendu la choſe publique aux ennemys, ſollicitant le peuple de les ſaiſir, & en faire la punition ſans autrement y garder forme aucune de procez, ains les faire mourir tout promptement : dont il fut repris par les officiers de la juſtice, qui le condamnerent luy meſme en une groſſe amende, comme homme ſeditieux qui vouloit renverſer ſans deſſus deſſoubs les loix, & tout l'ordre de la juſtice.

II. Mais Philiſtus qui depuis a eſcript l'hiſtoire de ſes faicts, eſtant homme riche &

* Ou c'eſt une faute de copiſte dans le texte de Diodore, & il faut lire Thermocrate avec quelques manuſcrits, ou cet Hermocrate eſt différent de celui qui avoit commandé les troupes de Syracuſe contre les Athéniens, dans la guerre ſi funeſte à ces derniers. Banni depuis par le crédit d'une faction oppoſée, il s'étoit établi à Sélinunte. De-là ayant tenté de rentrer par force à Syracuſe, il avoit été tué dans l'affaire même, comme Diodore l'a raconté à la date de la premiere année de cette olympiade. Denys étoit dans les troupes qu'Hermocrate avoit alors avec lui ; mais non pas en qualité de ſon fils. Diodore nous apprendra dans la ſuite qu'il épouſa, étant déjà ſur le trône, la fille de ce même Hermocrate, afin de ſe donner du luſtre par cette alliance, étant lui-même de baſſe condition, en quoi il eſt fort d'accord avec Helladius de Byſance, qui donne Denys pour fils d'un ânier.

opulent en biens, paya l'amende pour luy, & ſi luy dit qu'il propoſaſt hardyement, & meiſt en avant tout ce qui luy viendroit en fantaiſie, & que quand ilz ne feroient autre choſe tout le long du jour que le condamner à l'amende, il payeroit tousjours pour luy : au moyen dequoy Dionyſius en eſtant devenu plus audacieux, recommença à mutiner plus que jamais le peuple, & à troubler tout le conſeil, chargeant & accuſant publiquement les gouverneurs & les capitaines d'avoir pris argent de l'ennemy, pour abandonner la defenſe des Agrigentins : dont il chargea auſſi quant & quant quelques autres des plus notables perſonnages qui fuſſent en la ville, leur mettant ſus oultre cela qu'ilz alloient cherchans les moyens d'abolir l'authorité du peuple, & de mettre le gouvernement entre les mains d'un petit nombre : & pource remonſtroit au peuple que deſormais ilz devoient elire pour leurs capitaines generaux, non les plus nobles ny les plus riches hommes de la ville, ains ceulx qui eſtoient plus populaires, & qui portoient plus d'affection au bien & à l'honneur du peuple : car ceulx là, diſoit il, vous commandent comme maiſtres à leurs eſclaves, & ne font pas compte de nous autres menuz citoyens, ains eſtiment que les pertes & adverſitez du public ſoient rente & revenu

pour eulx, faiſans profit particulier du dommage publique : là où au contraire, ceulx qui ſont de plus bas lieu, & de moindre qualité & condition, n'ozeront rien faire de tout cela, à cauſe de leur debilité & peu de puiſſance.

III. Ainſi Dionyſius accommodant ſon parler aux vouluntez des eſcoutans & à ſes propres deſſeings, incita grandement les courages des aſſiſtans : tellement que le peuple, qui jà paravant hayſſoit les gouverneurs comme eſtans premiere cauſe de ceſte guerre, & ayant encore de nouveau eſté aguillonné contre eulx par les paroles de Dionyſius, les depoſa incontinent de leur authorité, & eleut en leur lieu d'autres capitaines, entre leſquelz Dionyſius meſme en fut un, pource que lon l'avoit tousjours veu fort bien faire, & ſoy porter vaillamment en toutes les batailles, & rencontres que lon avoit euës contre les Carthaginois, dont il avoit acquis grande reputation de prouëſſe entre les Syracuſains : au moyen dequoy il conceut dès lors ſi grande eſperance de ſa fortune, que depuis il ne ceſſa de tramer & machiner tout ce qui luy fut poſſible pour ſe faire ſeigneur & tyran de ſon pays : car depuis qu'il eut eſté eleu capitaine, jamais il ne ſe trouva en conſeil avec ſes autres compagnons, ny jamais ne

s'approcha ny ne s'accointa d'eux : & ce pendant faiſoit courir un bruit ſoubz main, qu'ilz envoyoient devers les ennemys, eſperant par ce moyen leur faire oſter toute puiſſance, & s'attribuer à luy authorité ſouveraine. Ce que conſiderans les gens de bien & d'entendement, commencerent à entrer en grand ſouſpeçon de ſes menées, & par tout où ilz ſe trouvoient avec luy, l'en blaſmoient & lui en diſoient des injures : mais la multitude du menu peuple, ne voyant pas le but de ſon intention, l'en louoit, & alloit diſant que la ville de Syracuſe à toute peine à la fin avoit trouvé un bon capitaine & ſeur gouverneur.

IV. Or ſe faiſoit il ſouvent des aſſemblées de conſeil, pour donner ordre aux proviſions & preparatifz de la guerre, & voyant Dionyſius que les Syracuſains univerſellement ſe trouvoient eſtonnez, pour la peur qu'ilz avoyent des ennemys, meit en avant & conſeilla que lon rappellaſt les bannyz, pourautant, diſoit il, que ce luy ſembloit choſe totalement hors de raiſon, qu'ilz envoyaſſent requerir ſecours aux eſtrangers juſques en Italie & en la Morée, & qu'ilz ne vouluſſent pas admettre ny recevoir à la commune defenſe du pays leurs propres citoyens, leſquelz ayans juſques alors eſté ſollicitez par grandes offres & preſens, dont les ennemys les

ont tentez ; pour les attirer à leur devotion, & vous faire la guerre, ont mieux aimé mourir errans & vagabonds en pays eſtranger, que de prendre aucun party ny conſeil prejudiciable au bien de leur pays, & ayans eſté bannyz pour quelques ſeditions & diſſentions, qui ſont par cy devant advenues en ceſte ville, ſi maintenant par voſtre benefice ilz peuvent retourner, il n'y a nulle doubte, qu'ilz ne s'eſvertuent à combatre vaillamment pour rendre grace à ceulx qui leur auront tant faict de bien, que de les rappeller de leur propre mouvement. Ainſi en deduyſant ces raiſons, & pluſieurs autres ſervans à ce propos, la plus grande partie des Syracuſains fut d'opinion que lon rappellaſt les exilez & bannyz : car nul des autres gouverneurs n'oza prendre l'adventure de luy contredire, pource qu'ilz voyoient la multitude de la commune encline à vouloir qu'il fuſt ainſi faict, congnoiſſans bien qu'en ce faiſant ilz s'acquerroient pour neant la malvueillance de ceulx qui ſeroient rappellez, & luy ſeul en auroit le gré & la grace : mais l'intention pour laquelle Dionyſius le prochaſſoit, eſtoit qu'il eſperoit par ce moyen gaigner à ſa devotion ces bannyz, leſquelz ne demandoient & ne deſiroient autre choſe que la mutation, & eſtoient hommes propres à l'eſtabliſſement d'une tyrannie qu'il

ſe preparoit, pource que telz hommes ſeroient bien joyeux de veoir tuer leurs ennemys, & confiſquer leurs biens, & que eulx au contraire recouvraſſent les leurs. Finablement le decret du rappel eſtant paſſé & authoriſé par le peuple, les bannyz retournerent à Syracuſe: & en ces entrefaittes vindrent lettres de ceulx de Gelle, qui prioient que lon leur envoyaſt quelque nombre de gens de guerre.

V. Dionyſius trouvant ceſte occaſion propre à ce qu'il projettoit, s'y en alla avec deux mille hommes de pied, & quatre cents cheveaux: avec laquelle trouppe il ſe rendit incontinent en la ville de Gelle, de laquelle pour lors eſtoit gouverneur Dexippus Lacedemonien, y ayant eſté mis par les Syracuſains. Là trouva Dionyſius que la cauſe pour laquelle les Geloiens auroient envoyé demander des gens de guerre à Syracuſe, eſtoit pour ce que les plus riches, & plus puiſſans citoyens de la ville, eſtoient en diſſention contre le menu peuple. Si les commença à charger devant l'aſſemblée du peuple, & feit tant par ſes raiſons, qu'ilz furent promptement condamnez à perdre les vies, & leurs biens confiſquez: de laquelle confiſcation il paya la ſoulde de la garniſon ordinaire de Gelle: & promeit à ceulx qui eſtoient venuz de Syracuſe quant & luy,

de leur donner deux fois autant de ſoulde, comme la ville leur en avoit ordonné : & en ce faiſant il gaigna tant ceulx qui demouroient à la garde de Gelle, que ceulx qu'il avoit menez quant & luy : & ſi fut louë par le menu peuple de Gelle, lequel alloit diſant que c'eſtoit luy ſeul qui les avoit affranchyz : car pour l'envie qu'ilz portoient aux plus riches & plus puiſſans citoyens, ilz appelloient leur grandeur tyrannie. Si envoyerent des ambaſſadeurs expreſſement à Syracuſe pour louer Dionyſius, & porter leurs decrets, par leſquelz ilz l'honoroient, & luy faiſoient de beaux & grands preſens.

VI. Or taſcha Dionyſius pendant qu'il fut à Gelle de perſuader à Dexippus qu'il le vouluſt aider à mener à chef ſon entrepriſe : mais voyant qu'il ne le pouvoit fleſchir, il s'appreſta pour s'en retourner avec ſes gens vers Syracuſe. Et les Geloiens ayans nouvelles que les Carthaginois devoient venir mettre le ſiege devant leur ville la premiere avec toute leur puiſſance, le prierent qu'il vouluſt demourer avec ſes gens, & ne les abandonner aux Carthaginois pour eſtre ainſi miſerablement traittez, comme avoient eſté les Agrigentins : mais Dionyſius leur promeit qu'il retourneroit bien toſt avec plus grande puiſſance pour les ſecourir, & ainſi ſe partit de Gelle avec les gens qu'il y avoit menez.

VII. Or le jour propre qu'il arriva en Syracuſe, on y avoit d'adventure joué quelques jeux, & entra dedans la ville ſur le poinct meſme que le peuple retournoit du theatre : ſi accourut incontinent tout le peuple à grande foule autour de luy, luy demandant où eſtoient & que faiſoient les Carthaginois : Dionyſius leur reſpondit qu'ilz ne s'adviſoient pas qu'ilz avoient de plus grands & de plus dangereux ennemys dedans que dehors : qui eſtoient, diſoit il, ceulx qui avoient entre mains le maniement & le gouvernement de la choſe publique : ſur leſquelz les Syracuſains ſe repoſans, vacquoient à faire jeux & feſtes, pendant qu'eulx deſroboient & pilloient entre eulx les deniers publiques, & ne payoient pas la ſoulde aux gens de guerre : meſmement en temps ſi dangereux que les Carthaginois faiſoient des preparatifz incroyables pour la guerre, & avoient reſolu d'amener toute leur puiſſance devant la ville de Syracuſe, dont ces beaux gouverneurs ne faiſoient aucun compte, & n'y donnoient proviſion quelconque. Et la cauſe pourquoy, je la ſçavois, dit il, bien auparavant, mais je l'ay encore maintenant ſceuë plus certainement : car Himilco m'a envoyé une trompette ſoubz couleur de me faire parler de quelques priſonniers, & ſoubz main m'a faict dire

qu'il me donneroit encore plus qu'à pas un de mes compagnons, moyennant que je n'allaſſe point eſpiant, ny requerant que c'eſt qu'il avoit intention de faire : & ſi je ne luy vouloye aider, à tout le moins que je ne l'empeſchaſſe point. Pourtant diſoit Dionyſius qu'il ne vouloit plus avoir la charge de capitaine, & qu'il eſtoit expreſſement venu pour la quitter : pource qu'il ne luy ſembloit pas raiſonnable, que luy pendant que les autres vendoient la choſe publique aux ennemys, allaſt ſeul avec ſes pauvres citoyens expoſer ſa perſonne à tous les perilz de la guerre, en danger de faire eſtimer qu'il fuſt luy meſme conſentant & participant de leur trahiſon.

VIII. Le peuple fut fort irrité de ces paroles, leſquelles furent incontinent eſpandues par les oreilles de toute la commune, meſmement des gens de guerre : mais pour l'heure chacun ſe retira en ſa maiſon en grande agonie de penſement. Et le lendemain Dionyſius ayant faict aſſembler le peuple en conſeil, accuſa publiquement les autres capitaines ſes compagnons, & fut ouy fort attentivement, & avec grande louange de tout le peuple, qu'il avoit fort emeu : ſi que finablement il y eut en l'aſſiſtance quelcun qui cria, qu'il eſtoit beſoing de l'eſlire ſeul capitaine general, avec toute authorité

thorité & puiſſance ſouveraine, & qu'il ne falloit pas attendre juſques à ce que les ennemys battiſſent les murailles de la ville, & que la grande importance de ceſte guerre requeroit un tel capitaine, lequel eſtoit homme pour y trouver quelque expedient, & donner bon ordre à leurs affaires. Et quant aux traiſtres que lon adviſeroit puis après à loiſir que lon en devroit faire, mais que lors il n'en eſtoit pas le temps : & que par le paſſé leurs predeceſſeurs avoïent bien vaincu & desfaict en battaille, devant la ville de Himere, trois cents mille combattans Carthaginois, ſoubz la conduitte de Gelon eſtant ſeul capitaine en chef. Ces paroles ouyes le peuple enclinant ſelon ſa couſtume pluſtoſt au mal qu'au bien, eleut incontinent Dionyſius capitaine general, & luy donna plein pouvoir, puiſſance, & authorité ſouveraine.

IX. Voyant doncques Dionyſius la choſe luy eſtre ſuccedée ſelon ſon intention, meit tout premierement en avant un decret, que la ſoulde des gens de guerre fuſt augmentée au double : car en ce faiſant, dit il, ilz vous ſerviront plus voulontiers, & auront meilleur courage de combattre pour vous : & au demourant quant à l'argent, dit aux Syracuſains qu'ilz ne s'en ſouciaſſent point, pource qu'il avoit moyen de le recouvrer facilement. Soudain que ceſte aſſem-

blée fut departie, il y eut pluſieurs de ceulx meſmes qui avoient eſté preſens, qui blaſmerent grandement ce que lon y avoit arreſté, comme ſi ce n'euſſent pas eſté eulx meſmes qui l'euſſent ordonné : car quand ilz ſe furent un peu recueillyz, & qu'ilz eurent penſé à eulx, ilz veirent bien que c'eſtoit une tyrannie que lon baſtiſſoit. Et ainſi en cuidant avoir bien prouveu à la conſervation de leur liberté, les Syracuſains ne ſe donnerent de garde qu'ilz ſe meirent eulx meſmes ſoubz le joug de ſervitude, & eſtablirent un tyran : mais Dionyſius s'en doutant bien, & voulant prevenir la repentance du menu peuple, alloit imaginant les moyens par leſquelz il pourroit demander des gardes pour la ſeureté de ſa perſonne : cela impetré, il eſperoit facilement parvenir à ce qu'il pretendoit : ſi commanda que tous ceulx qui ſeroient aptes à porter armes, juſques à l'aage de quarante ans, euſſent à ſe trouver à un jour nommé en la ville des Leontins avec leurs armes, & qu'ilz portaſſent quant & eulx proviſion de vivres pour trente jours. Or eſtoit celle ville pour lors comme une garniſon des Syracuſains, pleine de bannyz & de toute ſorte de gens fuitifz, leſquelz il eſperoit avoir à ſon commandement & à ſa devotion, pource que c'eſtoient hommes qui ne demandoient que mutation, & ſe per-

ſuadoit que peu de Syracuſains ſe trouveroient là, ſelon ſon mandement, au jour qu'il leur avoit aſſigné.

X. Ce neantmoins s'eſtant mis aux champs, & logé en la campaigne, il faignoit une nuict que ſes ennemys l'eſpioient pour le tuer, & qu'ilz l'eſtoient venuz aſſaillir dedans ſa tente: ſi feit faire un bruit, & lever une grande clameur par ſes domeſtiques, & luy quant & quant s'en fouit dedans le chaſteau de la ville des Leontins, là où il paſſa le reſte de la nuict, faiſant allumer des feuz par tout, & envoyant querir les gens de guerre de qui il ſe fioit le plus, comme perſonne qui ſe defié, & qui ſe ſent aguettée de ſes ennemys. Le lendemain au matin, eſtant aſſemblé quelque nombre de peuple de Syracuſe en ceſte ville des Leontins, il expoſa en publique aſſemblée pluſieurs choſes controuvées avec veriſimilitude, neantmoins pour faire croire à l'aſſiſtance que ces malvueillans & ennemys l'eſtoient venuz aſſaillir en trahiſon pour le tuer: & ſceut ſi bien preſcher que le peuple luy ordonna ſix cents ſatellites pour la garde de ſon corps, telz comme luy meſme les voudroit elire. Ce qu'il feit à l'imitation de Piſiſtratus Athenien: lequel, comme lon dit, ſe bleçea luy meſme en pluſieurs endroicts de ſa perſonne: & tout

enſanglanté qu'il eſtoit, s'en courut ſur la place, où le peuple s'aſſembla incontinent : & là donna à entendre à l'aſſiſtance que ſes malveuillans l'eſtoient venuz aſſaillir de guet à pent, & l'avoient ainſi mal mené : & que pour cela luy fut par le peuple ottroyée une garde de ſoudards, moyennant laquelle il uſurpa la tyrannie, & ſe feit ſeigneur d'Athenes.

XI. Au cas pareil Dionyſius ayant auſſi lors abuſé le peuple de Syracuſe, par une ſemblable tromperie eſtablit ſa domination tyrannique : car incontinent il choiſit de jeunes hommes juſques au nombre de mille & plus, tous hommes ſouffreteux, & qui n'avoient biens quelconques : mais au demourant deſeſperez & adventureux pour ozer entreprendre toutes choſes. Si les arma tout premierement de belles & riches armes, puis les encouragea par belles & magnifiques promeſſes qu'il leur feit : & appellant auſſi les ſoudards eſtrangers qui eſtoient à la ſoulde des Syracuſains, leur uſa de bonnes & gracieuſes paroles, par leſquelles il les gaigna & les rendit du tout ſiens. Mais il remua les capitaines particuliers des bandes, & y meit ceulx de qui plus il ſe fioit, & renvoya Dexippus Lacedemonien en Grece, pource qu'il ſe defioit de luy, & avoit peur que quand l'occaſion ſe preſenteroit, il ne vouluſt remettre

les Syracuſains en leur liberté. Davantage il envoya encore querir les ſoudards eſtrangers qui eſtoient en garniſon dedans la ville de Gelle, & recueuillit toute maniere de bannyz, d'hommes malheureux & meſchants, eſtimant que telles gens luy eſtoient propres pour eſtablir & fonder ſa tyrannie.

XII. Et quand il en eut faict un bon amas, il s'en retourna avec toute celle compaignie à Syracuſe, & logea ſes gens dedans l'arcenal, ſe monſtrant à la deſcouverte ſeigneur & tyran *, ſans plus rien deſguiſer ny diſſimuler : ce qui deſpleut grandement aux Syracuſains, mais il eſtoit force qu'ilz euſſent patience, n'y pouvans plus donner remede, pource que la ville eſtoit ja toute pleine de ſoudards eſtrangers, & ſi redoutoient la puiſſance des Carthaginois, qui eſtoient fort près d'eulx avec une groſſe armée. Dionyſius doncques incontinent qu'il fut de retour, eſpouſa la fille de Hermocrates, celuy grand capitaine qui combattit & desfeit les Atheniens, & donna ſa ſœur en mariage à Polyxenus, frere de la femme dudict Hermocrates : ce qu'il feit pour s'allier d'une maiſon noble, à celle fin que ſon eſtat en fut de tant plus aſſeuré. Et cela faict teint une aſſembléo

* La quatrieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade, avant J. C. 405.

publique, en laquelle devant tout le peuple il feit mourir Daphneus & Demarchus, les deux premiers & plus puiſſans hommes qui fuſſent lors en Syracuſe, & qui plus avoient eſté contraires à ſon entrepriſe. Voylà comment Dionyſius d'homme privé de vile & baſſe condition, ſe feit tyran & ſeigneur de l'une des plus grandes & plus puiſſantes citez Grecques qui fuſt au monde de ſon temps, & ſe mainteint en ceſte ſeigneurie tant qu'il veſcut, qui fut l'eſpace de trente & huit ans. Et quant à ſon accroiſſement & à ſes faicts, nous les eſcrirons cy après particulierement chacun en ſon lieu ſelon l'ordre des temps : car il me ſemble que ce a eſté la plus grande ſeigneurie tyrannique uſurpée ſur hommes francs & libres, & qui a plus duré qu'autre quelconque, dont il ſoit au paravant faict mention par les hiſtoires.

XIII. Après avoir démoli & raſé la ville d'Agrigente, Himilcon en partit au printems avec tout ſon exercite, entra dedans le territoire des Geloiens, & courant tout le plat pays, & ſemblablement auſſi celui de Camarine, il enrichit grandement ſes gens de toute ſorte de butin : puis dreſſant ſon chemin vers la ville meſme de Gelle, s'alla camper & loger ſur la riviere qui porte le meſme nom que la ville. Les Carthaginois fortifierent leur camp de foſſez

& de pallyz alentour, s'attendans bien que Dionyſius tyran de Syracuſe, viendroit avec groſſe puiſſance pour ſecourir les aſſiegez : & les Geloiens avant l'arrivée des ennemys devant leur ville, avoient reſolu en leur conſeil d'envoyer leurs femmes & leurs enfans à Syracuſe, mais les femmes s'encoururent aux autelz qui eſtoient ſur la place, ſuppliant qu'on leur permeiſt d'encourir la meſme fortune que leurs peres & leurs maryz, ce qui leur fut concedé. Et ayans departy leurs hommes de defenſe en pluſieurs trouppes, les envoyerent les unes après les autres hors de la ville pour defendre la campaigne. Et eulx congnoiſſans toutes les adreſſes du pays, ſe ruoient ſur les coureurs des ennemys, quand ilz s'eſcartoient un peu loing de leur camp, & en amenoient tous les jours pluſieurs priſonniers dedans la ville, & pluſieurs en tuoient parmi les champs. Les Carthaginois auſſi de l'autre coſté donnoient tous les jours nouveaux aſſaults à la ville, & battoient les murailles avec des mourons & autres engins de batterie : mais ceulx de dedans ſe defendoient courageuſement, en rebaſtiſſant la nuict ce que l'ennemy avoit demoly le jour, à quoy leur aydoient & ſervoient les femmes & les enfans : car ceulx qui eſtoient en aage de porter armes, ne faiſoient autre choſe que

combattre continuellement : & toute l'autre multitude travailloit ſans ceſſe aux rempare-ments & fortifications. Brief ilz ſouſtenoient & rebouttoient tout l'effort des Carthaginois ſi magnanimement, que combien que leur ville ne fuſt point forte, & qu'ilz fuſſent deſtituez de tout ſecours : & que davantage ilz veiſſent tous les jours leurs murailles en pluſieurs en-droicts tumber par terre, neantmoins ilz ne s'eſtonnerent, ny ne ſe perdirent point pour quelque danger où ilz fuſſent.

XIV. Et ce pendant Dionyſius* ayant envoyé querir du ſecours des Grecs habitans en Italie, & de tous les autres alliez & confederez de Syracuſe : enrola encore davantage la plus grande partie des habitans de Syracuſe, qui ſe trouverent en aage de pouvoir porter armes, & aſſembla tous les ſoudards eſtrangers qu'il avoit à ſa ſoude, & les logea tous enſemble en un camp, auquel il eut, quand tout fut aſſemblé, juſques au nombre de cent cinquante mille combattans, comme aucuns ont voulu dire : ou, comme Timeus l'eſcript, trente mille hommes de pied ſeulement, mille che-vaux, & cinquante galeres bien equippées, avec toute laquelle puiſſance il ſe partit de Syracuſe pour aller ſecourir ceulx de Gelle :

* La même année, avant J. C. 405.

& quand il en fut aſſez près, logea ſon camp le long de la marine, ne voulant point ſi luy eſtoit poſſible eſcarter ſes forces, ains d'un meſme lieu faire la guerre à l'ennemy par mer & par terre : car avec ſes gens de traict armez à la legiere, ilz les faiſoit tous les jours eſcarmoucher, & les gardoit de s'eſpandre çà & là pour aller piller & fourrager le plat pays : & avec ſa chevalerie & ſon armée de mer, empeſchoit que lon ne leur portaſt vivres des terres de leur obeiſſance.

XV. Si demourerent en ce poinct les uns auprès des autres par l'eſpace de vingt jours, ſans faire aucun exploit digne de memoire : mais au bout de ces vingt jours, Dionyſius diviſa tous ſes gens de pied en trois trouppes. La premiere fut des Siciliens, auſquelz il ordonna qu'ilz marchaſſent droict vers le camp des ennemys, laiſſant la ville de Gelle à la main gauche. La ſeconde fut des alliez, auſquelz il commanda qu'ilz matchaſſent au long de la marine, ayans la ville à la main droitte : & luy avec la trouppe tierce, qui eſtoit des eſtrangers qu'il avoit recueuilliz à ſa ſoude, tira droict vets la ville, alendroict qu'eſtoient dreſſez les engins de batterie, dont les ennemys battoient les murailles. Et quant aux gens de cheval, il leur ordonna qu'ilz paſſaſſent la

riviere, & chevauchaſſent toute la plaine : & s'ilz voyoient que leurs gens euſſent du meilleur, qu'ilz leur aidaſſent à preſſer de plus en plus l'ennemy : ſi non, qu'ilz ſouſteinſent ceulx qui ſeroient les plus foibles : & à ceulx qui eſtoient ſur les galeres enjoignit, que quand ilz verroient que les confederez Italiens commenceroient à aſſaillir le camp des ennemys, qu'ilz voguaſſent à toute force droict celle part.

XVI. Les galeres feirent bien à poinct ce qui leur avoit eſté ordonné : à raiſon dequoy les Carthaginois coururent viſtement vers celuy endroict pour engarder de deſcendre en terre ceulx qui eſtoient dedans les galeres : pource que le coſté de leur camp qui regardoit la marine, n'eſtoit aucunement remparé ny fortifié. Et la trouppe du ſecours d'Italie tout en un meſme temps le commença à aſſaillir par terre, là où ilz trouverent que la plus grande partie de ceulx de dedans entendoient à empeſcher que ceulx des galeres ne deſcendiſſent en terre : & à ceſte cauſe forcerent aiſéement ceulx qui eſtoient demourez à la defenſe de la cloſture du camp du coſté de la terre, & ſe ruerent à la foule dedans. Ce que voyans les Carthaginois, ſe tournerent adonc contre eulx avec le meilleur de leur force : & aprés avoir combattu bien longuement, rembarerent en fin à grande peine

ceulx qui avoient paſſé les trenchées de leur camp. Et furent les Italiens en fin contraints par une ſi groſſe multitude d'ennemys de reculer: & ſe rengerent enſemble en un coing du camp, n'ayans perſonne qui les ſecouruſt, pource que les Siciliens qui avoient pris le chemin de la plaine, n'y arriverent pas à temps : & les eſtrangers qui eſtoient en la trouppe de Dionyſius, venoient avec grande difficulté le droict chemin de la ville, & ne ſe pouvoient avancer, comme ilz euſſent bien deſiré. Les Geloiens d'autre coſté ſortirent bien de la ville pour aller ſecourir les Italiens, mais ilz ne s'eſloignerent gueres loing, craignans d'abandonner la defenſe de leurs murailles : & à ceſte cauſe ne les peurent ſecourir à bon eſciant. Ce pendant les Heſpagnolz & Champenois eſtans à la ſoude des Carthaginois, chargerent ces pauvres Italiens ſi aſprement, qu'il en demoura ſur place mille : mais ceulx des galeres empeſcherent à coups de traicts qu'ilz ne les peurent pourſuyvre plus oultre, au moyen dequoy le reſte ſe retira à ſauveté dedans la ville de Gelle. De l'autre coſté les Siciliens choquerent les Lybiens, qui eſtoient ſortiz aux champs pour leur faire teſte : & en ayans tué un grand nombre, rebouterent les autres juſques dedans leur camp. Ce que voyans les Heſpagnolz, Champenois, & les naturelz

Carthaginois, ſortirent pour ſecourir les Lybiens : de maniere que les Siciliens furent adonc contraints de ſe retirer auſſi dedans la ville, avec perte de ſix cents hommes. Les gens de cheval meſmes voyans que ceulx de leur party avoient du pire, ſe retirerent auſſi vers la ville, ayans les ennemys à la queuë qui les pourſuyvoient vifvement & de près. Semblablement Dionyſius avec ſa trouppe ayant à grand peine gaigné la ville, trouva que ſes gens avoient eſté battuz, & qu'il y en eſtoit beaucoup demouré.

XVII. Si ſe retira auſſi luymeſme pour lors dedans les murailles de la ville, là où il aſſembla tous ſes amys pour ſe conſeiller avec eulx, & deliberer de ceſte guerre : ilz furent tous d'advis que le lieu n'eſtoit ny avantageux pour eulx, ny propre pour hazarder la battaille. Et pourtant ſur le ſoir envoya une trompette au camp des ennemys demander ſourſeance d'armes pour le lendemain, juſques à ce qu'on euſt recueuilly les morts pour les enſepvelir. Et ce pendant environ le premier guet de la nuict, feit ſortir tout le peuple de la ville, & luy s'en partit auſſi environ la my nuict, y laiſſant environ deux mille hommes armez à la legere, auſquelz il commanda de faire par tout force feuz, & mener grand bruit pour faire penſer aux Carthaginois, que luy & toute ſon armée fuſſent

demourez dedans la ville : & eulx puis après ainſi que le jour commenceroit un petit à poindre, s'en devoient auſſi partir, & ſe rendre au camp de Dionyſius. Le lendemain les Carthaginois advertyz au vray du departement de leurs ennemys, s'en allerent la nuict enſuyvant loger dedans la ville, où ilz pillerent tout ce qu'ilz trouverent dedans les maiſons : & Dionyſius eſtant arrivé en la ville de Camarine, contraignit ſemblablement tous les habitans d'icelle, de s'en aller avec leurs femmes & leurs enfans à Syracuſe. Et pource que la frayeur ne leur donnoit aucun loyſir ne delay, les uns trouſſoient l'or & l'argent, & autres meubles precieux, qui ſe pouvoient aiſeement tranſporter, les autres chargeoient à leur col, leurs pauvres peres & meres vieilz avec leurs petits enfans, & s'enfuyoient à tout ſans faire compte aucun d'or ny d'argent : & y en avoit quelques uns qui eſtans affoiblyz ou de vieilleſſe ou de maladie, demouroient là abandonnez, pource qu'ilz n'avoient ny parens ny amys qui les tranſportaſſent hors de là, & que tout le monde ſe partoit à la plus grande haſte qu'il eſtoit poſſible, pource que d'heure à autre on attendoit que les Carthaginois y arrivaſſent. Et la calamité des Selinuntins, Himeriens & Agrigentins, les avoit tellement effroyez, que chacun penſoit

tousjours veoir devant ſes yeux les effects de l'inhumaine cruaulté des Carthaginois, leſquelz n'avoient pitié ny compaſſion aucune de ceulx qui tumboient ſoubz leurs mains : car ilz en crucifioient aucuns ſans mercy quelconque, & aux autres faiſoient endurer des oultrages & injures inſupportables : à l'occaſion dequoy eſtans contraints les habitans de ces deux villes d'abandonner leurs maiſons & leurs pays, tous les champs & chemins eſtoient pleins de femmes, d'enfans & de pauvre peuple de ville.

XVIII. Ce que voyans les gens de guerre, s'en courrouçoient & mutinoient alencontre de Dionyſius, pour la pitié qu'ilz avoient de la miſere de ces pauvres gens : car ilz voyoient de jeunes enfans de nobles maiſons, & de jeunes filles preſtes à marier, qui eſtoient contraints d'aller errans çà & là parmy les champs, contre l'honneſteté de leur aage & de leur ſexe, pource que le malheur du temps leur oſtoit la honte & la vergongne, de ſe laiſſer veoir aux eſtrangers : auſſi avoient ilz ſemblablement compaſſion des pauvres vieilles gens, voyans qu'ilz eſtoient contraints, quelque imbecillité que leur apportaſt leur aage, de cheminer en haſte quant & les plus jeunes. Toutes leſquelles choſes allumoient de plus en plus la haine publique alencontre de Dionyſius : car chacun

eſtimoit qu'il eut fait cela expreſſement pour mieulx parvenir à ſes fins, qui eſtoient de pouvoir plus facilement dominer & commander à toutes les autres villes de la Sicile pour la crainte & terreur des Carthaginois, & à ce propos alloient ramentevans & remettans en memoire le peu de ſecours, qu'il avoit fait à ceulx de Gelle : comment les ſoudards eſtrangers de ſa trouppe avoient eſté laſchement en beſongne : & comment ſans avoir fait perte quelconque notable, ilz s'en eſtoient ſecrettement fouyz : & qui plus eſt, comment nul des ennemys ne les avoit aucunement pourſuyvis, tellement qu'il ſembloit que quelque providence divine vouluſt diſpoſer les cueurs de tous ceulx de la Sicile à ſecourir & ayder ceulx, qui de long temps ne cherchoient autre choſe que quelque occaſion de ſoy rebeller & ſoublever contre luy, pour ruiner ſa tyrannie.

XIX. Car premierement ceulx qui eſtoient venuz d'Italie, prirent leur chemin pour s'en retourner en leurs maiſons par le travers de la Sicile, & les hommes d'armes Syracuſains, du commencement eſpierent les moyens de le pouvoir tuer ſur le chemin : mais quand ilz veirent que ſes ſoudards eſtrangers ne l'abandonnoient jamais ne luy eulx, ilz ſe partirent tous enſemble unanimement, & tirerent à toute diligence vers Syracuſe, là où ilz trouverent ceulx que le tyran

y avoit laiſſez en garniſon logez en la place de l'arcenal, qui ne ſçavoient rien de ce qui eſtoit advenu devant Gelle, & par ce moyen eſtans entrez ſans aucune reſiſtance dedans la ville, ſaccagerent le palais du tyran lequel eſtoit plein d'or & d'argent, & de toute autre richeſſe : & prenans ſa femme, la traitterent ſi mal & ſi durement, qu'il n'y eut rien dequoy Dionyſius ſe courrouceaſt tant, ne qu'il euſt tant à cueur, eſtimant que les tourments & mauvais traittements, qu'ilz avoient fait endurer à ſa femme, eſtoient la plus grande & plus ſeure fiance qu'ilz peuſſent avoir les uns des autres en leur conjuration : mais ſur l'heure de leur partement du camp, Dionyſius imaginant par le chemin ce qui pouvoit advenir de ceſte ſoudaine departie des hommes d'armes Syracuſains, choiſit des gens de pied & de cheval qu'il avoit autour de ſa perſonne ceulx qui luy eſtoient plus feaux, avec leſquelz il ſe meit incontinent en chemin vers Syracuſe à la plus extreme diligence qui luy fuſt poſſible, eſtimant qu'il ne viendroit jamais au deſſus de ces hommes d'armes Syracuſains, s'il ne faiſoit comme ilz avoient fait eulx meſmes : car il eſperoit que s'il pouvoit arriver à Syracuſe encore plus inſperéement qu'ilz n'avoient fait, qu'il pourroit facilement, les ſurprenant au deſprouveu, venir à bout de

ſon

ſon intention, comme il advint : pource que les hommes d'armes Syracuſains cuiderent que Dionyſius quand il auroit entendu leur ſoudain departement du camp, n'auroit ſceu quel party choiſir de les ſuyvre, ou de demourer avec le reſte de ſon armée. Et à ceſte cauſe penſans jà eſtre au deſſus de leur entente, alloient diſans par Syracuſe, que Dionyſius avoit fait courir un faux bruit, que les Carthaginois s'en eſtoient fouys de devant Gelle : mais qu'au contraire c'eſtoient les Syracuſains meſmes qui s'en eſtoient fouys.

XX. Dionyſius doncques ayant fait près de dixneuf lieuës de chemin, arriva environ la mynuict à la porte du quartier de la ville, qui ſe nommoit Achradine, avec environ cent chevaux, & ſix cents hommes de pied : & la trouvant fermée, feit mettre contre force fagots de cannes & de rouſeaux de marets, dont les Syracuſains uſent à cuyre la chaux, qu'ilz trouverent là tout à propos. Et pendant que ceſte porte bruſloit, ſes gens qui n'avoient peu venir ſi toſt que luy, arrivoient tousjours les uns après les autres à la file : puis quand le feu eut tout conſommé la porte, alors il entra dedans la ville avec ſes gens qui l'avoient ſuivy. Or furent un peu avant advertyz de ceſte entrée aucuns des principaux hommes d'armes Syracuſains :

Sicaniens, & que les Selinuntins, Agrigentins, Himeriens, Geloiens, & Camariniens pourroient retourner en leurs maiſons, & habiter en leurs pays, & en leurs villes ſans murailles : toutesfois en payant par chacun an un certain tribut aux Carthaginois, & que les Leontins, Meſſiniens, & tous autres Siciliens demoureroient francs & vivroient en liberté, uſans de leurs loix, & les Syracuſains ſeroient ſoubz le gouvernement de Dionyſius. Au demourant, que les priſonniers & les navires priſes durant la guerre ſe rendroient d'une part & d'autre.

XXI. Dionyſius ayant fait paix avec les Carthaginois, entendit à eſtablir & aſſeurer ſon eſtat : car il eſtima que les Syracuſains delivrez de ceſte guerre de Carthage auroient temps & loiſir de penſer à recouvrer leur liberté : & conſiderant que le quartier que lon appelle l'Iſle, eſtoit le plus fort d'aſſiete qui fuſt en toute la ville, & qui ſe pouvoit plus facilement garder, il l'environna d'une bonne groſſe muraille apart du reſte de la ville, & y feit baſtir pluſieurs groſſes & haultes tours : & oultre cela de grandz palais & logis propres à tenir la juſtice, aſſembler le conſeil, & depeſcher autres affaires publiques, des galeries & portiques ſpacieux & capables de grand nombre de peuple : & pour la retraitte de ſa perſonne en une ſoudaine emotion de

commune ; y feit auſſi edifier un chaſteau fort à merveilles : dedans le pourpris duquel il feit enfermer & comprendre l'arcenal, qui eſt ſur le petit port que lon appelle le Lac : auquel arcenal pouvoient tenir ſoixante galeres, & y avoit une porte qui fermoit, par laquelle ne pouvoit entrer qu'une galere à la fois. Puis choyſiſſant le plus beau & le meilleur de tout le territoire de Syracuſe, le departit entre ſes amys, & en donna à ceulx qui avoient charge de gens de guerre ſoubz luy : & ce qui reſta, le diſtribua par egales portions aux autres habitans de la ville, tant naturelz citoyens qu'eſtrangers venuz d'ailleurs habiter à Syracuſe, comprenant ſoubz le nom de citoyens, les ſerfz affranchyz qu'il appelloit les nouveaux bourgeois : & diſtribua ſemblablement au peuple les maiſons de la ville, exceptées celle du quartier de l'iſle, qu'il donna à ſes amys & à ſes ſoudards.

XXII. Puis quand il eut à ſon advis bien eſtably & aſſeuré ſa ſeigneurie, alors il alla contre les naturelz Siciliens *, deſirant reduire ſoubz ſon obeyſſance tous les peuples francs de la Sicile : & principalement ceulx là, pource qu'ilz s'eſtoient paravant alliez des Carthaginois encontre luy : ſi alla planter ſon camp devant

* L'année ſuivante, avant J. C. 404.

la ville des Hermeſiniens *, faiſant proviſion de toutes choſes neceſſaires pour y tenir ſiege : mais les Syracuſains qui eſtoient en ſon camp, ſe trouvans les armes en main, commencerent à faire des aſſemblées ſecrettes, eſquelles ilz s'entreblaſmoient de ce qu'ilz ne s'eſtoient joincts avec les hommes d'armes pour chaſſer le tyran. Or celuy que Dionyſius leur avoit baillé pour capitaine appellé Doricus, s'apperceut de ces parlements, & en menaſſa l'un qui parloit un peu plus audacieuſement que les autres : & celuy là luy reſpondit encore plus fierement, de ſorte que le capitaine s'approcha de luy en cholere pour le frapper : mais ſes compagnons prirent la querelle pour luy, & entrerent en telle fureur qu'ilz occirent leur capitaine ſur la place : & invitans leurs autres concitoyens au recouvrement de la liberté, envoyerent devers les hommes d'armes Syracuſains, qui s'eſtoient retirez en la fortreſſe d'Ætne : car dès le commencement que Dionyſiusu ſurpa la ſeigneurie de Syracuſe, il ſe ſauva de la ville quelque nombre de gens de cheval, qui ſe retirerent en ceſte fortreſſe d'Ætne, laquelle ilz tenoient encore alors.

XXIII. Dionyſius eſtonné de ceſte mutination des Syracuſains, leva incontinent ſon ſiege,

* Herbeſiniens, habitans d'Herbeſſe ou Erbeſſe, que Cellarius place probablement entre Agrigente & Syracuſe.

& à toute diligence reprit ſon chemin devers Syracuſe, pour y pouvoir arriver le premier. Party qu'il fut, ceulx qui s'eſtoient rebellez contre luy, eleurent pour leurs chefz ceulx qui avoient tué le capitaine Doricus, & avec les hommes d'armes qui vindrent d'Ætne, s'allerent camper devant Syracuſe au lieu que lon appelle Epipoles, pour faire la guerre au tyran, luy tenans les chemins & paſſages fermez, qu'il ne peuſt ſortir en campagne : & incontinent envoyerent devers les Regiens & les Meſſeniens, les requerir de leur vouloir aider à recouvrer leur liberté : car ces deux villes en ce temps là eſtoient fortes par mer, & pouvoient armer juſques au nombre de quatrevingts dix galeres qu'elles envoyerent alors bien vouluntiers au ſecours des Syracuſains, pour eſſaier de les remettre en leur liberté. Davantage ceulx de Syracuſe feirent crier à ſon de trompe, qu'ilz donneroient une certaine groſſe ſomme d'argent à qui occiroit le tyran : & promeirent aux gens de guerre eſtrangers qu'il avoit à ſa ſoude, de les faire bourgeois comme eulx, s'ilz ſe vouloient tourner de leur coſté contre luy : & feirent proviſion d'engins de batterie pour battre les murailles de l'iſle, auſquelles ilz donnoient tous les jours nouveaux aſſaults, & faiſoient grandes careſſes aux ſoudards eſtrangers qui ſe rendoient à eulx.

XXIV. Parquoy Dionyſius ſe voyant forclos

de la campagne, & que ſes ſoudards eſtrangers l'abandonnoient de jour en jour, aſſembla tous ſes amys pour ſe conſeiller avec eulx de ce qu'il avoit à faire : car il eſperoit ſi peu de pouvoir maintenir ſon eſtat, qu'il ne cherchoit plus comment il pourroit venir au deſſus des Syracuſains par force d'armes, ains comment il pourroit plus honorablement mourir, à ce que la ruine de ſa tyrannie en fuſt à tout le moins aucunement renommée envers la poſterité. Et adonc l'un des aſſiſtans nommé Elorides : ou comme les autres diſent, le poëte ſon * pere luy dit, que la tyrannie eſtoit une belle ſepulture : & Polyxenus ſon beau ** pere luy conſeilla qu'il montaſt ſur le plus viſte cheval qu'il euſt en ſon eſcuyrie, & qu'il s'en fouiſt ès terres que tenoient ceulx de Carthage vers les ſoudards Champenois, que Himilco y avoit laiſſez en garniſon pour la garde des lieux & places que les Carthaginois poſſedoient en la Sicile. Mais Philiſtus celuy qui depuis eſcrivit l'hiſtoire de ſes geſtes, dit adonc qu'il ne falloit point qu'il s'en fouiſt voulontairement quittant ſa ſeigneurie, ny ſur le meilleur cheval qu'il euſt en ſon eſtable : ains au contraire, qu'il falloit plus toſt qu'il

* Il faut lire dans le texte, ſon ami, &, comme quelques-uns diſent, ſon pere d'adoption.

** Son allié.

s'en feiſt tirer par force les jambes devant. Dionyſius s'arreſta à ceſte opinion, eſtant reſolu de ſouffrir toute extremité, plus toſt que de laiſſer & quitter vouluntairement ſa tyrannie.

XXV. Si envoya ſuyvant ceſte reſolution des ambaſſadeurs vers ceulx de la ville qui s'eſtoient rebellez contre luy, pour les ſupplier de luy permettre qu'il peuſt ſortir de la ville à ſeureté luy & ceulx qui eſtoient avec luy. Et en un meſme temps envoya auſſi devers les ſoudards Champenois, leur promettre tant d'argent qu'ilz en voudroient moyennant qu'ilz vinſſent aſſieger la ville de Syracuſe. Ces choſes ainſi ordonnées, les Syracuſains qui avoient donné permiſſion au tyran, qu'il peuſt ſortir de la ville avec cinq navires, s'endormirent ſur ceſte attente qu'il deuſt ſortir, & caſſerent partie des gens de guerre qu'ilz avoient à leur ſoude, comme n'eſtans plus neceſſaires à le tenir aſſiegé, ſi que leurs ſoudards s'eſcarterent de la ville çà & là parmy les champs, ne plus ne moins que ſi jà la tyrannie euſt eſté de tout poinct abolye. Et les Champenois attirez par les grandes promeſſes de Dionyſius, s'acheminerent pour aller à Syracuſe. Et premierement marcherent juſques à la ville d'Agyride, là où ilz laiſſerent tout leur bagage en depoſt entre les mains du ſeigneur de la ville : puis tirerent en toute diligence vers Syracuſe, eſtans en nombre

douze cents hommes de cheval. Et ayans en peu de temps fait le chemin, les Syracuſains furent esbahyz qu'ilz les veirent avant qu'avoit entendu qu'ilz fuſſent pour venir : au moyen dequoy ne ſe tenans point ſur leurs gardes, ilz furent ſurpris au deſprouveu, & y en eut à la premiere arrivée beaucoup de tuez par ces Champenois, leſquelz malgré eulx paſſerent à travers la ville, juſques au chaſteau du tyran : auquel tout en un meſme temps arriverent encore par mer trois cents autres ſoudards, tellement qu'il remonta de rechef en eſperance plus grande que jamais. Et au contraire les Syracuſains voyans que la tyrannie eſtoit pour ſe reſſoudre, commencerent à entrer en diſſention les uns contre les autres, voulant une partie d'iceulx que lon demouraſt enſemble dedans la ville, & que lon teinſt le tyran aſſiegé dedans ſon fort : l'autre diſant qu'il valoit mieulx rompre l'armée & abandonner la ville.

XXVI. Dionyſius eſtoit très bien adverty de ce diſcord, & feit ſortir ſur eulx ſes gens qui les chargerent au deſarroy qu'ilz eſtoient, de ſorte que facilement il les meit en route au quartier de la ville, que lon appelle Villeneufve, toutefois il n'en fut pas tué grand nombre : car Dionyſius courant çà & là à cheval, defendoit à ſes gens de tuer ceulx qui fuyoient.

Ainſi furent les Syracuſains tantoſt eſcartez çà & là parmy les champs : mais en peu d'heure il s'en rallia & raſſembla alentour des gens de cheval plus de ſept mille. Et Dionyſius après avoir fait enſepvelir & inhumer ceulx qui eſtoient morts en ceſte rencontre, envoya des ambaſſadeurs en la ville d'Ætne vers ceulx qui s'y eſtoient retirez, pour les convier de ſe rappointer avec luy, & de retourner habiter comme devant en leurs maiſons, leur promettant par ferment, qu'il ne ſe reſſentiroit jamais d'aucune choſe qu'ilz euſſent faitte ne machinée alencontre de luy, & d'iceulx aucuns qui avoient à Syracuſe leurs femmes & leurs enfans, furent contraints de ſoy fier à ſes paroles & promeſſes : mais les autres quand les ambaſſadeurs leur alleguoient l'humanité dont avoit uſé Dionyſius, en faiſant honeſtement enſepvelir les morts, reſpondirent qu'il meritoit qu'on luy en feiſt autant, & qu'ilz prioient aux dieux, que bien toſt ilz luy peuſſent rendre la pareille : mais pour cela ne ſe voulurent aucunement fier aux paroles du tyran, ains ſe teindrent en la ville d'Ætne, attendans l'opportunité & occaſion de luy pouvoir courir ſus. Ce pendant Dionyſius, ſe portoit humainement & doulcement envers ceulx qui retournoient à Syracuſe, voulant par ce moyen attraire les autres à s'en retourner

auſſi. Et au demourant après avoir remuneré les ſoudards Champenois de dons & de preſens, comme il leur avoit promis, les envoya hors de la ville, ayant leur inconſtance & deſloyauté ſuſpecte. Et eulx partans de Syracuſe, s'en allerent vers la ville d'Atelle, là où ilz feirent tant envers les habitans, qu'ilz les receurent dedans leur ville pour y habiter, & en eſtre citoyens comme eulx : mais ilz furent ſi meſchants qu'une nuict ilz aſſaillirent en trahiſon les naturelz habitans, & tuerent tous les hommes qui eſtoient en eage de porter armes, puis eſpouſerent par force leurs femmes, & par ce moyen ſe feirent ſeigneurs de la ville & du territoire d'icelle.

XXVII. Cependant les Lacédémoiens envoyerent Ariſtus l'un de leurs principaux hommes à Syracuſe, ſoubz couleur de vouloir chaſſer & oſter le tyran : mais à la verité le voulans au contraire plus toſt confirmer & augmenter, pource qu'ilz eſperoient l'obliger en ce faiſant, de telle ſorte qu'il ſeroit puis après totalement à leur devotion. Ariſtus doncques eſtant arrivé à Syracuſe, & ayant parlé & communiqué en ſecret avec Dionyſius ſur la cauſe de ſa venuë, commença à ſuſciter les Syracuſains, leur promettant de les aider à recouvrer leur liberté, puis occit luy meſme Nicoteles Corinthien, qui s'eſtoit

offert d'eſtre chef des Syracuſains en ceſte entrepriſe : & trahiſſant & accuſant ceulx qui s'eſtoient fiez à ſes paroles, rendit le tyran plus aſſeuré, & plus fort que jamais : mais auſſi acquit il tant à luy comme à ſon pays un très grand deshonneur, pour avoir fait une ſi laſche & ſi meſchante trahiſon. Cela fait, le tyran Dionyſius trouva moyen d'envoyer les Syracuſains aux champs pour faire les moiſſons : & pendant qu'ilz eſtoient hors de la ville, alla luy meſmé par les maiſons, où il oſta les armes à tous ceulx qui en avoient : puis feit environner ſon chaſteau d'une autre ſeconde muraille, feit baſtir vaiſſeaux, aſſembla grand nombre de ſoudards eſtrangers qu'il teint touſjours depuis à ſa ſoude : & brief feit toute autre proviſion qui pouvoit ſervir à l'eſtabliſſement, & à l'aſſeurance de ſa tyrannie, comme celuy qui jà par effect avoit eſprouvé, que les Syracuſains eſtoient pour faire & ſouffrir toutes choſes, à fin de ne ſervir point.

XXVIII. Dionyſius après avoir fait paix avec les Carthaginois, & appaiſé les mutinations qui s'eſtoient eſmeuës encontre luy, tourna ſes penſées à taſcher de conquerir les villes Chalcidienes *,

* C'eſt-à-dire, les villes fondées par les Chalcidéens d'Eubée, ſçavoir, Zancle, Naxos, Léontium, Catane, Eubée, Myles, Himère, Callipolis.

qui eſtoient voiſines de ſon eſtat, comme celle de Catane, celle de Naxe, & celle des Leontins, deſirant fort s'en emparer, pource qu'elles confinoient toutes au territoire de Syracuſe, & qu'elles luy apportoient pluſieurs grandes commoditez pour pouvoir s'eſlargir, & accroiſtre ſa ſeigneurie. Mais avant toute autre œuvre, il mena ſon armée devant la ville d'Ætne qu'il emporta incontinent, pource que les bannyz qui la tenoient, n'eſtoient pas forts aſſez pour la pouvoir defendre contre une ſi groſſe puiſſance que la ſiene. Au partir de là il s'en alla devant celle des Leontins, & planta ſon camp le long de la riviere de Terie : & ayant premierement ordonné ſes gens en bataille, envoya puis un herault à ceulx de la ville, les ſommer de la luy rendre, eſperant qu'il les eſtonneroit, quand ilz verroient une ſi belle & ſi groſſe armée en battaille venuë à leur dommage. Toutesfois les Leontins ne s'en effroyerent point autrement, ny ne voulurent obeir à ſa ſommation : ains ſe preparerent & ſe prouveurent de toutes choſes neceſſaires à ſouſtenir le ſiege & attendre l'aſſault. Et Dionyſius n'ayant point pour lors en ſon camp d'engins de batterie pour la battre : & eſtimant qu'il n'eſtoit point expedient de l'aſſieger, après avoir couru, pillé & fourragé tout leur plat pays, ſe partit de là prenant ſon chemin vers les villes

des naturelz Siciliens, monſtrant ſemblant de leur vouloir faire la guerre, à celle fin que ceulx de Catane & de Naxe, voyans la guerre divertye ailleurs, ſe teinſſent moins ſur leurs gardes, & en devinſſent plus nonchalans à ſe prouveoir pour la guerre.

XXIX. Eſtant doncques près la ville d'Enne, il meit en teſte à Aimneſtus citoyen d'Enne, qu'il entrepriſt de ſoy faire ſeigneur de ſon pays, luy promettant de luy tenir la main, & l'aydet à conduyre ceſte entrepriſe à effect : ce que Aimneſtus entreprit, & veint au deſſus de ſon intention : mais s'eſtant empaté de la ville, il n'y voulut pas laiſſer entrer, ny y recevoit dedans le tyran Dionyſius : dequoy eſtant griefvement indigné, il changea ſoudain de voulunté, & commença à ſuader aux Enneiens de chaſſer ce nouveau tyran : & à ſa ſuſcitation le peuple accourut un jour en armes ſur la place, criant liberté, liberté : de maniere que toute la ville ſe ſoubleva contre le tyran. Et Dionyſius entendant les nouvelles de ceſte rebellion, prit avec luy quelque nombre de ſes plus feaux amys, avec leſquelz il ſe coula ſecrettement dedans la ville par un endroit, qui eſtoit preſque deſert, tant il eſtoit mal habité : & entré qu'il y fut, prit au corps Aimneſtus, qu'il livra entre les mains des Enneiens, pour en faire punition telle comme

ilz adviſeroient. Puis ſans attenter autre choſe, ſortit de la ville : ce qu'il feit non pour aucun zele qu'il euſt à la juſtice, ny pour talent qu'il euſt de ne faire point tort à autruy, mais pour invitet les autres villes à ſe fier en luy.

XXX. Au partit de là il alla devant la ville des Erebitains *, penſant la prendre d'aſſault : mais n'y ayant peu rien faire, il feit paix avec eulx, & mena ſon armée devant Catane, pour ce que Arceſilaus qui eſtoit capitaine des Cataniens, luy avoit promis de la luy trahir : & ſuyvant ſa promeſſe le meit dedans environ la mynuict. Par ce moyen Dionyſius eſtant devenu ſeigneur de Catane, oſta les armes aux habitans d'icelle, & y laiſſa bonne & groſſe garniſon dedans. Cela fait, Procles capitaine des Naxiens, gaigné ſemblablement par les grandes offres & promeſſes de Dionyſius, luy livra auſſi la ville entre ſes mains. Dionyſius de ſon coſté luy teint auſſi bien amplement ce qu'il luy avoit promis, & luy ſauva tous ceulx qui eſtoient ſes amys ou parens : mais au demourant feit tous les autres citoyens eſclaves, & abandonna leurs biens à ſaccaget & piller à ſes gens : puis demolit les murailles & maiſons de la ville juſques aux fondements. Autant en feit il après à ceulx de

* Herbita dans le cœur de la Sicile, auprès des monts Héréens.

Catane, & vendit en Syracuſe les priſonniers à l'encan, comme ſerfz & eſclaves. Et quant aux terres des Naxiens, il en feit preſent aux Siciliens, qui eſtoient leurs plus proches voiſins, & donna la ville de Catane aux ſoudards Champenois pour s'y habituer. De là il mena ſon armée devant celle des Leontins, laquelle il environna tout alentour avec ſon camp : puis envoya ſommer ceulx de dedans par un herault, qu'ilz euſſent à luy rendre la ville, & qu'il leur offroit tous droitz & privileges de bourgeoiſie en Syracuſe, s'ilz y vouloient aller habiter. Les Leontins voyans qu'ilz ne pouvoient eſperer ſecours de part quelconque, & ſe mettans devant les yeulx les miſeres & calamitez des Naxiens & Cataniens, ſe trouvoient fort eſpouventez, craignans de tumber en meſmes inconveniens : & pour ceſte cauſe obeyſſans à la neceſſité du temps, abandonnerent leur propre ville pour aller demourer à Syracuſe.

XXXI. Ce pendant Dionyſius, voyant que les affaires de ſon eſtat luy eſtoient ſuccedées à ſon plaiſir, ſe delibera de faire la guerre aux Carthaginois : mais pource que ſon equippage n'eſtoit pas preſt, il teint ſecret à luy meſme ceſtuy ſien deſſeing, pendant qu'il alloit prouvoyant à tous les dangers & inconveniens, qu'il imaginoit luy en pouvoir advenir. Parquoy ſe ſouvenant

ſouvenant qu'en la guerre des Atheniens, la ville avoit eſté par eulx environnée de murailles tout alentour, depuis un coſté de la mer juſques à l'autre, craignant de tumber encore en pareil inconvenient, & que par ce moyen, il ne fuſt forclos de pouvoir yſſir en campagne, pour y obvier, il conſidera que le lieu que lon appelle Epipoles, eſtoit d'aſſiette fort propre pour ſecourir ou endommager la ville de Syracuſe, & en ayant communiqué avec des maiſtres architectes & ingenieurs, reſolur ſuyvant leur advis de fortifier, & ceindre de murailles tout alentour laditte place d'Epipoles, meſmement alendroict qui repond au quartier de la ville, où maintenant eſt aſſiſe la fabrique que lon appelle Hexapyle. Ce lieu regarde le ſeptentrion, & eſt le plus hault, & le plus droir, couppé tout alentour, tellement qu'il eſt bien difficile d'y monter par le dehors. Ceſte reſolution priſe, à celle fin que la ſtructure des murailles, fuſt plus promptement achevée, il feit aſſembler les payſans des champs, tous hommes francs & libres, deſquelz il choyſit juſques aux nombre de ſoixante mille, qui ſe trouverent plus idoines à ce qu'il avoit intention de faire: puis diſtribua entre eulx le pourpris qu'il vouloit environner de murailles, ordonnant à chaſque douze vingts pas de long un maiſtre ingenieur, pour la ſuperintendence & conduitte de

l'ouvrage : & des maſſons & maneuvres pour les ſervir, juſques au nombre de deux cents : oultre leſquelz y avoit encore un autre nombre infiny de ceulx qui tiroient la pierre des carrieres : & pour la conduyre ès lieux où elle faiſoit beſoing, avoit fait amas de ſix mille paires de bœufz : de ſorte que c'eſtoit choſe merveilleuſe à veoir une ſi grande multitude d'ouvriers beſongnans & travaillans à l'envy les uns des autres, à qui plus toſt auroit achevé ſa taſche : car pour les inciter à beſongner plus diligemment, Dionyſius avoit propoſé de grands pris à ceulx qui auroient les premiers achevé, ſepareement aux ingenieurs, & aux maſſons auſſi, & juſques aux maneuvres. Et oultre tout cela, luy meſme eſtoit continuellement preſent à les veoir beſongner, avec ſes amys, tant que le jour duroit : & non ſeulement les ſollicitoit, mais leur aidoit, mettant luy meſme la main à l'œuvre aux endroitz où il voyoit qu'il y avoit plus d'affaire, en depoſant la gravité de ſeigneur, & ſe rendant comme pair & compagnon à ceulx qui travailloient, prenant autant de peine que piece des ouvriers : ce qui leur engendroit une grande emulation, & telle que pluſieurs d'iceulx ne ſe contentoient pas de beſongner tout le long du jour, ains y adjouxtoient encore grande partie de la nuict, tant ilz avoient grande envie

d'achever les premiers ce qui leur eſtoit ordonné. Si fut l'ouvrage tellement ſollicité, que dedans l'eſpace de vingt jours, contre l'opinion & l'eſperance de tout le monde, la muraille fut toute achevée : laquelle comprenoit peu moins de deux lieuës de tour, ayant haulteur competente, & eſpeſſeur telle, qu'elle n'eſtoit point prenable de force : car elle eſtoit remparée de force tours groſſes & haultes, baſtyes de gros quartiers de pierre, de quatre piedz de long, bien taillez & bien maſſonnez, & mis en œuvre.

XXXII. Les Regiens extraits & deſcenduz des Chalcidiens, voyoient mal vouluntiers l'accroiſſement que prenoit tous les jours le tyran Dionyſius : car il avoit reduit en ſervitude les Cataniens & les Naxiens qui eſtoient leurs parens, ce qui les tenoit en merveilleuſe crainte, doubtant qu'il ne leur en prit tout autant : ſi furent d'advis de luy commencer la guerre de bonne heure *, avant qu'il devint ſi puiſſant, qu'il n'y euſt du tout plus d'ordre de luy reſiſter. A quoy faire les inciterent encore davantage les bannyz de Syracuſe, dont la plus grand part ſe trouvoit lors à Rege, où ilz ne faiſoient autre choſe tous les jours que preſcher les Regiens, leur remonſtrans que tous les Syracuſains univer-

* La ſeconde année de la quatre-vingt-quinzieme olympiade, avant J. C. 399.

ſellement n'attendoient autre choſe que quelque occaſion pour ſe ſoublever contre le tyran. Si que finablement les Regiens eleurent des capitaines, ſoubz la conduitte deſquelz ilz meirent aux champs ſept mille hommes de pied, avec ſix cents chevaux & huit galeres : leſquelz paſſans le deſtroit du fat de Meſſine, perſuaderent aux chefz & aux gouverneurs de la ville, de vouloir participer à ceſte guerre, diſans que ce leur eſtoit une grande vergongne, de ſupporter, qu'à leur veuë, deux des villes Grecques fuſſent ainſi du tout ruinées ou aſſervies par un tyran. Les gouverneurs de Meſſine s'y eſtans conſentiz, ſans en avoir demandé la voulunté du peuple, meirent auſſi leurs gens aux champs, qui eſtoient quatre mille hommes de pied, & quatre cents chevaux, avec quatre galeres. Mais quand ceſte trouppe eut marché enſemble juſques aux confins du territoire de Meſſine ſeulement, il ſe leva une ſedition entre les ſoudards par la ſuggeſtion d'un nommé Laomedon Meſſenien, qui feit une harangue aux ſoudards, leur remonſtrant qu'ilz ne devoient point commencer la guerre à Dionyſius, attendu qu'il ne les avoit aucunement offenſez. Les ſoudards entendans ces parolles, avec ce que le peuple n'avoit point authoriſé ny confirmé l'entrepriſe de ceſte guerre, furent incontinent perſuadez : & abandonnans leurs capi-

taines, s'en retournerent chacun à leur maiſon. Et les Regiens voyans que ceulx de Meſſine avoient ainſi rompu leur camp, & conſiderans qu'ilz n'eſtoient pas au demourant fortz aſſez pour combattre eulx ſeuls le tyran, s'en retournerent auſſi tout court à Rege: mais Dionyſius ſi toſt qu'il ſentit le vent de ce mouvement des Regiens alencontre de luy, mena ſon armée juſques aux confins de Syracuſe, attendant la venue de ſes ennemys. Et eſtant adverty comme ilz s'eſtoient retirez, s'en retourna auſſi à Syracuſe. Depuis les Regiens & les Meſſeniens enſemble ayans envoyé devers luy pour traitter appointement, il eſtima que l'amytié de ces deux citez luy eſtoit expediente, & feit paix avec eulx.

XXXIII. Eſtant doncques Dionyſius aſſeuré de ce coſté là, & conſiderant que pluſieurs Grecs de la Sicile s'enfuyoient ès terres qui eſtoient ſoubz l'obeyſſance des Carthaginois, & qu'il y avoit des villes toutes entieres qui y tranſportoient leurs biens: il eſtima que tant comme il auroit paix avec eulx, pluſieurs de ſes ſubjects auroient voulunté de faire le ſemblable: mais ſi une fois il leur commençoit la guerre, que au contraire ceulx que les Carthaginois auroient conquis & aſſerviz par armes, ſe tourneroient de ſon coſté. Davantage il avoit nouvelle que les

Carthaginois s'eſtoient beaucoup morts de peſte : & à ceſte cauſe eſtima que c'eſtoit le poinct propre de l'occaſion pour leur commencer la guerre : mais neantmoins il voulut que premierement toutes choſes neceſſaires pour la continuer fuſſent preſtes : car il penſa bien que la guerre ſeroit longue, ayant à faire au plus puiſſant peuple qui euſt empire ny domination en Europe. Si feit incontinent aſſembler par commandement tous les ouvriers & artiſans des villes à luy ſubjettes, & en attira des autres tant de la Grece que de l'Italie : & encore des villes meſmes & des terres qui eſtoient ſoubz les Carthaginois, par grands ſalaires qu'il leur propoſa : & ce pour faire forger force harnois, force traits & armes offenſives & defenſives de toutes ſortes, faire baſtir grand nombre de galeres à trois & à cinq rames pour banc, n'ayant encore jamais juſques à ce temps là eſté baſty galere qui euſt cinq rames pour banc. Ainſi ayant aſſemblé une fort grande multitude d'ouvriers, il les diviſa & diſtribua par meſtiers, à chacun deſquelz il ordonna un des plus notables perſonnages de la ville qui euſt l'œil & la ſuperintendence ſur les ouvriers d'iceluy, propoſant de beaux & grands prix à ceulx qui forgeroient les plus belles armes, & ſi ne leur diviſa pas ſeulement les ſortes d'armes qu'il vouloit qu'ilz forgeaſſent, mais leur en donna encore les

moules & les formes : parce que les ſoudards eſtrangers qu'il avoit à ſa ſoude, eſtoient gens ramaſſez de diverſes nations : & vouloit que chacun s'armaſt à ſa guiſe, & à la mode de ſon pays, eſtimant que ſon exercite par ce moyen en ſeroit plus formidable à veoir, & meilleur au beſoing, quand chacun des ſoudards auroit les armes, dont il auroit appris & accouſtumé de combattre.

XXXIV. Les Syracuſains obeyſſoient en cela fort vouluntiers, & ſecondoient l'intention de Dionyſius, tellement que lon forgeoit par toute Syracuſe armes & harnois en merveilleuſe diligence : car non ſeulement ès portiques & cloiſtres des grandes egliſes, aux lices où la jeuneſſe s'exercite, aux galeries qui ſont autour de la place, tout eſtoit plein d'ouvriers beſongnans : mais encore oultre tous ces lieux publiques, ès meilleures & plus nobles maiſons privées de la ville on forgeoit de toutes ſortes d'armes. Et fut alors trouvé à Syracuſe l'engin à tirer gros traits maſſifz, & groſſes pierres au loing, que les Grecs appellent catapulte, pour le concours de tant de bons & excellents maiſtres qui s'eſtoient aſſemblez en un meſme lieu. Car le grand ſalaire que leur offroit le tyran, les y faiſoit accourir de tout loing : & quand ilz y eſtoient arrivez, les riches prix qu'il propoſoit à ceulx qui beſongne-

roient le mieulx & le plus diligemment, les forceoit de travailler ardemment : oultre ce que tous les jours luy meſme en perſonne les alloit veoir beſongner les uns après les autres, diſant tousjours quelque bonne parole en paſſant à chacun, & faiſant tousjours quelque preſent à ceulx qu'il congnoiſſoit plus aſpres à la beſongne, juſques à les appeller quelques fois à menger avec luy à ſa table. Au moyen dequoy ces armeuriers & autres artiſans travailloient à l'envy les uns des autres, en ſi grande diligence qu'il n'eſt poſſible de plus : & alloient tous les jours imaginans nouvelles ſortes de traits, de baſtons, & de harnois, & de engins à tuer ou à battre, qui n'eſtoient point encore en uſage, & pouvoient grandement ſervir à la guerre. Et fut lors premier, comme nous avons jà dit, que lon commença à baſtir galere à quatre & à cinq rames pour banc, ce que lon n'avoit encore jamais veu au monde. Et entendant Dionyſius que la premiere galere à trois rames pour banc avoit eſté edifiée à Corinthe, il s'efforcea de faire qu'en la ville deſcendue & derivée d'icelle, fuſt auſſi inventée la maniere d'en baſtir encore de plus grandes : parquoy ayant eu permiſſion de tirer d'Italie tant de bois qu'il voulut, il envoya la moytié de ſes bucherons & charpentiers en la montaigne d'Ætne, qui en ce temps là eſtoit pleine de pins & de

ſapins, & l'autre moytié en Italie pour tailler les arbres, ayant fait proviſion de force charroy pour les tirer juſques en la mer, pour en faire des ratteaux, & auſſi de force barques, & de mariniers, & gens de rame pour les remorquer & tirer en toute diligence juſques à Syracuſe : là où ſi toſt qu'il euſt aſſemblé quantité ſuffiſante de marrien *, il commença à fonder plus de deux cents corps de galeres toutes neufves, & à refaire les vieilles qui eſtoient cent & dix. Et tout en un meſme temps feit auſſi edifier magnifiquement tout de neuf, alentour du port qui eſt maintenant, des loges & halles pour loger à l'abry les galeres juſques au nombre de cent ſoixante : deſquelles loges chacune eſtoit ſi ſpacieuſe & ſi large, qu'il y avoit aſſez lieu pour heberger deux galeres : & ſi feit raccouſtrer celles qui y eſtoient auparavant, juſques au nombre de cent cinquante : tellement que de veoir baſtir tant de vaiſſeaux & tant d'edifices tout enſemble en un meſme lieu, cela apportoit un grand esbahiſſement à ceulx qui le regardoient. Car qui euſt conſideré la diligence dont on uſoit à edifier les vaiſſeaux, il euſt penſé que toute la Sicile euſt eſté embeſongnée après : & qui euſt eſté veoir beſongner les ouvriers qui travailloient à faire les harnois, les armes, & les engins de

* Bois de conſtruction.

batterie, il euſt eſtimé que toute ceſte infinie multitude de maiſtres & d'ouvriers, n'euſt eſté empeſchée à autre choſe : car la diligence dont on y uſa fut ſi grande, que lon y forgea cent quarante mille boucliers & eſcus, & autant ou environ d'eſpées, de dagues, d'armets, & de ſalades : & y forgea lon auſſi des halecrets, cuiraſſes & brigandines de toutes ſortes, fort bien trempez & ingenieuſement entaillez & labourez, juſques au nombre de plus de quatorze mille, leſquelz il avoit intention de departir & diſtribuer à ſes hommes d'armes, ſes capitaines & chefz de bandes de ſes gens de pied, & auſſi aux ſoudards qu'il avoit ordonnez pour la garde de ſa perſonne : auſſi y feit on de groſſes arbaleſtes & machines de batterie de toutes ſortes, & de toutes eſpeces de traits & fleſches une quantité incroyable & ineſtimable. Or quant aux galeres, pour les armer de pilotes, mattelots & galiots, la ville de Syracuſe en fourniſſoit la moytié : & ſur l'aurre moytié eſtoient hommes eſtrangers à qui Dionyſius donnoit ſoude.

XXXV. Et quand tout l'equippage de ces vaiſſeaux, de ces armes & harnois fut preſt, incontinent il commença à amaſſer ſon armée : car il ne la vouloit pas aſſembler long temps avant qu'il fuſt preſt à ouvrir la guerre, à fin d'eſpargner la depenſe. Si feit enroller & diſtribuer

par bandes tous ceulx de Syracuſe, qui eſtoient en aage & en diſpoſition de porter armes : & ſemblablement feit auſſi venir de toutes les autres villes à luy ſubjettes, ceulx qui pouvoient eſtre idoines à la guerre : puis aſſembla encore d'autres gens de guerre de toute la Grece, ſpecialement des Lacedemoniens : leſquelz deſirans que ſon eſtat allaſt en accroiſſant, luy ottroyerent permiſſion de lever gens de guerre en leur pays en tel nombre que bon luy ſembleroit. Brief ſon intention eſtant d'aſſembler ſoudards eſtrangers de toutes pieces, & de pluſieurs diverſes nations, il trouva par tout gens qui luy obeyrent, pour la grandeur de la ſoude & des preſens qu'il leur promettoit.

XXXVI. Et pource que la guerre qu'il pretendoit ouvrir, eſtoit de très grande conſequence, il faiſoit toutes les gracieuſetez & courtoyſies, dont il ſe pouvoit adviſer, aux villes de la Sicile, pour gaigner leur bienveuillance : meſmement à ceulx de Meſſine & de Rege, qui ſont vis à vis l'une de l'autre, ſur le deſtroit qui ſepare la Sicile de l'Italie : pour autant que voyant qu'ilz avoient aſſez puiſſante armée toute preſte à mettre en œuvre, il craignoit que ſoudain qu'ilz verroient les Carthaginois paſſez en la Sicile, ilz ne ſe joigniſſent avec eulx : & de quelque coſté que ces deux citez ſe fuſſent alliées,

elles eſtoient pour adjouxter un grand poids à la balance, pour faire incliner la victoire en celle part. Ce que Dionyſius conſiderant en luy meſme avec grande ſollicitude, alloit imaginant tout ce qu'il pouvoit pour les gaigner : ſi donna aux Meſſeniens une grande quantité de terres prochaines aux leurs, taſchant à acquerir leur grace par telz moyens : & envoya des ambaſſadeurs vers les Regiens, les prier de vouloir faire alliance de mariage avec luy, en luy donnant pour femme une fille de leur ville, leur promettant de leur conquerir les terres, qui eſtoient autour d'eulx, pour eſtendre & eſlargir les bornes de leurs confins. Car ayant ſa premiere femme fille de Hermocrates, eſté tuée à la premiere mutination, quand les hommes d'armes de Syracuſe ſe rebellerent contre luy, il deſiroit en eſpouſer une autre pour en avoir des enfans : penſant que l'amour qu'on leur porteroit, ſeroit l'un des meilleurs & plus ſeurs moyens qu'il pourroit avoir, pour conſerver & maintenir ſon eſtat. Si fut le peuple de Rege aſſemblé en conſeil, pour deliberer ſur ceſte affaire : & ayant eſté la choſe diſputée & debattue par pluſieurs harengues en une part & en autre, finablement les Regiens conclurent qu'ilz n'accepteroient point ceſte alliance.

XXXVII. Parquoy Dionyſius ſe voyant deſ-

cheu de ceſte ſiene attente, envoya pour ce meſme effect devers les Locriens : leſquelz acceptans ſon alliance, luy envoyerent pour femme Doride * fille de Xenetus, qui pour lors eſtoit le plus notable citoyen qui fuſt en la ville de Locres : & peu de jours avant les nopces, Dionyſius envoya à Locres une galere à cinq rames pour banc, la premiere de ceſte ſorte qui flotta oncques en mer, ſumptueuſement parée & accouſtrée de toutes ſortes de parements d'or & d'argent, pour ſur icelle amener ſon eſpouſée, laquelle il logea dedans ſon chaſteau : & quant & quant en eſpouſa encore une autre de la ville meſme de Syracuſe, la plus noble qui y fuſt, nommee Ariſtomaché, à laquelle il envoya un riche charriot, trainné par quatre beaux chevaux blancs : & ſur iceluy la mena en ſa maiſon paternelle, & les ayant toutes deux eſpouſées, preſque en un meſme jour, il fut pluſieurs jours à ne faire continuellement autre choſe que bancquetz & feſtins, tant à ſes gens de guerre, comme auſſi à la plus grande partie des citoyens de Syracuſe : car il avoit jà depoſé celle premiere amertume & aigreur de tyran, & l'ayant changée en courtoyſie & doulceur, il traittoit plus humainement ſes ſubjets, n'en faiſant plus mourir

* Doris; la troiſieme année de la quatre-vingt-quinzieme olympiade, avant J. C. 398.

ny n'en banyſſant plus, comme il avoit fait au commencement.

XXXVIII. Peu de jours après ſes nopces, il feit aſſembler le peuple de Syracuſe, & les enhorta de commencer la guerre aux Carthaginois, leur remonſtrant comme ilz eſtoient ennemys mortelz de tous les Grecs univerſellement, & ſpeciallement de ceulx qui eſtoient habitans en la Sicile, leſquelz ilz eſpioient par toutes voyes pour les renger & reduyre ſoubz leur obeyſſance, & que ſi pour le preſent ilz ne remuoient rien, que ce n'eſtoit ſinon pour la groſſe peſtilence qui les travailloit, & avoit exterminé & conſommé la meilleure & plus grande partie de tout le peuple de la Libye : mais ſi toſt qu'ilz en ſeroient delivrez, & qu'ilz ſe ſeroient un peu revenuz, ilz ne faudroient pas d'attenter à mettre en execution leur mauvaiſe voulunté contre tous les habitans de la Sicile, comme ilz l'avoient de long temps projetté, & pourtant diſoit il qu'il valloit mieulx puis que faire le falloit, ou toſt ou tard, leur commencer la guerre lors qu'ilz eſtoient affoiblyz que d'attendre à quand ilz ſe ſeroient refaits : & davantage leur alloit alleguant que ce leur eſtoit grande honte, de ſouffrir des villes Grecques auprès d'eulx, à leur veuë eſtre aſſervyes par des Barbares : & que d'autant qu'elles deſiroient recouvrer leur liberté,

d'autant plus vouluntiers ſe rendroient elles à eulx, ſi toſt qu'elles verroient la guerre ouverte. Pluſieurs autres raiſons leur meit il encore en avant, leſquelles tendoient toutes à ce meſme propos, que les Syracuſains receurent & approuverent facilement, car ilz ne deſiroient pas moins que luy ceſte guerre : premierement pource qu'ilz hayſſoient les Carthaginois, à cauſe meſmement que pour la crainte d'eulx ilz avoient eſté contraints de ſe ſoubmettre au tyran : & puis ilz eſperoient que Dionyſius les traitteroit plus doulcement tant qu'il auroit crainte d'un coſté de ſi puiſſans ennemys, & de l'autre de la rebellion de ceulx qu'il tenoit par force aſſervyz : & principalement pource qu'ilz avoient eſperance qu'ayans les armes en main, ſi l'occaſion ſe preſentoit, ilz ſeroient encore pour recouvrer un jour leur liberté.

XXXIX. Eſtant doncques la guerre arreſtée, & conclue en ceſte aſſemblée, Dionyſius leur donna congé de courir ſur aux Pheniciens, & de piller leurs biens : car il y en avoit bon nombre, qui traffiquoient & qui demouroient à Syracuſe, & y avoient beaucoup de biens : meſmement pluſieurs marchans avoient leurs navires dedans le port toutes chargées de marchandiſes, que ceulx de Syracuſe ſaccagerent, & emporterent en leurs maiſons çà & là : autant

en feirent les autres Siciliens, leſquelz tout en un meſme temps chaſſerent les Phèniciens & Carthaginois qui s'eſtoient habituez en leurs terres, & pillerent leurs biens : car encore qu'ilz euſſent en haine l'uſurpation de ſeigneurie, & la tyrannie de Dionyſius, ilz eſtoient neantmoins bien contens d'eſtre de ſon coſté en ceſte guerre, contre ceulx de Carthage, tant ilz les hayſſoient à cauſe de leur cruaulté & inhumanité. Tellement que les villes meſmes Grecques, qui eſtoient ſoubz leur domination, ſi toſt que Dionyſius leur euſt ouvertement declaré la guerre, monſtrerent auſſi le maltalent, & la haine qu'elles avoient contre eulx : car non ſeulement elles pillerent & roberent leurs biens : mais davantage à ceulx qu'elles peurent ſaiſir au corps, leur feirent en leurs perſonnes tous les excès & oultrages qu'il eſt poſſible de faire, ſe ſouvenans encore des injures & villainies qu'ilz leur avoient fait endurer, lors que par fortune de guerre elles eſtoient tumbées ſoubz leurs mains.

XL. Dionyſius ayant ſon equippage pour ouvrir la guerre tout preſt, envoya un herault à Carthage, avec une miſſive addreſſant au Senat, en laquelle eſtoit contenu, comment les Syracuſains avoient arreſté en leur conſeil, de faire la guerre aux Carthaginois, s'ilz ne ſe vouloient

vouloient departir des villes Grecques, qu'ilz occupoient en la Sicile, & ne les laiſſoient en pleine liberté. Le herault ſuyvant ſa commiſſion feit voile en Affrique, & arrivé qu'il fut à Carthage, preſenta ſa lettre de defiance au ſenat, laquelle ayant eſté premierement ouverte, & leuë devant le ſenat, & puis après devant le peuple, meit les Carthaginois en grande perplexité touchant ceſte guerre, pource que d'un coſté la peſtilence avoit emporté un nombre infiny de leur peuple, & d'autre coſté ilz n'eſtoient point armez ny preſts de choſe quelconque, & neantmoins ſe reſolurent d'attendre la fortune, pour veoir à l'effect quelle ſeroit l'intention des Syracuſains : & ce pendant envoyerent quelques uns des principaux hommes du ſenat avec force argent, pour lever gens de guerre ès pays & provinces de l'Europe. Mais en ces entrefaites, Dionyſius avec le peuple de Syracuſe, & ſa trouppe de ſoudards eſtrangers, & le ſecours des villes alliées & confederées de Syracuſe, ſe meit aux champs *, & prit ſon chemin vers la ville d'Eryce, pource que non gueres loing de la montaigne, ſur laquelle ſiet la ville d'Eryce, eſt la ville de Motye **, jadis fondée & peuplée par les Carthaginois, laquelle

* La quatrieme année de la 95e olympiade, avant C. J. 397.
** A la côte ſud-oueſt de la Sicile.

leur ſervoit de fort & de retraitte contre toute la Sicile. Au moyen dequoy Dionyſius eſtimoit que s'il la pouvoit prendre, il n'auroit pas peu d'avantage ſur ſes ennemys, & par le chemin il recueuilloit tousjours ceulx qui accouroient à luy à la foule des villes Grecques, & les fournyſſoit d'armes : car tous generalement ſe venoient rendre en ſon camp, avec bonne devotion de bien combatre, pour la rancune qu'ilz portoient aux Carthaginois & à leur violente domination, & auſſi pour l'ardent deſir qu'ilz avoient de recouvrer leur liberté perdue. Or les premiers qui ſe vindrent rendre à luy, furent les Camariniens, & puis les Geloiens, & les Agrigentins : après leſquelz il envoya auſſi querir les Himeriens, qui eſtoient loing de ce quartier là, tout à l'oppoſite de la Sicile : & en paſſant attira auſſi les Selinuntins, & feit tant par ſes journées qu'il arriva devant la ville de Motye, avec toute ſon armée, qui eſtoit de quatre vingts mille combattans à pied, & plus de trois mille chevaux, de galeres & vaiſſeaux à rame peu moins de deux cents, accompagnées de groſſes naves de charge pleines de toutes ſortes d'engins de batterie, & de toute munition neceſſaire à un camp, juſques au nombre de cinq cents ou environ. Les Eryciens voyans une ſi groſſe puiſſance, s'eſtonnerent :

à raiſon dequoy, joinct auſſi la malveuillance qu'ilz portoient à ceulx de Carthage, ſe tournerent incontinent du coſté de Dionyſius.

XLI. Mais ceulx de Motye, attendans ſecours de Carthage, ne s'effroyerent point, ains ſe preparerent ſoigneuſement pour attendre & ſouſtenir le ſiege, pource qu'ilz ſçavoient bien que les Syracuſains ne deſiroient rien plus que de ſaccager leur ville, à cauſe qu'elle eſtoit & avoit touſjours eſté très loyale & fidele à la ſeigneurie de Carthage. Ceſte ville eſt ſituée dedans une petite iſlette de la Sicile, diſtante de terre ferme peu moins d'une petite demye lieuë, baſtye ſuperbement & magnifiquement à merveilles, tant en beaulté qu'en grande quantité de belles maiſons & ſumptueux edifices, pour l'opulence & richeſſe grande des habitans d'icelle : & y avoit une chauſſée eſtoitte qui prenoit depuis la ville juſques à la coſte de la Sicile, laquelle chauſſée les Motyeiens alors trencherent, à fin que les ennemys ne peuſſent par là faire leurs approches de la ville : mais Dionyſius avec ſes maiſtres ingenieurs & architectes ayant viſité la place & l'aſſiette d'icelle, feit incontinent remplir de terre les trenchées que les ennemys y avoient faittes, pour luy coupper le chemin, & ſi feit faire encore d'autres levées pour approcher la ville par plus d'en-

droits : & quant à ſes galeres, les feit tirer en terre le long de l'emboucheure du port : mais quant aux autres vaiſſeaux de charge, il les teint à l'ancre le long de la rade : & pendant que ces ouvrages qu'il avoit deviſez ſe faiſoient, laiſſa Leptines ſon admiral pour y avoir l'œil, & luy avec le reſte de ſon armée, s'en alla contre les autres villes qui tenoient le party des Carthaginois : entre leſquelles les Sicaniens redoubtans ſa grande puiſſance, ſe joignirent avec les Syracuſains, & de toutes les autres villes n'y en eut que cinq qui demouraſſent fermes en l'amytié, & obeyſſance des Carthaginois, c'eſt aſſavoir Ancyre, Soles, Egeſte, Panorme & Entelle : & quant aux Solentins, Panormitains, & aux Ancyreiens, Dionyſius courut & gaſta toutes leurs terres, juſques à coupper & arracher les arbres : mais quant à Egeſte & Entelle, il alla mettre le ſiege devant, & les environna tout alentour de ſon armée, leur faiſant continuellement donner nouveaux aſſaults, pour taſcher de les emporter par force, voylà où en eſtoit le tyran Dionyſius.

XLII. De l'autre coſté Himilco * capitaine general de ceulx de Carthage, eſtoit après à lever gens de tous coſtez, & à faire toutes autres proviſions requiſes & neceſſaires à la guerre :

* La même année.

mais ce pendant il envoya ſon admiral avec dix galeres ſeulement, & luy commanda que prenant la routte de Syracuſe, il allaſt ſecrettement une nuict mettre le feu dedans les galeres & vaiſſeaux qui eſtoient demourez ſur le port: ce qu'il feit, ayant eſperance que cela ſeroit cauſe de faire quelque ſeparation & diſtraction des forces de Dionyſius, pource qu'il ſeroit contraint de renvoyer partie des galeres qu'il avoit avec luy à Syracuſe, pour la garde & defenſe d'icelle. L'admiral executant ce qui luy eſtoit commandé promptement & diligemment, arriva la nuict au port de Syracuſe ſans que perſonne s'en doubtaſt: & aſſaillant les vaiſſeaux qui eſtoient à l'ancre dedans le port, ou en chantier ſur le bord, les gaſta ou bruſla preſque tous: puis cela fait, ſe retira incontinent à Carthage. Et Dionyſius après avoir bruſlé & deſerté tout le plat pays qui eſtoit ſoubz l'obeyſſance des Carthaginois, & avoir reſſerré les habitans dedans les murailles de leurs places fortes, ramena toute ſon armée devant la ville de Motye, eſperant que ſi toſt que celle là ſeroit priſe, toutes les autres ſe rendroient incontinent. Si renforcea le nombre des pionniers qui beſongnoient aux ouvrages qu'il avoit ordonnez, & feit combler le deſtroit d'entre la ville & la terre ferme, par où à meſure que la chauſſée alloit croiſſant &

eſlargiſſant, il approchoit ſes engins de batterie des muraille de la ville. Et en ces entrefaittes Himilco general des Carthaginois, eſtant adverty comme Dionyſius avoit fait tirer en terre ſes galeres & vaiſſeaux à rame, feit incontinent armer & equipper cent galeres, eſtimant qu'en y arrivant à l'improuveu, il feroit aiſéement ce qu'il voudroit de ces vaiſſeaux qui eſtoient en terre au long de la rive du port, attendu qu'il ſeroit maiſtre de la mer : & en ce faiſant eſperoit bien contraindre Dionyſius de lever le ſiege de devant Motye, & transferer la guerre devant Syracuſe. Ceſte reſolution priſe, il ſe partit avec cent voiles, & vint aborder une nuict à la coſte des Selinuntins : & montant la pointe du chef de Lylibée, ſe trouva à l'aube du jour à Motye : & eſtant ainſi ſurvenu à l'improuveu ſans que perſonne s'en doubtaſt, il eut fracaſſé & bruſlé les vaiſſeaux qui eſtoient à l'ancre le long de la rade, avant que Dionyſius y peuſt donner aucun remede. Et cela fait entrant dedans le port, ordonna ſes galeres en bataille pour aſſaillir les galeres qui eſtoient en chantier ſur la rive du port.

XLIII. Mais Dionyſius aſſembla de ſes gens ſur l'entrée du port, & voyant que les ennemys en tenoient & gardoient la bouche, ne voulut pas tirer ſes galeres en l'eau par le dedans du

port, ſachant bien que s'il le faiſoit ainſi, il ſeroit contraint, à cauſe que le port eſtoit petit & eſtroit, de hazarder petit nombre de ſes vaiſſeaux contre pluſieurs fois autant de ceulx des ennemys : & pourtant ayant fait aiſeement & promptement tirer en mer ſes galeres par dehors du port, pour le grand nombre des hommes qu'il meit après, il ſauva ſes vaiſſeaux. Vray eſt que Himilco voulut bien inveſtir les premieres galeres qui furent miſes en l'eau, mais il fut contraint de ſe retirer arriere, pour la grande quantité des traits & fleſches qu'on luy tiroit : pource que deſſus les galeres eſtoient embarquez force archers, arbaleſtiers, & tireurs de fondes qui tiroient inceſſamment : & encore de deſſus le bord de la mer, les Syracuſains leur tiroient avec de groſſes arbaleſtes & engins à tirer au loing, dont ilz faiſoient grand meurtre des ennemys : & eſtoient ces engins de tant plus effroyables aux ennemys qu'ilz n'avoient encore jamais eſté ailleurs prattiquez : au moyen dequoy Himilco voyant qu'il ne pouvoit venir au deſſus de ſon entrepriſe, & eſtimant qu'il ne faiſoit pas pour luy de hazarder la battaille, ayant les ennemys deux fois autant de vaiſſeaux comme luy, s'en retourna en Afrique.

XLIV. Et ce pendant Dionyſius ayant pour la multitude infinie qui y travailloit, fait combler

le deſtroit d'entre l'iſle où eſt aſſiſe la ville de Motye, & la terre ferme de la Sicile, feit approcher des murailles, toutes ſortes de machines & engins de batterie. Si commença à battre le pied des murs avec de gros moutons, & avec ſes groſſes arbaleſtes, & autres engins de trait contraignoit ceulx qui eſtoient aux creneaux des murailles pour les defendre, de ſoy retirer : il feit auſſi approcher tout joignant des murailles des tours de bois à ſix eſtages, leſquelles ſe menoient avec des rouës par deſſoubz, encore qu'elles fuſſent auſſi haultes que les murailles, & les plus haultes maiſons de la ville. Ceulx de Motye quoy qu'ilz ſe veiſſent au meilieu du peril environnez d'un ſi grand nombre d'ennemis, & que pour l'heure ilz fuſſent deſtituez de tout autre ſecours, ne ſe perdirent point pourtant : ains ſurpaſſans ceulx qui les aſſiegeoient & battoient, en grandeur de courage & en deſir d'acquerir gloire, attachoient au bout des antennes des plus gros mats de navires qu'ilz euſſent, des hommes bien armez, leſquelz ilz avanceoient au dehors de la muraille, tenans en leurs mains des flambeaux ardents, & des eſtouppes allumées, avec de la poix qu'ilz jettoient d'en hault ſur les engis des ennemys, auſquelz le feu s'attachoit incontinent. Mais les Siciliens accourans viſte-

ment au ſecours, l'eſtouffoient, & continuoient tousjours à donner de grandes ſecouſſes à la muraille avec leurs moutons, ſi que finablement ilz en abbatirent un grand pent : & ſi toſt que ce quartier de muraille fut à bas, accourut grand nombre de gens à la breſche, tant de ceulx de dehors, que de ceulx de dedans, pource que les Siciliens cuidans ja tenir la ville, ſe mettoient en tous dangers, de grand deſir qu'ilz avoient de ſe venger des oultrages que ceulx de Motye leur avoient autrefois faits. Et d'autre coſté ceulx de dedans ſe propoſoient devant leurs yeux les maulx & miſeres de la priſe, s'ilz tumboient en la mercy de leurs capitaux ennemys. Et ne voyans moyen quelconque de s'en ſauver ny par terre ny par mer, ſe preſentoient vertueuſement & hardiment à la mort.

XLV. Et congnoiſſans qu'ilz ne ſe pouvoient plus fier à la force de leurs murailles, commençoient à boucher & remparer les entrées des rues, & à ſe retirer dedans les maiſons plus eſloignées des murailles, comme dedans un donjon bien remparé, & fortifié de pluſieurs murailles. Ce qui feit que Dionyſius & ſes gens ſe trouverent avoir plus d'affaires, quand ilz furent entrez dedans la ville que devant : car lors qu'ilz penſoient tenir la ville & en eſtre

ſeigneurs, ilz ſe trouvoient affolez à coups de pierres qu'on leur jettoit d'en hault. Pour à quoy remedier, Dionyſius feit approcher des premieres maiſons les tours de bois qu'il avoit fait faire, leſquelles eſtoient auſſi haultes comme les plus haultes maiſons de la ville : & approchées qu'elles furent, ſes gens combattirent main à main contre ceulx qui eſtoient dedans les maiſons, & feirent des ponts de planches pour paſſer dedans les maiſons. Ce que voyans ceulx de la ville, s'en eſvertuoient de tant plus, attendu l'extremité du danger où ilz eſtoient eulx, leurs femmes, & leurs enfans, & combattoient deſeſpereement : car les petits enfans meſmes en ſupplioient aucuns de ne les vouloir point abandonner à la cruaulté des ennemys : ce qui leur enflammoit tellement le courage, qu'ilz ne congnoiſſoient plus danger quelconque : les autres oyans les cris & pleurs de leurs femmes, cherchoient à mourir vaillamment premier que de les veoir violer devant leurs yeux, ou emmener en ſervitude, avec ce qu'ilz n'avoient aucun moyen de ſoy ſauver, ny de s'enfouyr hors de la ville : car elle eſtoit tout alentour environnée de la mer, ſur laquelle les ennemys eſtoient les plus puiſſans. Mais ce qui plus encore les effroyoit & effarouchoit, eſtoit la ſouvenance qu'ilz avoient d'avoir cruellement &

inhumainement traitté les priſonniers Grecs qui eſtoient tumbez en leurs mains : car ilz s'attendoient bien qu'alors leur conviendroit il endurer le ſemblable : de ſorte qu'il ne leur reſtoit plus que l'un des deux, ou de vaincre, ou de mourir en combattant vaillamment : laquelle reſolution eſtant imprimée, & profondement engravée ès courages des aſſiegez, meit les aſſiegeans en grande difficulté : car ilz appuyoient leurs ponts de planches deſſus les maiſons où ilz vouloient entrer, & combattoient de deſſus : mais ilz y faiſoient bien mal leurs beſongnes, tant pource que le lieu eſtoit trop eſtroit, que pource qu'ilz avoient affaire à hommes qui combattoienr deſeſpereement, & qui eſtoient reſoluz, puis qu'il leur falloit mourir de vendre cherement leur mort, attendu qu'il n'y avoit moyen quelconque par lequel ilz ſe peuſſent ſauver : à raiſon dequoy ceulx qui s'attachoient aux mains avec eulx, les uns eſtoient renverſez du hault en bas de ſes ponts de planches, & en tumbant eſtoient tous briſez en pieces : les autres y eſtoient tuez à coups de main.

XLVI. Et dura ceſt aſſault en ceſte maniere l'eſpace de quelque jours tant que le jour eſtoit long, & quand le ſeoir eſtoit venu, Dionyſius faiſoit retirer ſes gens au ſon de la trompette, & ayant ja accouſtumé à cela les Motyeiens,

pour l'avoit fait par pluſieurs fois ſubſecutivement : un ſoir après que les combattans ſe furent retirez d'une part & d'autre, il envoya l'un de ſes capitaines nommé Archylus, natif de la ville de Thuries, avec une trouppe d'hommes choiſis : lequel quand la nuict fut venue, dreſſa des eſchelles contre quelques maiſons ja demy abbattues, par leſquelles il penetra juſques au cueur de la ville, & ſe ſaiſit d'un lieu très opportun pour y donner entrée à Dionyſius, & au reſte de ſes gens. Dequoy ſi toſt que ceulx de la ville ſe furent apperceuz, ilz accoururent incontinenr celle part, & combien que ce fuſt trop tard, ſi ſe pteſenterent ilz neantmoins courageuſement à tout danger, tellement que le combat fut encore très aſpre & très cruel : mais y ſurvenans tousjours de nouveaux ennemys, les uns ſur les autres, à la fin à toute peine vindrent les Siciliens au deſſus de ceulx de la ville, ſeulement pource qu'ilz eſtoient en trop plus grande multitude qu'eulx. Et adonc toute l'armée de Dionyſius ſe jetta à la foule dedans la ville *, par les chauſſées qu'il avoit fait lever depuis la terre ferme juſques aux murailles de la ville, de laquelle toutes les places, & les rues furent incontinent toutes

* La même année.

ſemées de corps morts : car les Siciliens deſirans rendre aux Motyeiens la pareille de la cruaulté & inhumanité qu'ilz avoient receuë d'eulx, tuoient indifferemment tout ce qu'ilz trouvoient devant eulx, ſans eſpargner ny diſcerner femmes, enfans, ny vieilles gens : mais Dionyſius voulant ſauver les perſonnes pour les vendre puis après & en tirer de l'argent, feit premierement defendre à ſon de trompe, que lon n'en tuaſt plus : toutesfois voyant que nul n'obeyſſoit à ſa defenſe, tant la fureur des Siciliens eſtoit violente, il feit adonc crier à haulte voix par un herault, que les Motyeiens ſe jettaſſent dedans les egliſes que les Grecs avoient en reverence. Ce qu'ayant eſté fait, les ſoudards alors ceſſerent de tuer, & ſe tournerent à piller & ſaccager la ville : & là eut on veu incontinent tranſporter çà & là force or & argent, grande quantité de riches draps, & de toutes ſortes de beaux & precieux meubles : car Dionyſius avoit abandonné la ville à piller à ſes ſoudards, à fin qu'ilz euſſent meilleur courage de ſe hazarder à tous dangers de là en avant. Et après que la ville eut eſté entierement ſaccagée, il donna publiquement une couronne d'or peſant mille eſcus au capitaine Archylus, pource qu'il eſtoit entré le premier dedans, & avoit penetré juſ-

ques au cueur de la ville par deſſus les maiſons : & conſequemment honora auſſi tous les autres qui avoient bien fait leur devoir en ce ſiege, chacun ſelon ſon degré & ſon merite, puis vendit à l'encan au plus offrant les perſonnes qui s'eſtoient peu ſauver de l'eſpée : & ayant priſonniers entre ſes mains un Demenes, & quelques autres Grecs qui avoient opiniaſtrement combattu pour les Barbares en ce ſiege, les feit tous crucifier. Cela fait il ordonna bonne garniſon de gens de guerre, pour garder la ville de Motye, de laquelle il feit capitaine & gouverneur Biton de Syracuſe : & eſtoit la plus part de la garniſon des ſoudards Siciliens : & laiſſa auſſi Leptines ſon admiral avec ſix vingts galeres, pour eſpier & empeſcher le paſſage des Carthaginois, & luy ayant ordonné que ce pendant il teint les villes de Egeſte & Entelle, aſſiegées ainſi qu'il avoit commencé en courant & pillant leurs terres, luy avec le demourant de ſon armée, pource que l'eſté s'en alloit finiſſant, ſe retira à Syracuſe.

XLVII. Au commencement de l'année ſuivante, la premiere de la quatrevingtſeizieme Olympiade, Dionyſius avec tout ſon exercite entra en armes dedans les terres des Carthaginois. Et ainſi qu'il alloit deſtruyſant & de-

ſertant tout le plat pays, les Alieniens * envoyerent devers luy pour traitter d'appointement, & faire alliance avec luy. Mais les Egeſtains par une nuict ſaillirent ſur ceulx qui les tenoient aſſiegez, & meirent le feu dedans leurs tentes & logis, dont tout leur camp fut grandement troublé : car la flamme s'eſpandit ſi largement, & le feu devint ſi grand, que lon n'y peut remedier. Et pluſieurs qui y accoururent pour y cuider faire quelque choſe, furent eulx meſmes ſurpris du feu, & une bonne partie de chevaux entierement bruſlez & roſtyz dedans leurs tentes. Dionyſius doncques courut juſques là, & pilla tout le plat pays ſans jamais trouver perſonne qui luy feiſt teſte en campaigne. Et Leptines faiſant ſon ordinaire reſidence alentour de la ville de Motye, eſpioit le paſſage des Carthaginois, leſquelz ayans entendu le grand nombre de gens, & les grandes forces de Dionyſius, delibererent de le ſurmonter de beaucoup en toute ſorte d'equippage de guerre : & pource ayant eleu pour leur general, ou pour leur roy, comme ilz l'appellent à leur mode Himilco, commencerent à faire gens tant par toute l'Afrique, comme auſſi par l'Heſpagne, mandans

* Il faut ſans doute imputer cette faute au texte ſur lequel travailloit Amyot. Ce ſont les Halicyéens ou Halicyens, dont il s'agit. Halicyes étoit une ville de Sicile entre Entelle & Lilybée.

à tous leurs alliez & ſubjects, qu'ilz euſſent à leur envoyer le ſecours qu'ilz eſtoient tenuz de leur fournir, & d'autres qu'ilz ſoudoyroient de leurs propres deniers : de ſorte qu'ilz aſſemblerent juſques au nombre de trois cents mille combattans à pied, & quatre mille chevaux, ſans les chariots de guerre armez, qui eſtoient juſques au nombre de cinquante, & de vaiſſeaux longs à rames quatre cents, & d'autres vaiſſeaux ronds de charge pour porter les armes, les engins de batterie, les vivres, & autres munitions & bagages neceſſaires à un camp plus de ſix cents, comme eſcript Ephorus : car Timeus dit, que ceulx qui paſſerent ceſte fois là de l'Afrique en la Sicile, n'eſtoient pas plus de cent mille hommes de pied : mais que oultre ceulx là il y en eut puis autres trente mille qui furent levez en la Sicile.

XLVIII. Or Himilco avant que de partir, donna à chaſque pilotte une lettre ſcellée & cachetée, leur defendant de ne l'ouvrir aucunement, juſques à ce qu'ilz fuſſent partiz : & lors qu'ilz ſeroient en mer, qu'ilz feiſſent ce qu'ilz trouveroient eſcript dedans : ce qu'il imagina à celle fin que les eſpies qui ſeroient en ſon oſt, ne peuſſent rapporter à Dionyſius, en quel lieu de la Sicile il auroit propoſé de prendre terre. Il y avoit eſcript en ces lettres, qu'ilz deuſſent

deuſſent tenir la routte de Panorme. Et s'eſtant levé un vent propre à faire le voyage qu'ilz vouloient faire, & ayant toute l'armée levé les ancres, les vaiſſeaux de charge, commencerent les premiers à cingler à travers la mer, mais les galeres couſtoyerent un temps la coſte vers le pays de la Libye. Et s'eſtant le vent refreſchy, ſi toſt que lon commença à deſcouvrir de tout loing les premieres groſſes naves, qui cingloient avec tous leurs appareilz, Dionyſius incontinent leur envoya au devant Leptines ſon admiral avec trente galeres ſeulement, luy ordonnant qu'il allaſt chocquer avec les eſperons de ſes galeres les ventres de ces groſſes naves, & en briſer & mettre à fond le plus qu'il pourroit : ce qu'il eſſaya de faire en toute diligence. Et venant à inveſtir les premieres, en meir quelques unes à fond avec toutes les perſonnes qui eſtoienr dedans : les autres eſtans bien armées & prouveues de bons hommes, & prenant vent avec rous leurs appareilz, ſe ſauverent : mais neantmoins il en enfondra cinquante, ſur leſquelles y avoir cinq mille combattans & deux cents chariots.

XLIX. Himilco doncques eſtant arrivé à Panorme, & ayant deſcendu ſon armée en terre, commença à marcher contre ſes ennemys, ordonnant aux capitaines de la marine, qu'ilz

euſſent à le couſtoyer tousjours le long de la terre avec leurs galeres : & en paſſant ſon chemin, reprit par intelligence la ville d'Eryce, puis s'en alla camper devant celle de Motye. Or eſtoit en ce temps là Dionyſius alentour de la ville d'Egeſte avec toute ſa puiſſance : au moyen dequoy Himilco reprit par force la ville de Motye. Si eſtoient les courages des Siciliens bien diſpoſez à combattre les ennemys : mais Dionyſius en partie pource que il eſtoit un peu eſloigné des villes de ſon alliance : & en partie auſſi pource que les vivres luy commençoient à eſtre cours, eſtima qu'il valloit mieulx transferer la guerre ailleurs, & donner la battaille en autre lieu. Au moyen dequoy ayant reſolu de ſe partir de là, il ſuada aux Sicaniens d'abandonuer leuts vllles, & s'en aller quant & luy, leur promettant de leur donner des terres meilleures en fertiliré, & en eſtandue à peu près anſſi grandes que celles qu'ilz laiſſoient : & que neantmoins après ceſte guerre finie, il remettroit en leurs pays ceulx qui auroient envie d'y retourner. Il y eut quelques uns des Sicaniens, mais bien peu, qui s'y accorderent, plus par crainte d'eſtre pillez & ſaccagez par les gens de Dionyſius, s'ilz y contrediſoient, qu'autrement : mais les Alieniens ſe rebellerent contre luy, & envoyerent au camp des Carthaginois, avec leſquelz ilz feirent alliance. Ainſi

s'en retourna Dionyſius à Syracuſe, gaſtant & bruſlant tout le pays par où il paſſoit : & Himilco de l'autre coſté voyant que ſes affaires s'acheminoient aſſez bien ſelon ſon deſir, delibera de mener ſon camp devant la ville de Meſſine, deſirant fort s'en emparer pour la grande commodité du lieu : car le port d'icelle eſt ſi capable, qu'il pouvoit tenir tous ſes vaiſſeaux enſemble, qui eſtoient plus de ſix cents : & en ſe ſaiſiſſant des autres fortes places aſſiſes ſur le deſtroit, il eſperoit empeſcher par ce moyen, qu'il ne vint de l'Italie aucun ſecours à ſes ennemys : & pareillement auſſi de ſurprendre & arreſter les vaiſſeaux qui leur pourroient venir de la Morée. Ayant ceſte entrepriſe en fantaiſie, il feit paix & alliance avec les Himeriens, & avec les habitans d'une autre petite villette appellée Cephaludion : & ayant pris la petite iſle de Lipare, feit payer aux habitans d'icelle la ſomme de dixhuit mille eſcus : puis s'achemina avec tout ſon exercite devers la ville de Meſſine, ayant tousjours coſte à coſte de luy ſon armée navale, voguant en mer au pris qu'il cheminoit en terre, & s'alla loger près du chef appellé Pelore, qui eſt diſtant de Meſſine un peu plus de ſix lieues. Quand cenlx de la ville eurent la nouvelle de l'arrivée des ennemys, ilz ne furent pas tous d'une opinion touchant le fait de la guerre : car aucuns

d'iceulx entendant le grand nombre de combattans que lon diſoit eſtre en leur camp, & ſe voyans deſtituez de tous alliez & amys qui les peuſſent ſecourir, meſmement que leurs gens de cheval eſtoient pour lors à Syracuſe, deſeſperoient qu'ilz ſe peuſſent ſauver, s'ilz attendoient & ſouſtenoient le ſiege: & encore plus augmentoit leur deſeſpoir, la cheute & ruine de leurs murailles qui nagueres eſtoient tumbées, & la briefveté du temps ne leur donnoit pas loyſir de les pouvoir rebaſtir & refaire : pour leſquelles cauſes ilz tranſportoient leurs biens, leurs femmes & leurs enfans, avec tous les plus precieux meubles qu'ilz euſſent, ès villes circonvoiſines. Mais il y en avoit d'autres, qui ſachans qu'ilz avoient un ancien oracle, lequel diſoit que les Carthaginois porteroient l'eau à Meſſine, prenoient les paroles de ceſt oracle à leur avantage, cuidans qu'elles vouluſſent dire, que les Carthaginois ſeroient ſerfz & eſclaves à Meſſine : & ſe confians en cela, admoneſtoient & enhortoient les autres de vouloir hardyement porter tout travail & tout danger pour la defenſe du pays : ſi feirent incontinent une levée des plus verds & plus diſpos jeunes hommes, & l'envoyerent vers le chef de Pelore, où eſtoient les ennemys campez, pour y faire tout l'empeſchement qu'ilz pourroient aux ennemys à l'entrée de leurs terres,

L. Dequoy eſtant Himilco adverty, & voyant qu'ilz n'entendoient principalement qu'à empeſcher de deſcendre en leur pays, ceulx qui eſtoient ſur ſon armée de mer, il envoya deux cents voiles devant vers la ville meſme de Meſſine : eſperant, comme il eſtoit bien vrayſemblable, que les hommes de defenſe eſtans empeſchez à cuyder defendre à ſes gens la deſcente en terre, ceulx qu'il envoyeroit deſſus ces deux cents vaiſſeaux ſe poutroient facilement ſaiſir de la ville, laquelle ilz trouveroient degarnye de gens de guerre, qui la peuſſent defendre. Et s'eſtant levé un vent de nord, les galeres cinglerent à pleines voiles, ſi à propos qu'elles ſe trouverent en peu d'heure dedans le port de Meſſine : tellement que les hommes de guerre Meſſiniens, qui eſtoient autour de Pelore à eſpier la deſcente des ennemys en terre, ne peurent oncques arriver à temps, quelque diligence qu'ilz feiſſent de retourner vers la ville : ſi que les Carthaginois, qui eſtoient arrivez ſur les deux cents vaiſſeaux, environnerent incontinent Meſſine, & entrerent dedans par force, par la breſche des murailles peu avant tombées, & par ce moyen ſe feirent ſeigneurs d'icelle. Et quant à ceulx de dedans, les uns y moururent en combattant vaillamment à la breſche, les autres ſe ſauverent de viſteſſe,

& ſe retirerent aux plus prochaines villes de là environ : mais la plus part du menu peuple s'eſpandit çà & là, à travers les montaignes qui ſont autour de ville, & ſe retirerent aux chaſteaux du territoire de Meſſine : dont les uns furent ſurpris en chemin par les ennemys, les autres ſe trouvans enclos dedans la ville, aux quartiers plus prochains du port, ſe jetterent dedans la mer, cuidans pouvoir paſſer à nage le deſtroit du far d'entre Rege & Meſſine : mais de deux cents qui s'y jetterent, il ne s'en ſauva que trois ſeulement, qui gaignerent à nage la coſte d'Italie : les autres furent tous noyez & abyſmez par la violence des courans de la mer. Himilco doncques ayant conduyt toute ſon armée dedans Meſſine, eſſaya premierement de prendre auſſi tous les chaſteaux & fortes places, qui eſtoient dedans le territoire d'icelle : mais il s'en retourna ſans rien faire, tant pource que les places eſtoient bonnes, comme auſſi pource que ceulx qui s'eſtoient retirez dedans, les defendirent vaillamment. Parquoy eſtant retourné à Meſſine, après y avoir ſejourné quelques jours pour refreſchir & refaire un peu ſes gens, ſe delibera de prendre ſon chemin vers Syracuſe : & adonc les naturelz Siciliens, qui de longue main avoient Dionyſius en haine, s'offrant lors occaſion propre pour luy

donner à congnoiſtre leur maltalent, ſe rebellerent contre luy, & ſe tournerent du coſté des Carthaginois, exceptez les Aſſorins.

LI. Ce pendant Dionyſius ayant à Syracuſe affranchy les ſerfz & eſclaves, en arma ſoixante galeres, & oultre feit venir de Lacedemone un renfort de plus de mille hommes de guerre, & alla çà & là viſiter les places de la campagne, les faiſant fortifier, prouveoir, & remparer ſelon qu'elles en avoient beſoing, & ſur tout les chaſteaux de la ville des Leontins, qu'il fortifia en toute diligence, & feit retirer les grains qui eſtoient parmy les champs dedans ſes fortes places, & ſuada aux Champenois, auſquelz il avoit donné la ville de Catane pour y habiter, qu'ilz s'en allaſſent demourer en celle qui s'appelle maintenant Ætne, à cauſe que c'eſtoit une place merveilleuſement forte : Et ces proviſions faittes aſſembla toute ſon armée, avec laquelle il s'alla camper à dix lieuës loing de Syracuſe, près la ville de Tauromenion, ayant lors en ſon camp trente mille hommes de pied, & plus de quatre mille chevaux avec cent quatre vingt dix voiles en ſon armée de mer, deſquelles y en avoit peu qui ne fuſſent galeres à trois rames pour banc. Himilco d'autre coſté au parrir de Meſſine en feit razer les murailles, & demolir les maiſons juſques au fondement, ſans y laiſſer

brique ne bois, ny autre choſe quelconque entiere, en bruſlant ce qui ſe pouvoit bruſler, & desbriſant ce qui ſe pouvoit briſer. Ce qu'ayant eſté fait en peu d'heures pour la grande multitude d'hommes qui ſe meirent après, la ville fut tellement ruinée & deſtruitte, que lon euſt peu malaiſéement recongnoiſtre, par maniere de dire, en quel lieu elle avoit autrefois eſté : car voyant que le lieu auquel elle eſtoit aſſiſe, eſtoit fort eſloigné de toutes autres villes & citez de la Sicile, & que neantmoins c'eſtoit la plus belle aſſiette de ville, qui fuſt en toute l'iſle, il penſa que l'un des deux adviendroit, ou qu'il la garderoit d'eſtre jamais plus repeuplée ny rebaſtye, ou ſi elle l'eſtoit, ce ne pourroit eſtre qu'avec grande difficulté & long eſpace de temps. Ainſi ayant Himilco monſtré par ceſte deſolation de Meſſine, la rancune ancienne qu'il avoit imprimée dedans ſon cueur alencontre des Siciliens, il envoya devant Mago ſon admiral avec ſon armée de mer, luy enjoignant d'aller cinglant au long de la montaigne, qui s'appelle Taure, que les Siciliens avoient occupée, & eſtoient en grand nombre : mais ilz n'avoient point de chef qui commandaſt. Dionyſius leur avoit donné les terres des Naxiens, toutefois lors ayans eſté induyts par les belles promeſſes de Himilco, ilz avoient

occupé ceſte montaigne de Taure, pource qu'elle eſtoit forte d'aſſiette naturelle, & s'y teindrent tant que ceſte guerre dura : & encore depuis l'environnerent de murailles tout alentour, & y baſtirent une ville pour y faire leur demourance, laquelle pour cela ilz appellerent Tauromene.

LII. Mais Himilco de ſon coſté avec ſon armée de terre, ſe meit en chemin à la plus grande diligence qui luy fut poſſible, & feit tant par ſes journées qu'il arriva au lieu que nous avons dit, qui eſt dedans le territoire des Naxiens, au meſme temps que ſon admiral y arriva auſſi par mer : mais pource que nouvellement il eſtoit ſorty des bouillons de feu du mont d'Ætne qui s'eſtoient eſpanduz du coſté de la mer, il n'eſtoit pas poſſible de conduyre l'armée de terre au long de la coſte quant & la flotte des vaiſſeaux cinglans en mer, pource que la diſtance qu'il y a entre le pied de la montaigne, & la rive de la mer eſtoit toute comblée des cendres & des pierres ponces, qui eſtoient ſortyes de ceſte ebullition du feu de la montaigne d'Ætne : à raiſon de quoy Himilco ordonna à ſon admiral qu'il cinglaſt oultre juſques à la ville de Catane : & prenant ſon chemin par le dedans du pays arriere du bord de la mer, ſe haſta pour pouvoir arriver au meſme temps

que ſon armée de mer à la coſte de Catane ; ayant peur qu'eſtans ſes forces auſſi eſcartées, les Siciliens voyans leur avantage, n'aſſailliſſent & combattiſſent Mago, comme ilz feirent. Car Dionyſius ſachant que le chemin que Mago avoit à faire par mer, eſtoit facile & court : à l'oppoſite que celuy de Himilco par terre, eſtoit long & mal aiſé, tira à toute diligence vers Catane, deſirant venir au combat par mer contre Mago, premier que Himilco y peuſt arriver : pource qu'il eſperoit, que quand ſon armée de terre ſeroit eſtandue au long de la coſte ſur le rivage, ſes gens qui combattoient en mer en auroient plus de courage, & en ſeroient plus aſſeurez : & au contraire, les ennemys plus eſpouventez : & qui plus eſt, s'il advenoit que ſes gens fuſſent rompuz en mer, ceulx qui ſe trouveroient preſſez, ſe pourroient jetter à la coſte vers leur armée de terre. Ayant doncques arreſté ce conſeil en luy meſme, il envoya devant Leptines avec tous ſes vaiſſeaux, luy enjoignant qu'il les teint tous enſemble pour combattre, & qu'il ne les eſcartaſt point les uns des autres, de peur qu'ilz ne fuſſent enveloppez des ennemys, qui avoient beaucoup plus de vaiſſeaux que luy : car Mago avoit en ſa flotte, oultre les groſſes naves de port, qui ne vont qu'à voiles, bien cinq cents vaiſſeaux à rames, tous armez

par les prouës d'eſperons & pointes de fer & d'arin.

LIII. Les Carthaginois doncques voyans de loing la coſte de Catane pleine de vaiſſeaux, congnoiſſans que c'eſtoient voiles Grecques, ſe trouverent de premier front en grande doubte, & taſcherent de prendre terre : mais puis conſiderans en eulx meſmes qu'ilz ſe mettroient en danger de ſe perdre totalement, s'il leur falloit combattre tout en un meſme temps contre l'armée de terre, qui eſtoit eſtendue au long de la coſte, & contre les vaiſſeaux qui eſtoient en mer, ilz changerent ſoudainement d'advis, & furent d'opinion qu'il valloit beaucoup mieulx combattre par mer ſeulement : ſi rengerent leurs vaiſſeaux en battaille, & attendirent que leurs ennemys les vinſſent chocquer. Adonc Leptines avec trente voiles ſeulement, ſe jetta fort loing devant le reſte de la flotte *, & commença la meſlée plus courageuſement que ſagement : & aſſaillant les galeres des ennemys, qui ſe preſenterent les premieres, en meit pluſieurs à fond : mais petit à petit Mago l'enveloppa avec ſes trente galeres, qui ſe tenoient fort bien jointes & ſerrées enſemble. Ainſi eſtant les Carthaginois en plus grand nombre, & les Sicilieus meilleurs combattans, la meſlée fut

* La même année, avant J. C. 396.

fort aſpre & cruelle : car les pilotes & patrons des galeres les avoient attachées de ſi près les unes aux autres, que les ſoudards qui eſtoient deſſus, combattoient à coups de main, ne plus ne moins que s'ilz euſſent combattu ſur terre ferme, & ne s'eſlançoient point les galeres de loing, pour s'entrechocquer avec les eſperons : ains eſtans les vaiſſeaux accrochez les uns aux autres, combattoient de pied ferme, main à main : & aucuns voulans ſaulter dedans les vaiſſeaux des ennemys, tumboient en l'eau, les autres y ſautans à bon eſciant, combattoient dedans les galeres meſmes de leurs ennemys. Toutesfois à la fin Leptines fut preſſé de telle ſorte qu'il fut contraint de s'en fouyr & gaigner la haulte mer : & ce pendant les autres vaiſſeaux venans à charger les ennemys en mauvais ordre, furent aiſéement rompus & desfaits par les Carthaginois : car la fuitte de l'admiral & chef de l'armée, avoit grandement encouragé les Pheniciens, & au contraire merveilleuſement eſpouventé les Siciliens. Si fut ceſte battaille ainſi decidée, & les vaincueurs pourſuyvans aſprement ceulx qui fuyoient en deſordre devant eulx, meirent à fond & gaſterent plus de cent galeres : & qui pis eſt, ayant les Carthaginois diſpoſé leurs vaiſſeaux de charge à porter le bagage & les vivres de l'armée de

renc tout au long de la coſte, ceulx qui eſtoient dedans tuoient & aſſommoient les mariniers, & les ſoudards Siciliens qui ſe penſoient ſauver à nage vers la coſte, pour ſe retirer en leur armée de terre ferme, tellement que Dionyſius voyoit tuer & meurtrir ſes gens devant ſes yeux, ſans qu'il y peuſt mettre aucun remede, ny leur porter ayde : à raiſon dequoy les rivages de toute celle coſte furent incontinent tous ſemez de morts & de naufrages. Il mourut en ceſte battaille aſſez bon nombre de Carthaginois : mais de la part des Siciliens, y eut plus de cent galeres perdues, & vingt mille hommes morts. La battaille finye, les Carthaginois poſerent les ancres devant la ville de Catane, & remorquans les galeres captives, qu'ilz avoient gaignées & priſes ſur leurs ennemys, les tirerent en terre ſur le bord de la mer, là où ilz les bruſlerent : de ſorte que Himilco & ſon camp peurent non ſeulement en ouyr la nouvelle, mais auſſi veoir à l'œil la grande victoire que ſes gens avoient gaignée.

LIV. Adonc ceulx de la Sicile penſans en eulx meſmes, que s'ilz ſe retiroient en la ville de Syracuſe, les Carthaginois indubitablement les y viendroient enclorre & enfermer dedans par un ſiege, qui ſeroit bien mal aiſé & fort dangereux pour eulx, conſeillerent & prierent Dionyſius qu'il les menaſt tout chaudement

contre Himilco, lequel pour la recente victoire de ſes gens ne ſe doubteroit de rien, & ne ſe tiendroit point ſur ſes gardes, & que vrayſemblablement leur inopinée ſurvenue pourroit tellement effrayer & eſpouventer les Barbares, qu'eulx pourroient par ce moyen recouvrer en terre la perte qu'ilz avoient faitte en mer. Dionyſius au commencement ſe laiſſa mener à ces remonſtraces, & eſtoit tout preſt de faire marcher ſon camp contre Himilco : mais quelques uns de ſes amys luy remonſtrerent, qu'en ce faiſant, il ſe mettroit en danger de perdre la ville meſme de Syracuſe, pource que pendant qu'il entendroit à combattre contre Himilco, Mago victorieux s'y en iroit avec toute ſa flotte. Ceſte raiſon ouyë, il changea incontinent d'advis, reduyſant meſmement en memoire, que nagueres la ville de Meſſine eſtoit tumbée ès mains des ennemys par un preſque tout tel moyen. Parquoy eſtimant qu'il n'eſtoit pas heure de laiſſer la ville de Syracuſe ſans defenſe, il ſe meit en chemin pour y retourner : dequoy les Siciliens, ou la grande partie d'iceulx eſtans malcontens, l'abandonnerent : & s'en allerent aucuns en leurs maiſons, & les autres s'eſcarterent çà & là, par les fortes places de là environ : & de là à deux jours Himilco avec toute ſon armée, arriva en celle coſte de Catane, là où pource qu'il ſe leva un grand & impetueux

vent, il feit tirer tous ſes vaiſſeaux en terre, & y ſejourna quelques jours pour refreſchir & refaire un peu ſes gens travaillez du chemin. Durant lequel temps de ſon ſejour, il envoya devers les Champenois, qui s'eſtoient habituez dedans la ville d'Ætne, les ſolliciter de vouloir abandonner l'alliance de Dionyſius, leur promettant de leur donner grande quantité de bonnes terres, & les faire participans des deſpouilles, & du butin de ceſte guerre : en leur remonſtrant comme les autres Champenois qui eſtoient habitans dedans la ville d'Entelle, eſtoient bien traittez, & bienvouluz des Carthaginois, & qu'ilz avoient alliance & confederation avec eulx contre les Siciliens : & en ſomme que la nation Grecque, eſtoit naturellement ennemye de toutes autres generations : mais nonobſtant toutes ces remonſtrances, ces Champenois ayans donné oſtages à Dionyſius, & envoyé les meilleurs hommes qu'ilz euſſent à ſon ſervice dedans Syracuſe, furent contraints de maintenir l'alliance qu'ilz avoient avec luy, combien qu'ilz euſſent bien bonne envie de ſe retourner du coſté des Carthaginois.

LV. Après cela, Dionyſius ſe trouvant eſtonné, & redoubtant la grande puiſſance des Carthaginois, envoya ambaſſadeurs devers les Grecs habitans en Italie, & devers les Lacedemoniens, &

auſſi devers les Corinthiens : & entre autres y envoya nommeement ſon beaupere, pour les ſupplier de ne vouloir point permettre que les villes Grecques qui eſtoient en la Sicile, fuſſent totalement deſtruittes & exterminées par les Barbares, & envoya quant & quant des commiſſaires en la Morée, pour lever des gens de guerre le plus qu'ilz pourroient, ſans rien y eſpargner. De l'autre coſté Himilco ayant fait parer & accouſtrer ſes galeres des deſpouilles des ennemys, s'en alla droit dedans le grand port de Syracuſe : ce qui meit en grand effroy ceulx qui eſtoient ſerrez dedans la ville : car il y avoit deux cents & huit vaiſſeaux longs à rames tous en bon equippage, & en bel ordre : après leſquelz ſuyvoient à voiles deſployées les groſſes naves de charge en nombre de plus de deux mille en tout : tellement que le port de Syracuſe, encore qu'il fuſt grand & capable, fut tout remply de vaiſſeaux, & couvert de voiles. Si toſt que ceſte grande armée de mer ſe fut rengée dedans le port, & que les naves eurent poſé les ancres, l'armée de terre arriva d'un autre coſté, laquelle eſtoit, comme aucuns eſcrivent, de trois cents mille combattans à pied, & de trois mille chevaux. Le chef de toute ceſte grande puiſſance ſe logea dedans le temple de Jupiter, & l'armée aux environs, qui eſtoient diſtans de la ville de

Syracuſe

Syracuſe peu moins de trois quarts de lieuë. Logez qu'ilz furent, Himilco tira aux champs toute ſon armée, & la mena ordonnée en battaille devant les murailles de Syracuſe, pour provocquer les Syracuſains de ſortir au combat, & avec cent des meilleures galeres qu'il euſt, leur feit auſſi preſenter la bataille en mer, à celle fin de plus eſpouventer ceulx qui eſtoient dedans la ville, & les contraindre de confeſſer qu'ilz n'eſtoient pas pareilz à luy ny par terre ny par mer : mais voyant que perſonne n'ozoit ſortir, il remena pour ce jour là ſon armée dedans ſon camp : & depuis trente jours durans ne ceſſa de courir & gaſter tout le plat pays d'alentour, juſques à coupper & arracher les arbres de la plaine, tant pour enrichir ſes gens, comme auſſi pour mettre ceulx de la ville en plus grand deſeſpoir. Il prit auſſi l'un des faulxbourgs de la ville du quartier appellé l'Achradine, & ſaccagea les temples de Ceres & de Proſerpine qui y eſtoient, duquel ſacrilege bien toſt après il paya la juſte peine : car de là en avant ſes affaires allerent tousjours viſiblement de mal en pis, pource que Dionyſius prit la hardieſſe de faire des ſorties ſur luy, & de l'aller eſcarmoucher juſques dedans ſon camp, eſquelles eſcarmouches ceulx de la ville avoient preſque tousjours du meilleur, & toutes les nuicts s'eſ-

mouvoient en ſon camp des faulſes alarmes, & des effroys ſans propos, & couroient les ſoudards çà & là avec leurs armes, ne plus ne moins que ſi les ennemys fuſſent venuz à aſſaillir les trenchées de leur camp: de toutes leſquelles choſes nous eſcrirons plus amplement cy après, à fin que nous ne troublions poinr l'ordre du temps, en eſcrivant devant ce qui advint depuis.

LVI. Himilco doncques clouant & fortifiant ſon camp d'une muraille tout alentour, feit demolir & abbattre toutes les ſepultures qui eſtoient là environ, entre leſquelles eſtoient celles de Gelon, & de ſa femme Demarete, qui eſtoient fort ſumptueuſement & magnifiquement baſtyes: & feit faire trois forts, l'un à l'endroit du port qui s'appelle Plemmyrion, l'autre au milieu, & le tiers auprès du temple de Jupiter: dedans leſquelz forts il feit retirer le bled & le vin, & toutes autres munitions & vivres neceſſaires à ſon camp, penſant que ce ſiege dureroit long temps: & pource envoya ſes navires de charge partie en l'iſle de Sardagne & partie en Afrique, pour apporter des bleds & de tous autres vivres. En ces entrefaites Polyxenus beaupere de Dionyſius, retourna de l'Italie & de la Morée, avec trente galeres de ſecours que ſes alliez lui envoyoient: & amena auſſi quant & quant Pharacidas Lacedemonien, pour eſtre capitaine de la ma-

rine. Or ainſi que Dionyſius & Leptines eſtoient en penſée, comment ilz pourroient mettre des vivres dedans la ville avec les galeres : ilz apperceurent de bonne fortune une groſſe nave chargée de bledz qu'elle portoit au camp des ennemys : ſi luy allerent au devant avec cinq galeres ſeulement, & la prirent : mais comme ilz la vouloient emmener dedans la ville, les Carthaginois leur allerent alencontre avec quarante voiles. Et adonc les Syracuſains armerent ſoudainement toutes leurs galeres, & combattirent celles des Carthaginois ſi bien & ſi vaillamment, qu'ilz prirent la capitaineſſe avec vingt autres : & en meirent quatre à fond, pourſuyvans les autres qui s'enfuyoient juſques au lieu meſme où les autres vaiſſeaux eſtoient à l'ancre dedans le grand port, les provoquans & leurs preſentans la bataille : mais les Carthaginois eſtonnez de ceſte ſi eſtrange desfaitte, ne ſe bougerent *.

LVII. Et adonc les Syracuſains attacherent les galeres priſonnieres aux pouppes des leurs, & les emmenerent dedans la ville, là où eſtans leurs courages elevez, pour ce peu d'avantage qu'ilz avoient eu ſur leurs ennemys, ilz commencerent à diſcourir enſemble comment leur tyran avoit par pluſieurs fois eſté vaincu, & au

* La même année, avant J. C. 396.

contraire qu'eulx ſans luy avoient vaincu les Carthaginois : ce qui les enorgueillit tellement, que s'aſſemblans par trouppes, ilz alloient diſans les uns aux autres, qu'ilz eſtoient bien laſches de ſervir à un tyran, meſmement lors qu'ilz avoient moyen de le ruiner de tout poinct : car paravant ilz eſtoient deſarmez, mais lors à raiſon de la guerre ilz ſe trouvoient les armes en main. Et quoy que ces propos ſe teinſent aſſez ordinairement, Dionyſius neantmoins feit aſſembler le peuple, & les loua & magnifia haultement du bon devoir qu'ilz avoient fait : les admoneſtant d'avoir au ſurplus bon courage, pour ce que dedans peu de jours il mettroit fin à ceſte guerre. Mais ainſi comme l'aſſemblée du peuple eſtoit jà preſte à ſe departir, Theodorus Syracuſain eſtimé l'un des meilleurs hommes d'armes qui fuſt en toute la ville, & homme d'execution, ſe tira en avant, & eut la hardieſſe de parler publiquement aux Syracuſains, les enhortant de ſe vouloir eſvertuer pour recouvrer leur liberté. Les Syracuſains en demourerent grandement emeuz en leurs courages, & regardoient la contenance de leurs confederez aſſiſtans en ceſte aſſemblée, juſques à ce que Pharacidas Lacedemonien, qui eſtoit chef des galeres que leurs alliez de la Grece avoient envoyées à leurs ſecours, ſe tira en avant, & monta ſur la chaire des harengues : là où chacun attendoit

qu'il d'euſt eſtre celuy qui commenceroit à inciter & acheminer les autres au recouvrement de la liberté : mais au contraire eſtant particulierement amy de Dionyſius, il commença à dire, qu'il eſtoit envoyé pour ſecoutir les Syracuſains & Dionyſius alencontre des Carthaginois, & non pas pour le ruiner, & abolir ſon eſtat : laquelle propoſition eſtant du tout oppoſite à ce que le commun attendoit, les ſoudards eſtrangers que Dionyſius tenoit à ſa ſoude, accoururent incontinent autour de luy : au moyen de quoy les Syracuſains ne bougerent, & n'ozerent rien attenter plus oultre, ſinon qu'ilz maudirent à part eux, ceulx de Lacedemone, attendu que jà par le paſſé ilz leur avoient envoyé un de leurs citoyens nommé Aretes, lequel eſtant venu pour leur aider à recouvrer leur liberté, fut traiſtre & les vendit : & lors ceſtuy Pharacidas de nouveau avoit rompu le coup à leurs courages ſi bien diſpoſez à exterminer la tyrannie. Quant à Dionyſius, il fila doulx ſur l'heure, ſe trouvant en grande crainte, & donna congé à l'aſſiſtance, en leur uſant des plus gracieuſes parolles, dont il ſe pouvoit adviſer, & en honora les uns de preſens, & envoya querir les autres pour manger priveement à ſa table avec luy.

LVIII. Mais quant aux Carthaginois, après qu'ilz eurent occupé le faulxbourg de l'Achra-

dine, & pillé le temple de Ceres & de Proſerpine, la peſtilence ſe meit * en leur oſt : car oultre ce que les deeſſes voulurent venger leur injure, la multitude de tant de milliers d'hommes qui ſe trouvoient tous enſemble logez en peu de lieu, y ayda bien : avec ce que c'eſtoit la ſaiſon de l'année, en laquelle couſtumierement il s'engendre plus de maladies : & auſſi que ceſt eſté là, il avoit fait des chaleurs extremes : & après tout, la ſituation du lieu ſervit encore au comble du malheur : car auparavant les Atheniens s'eſtant logez au meſme endroit en lieu bas & mareſcageux, il y en mourut auſſi un grand nombre de peſte : pource que premierement, avant le lever du ſoleil, un petit vent froit, qui ſe levoit des eaux croupyes en ce fonceau, donnoit comme une friſſon aux perſonnes : puis quand ſe venoit ſur le mydi, il faiſoit une chaleur ſi violente, qu'elle les eſtouffoit, eſtant meſmement un ſi grand peuple logé en peu d'eſpace : à raiſon dequoy la peſtilence commença premierement à ſaiſir les Africains, deſquelz il mouroit tous les jours fort grand nombre. Et pour le commencement on donna ordre à les enterrer, au pris qu'ilz mouroient : mais puis après le mal empirant, & s'envenimant de plus en plus pour la multitude infinie qui mouroit

* La même année.

par chacun jour : & auſſi pource que ceulx qui ſe cuydoient entremettre d'enſepvelir les morts, eſtoient incontinent eulx meſmes ſaiſyz de la maladie, perſonne ne s'oza plus approcher des malades, tellement que n'ayans plus ame qui s'avançaſt pour les penſer, ilz mouroient ſans ſecours : car pour la puanteur des corps morts non enſepvelyz, & auſſi pour les mauvaiſes vapeurs qui ſe levoient des marets, au commencement de leur maladie il leur venoit un catarre, qui leur faiſoit enfler les gorges, & petit à petit tumboient en groſſes fiebvres, & au long de l'eſpine du dos ſentoient griefves douleurs de nerfs, & une grande peſanteur aux cuyſſes; puis leur prenoit un flux de ventre, & leur ſortoit des bubettes & petites puſtules par tout le corps, voilà le cours de la maladie, comme elle venoit à la plus part de ceulx qui en eſtoient attaints. Mais il y en avoit aucuns qui devenoient forcenez, & tumboient en oubliance de toutes choſes : & eſtans hors du ſens, alloient courans parmy le camp, & frappoient ſur ceulx qu'ilz rencontroient en leur chemin. Brief le mal alla tellement empirant, que les remedes des medecins n'y valoient plus rien, tant pour la violence, que pour la briefveté de la maladie qui eſtouffoit incontinent les hommes : pource que ceulx qui en eſtoient attaints, mouroient

ordinairement le cinquieme jour, ou au plus tard le ſixieme, en ſi angoiſſeuſes douleurs, que lon reputoit bien heureux ceulx qui avoient eu des dieux la grace de mourir en la guerre. Ceulx qui alloient penſer ou viſiter les malades, tumboient incontinent en la maladie meſme: ſi que c'eſtoit grande compaſſion de veoir les pauvres malades, pource qu'il n'y avoit perſonne qui les vouluſt ny ozaſt ſecourir: & non ſeulement ceulx qui ne ſe tenoient rien, abandonnoient les uns les autres, mais les freres meſmes abandonnoient leurs propres freres: & les amys eſtoient contraints de laiſſer mourir ſeuls, ceulx avec leſquelz ilz avoient plus de familiarité & plus d'amytié, pour crainte de prendre leur maladie qui eſtoit ſi fort contagieuſe.

LIX. Parquoy Dionyſius adverty de la miſere en laquelle ſe trouvoient les Carthaginois, feit incontinent equipper & armer quatre-vingts galeres: & ordonna à ſes capitaines de marine Pharacidas & Leptines, que le lendemain matin au poinct du jour ilz allaſſent aſſaillir la flotte des vaiſſeaux ennemys: & luy de l'autre coſté eſtant la nuict obſcure, & ſans clarté de lune jetta ſon armée de terre hors de la ville, & luy feit faire un grand tour juſques au temple de Cyane, ſans que les ennemys en ſentiſſent rien,

& au poinct du jour alla aſſaillir le camp des Carthaginois : mais il envoya devant les hommes d'armes Syracuſains avec mille ſoudards eſtrangers, auſquelz il commanda qu'ilz commençaſſent l'alarme du coſté du camp, qui regardoit au dedans de l'iſle. Or eſtoient ces mille ſoudards eſtrangers, ceulx de tous qui avoient plus mauvaiſe voulonté envers Dionyſius, & qui s'eſtoient pluſieurs fois mutinez & rebellez contre luy : à raiſon dequoy il avoit ſecrettement ordonné aux gens de cheval Syracuſains, ſi toſt qu'ilz les verroient attachez au combat avec les ennemys, qu'ilz ſe meiſſent en fuitte, & laiſſaſſent à la boucherie ces mutins eſtrangers, ce qu'ilz feirent, tellement que ces ſoudards eſtrangers furent tous hachez en pieces. Mais Dionyſius commença à aſſaillir de l'autre coſté le camp, & les forts meſmes tout en un meſme temps : dequoy les barbares de prime face furent bien eſtonnez, pource qu'ilz ne ſe doubtoient de rien moins ; & accoururent çà & là au ſecours, ſans garder ny tenir ordre quelconque. Si que Dionyſius força aiſeement en peu d'heure l'un des forts qui s'appelloit Polichne, & en un autre endroit quelque nombre de gens de cheval avec les galeres en aſſaillirent un autre qui ſe nommoit Daſcon, qu'ilz prirent auſſi : pour la priſe deſquelz tout l'exercite de Syra-

cuſe cria victoire, & jetta grands cris de joye : & quant & quant toutes les galeres enſemble commencerent à voguer droit contre les ennemys, dont les barbares furent fort effroyez, pource que du commencement tous eſtoient couruz alencontre de ceulx qui aſſailloient le camp par terre. Et quand ilz veirent que lon les aſſailloit auſſi par mer, alors s'en recoururent ilz à grand haſte au ſecours de leurs vaiſſeaux : mais ilz furent pris de ſi près, que toute la diligence, dont ilz peurent uſer, ne leur ſervyt de rien : car ilz s'embarquoient encore que les galeres Syracuſaines eſtoient ja eſlancées à forces de rames, & les venoient hurter avec leurs eſperons par les flancs, de telle force & impetuoſité, que bien ſouvent d'un ſeul coup elles les mettoient à fond : les autres à pluſieurs recharges venoient à briſer & deſcoudre les ais couſus les uns ſur les autres avec des clous, ce qui donnoit grande frayeur aux Barbares, pource qu'eſtans tous leurs meilleurs vaiſſeaux ainſi fracaſſez à grands coups d'eſperon, le bris en rendoit un merveilleux bruit : & tout le rivage, au long duquel ſe faiſoit ce combat, eſtoit ſemé de morts & de naufrages.

LX. Quant & quant le courage croiſſoit aux Syracuſains, de tant plus qu'ilz ſe voyoient avoir d'avantage, & faultoient à la foule dedans les

vaiſſeaux des ennemys, & environnans les Barbares eſtonnez & eſperduz de ſe veoir en telle acceſſoire, les mettoient ſans mercy à l'eſpée: & ſi ceulx de la marine faiſoient bien leur devoir de pourſuyvre chaudement leur avantage, ceulx qui eſtoient en terre ne leur cedoient ny en diligence ny en hardieſſe: entre leſquelz eſtoit Dionyſius luy meſme en perſonne, lequel chevauchant çà & là, ſe trouva d'adventure alendroit du fort de Daſcon, là où il y avoit quarante fuſtes à cinquante rames que lon avoit tirées en terre, & au long du rivage, les groſſes naves de charge qui eſtoient à l'ancre avec quelque nombre de galeres, dedans toutes leſquelles il feit mettre le feu. La flamme s'en leva incontinent fort haulte en l'air, & eſtant poulſée par le vent, eut bruſlé & conſommé en un inſtant tous ces vaiſſeaux, ſans que les marchans à qui eſtoit partie deſdits vaiſſeaux, ny les mariniers, ny matelots y ſceuſſent jamais reparer à temps: car le feu qui fut premierement mis en ces fuſtes, feit une fort grande & haulte flamme, puis il ſurvint un vent impetueux qui la porta dedans les navires qui eſtoient à l'ancre tout droit devant. Les hommes qui ſe trouverent dedans ſe jettoient en l'eau de peur d'eſtre bruſlez, ou eſtouffez de la flamme & de la fumée. Davantage eſtant les chables & cordages des

ancres bruſlez, les navires venoient à ſe heurter les unes les autres par la tourmente, & ſe froiſſoient de telle ſorte, que pluſieurs en alloient à fond : & celles que le vent poulſoit arriere des autres eſtoient arſes & bruſlées par le feu : & veoit on en ces groſſes carraques là la flamme monter au long des mats, juſques aux verges & aux hunes, qui eſtoit un ſpectacle fort plaiſant à veoir à ceulx qui le regardoient de deſſus les murailles de la ville : car il ſembloit proprement que ce fuſt la foudre tumbée du ciel ſur les Barbares, pour les punir de leur impieté, & du ſacrilege qu'ilz avoient commis encontre les dieux. Parquoy ceulx qui eſtoient demourez dedans la ville, comme les jeunes gatſons nagueres ſortyz de leur enfance, & les vieilles gens qui n'eſtoient pas neantmoins encore du tout affoiblys ny devenuz impotens par leur vieilleſſe, prenans courage de veoir que les affaires ſuccedoient ſi bien à leurs gens, s'embarquerent dedans de petites barques de paſſage, & feirent tant qu'ilz s'approcherent des vaiſſeaux des ennemys qui eſtoient jettez çà & là emmy le port, & ſe mettans pluſieurs petits batteaux alentour d'un grand vaiſſeau les emmenoient dedans la ville: Et quant à ceulx qui eſtoient ja commencez à gaſter & à bruſler par le feu, ilz en prenoient & emportoient ce qu'ilz en pouvoient avoir : & les

autres qui eſtoient encore tous entiers & non endommagez par le feu ; ilz les attachoient à leurs petites barques, & les remorquoient juſques dedans la ville : auſſi ceulx meſmes qui pour l'imbécillité de leur aage ſont diſpenſez & exemptez des travaux de la guerre, ne ſe pouvoient pas contenir, ains pour la grande joye qu'ilz ſentoient, s'eſvertuoient juſques à ſurmonter par bonté de courage & deſir de ſe faire honneur, la foibleſſe de leur aage.

LXI. Eſtant doncques la nouvelle de ceſte victoire eſpandue par toute la ville, tous ceulx qui eſtoient encore demourez dedans les maiſons, femmes, enfans, & vieilles gens, les abandonnerent, & s'en coururent tous ſur les murailles, pour veoir la deſconfiture des ennemys, & là tendans les mains vers le ciel, remercyoient les dieux de la victoire qu'ilz leur donnoient : les autres diſoient que les Barbares eſtoient bien punyz par permiſſion divine, du malheureux ſacrilege qu'ilz avoient commis en pillant le temple des deeſſes. Car à veoir de loing le ſpectacle de tant de vaiſſeaux bruſlans en terre & en mer, & la flamme qui montoit au long des mats, juſques aux verges, aux hunes, & aux voiles, & ſe levoit ſi hault en l'air, il ſembloit proprement que ce fuſſent les dieux qui feiſſent la guerre aux Carthaginois,

avec ce que les Grecs à chaſque coup qu'ilz gaignoient quelque avantage ſur les Barbares, le donnoient aſſez à congnoiſtre à ceulx qui regardoient de deſſus les murailles de la ville par les grands cris qu'ilz jettoient. Et au contraire, les Barbares effroyez du grand danger auquel ilz ſe trouvoient, ne faiſoient que tumultuer à voix ſourde, & mener un bruit confus : toutesfois pour lors la nuict ſurvint, qui feit ceſſer le combat : & Dionyſius demoura en la campagne près des Barbares alendroit du temple de Jupiter. Mais les Carthaginois ayans eſté battus & desfaits par mer & par terre, envoyerent ſecrettement au deſceu des Syracuſains vers Dionyſius, le requerir de vouloir permettre que ce qui s'eſtoit encore ſauvé de la deſconfiture du jour precedent, peuſt repaſſer la mer, & ſe retirer à ſauveté en Affrique, luy promettans de luy donner trois cents talents, qui montent environ cent quatrevingts mille eſcus, qu'ilz avoient d'argent comptant en leur camp. Dionyſius leur feit reſponſe qu'il eſtoit impoſſible que tous ſe peuſſent ſauver : mais bien leur permeit il, que ceulx qui eſtoient naturelz Carthaginois, natifz de la ville meſme de Carthage, ſe peuſſent ſauver : car il ſe doubtoit bien que les Syracuſains & leurs alliez ne luy permetroient jamais de reſpiter ceulx là, s'ilz en eſtoient advertyz,

mais il le faiſoit expreſſement pource qu'il ne vouloit pas que l'armée de Carthage fuſt entierement deſtruitte, de peur que quand les Syracuſains ſe verroient totalement delivrez de ceſte crainte, ilz n'entendiſſent puis après à recouvrer leur liberté.

LXII. Ayant doncques fait ceſt appoinrement, que la quatrieme nuict après, ceulx qui eſtoient naturelz citoyens de Carthage ſe peuſſent retirer par la mer à ſauveté, il remena ſes gens dedans la ville : & la nuict enſuyvant luy furent apportez dedans ſon chaſteau les cent quatrevingts mille eſcus qui luy avoient eſté promis, leſquelz furent conſignez à certains perſonnages qui eurent commiſſion de les recevoir. Puis quand le temps accordé fut venu, Himilco embarqua la nuict ce qui luy eſtoit demouré de naturelz Carthaginois ſur quarante galeres, avec leſquelles il ſe meit incontinent à la voile, prenant la routte d'Afrique : mais à peine fut il hors du port, que quelques Corinthiens s'apperceurent de ceſte fuitte, & ſoudain la vindrent notifier à Dionyſius, lequel feit ſemblant de faire ſonner alarme, & amaſſer ſes capitaines pour aller après : mais pource qu'il alloit trop froidement en beſongne, les Corinthiens ne voulurent plus attendre, ains à l'heure meſme monterent ſur leurs vaiſſeaux, leverent les ancres, & vogue-

rent avec tout leur effort après les Carthaginois : ſi qu'en peu d'heure ilz eurent attaint les derniers vaiſſeaux des Pheniciens, leſquelz ilz heurterent ſi rudement, qu'ilz en meirent aucuns à fond. Et incontinent après Dionyſius tira auſſi ſon armée aux champs : mais les Siciliens qui avoient ſuivy le party & l'alliance des Carthaginois, avoient ja gaigné le devant à travers pays, de ſorte qu'ilz ſe retirerent preſque tous à ſauveté en leurs maiſons. A ceſte cauſe Dionyſius ayant ſeulement diſpoſé des gardes ſur les paſſages aux advenues des grands chemins, remena ſon armée vers le camp des ennemys qu'il eſtoit encore nuict : & les Barbares qui y eſtoient demourez, ſe voyans trahys par leur general & par les Carthaginois, & auſſi par les alliez Siciliens, ſe trouverent en grand deſeſpoir. Et eſtans ſi effroyez qu'ilz ne ſçavoient qu'ilz faiſoient, s'en fuyoient çà & là, dont les uns tumboient entre les mains des gardes, qui eſtoient au guet ſur les paſſages des grands chemins, là où ilz eſtoient arreſtez & pris priſonniers : les autres, & la plus grande partie d'iceulx, ſortirent au devant de Dionyſius, & jettans leurs armes en terre devant luy, le ſupplierent de les vouloir prendre à mercy, & leur ſauver les vies, exceptez les Heſpagnolz, leſquelz ſe rallierent enſemble avec leurs armes, & envoyerent vers luy, luy offrir

offrir leur ſervice, s'il les vouloit accepter, ce qu'il feit, & les receut à ſoude entre ſes ſoudards eſtrangers : & au demourant prit tous les autres priſonniers, & donna tout le bagage en proye à ſes gens.

LXIII. Dionyſius voyant que ſes ſoudards eſtrangers, eſtoient fort mal contens & courroucez contre luy, craignant d'eſtre par eulx chaſſé de ſon eſtat, il feit premierement prendre priſonnier leur capitaine qui avoit nom Ariſtote : & incontinent toute la trouppe courut aux armes, & luy vindrent demander aſſez rudement la paye du temps qu'ilz avoient ſervy. Dionyſius leur reſpondit quant au capitaine, qu'il le vouloit envoyer à Lacedemone à ſes citoyens, à celle fin qu'ilz en feiſſent la punition telle que de raiſon : & quant aux ſoudards qui eſtoient dix mille, leur offrit pour leur payement la ville & le territoire des Leontins, qu'ilz accepterent pour la beauté & bonté du pays, lequel ilz departirent puis entre eulx, & s'habituerent ès terres des Leontins. A raiſon dequoy Dionyſius leva & aſſembla depuis d'autres gens de guerre eſtrangers, auſquelz, & enſemble aux eſclaves qu'il avoit affranchyz, il ſe fia de la conſervation de ſon eſtat : mais après la deſconfiture des Carthaginois, ceulx qui eſtoient demourez des villes de la Sicile, que eulx auparavant avoient

aſſervyes ou ruynées, ſe rallierent enſemble : & retournans en leurs pays, commencerent petit à petit à ſe remettre ſus. Et Dionyſius pour repeupler la ville de Meſſine, y envoya mille Locriens, quatre mille de Medimne, & cinq cents Meſſeniens de ceulx de la Morée qui avoient eſté chaſſez de Naupacte & de Zacynthe : mais depuis eſtant adverty que ceulx de Lacedemone eſtoient malcontens de ce qu'il recueilloit & logeoit, meſmement en ſi notable cité, ceulx qu'ilz avoient chaſſez, il les tranſporta hors de Meſſine, & leur donna un quartier de la contrée que lon appelle Acacene au long de la mer, là où ilz baſtyrent une ville qu'ilz appellerent Tyndaride : & gouvernans leurs affaires paiſiblement & amyablement les uns avec les autres, & recevans entre eulx pluſieurs autres eſtrangers, à tous droits de bourgeoiſie comme eulx, en peu de temps ilz ſe trouverent plus de mille chefz de citoyens : & depuis ce temps là ſe ſont eſlargys & eſtanduz ſur leurs voiſins Siciliens, par pluſieurs conqueſtes qu'ilz ont faittes ſur eulx, eſquelles ilz ont gaigné les villes de Smeneon & de Morgantine, & feirent alliance avec Agyris prince des Agyriniens, & avec Damon ſeigneur des Centuripins, & ſemblablement avec les Eribiteiens, & les Aſſorins : & occuperent par intelligence les villes de Cephaludion,

Solunte & Enne, & encore feirent paix avec les Erbiſſins.

LXIV. Ceulx de Rege ſe plaignans de Dionyſius en ce qu'ilz diſoient, que luy rebaſtiſſoit & repeuploit la ville de Meſſine, pour s'en ſervir alencontre d'eulx, recueillirent premierement tous ceulx qui eſtoient bannys & chaſſez de leur pays par luy, ou qui aucunement luy eſtoient malveuillans & adverſaires : & depuis encore ayans donné aux Naxiens & Cataniens, qui eſtoient demourez après la ruine de leurs pays, la ville de Myles pour y habiter, commencerent à mettre ſus une armée, de laquelle ilz eleurent capitaine general un nommé Eloris, qu'ilz envoyerent aſſieger Meſſine. Ce capitaine feit donner l'aſſault du coſté du chaſteau, avec une merveilleuſe hardyeſſe : mais ceulx de dedans avec quelques ſoudards eſtrangers, que Dionyſius leur avoit envoyez, ſortirent ſur luy, & y eut rencontre, en laquelle ceulx de la ville tuerent plus de cinq cents de ceulx de dehors : puis tout d'un train allerent mettre le ſiege devant la ville de Myles, qu'ilz prirent, & laiſſerent aller leurs bagues ſauves les Naxiens qui s'eſtoient jà habituez en icelle, leſquelz s'eſcarterent çà & là, tant ès villes des naturelz Siciliens comme ès citez Grecques. Ainſi le tyran Dionyſius s'ayant rendu amys les peuples habitans

au long du deſtroit de Meſſine, ne penſoit plus que d'aller faire la guerre à ceulx de Rege : mais il en eſtoit engardé par l'empeſchement que luy faiſoient aucuns Siciliens, qui s'eſtoient habituez en la ville de Tauromine.

LXV. Parquoy eſtimant qu'il valloit mieulx ſe depeſtrer de ceulx là les premiers, il mena ſon armée contre eulx, & alla planter ſon camp devant leur ville, du coſté qui regarde vers Naxe : & demoura au ſiege devant tout le long de l'hyver, faiſant ſon compte que par faulte de vivres ces Siciliens à la fin ſeroient contraints d'abandonner celle motte, ſur laquelle eſt aſſiſe la ville de Tauromine, pour autant qu'il n'y avoit pas encore long temps, qu'ilz s'y eſtoient logez : mais les Siciliens ayans entendu de leurs predeceſſeurs, que de toute ancienneté ceulx de leur nation avoient tenu & poſſedé ce quartier là de la Sicile, & que les Grecs y eſtans depuis ſurvenuz & abordez par mer, avoient premierement fondé en ceſt endroit là la ville de Naxe, & par ſucceſſion de temps en avoient dechaſſé les naturelz Siciliens vrays poſſeſſeurs & propriétaires du pays, maintenoient qu'ilz avoient reconquis, & eſtoient rentrez en la poſſeſſion de leurs propres terres paternelles, & qu'ilz s'eſtoient juſtement vengez du tort que les Grecs avoient jadis injuſtement

fait à leurs anceſtres, à l'occaſion dequoy ilz faiſoient tout ce qui eſtoit en eulx, pour ſe maintenir en celle motte. De l'autre coſté auſſi Dionyſius s'eſtant opiniaſtré à les en vouloir dechaſſer, il advint que le ſiege print trait juſques au cueur de l'hyver, que les jours ſont les plus courts de toute l'année, & ſe trouva un jour qu'il neigea tant, que tout l'endroit du chaſteau fut couvert & plein de haulte neige : & là Dionyſius ayant pris garde que les Siciliens n'avoient pas gueres l'œil à faire bien garder ce coſté là, tant pour la naturelle aſſiette du lieu qui eſtoit fort de ſoy meſme, que pour la haulteur & eſpeſſeur de la muraille, choyſit une nuict fort brune, que la lune ne luyſoit point, & qu'il faiſoit un temps bien rude, & monta contremont juſques au plus hault de la motte : où il eut beaucoup d'affaire tant pour la difficulté & malaiſance des rochers droits & couppez, que pour la grande quantité de neige qui y eſtoit : ce neantmoins il ſurmonta toutes ces difficultez, & exploitta ſi bien, qu'il ſurprit d'emblée l'un des chaſteaux : mais il ſe deſſira tout le viſage, & endommagea fort ſa veuë, à cauſe de la neige. Puis ayant ſemblablement gaigné auſſi d'emblée l'autre chaſteau, feit entrer ſon armée dedans la ville : mais ceulx de dedans bien rengez & ſerrez en battaille, ac-

coururent incontinent celle part, & combattirent ſi bien, que les gens de Dionyſius furent repoulſez, & luy meſme en la foulle des fuyants fut porté par terre d'un coup de picque, qu'il receut ſur ſa cuyraſſe, & s'en fallut bien peu qu'il ne fuſt pris priſonnier, & les Siciliens pourſuyvans de près ſes gens avec ce qu'ilz avoient l'avantage du lieu dont ilz combattoient, en occirent plus de ſix cents, & ſi y en eut pluſieurs autres qui y laiſſerent leurs armes, entre leſquelz Dionyſius meſme y perdit toutes les ſienes, excepté ſon corps de cuyraſſe. Depuis encore après ceſte deſconvenuë, les Agrigentins & les Meſſiniens chaſſerent hors de leurs villes, ceulx qui favoriſoient au party de Dionyſius, & ſe remeirent en liberté, renonçans à toute alliance & confederation qu'ilz euſſent avec luy.

LXVI. Mago capitaine general des Carthaginois, après la grande calamité qui leur eſtoit peu devant advenue, ſe trouva en la Sicile, cherchant par tous moyens de remettre ſus les affaires des Carthaginois : car il traitoit doulcement & humainement les villes ſubjettes à leur empire, & recueilloit ceulx qui eſtoient guerroyez & travaillez par Dionyſius : & oultre cela feit encore alliance avec la plus grande partie des villes des Siciliens, puis meit enſemble une armée, & alla faire la guerre aux

Meſſiniens *, & après avoir couru & pillé tout leur plat pays, & conſequemment enrichy ſes gens du pillage, alla loger ſon camp près la ville d'Acacene, alliée & confederée des Carthaginois, là où Dionyſius l'alla trouver avec ſon armée, & y eut bataille de laquelle Dionyſius, & ſes gens emporterent la victoire : & les Carthaginois ayans perdu plus de mille hommes en ceſte desfaitte, ſe ſauverent de viſteſſe dedans la ville. Dionyſius ſe retira pour lors à Syracuſe : mais quelques jours après il equippa & arma cent galeres, avec leſquelles il ſe partit pour aller faire la guerre à ceulx de Rege, & eſtant ſecrettement arrivé une nuict devant la ville, ſans que perſonne de dedans s'en doubtaſt, il meit le feu aux portes, & s'esforça de la ſurprendre par eſchelles. Les Regiens accoururent incontinent tous aux portes, pour eſtaindre le feu qui s'y eſtoit pris : mais leur capitaine Eloris y ſurvint, qui leur conſeilla de ne s'arreſter pas là, & en ce faiſant ſauva la ville : car s'ilz ſe fuſſent amuſez à eſtaindre le feu, ilz n'euſſent ſceu engarder que Dionyſius n'euſt eſchellé la ville, & ne fuſt entré dedans, attendu qu'ilz eſtoient bien peu de gens : mais au contraire y feit apporter

* La quatrieme année de la quatre-vingt-ſeizieme olympiade, avant J. C. 393.

des plus prochaines maiſons, force fagots & d'autre boys ſec pour faire le feu & la flamme encore plus grande, juſques à ce que toute la multitude du peuple ſe fuſt aſſemblée en armes pour ſecourir la ville. Par ce moyen Dionyſius ayant failly à ſon entente de ſurprendre la ville, courut tout le plat pays d'alenviron bruſlant & gaſtant tout ce qu'il y trouvoit, juſques à coupper & arracher les arbres; & après feit trefves avec eulx pour un an, puis s'en retourna à Syracuſe. Mais les Grecs habitans en Italie, voyans que la convoytiſe & avarice de Dionyſius s'eſtandoit juſques à leurs confins, feirent alliance enſemble, & eſtablyrent un conſeil pour ordonner des affaires de leur ligue & communaulté: car ilz s'eſtimoient aſſez puiſſans pour ſe garder facilement d'eſtre offenſez par luy, & quant & quant pour reſiſter à leurs voyſins les Lucains, contre leſquelz pour lors ilz avoient la guerre.

LXVII. Les Carthaginois s'eſtans remis ſus & refaits en peu de remps après la perte qu'ilz avoient faitte, ſe delibererent* d'entendre à bon eſciant aux choſes de la Sicile: & ayans reſolu de hazarder promptement une battaille, paſſerent avec peu de vaiſſeaux à rame, & amaſſerent

* La premiere année de la quatre-vingt-dix-ſeptieme olympiade, avant J. C. 392.

leur armée tant du pays de Libye, que de Sardagne, & auſſi des nations Barbates, qui habitent en Italie, & les ayans tous bien & diligemment armez à leurs deſpens, paſſerent en la Sicile. Si n'eſtoit pas leur oſt moindre que de deux cents mille combattans, dont eſtoit capitaine en chef Mago, lequel paſſant à travers le pays des naturelz Siciliens: & par le chemin retirant tousjours quelques villes de l'alliance de Dionyſius, ſe vint loger dedans les terres des Agyrineiens, au long de la riviere de Chryſe, ſur le grand chemin qui va à Morgantine: car n'ayant ſceu tirer à ſa devotion les Agyrineiens, il ne voulut pas tirer oultre, pource qu'il avoit nouvelles que ſes ennemys eſtoient jà partys de Syracuſe, pour le venir trouver: car Dionyſius adverty comme les ennemys eſtoyent entrez avant en pays, amaſſa ſoudainement le plus qu'il peut de gens de guerre, tant des habitans de Syracuſe, comme des eſtrangers qu'il avoit à ſa ſoulde, & ſe meit aux champs avec bien vingt mille combattans: & quand il fut aſſez près des ennemys, envoya devers Agyris, qui pour lors eſtoit ſeigneur des Agyrineiens, & avoit plus grande puiſſance qu'aurre ſeigneur ne tyran qui fuſt en toute la Sicile après Dionyſius: car il eſtoit ſeigneur de toutes les fortes places & chaſteaux de là environ, & ſi com-

mandoit à la ville des Agyrineiens comme prince abſolu, laquelle en ce temps là eſtoit merveilleuſement peuplée : car il n'y avoit pas moins de vingt mille chefz de citoyens, & eſtoit bien prouveuë de vivres pour une telle multitude : & ſi y avoit dedans le chaſteau bonne ſomme de deniers, que Agyris y avoit amaſſée des confiſcations des principaulx & plus riches hommes de la ville, qu'il avoit fait mourir. Dionyſius doncques eſtant entré avec petite compagnie de ſes gens dedans ceſte ville, feit ſi bien envers le tyran Agyris, qu'il le conduiſit à faire à bon eſciant une alliance vraye, & non ſimulée avec luy, en luy promettant que là où ilz auroient bonne yſſue de ceſte guerre, il luy donneroit grande quantité des terres adjacentes & voiſines des ſienes : ſoubz laquelle eſperance Agyris fournit premierement à toute l'armée de Dionyſius des bledz, & toutes autres proviſions neceſſaires : puis tira hors de la ville toutes ſes forces, & ſe vint loger avec luy, pour faire la guerre enſemble contre les Carthaginois.

LXVIII. Mago de l'autre coſté eſtant campé en pays d'ennemys, & ayant tous les jours de plus en plus faulte de vivres, ſe trouvoit bien empeſché, pource que Agyris qui congnoiſſoit toutes les addreſſes du pays, avoit tousjours

avantage ſur luy en tous aguets & embuſches, & luy couppoit & ſurprenoit ſes vivres à tout propos. Les Syracuſains qui ſe faſchoient dequoy ceſte guerre alloit ainſi en longueur, diſoient qu'il la falloit promptement decider par une bataille : mais Dionyſius maintenoit le contraire, diſant que ſans rien mettre en hazard, par traict de temps les Barbares ſe romproient eulx meſmes par faulte de vivres : dequoy les Syracuſains ne ſe contentans point, ſe courroucerent & indignerent tellement contre luy, qu'ilz le planterent là. A raiſon dequoy Dionyſius ſe trouvant fort eſtonné, propoſa du commencement liberté aux eſclaves qui le voudroient venir ſervir à la guerre. Mais depuis ayans les Carthaginois envoyé vers luy pour traitter de paix, & trouvans que c'eſtoit bien ſon meilleur d'y entendre, il renvoya leſdits ſerfs à leurs maiſtres, & feit paix avec les Carthaginois, de laquelle les articles & capitulations furent en toutes autres choſes ſemblables à la precedente : ſinon que par ceſte derniere il fut expreſſement dit, que les Siciliens ſeroient ſubjects & ſoubmis à l'obeyſſance de Dionyſius, & qu'il auroit la ville de Tauromine. Ceſt appointement juré & accordé, Mago s'en retourna en Afrique *. Et Dionyſius ſuyvant le traitté, ayant la ville & fortreſſe de

* La même année.

Tauromine entre ſes mains, en dechaſſa la plus part des habitans Siciliens, & y logea de ſes ſoudards eſtrangers ceulx qui luy ſemblerent mieulx à propos pour luy.

LXIX. Dionyſius deſirant ſe faire ſeigneur de toute l'iſle entierement, & quant & quant de joindre à ſa ſeigneurie les villes Grecques aſſiſes en Italie, ne voulut pas commencer la guerre à toutes enſemble, ains la differa juſques à un autre temps : mais eſtimant qu'il luy eſtoit expedient d'aſſaillir, & taſcher à avoir premierement celle de Rege, pource qu'elle luy ſerviroit puis après d'un fort alencontre du reſte de l'Italie, il ſe partit de Syracuſe avec groſſe puiſſance : car il avoit en ſon oſt vingt mille combattans à pied, mille chevaux, & ſix vingts voiles : & après avoir paſſé toute ceſte armée en Italie ſur les terres des Locriens, prit ſon chemin à travers pays, bruſlant & gaſtant les terres des Regiens, & au pris qu'il marchoit voguoit auſſi ſon armée de mer le long de la coſte, juſques à ce qu'il s'alla camper avec toute ſa puiſſance au près du port de Rege : mais les Italiens entendans le paſſage de Dionyſius au dommage des Regiens, feirent incontinent partir de la ville de Crotone ſoixante galeres, qu'ilz vouloient à toute diligence envoyer au ſecours des Regiens : & comme elles

cingloient en haulte mer, Dionyſius les ayant deſcouvertes de loing, leur alla au devant avec cinquante voiles. Ce que voyans les galeres Italiennes, ſe meirent à fouyr vers la coſte : & Dionyſius les pourſuyvit juſques en terre, là où il commença à en lier & attacher quelques unes aux ſienes pour les emmener : tellement que toutes les ſoixante eſtoient en danger d'eſtre perdues pour les Italiens, n'euſt eſté que ceulx de Rege ſortirent de leur ville avec tout le peuple, & feirent tant à coups de fleſches & de traicts, qu'ilz repoulſerent Dionyſius. Et ſur ces entrefaittes ſe leva une groſſe tourmente, à l'occaſion de laquelle les Regiens tirerent leurs vaiſſeaux en terre : & Dionyſius après avoir bien combattu, perdit ſept de ſes galeres, & ſur icelles bien mille cinq cents hommes, que la tourmente jetta vaiſſeaux & tout contre la coſte de Rege : ſi prirent les Regiens la plus grande partie des mariniers vifz. Et Dionyſius eſtant ſur une galere à cinq rames pour banc, ayant eſté par pluſieurs fois près d'eſtre abyſmé & noyé, finablement à toute peine arriva au port de Meſſine environ la mynuict : & pource que là approchoit la ſaiſon de l'hyver, il remena ſon armée à Syracuſe, ayant fait alliance avec les Lucains.

LXX. Ceſte année revolue fut fait prevoſt à

Athenes Antipater, & eleuz conſulz à Rome Lucius Valerius, & Aulus Manlius ; auquel temps Dionyſius ayant donné manifeſtement à congnoiſtre ſon intention, de vouloir aller faire la guerre en Italie, ſe partit de Syracuſe* avec groſſe puiſſance, ayant plus de vingt mille combattans à pied, & bien environ trois mille chevaux, & par mer quarante vaiſſeaux à rames, & d'autres vaiſſeaux ronds pour porter vivres & autres munitions bien trois cents : ſi feit telle diligence, qu'au cinquieme jour il arriva en la ville de Meſſine, là où il ſejourna quelques jours. Et ce pendant envoya ſon beau frere Thearides, avec trente voiles vers les iſles des Lipariens, pour autant qu'il avoit entendu que là environ eſtoient dix galeres de Rege. Thearides faiſant voile, cingla celle part : & ayant trouvé ces dix vaiſſeaux Regiens en lieu à propos, les prit tous dix avec toutes les perſonnes qui eſtoient deſſus, & s'en retourna tout auſſi toſt à Meſſine vers Dionyſius, lequel donna en garde les priſonniers Regiens, liez & enferrez à ceulx de Meſſine : & puis paſſa ſon armée, laquelle il mena premierement devant la ville de Caulonie, qu'il aſſiegea tout alentour, & commença à battre les murailles avec ſes machines & engins de batterie : mais

* La quatrieme année de la quatre-vingt-dix-ſeptieme olympiade, avant J. C. 389.

les Grecs habitans en Italie, ſi toſt qu'ilz entendirent que Dionyſius avec ſon armée avoit paſſé le deſtroit qui ſepare la Sicile de l'Italie, commencerent auſſi de leur coſté à faire gens & amaſſer armée. Et pource que la cité de Crotone eſtoit alors la plus peuplée, & en laquelle s'eſtoit retiré plus grand nombre des bannyz de Syracuſe, luy defererent la preeminence de ceſte guerre. Parquoy les Crotoniates aſſemblans gens de guerre de tous coſtez, eleurent pour leur capitaine Eloris citoyen de Syracuſe, eſtimans que pour avoir eſté chaſſé de Syracuſe par Dionyſius, & auſſi pource qu'il monſtroit eſtre hardy & homme d'entrepriſe, il conduiroit ceſte guerre loyaument & fidelement, pour la haine qu'il avoit alencontre du tyran. Après doncques que tous les alliez furent aſſemblez en la ville de Crotone, & que le capitaine general de la ligue Eloris eut ordonné de toutes choſes à ſa voulunté, il ſe partit avec toute ſa puiſſance, & ſe meit en chemin vers la ville de Caulonie, eſperant que ſi toſt qu'il ſe preſenteroit, Dionyſius leveroit ſon ſiege : & quant & quant que ceulx de la ville jà aguerryz par les continuelz aſſaults que Dionyſius leur donnoit, ſortiroient, & luy aideroient à le combattre en campaigne.

LXXI. Or avoit il en ſon oſt bien vingt &

cinq mille hommes de pied, avec environ deux mille chevaux : & ayant fait la plus grande partie du chemin, ſe campa au long de la riviere qui s'appelle Eloris. Ce qu'entendant Dionyſius, ſe leva de devant Caulonie, pour aller rencontrer ceſte armée de Grecs Italiens, devant laquelle Eloris avec une trouppe de cinq cents des meilleurs hommes qui y fuſſent, marchoit aſſez avant. Et Dionyſius eſtant adverty par ſes eſpies, que ſon ennemy eſtoit aſſez près de luy, deſlogea une nuict bien matin, de ſorte qu'au poinct du jour il ſe trouva au lieu où eſtoit Eloris avec ſa petite trouppe : ſi le chargea incontinent avec ſon armée bien ordonnée en battaille, ſans luy donner temps ne loyſir de pouvoir renger ſes gens en ordre, tellement qu'Eloris ſe trouva bien empeſché : & neantmoins avec peu de gens qu'il avoit autour de luy, feit teſte à l'ennemy : & ce pendant envoya quelques uns de ſes plus feaux amys, pour haſter le reſte de l'armée qui venoit derriere. Ces envoyez feirent ce qui fut en eulx : & les Italiens entendans comme leur general eſtoit en danger, ſe haſterent courans pour l'aller ſecourir : mais ce pendant Dionyſius ayant toute ſon armée enſemble, enveloppa de tous coſtez Eloris avec ſa trouppe, & les desfeit preſque tous, combien qu'ilz feiſſent tout devoir de

de vaillamment combattre. Et puis les Italiens y arrivans après la desfaitte en mauvais ordre, pour s'eſtre haſtez de venir, furent auſſi aiſeement rompuz & desfaits par les Siciliens qui eſtoient en bonne ordonnance. Ce neantmoins les Grecs Italiens ſouſteindrent quelques temps, encore qu'ilz veiſſent tuer devant eulx grand nombre de leurs gens : mais quand ilz entendirent que le capitaine meſme general avoit eſté occis en battaille, & qu'ilz veirent qu'à faulte de chef qui commandaſt, ilz s'entreheurtoient eulx meſmes les uns les autres, & confondoient leurs rencs, adonc toute eſperance perdue, ilz ſe tournerent en fuitte, & y en eut une grande partie d'occis ſur le champ : le reſte s'enfouit ſur une petite montaigne forte d'aſſiete, aſſez près de la ville aſſiegée, où il n'y avoit nulles eaux, & pouvoit facilement eſtre environnée par les ennemys : ſi la ceignit Dionyſius tout alentour avec ſon armée, & demoura toute celle nuict & le jour enſuyvant en armes, ſans dormir, faiſant par tout ſoingneuſement faire bon guet. Et le lendemain matin ceulx qui s'eſtoient ſauvez ſur celle montaigne, n'y pouvans plus demourer, tant pour la faulte d'eau, que pour l'exceſſive chaleur, envoyerent devers Dionyſius pour le prier de les vouloir prendre à rençon. Et Dionyſius ne ſe comportant pas modeſtement en ſa

proſperité, leur commanda qu'ilz euſſent à poſer les armes, & à ſe remettre de tout poinct à ſa mercy. Ceſte reſponſe ſembla bien dure aux aſſiegez : & endurerent encore quelque temps, mais à la fin vaincuz par la neceſſité de nature, finablement ilz ſe rendirent à la mercy & diſcretion du vaincueur, environ les quatre heures du ſoir, eſtans leurs corps ſi travaillez & recreuz, qu'à peine ſe pouvoient ilz ſouſtenir. Et alors Dionyſius tenant une baguette en ſa main, les feit deſcendre de la montaigne, & compta les priſonniers qui n'eſtoient pas moins de dix mille, en les touchant avec ſa baguette au pris qu'ilz deſcendoient de la montaigne : & au lieu que chacun d'eulx s'attendoit qu'il les deuſt fort inhumainement & cruellement traitter : au contraire, il ſe monſtra très doulx & humain envers eulx : car il les renvoya tous en leurs maiſons, ſans payer aucune rençon. Et faiſant paix avec la plus grande part des citez conjurées alencontre de luy, les laiſſa en leur liberté vivre à leurs loix : au moyen dequoy il fut grandement loué par ceulx qui receurent ceſte grace de luy, leſquelz en recompenſe, pour l'honorer, luy envoyerent pluſieurs couronnes d'or : & fut ceſt acte le plus beau & le plus louable qu'il feit oncques en toute ſa vie.

LXXII. Au partir de là, il mena ſon armée

devant la ville de Rege, en intention de faire tout ſon effort pour la prendre, eſtant griefvement indigné contre eulx, à cauſe de l'injure qu'ilz luy avoient faitte, en luy refuſant femme de leur ville : à l'occaſion dequoy ceulx de Rege ſe trouverent bien eſtonnez, pource qu'ilz n'avoient nulz alliez pour les ſecourir : & ſi n'eſtoient pas d'eulx meſmes aſſez puiſſans pour ſe defendre tous ſeuls : & davantage ilz ſçavoient bien, que s'ilz venoient à eſtre pris par force, ilz ne trouveroient grace ne miſericorde quelconque en luy. Si adviſerent qu'il eſtoit meilleur d'envoyer vers luy le ſupplier de les traitter doulcement, & ne leurs vouloir pas faire du pis qu'il pourroit. Dionyſius leur feit payer pour l'amende, la ſomme de ſix vingts mille eſcus, leur oſta toutes leurs navires & vaiſſeaux, qui eſtoient en tout quatrevingts, leur commanda de luy bailler cent oſtages. Et quand ilz eurent ſatisfait à tout ce qu'il leur voulut demander, il s'en retourna devant la ville de Caulonie, de laquelle il tranſporta les habitans à Syracuſe, & leur donna tous droits de bourgeoiſie, avec immunité & exception de toutes tailles & contributions pour l'eſpace de cinq ans : & demoliſſant leur ville, en donna les terres aux Locriens.

LXXIII. Ceſte année revolue fut fait prevoſt à Athenes Pyrrhion, & à Rome ſuccederent à

l'authorité conſulaire quatre tribuns, Lucius Lucretius & Servius Sulpitius : & ce meſme an fut celebrée la feſte de la quatrevingt dixhuytieme olympiade, de laquelle Soſyppus Athenien gaigna le prix. Et au commencement de celle année, Dionyſius eſtant allé avec ſon armée devant la ville d'Hipponion, transfera les habitans d'icelle à Syracuſe, & l'ayant raſée en donna les terres à ceulx de Locres, cherchant le plus qu'il pouvoit tous moyens de gratifier aux Locriens, pour l'alliance de mariage, qu'ilz luy avoient ottroyée : & au contraire, s'eſtudiant le plus qu'il pouvoit de chaſtier & endommager ceulx de Rege, pour vengeance de l'injure qu'ilz luy avoient faitte en la luy refuſant : car quand il envoya devers eulx ſes ambaſſadeurs pour les prier de luy vouloir donner en mariage quelcune des filles de leur ville, lon dit que les Regiens luy feirent reſponſe publiquement, qu'ilz ne luy en donneroient pas une, s'il ne vouloit d'adventure eſpouſer la fille du bourreau : à ceſte cauſe eſtant amerement indigné & courroucé contre eulx, pource qu'il eſtimoit qu'ilz luy avoient fait une trop enorme villainie, il cherchoit le plus qu'il luy eſtoit poſſible, de ſe venger aſprement d'eulx en toute maniere : car l'année precedente quand il feit paix avec eulx, il ne la feit point pour bien qu'il leur vouluſt, ne pource qu'il deſiraſt

leur amytié : mais pource qu'il leur vouloit oſter leurs forces de mer, qui eſtoient de quatrevingts voiles : eſperant que quand il les auroit forclos de la mer, il les eſtraindroit plus facilement, & les auroit à ſa diſcretion. Et pourtant durant qu'il fut en Italie, il ne feit autre choſe que chercher quelque occaſion colorée, ſoubz laquelle il leur peuſt mouvoir la guerre, ſans que lon peuſt dire, qu'il euſt contre ſa foy contrevenu aux articles de la paix, qu'il avoit nagueres jurée. Ayant doncques conduyt ſon armée juſques ſur le deſtroit, faiſant ſemblant de vouloir repaſſer en Sicile, il envoya demander aux Regiens des vivres pour ſon armée, leur promettant de leur en renvoyer autant, ſi toſt qu'il ſeroit de retour à Syracuſe : ce qu'il faiſoit à celle fin que s'ilz luy en refuſoient, il ſemblaſt avoir juſte occaſion de leur faire la guerre : & s'ilz luy en donnoient, que ce fuſt autant de leurs bledz & autres munitions deſpendu : & par ce moyen venant à les aſſieger, il les en euſt tant plus toſt à ſa voulunté, pource que les vivres viendroient à leur faillir en peu de temps. Les Regiens ne ſe doubtans point de ceſte ſiene malice, luy fournirent des vivres pour quelques jours : mais quand ilz veirent qu'il ſejournoit trop longuement, tantoſt faiſant ſemblant d'eſtre malade, & tantoſt uſant d'autres delais, ilz commencerent

à ſe doubter de ſes aguetz, & de ſa mauvaiſe voulunté, ſi ne voulurent plus fournir de vivres à ſon camp : à raiſon dequoy luy faignant en eſtre fort courroucé, leur renvoya leurs oſtages, & alla mettre le ſiege devant leur ville, aux murailles de laquelle par chacun jour il faiſoit faire des approches, & livrer continuellement nouveaux aſſaults, battant les murailles avec groſſes machines & engins de batterie, qu'il feit faire tout exprès d'une grandeur incroyable, en faiſant tout l'effort qu'il luy eſtoit poſſible pour l'avoir par force. Et ceulx de dedans ayans eleu pour capitaine Phyton, & armé tous leurs citoyens qui eſtoient en aage de porter armes, faiſoient ſoingneuſement par tout bon guet, & ſelon que les occaſions ſe preſentoient, ſortoient à l'eſcarmouche hors de la ville, & alloient mettre le feu à ſes machines & engins : mais en continuant ainſi à combattre vertueuſement pour la defenſe d'eulx & de leurs pays, ilz ne feirent qu'enflammer davantage l'ire & l'appetit de vengeance de leur ennemy, perdans tous les jours grand nombre de leurs gens aux aſſaults & eſcarmouches, & tuans auſſi beaucoup des Siciliens. Dionyſius luy meſme, en une ſaillye qu'ilz feirent, y fut ſi fort blecé d'un coup de lance qu'il receut en l'aine, qu'il en cuyda mourir, & eut fort à faire à en guerir. Si alloit le ſiege en longueur,

pource que les Regiens faiſoient une diligence & un effort extreme, pour defendre leurs vies & leur liberté : & Dionyſius alloit opiniaſtrement continuant à leur faire tous les jours donner de nouveaux aſſaults, ne voulant aucunement ſe deporter de ſa premiere entrepriſe.

LXXIV. Mais eſtant prochaine la ſaiſon des jeux olympiques, il y envoya pour courir au tournoy, des chariots plus richement eſtoffez que nul autre, & des tentes & pavillons dorez, & magnifiquement tapiſſez par dedans de riche tapiſſerie, pour tendre en l'aſſemblée qui ſe fait en telz jeux : & ſi y envoya davantage des poëtes & muſiciens, les meilleurs qu'il peut recouvrer pour illec prononcer & reciter quelques œuvres de poëſie qu'il avoit compoſées, à celle fin que ſon bruyt & renom en fuſt plus illuſtre par tout le monde : car il eſtoit demeſureement enamoré de l'eſtude de poëſie ; & de tout ceſt equippage qu'il envoyoit à ces jeux olympiques, donna la charge & conduitte à ſon beau frere Thearides : lequel arrivé en la plaine où ſe fait le tournoy, fut grandement regardé pour la magnificence & beaulté des riches tentes qu'il avoit apportées, & pour la ſumptuoſité des beaux chariots & chevaux qu'il avoit amenez. Et quand les poëtes & muſiciens voulurent mettre en avant & publier ſes œuvres poëtiques, il y accourut du commencement une

grande foule de peuple, pour la bonne voix & bonne grace de ceulx qui les prononceoient : mais tantoſt après quand ilz congneurent que ce n'eſtoit rien qui valuſt des poëmes, ilz ſe mocquerent de Dionyſius, & l'eurent en tel meſpris, que quelques uns eurent bien la hardieſſe d'aller abbatre & deſſirer ſes riches pavillons : meſmement pource que l'orateur Lyſias, qui lors ſe trouva en la ville d'Olympe, alloit incitant & enhortant le peuple de ne vouloir point recevoir ny admettre en ces jeux ſainctz & ſacrez, les envoyez de la part d'un ſi meſchant & malheureux tyran : & dit on que ce fut lors qu'il prononça celle belle harengue & oraiſon ſiene, que lon appelle l'oraiſon olympiaque. Et oultre quand ce veint à la courſe des chariots, il advint que le chariot de Dionyſius ſortit hors de ſon renc & de ſon orniere, & fut fracaſſé & briſé par les autres qui paſſerent par deſſus : pareillement auſſi advint, qu'au retour la navire qui reportoit ceulx qu'il avoit envoyez, faillit la Sicile par une groſſe & violente tourmente, & alla donner contre la coſte de Tarente : & les mariniers qui ſe ſauverent à nage dedans la ville de Tarente, ſemerent depuis un bruyt par la ville de Syracuſe, que pour la mauvaiſtié des poëmes de Dionyſius, non ſeulement les poëtes & muſiciens qui les recitoient avoient eſté ſifflez & chaſſez des jeux olympiques :

mais auſſi les chariots eſtoient ſortys de leur orniere, & leur navire avoit couru fortune. Toutesfois Dionyſius ayant eu nouvelle comme ſes poëmes avoient eſté ſifflez, ne deſiſta point pour cela de vacquer tousjours à l'eſtude de poëſie, pource que quelques flateurs qu'il avoit en ſa court luy alloient diſans, que c'eſtoit tousjours la couſtume des hommes de porter preſentement envie aux choſes bien faittes, leſquelles ilz ont après la mort des autheurs en admiration.

LXXV. Dionyſius ayant jà tenu preſque unze mois tous entiers le ſiege devant la ville de Rege, & luy ayant oſté toute eſperance de ſecours : ceulx de dedans à la fin ſe trouverent en grande deſtreſſe & diſette de toutes ſortes de vivres, car le boyſſeau de bled s'y vendoit cinquante eſcus. Et après que toutes ſortes de grains leur furent faillis, ilz mangerent premierement leurs chevaux & autres beſtes de voitture : puis quand il n'y en eut plus, feirent bouillir tous les cuirs qu'ilz peurent recouvrer dedans la ville, qu'ilz mangerent auſſi, & en veſcurent un temps : & finablement ſortans de la ville, alloient mangeans ſi peu d'herbes & racines qu'ilz pouvoient trouver au long des murailles, comme beſtes ſauvages : de maniere que la neceſſité & faulte de nourriture humaine, les contraignit de recourir à la paſture des beſtes. Dequoy s'eſtant

Dionyſius apperçeu, non ſeulement n'en eut point de pitié, ains au contraire feit approcher le beſtial qui eſtoit en ſon camp, pour brouter & conſommer ſi peu d'herbes qui ſe trouvoit au long des murailles & foſſez de la ville, à celle fin qu'ilz ne trouvaſſent plus matiere aucune, de laquelle ilz ſe peuſſent ſuſtenter : ſi qu'à la parfin les pauvres Regiens vaincuz de la neceſſité, furent contraints de ſe rendre eulx & leur ville à la diſcretion du tyran *, lequel entrant dedans, y trouva des monceaux de corps morts de male rage de faim : & ceulx qui eſtoient encore demourez en vie, ayans plus apparence de morts que de vifz, tant leurs corps eſtoient extenuez & affoiblyz de la faim : ſi aſſembla plus de ſix mille priſonniers qu'il envoya tous à Syracuſe, permettant neantmoins à ceulx qui pourroient payer dix eſcus de rençon de ſoy rachepter, & faiſant vendre les autres à lencan au plus offrant. Entre les priſonniers fut pris auſſi le capitaine Phyton, & ſon filz, que Dionyſius feit noyer. Et le lendemain feit premierement attacher & lier le pere ſur la plus grande & la plus haulte machine de batterie qu'il euſt, comme voulant faire un exemple notable de vengeance tragique, & luy envoya dire par un

* La ſeconde année de la quatre-vingt-dix-huitieme olympiade, avant J. C. 387.

ſerviteur, comme le jour de devant il avoit fait noyer ſon filz dedans la mer : Phyton reſpondit, qu'il en avoit eſté plus heureux que ſon pere d'un jour : puis le feit le tyran trainner par toute la ville, en le feſſant & fouëttant le plus ignominieuſement qu'il luy eſtoit poſſible : ſuyvant derriere luy un ſergent, lequel alloit criant à haulte voix, que Dionyſius le faiſoit ainſi chaſtier & punir eſtrangement, pource que c'eſtoit luy qui avoit mis en teſte à ſes citoyens de ſouſtenir la guerre contre luy. Mais Phyton s'eſtant porté en homme de bien & bon capitaine durant le ſiege : & ayant veſcu toute ſa vie en honneur, endura auſſi conſtamment & vertueuſement la peine que le tyran luy feit ſouffrir à ſa mort : car il eut le courage touſjours conſtant & ferme, ſans jamais fleſchir, & ſans ſe perdre : criant à haulte voix qu'il enduroit la mort pour n'avoir voulu trahir ſon pays, & le livrer entre les mains du tyran, & que dedans peu de jours les dieux feroient la vengeance de ſa mort : & fut ſa conſtance telle qu'elle feit pitié & compaſſion aux ſoudards meſme de Dionyſius : de ſorte qu'il y en avoit qui commençoient jà à murmurer contre luy. Parquoy Dionyſius craignant que quelques uns à la fin ne priſſent la hardieſſe de l'aller oſter par force aux bourreaux, ceſſa de le faire plus martyriſer, & le

feit noyer dedans la mer, avec tous ceulx de ſa parenté.

LXXVI. Dionyſius le tyran de Syracuſe, eſtant delivré de la guerre des Carthaginois, ſe trouvoit en grand repos, & en grand loiſir : ſi ſe remeit* de rechef à compoſer des vers, & à eſcrire des poëmes, avec plus des ſoing, d'eſtude & de diligence que jamais, envoyant querir çà & là ceulx qui avoient bruit d'eſtre excellents en ceſt art, leſquelz il tenoit auprès de luy en grand honneur, à fin qu'ilz luy dreſſeaſſent & corrigeaſſent ſes œuvres poëtiques. Et eulx cherchans à luy complaire pour les grands biens qu'il leur faiſoit, ne luy en diſoient ſinon ce qu'ilz penſoient luy devoir eſtre aggreable : de maniere que s'enflant encore davantage par leurs flatteries, il ſe glorifioit plus de ſes compoſitions poëtiques, qu'il ne faiſoit de ſes plus beaux faits & exploits d'armes. Or y avoit il entre les autres poëtes, qui eſtoient en ſa court, un nommé Philoxenus, lequel avoit le plus grand bruit, & plus grande reputation en ſon art, qui eſtoit d'eſcrire des hymmes à la louange des dieux que nul autre qui fut en toute celle compagnie. Et un jour que lon avoit leu durant le

* Le texte de Diodore dit ſeulement que Denys s'appliqua avec une grande ardeur à compoſer des poëmes.

ſoupper quelques poëmes du tyran qui ne valoient rien, luy fut demandé qu'il en penſoit: Il reſpondit un peu trop librement au gré de Dionyſius, & dit ce qui luy en ſembloit, dont le tyran ſe courroucea fort aſprement contre luy, diſant que c'eſtoit par envie qu'il meſdiſoit de ſes compoſitions : & commanda ſur le champ, que lon le menaſt ès quarrieres. Le lendemain ſes amys prierent & intercederent pour lui, que Dionyſius luy vouluſt pardonner, ce qu'il feit : & de rechef les voulut avoir tous à ſoupper avec luy. Et comme le feſtin fut fort avancé, Dionyſius qui ſe plaiſoit plus en ſes poëſies, qu'en choſe du monde, & qui ne demandoit qu'à les monſtrer, en recita quelques vers, meſmement de ceulx qu'il eſtimoit les mieulx faits : puis ſe tournant devers Philoxenus, luy demanda qu'il luy ſembloit de telz carmes : Philoxenus ne luy reſpondit autre choſe, ſinon que regardant autour de luy, il appella aucuns des ſatellites de Dionyſius, & leur dit, Remenez moy aux quarrieres. Dionyſius s'en prit à rire, pource qu'il dit ces parolles avec bonne grace : & ſupporta pour ce coup patiemment ſa franchiſe de parler, ayant la rizée un peu addoulcy l'aigreur & la picqueure de la mocquerie : mais neantmoins quelques uns de ſes amys à part, & Dionyſius meſme luy remonſtrerent qu'il

avoit tort d'eſtre ainſi aſpre à reprendre ; & qu'il ſe pourroit bien paſſer de parler ainſi librement ſans propos. Philoxenus leur feit adonc une reſponſe bien nouvelle : diſant que de là en avant il contrepeſeroit tellement ſes parolles, qu'il diroit la vérité, & ſi ſe maintiendroit en la bonne grace de Dionyſius, comme à la vérité il feit. Car ayant Dionyſius recité quelques vers ſiens, eſquelz il y avoit forces lamentations pour emouvoir les cueurs des eſcoutans à compaſſion : il luy demanda puis après qu'il luy ſembloit de telz vers : & il reſpondit, qu'ilz luy avoient fait grand pitié : gardant par ceſte parolle à deux endroits, ce qu'il avoit promis au tyran : car Dionyſius la prit en tel ſens, comme s'il euſt voulu dire, qu'ilz eſtoient bien faits pour emouvoir à pitié : & pource que c'eſt tout ce que peuvent faire les meilleurs poëtes, penſa eſtre grandement loué par luy, & ſe contenta de celle reſponſe : mais les aſſiſtans prenans la reponſe à ſon vray ſens, entendirent, comme il eſtoit veritable, qu'il vouloit dire, que ces vers luy faiſoient compaſſion, tant ilz eſtoient malheureuſement faits.

LXXVII. Autant preſque en advint il au philoſophe Platon : car l'ayant envoyé querir, il luy donna du commencement très grand credit & authorité autour de luy, voyant qu'il luy

diſoit franchement la verité, comme il appartenoit à un tel philoſophe que luy : mais depuis il ſe courroucea à luy pour quelques parolles, & le prit en haine ſi aſprement, qu'il le feit mener au marché * ; là où il le feit vendre, comme un eſclave, pour le prix de deux cents eſcus : mais les autres philoſophes le rachepterent incontinent, & le renvoyerent en la Grece, avec une amyable correction & reprehenſion, en luy remonſtrant, qu'un philoſophe ou ne ſe doit point du tout approcher d'un tyran, ou ſe doit accommoder à luy : mais nonobſtant tout cela, Dionyſius ne ſe deporta point encore de ſon eſtude de la poëſie, ains envoya de rechef ** des meilleurs muſiciens qu'il peut recouvrer, & qui avoient les plus claires & plus haultaines voix en l'aſſemblée des jeux olympiques, pour illec prononcer, chanter, & reciter devant l'aſſemblée de tout le peuple Grec, ſes œuvres poëtiques : ſi furent les muſiciens ouyz & eſcoutez du commencement, avec admiration de l'aſſiſtence, pour la bonté & netteté de leur voix : mais puis après quand on vint à conſiderer de près, & examiner ce qu'ilz diſoient, ilz furent adonc

* Il le remit entre les mains d'un Spartiate nommé Pollis, qui le conduiſit & le vendit dans l'île d'Egine. Car il n'y eut jamais de baſſeſſe dont un Lacédémonien ne fût capable.

** De rechef, n'eſt point dans le texte de Diodore.

non ſeulement meſpriſez, mais auſſi mocquez & ſifflez. Ce qu'entendant Dionyſius, en receut un ſi grand deſplaiſir, qu'il n'eſt poſſible de plus : & allant ce paſſionné deſir tousjours augmentant en ſa teſte, il en vint juſques là, qu'il eſtoit comme une perſonne tranſportée & forcenée : & entra en telle reſverie, qu'il diſoit que tous ſes meilleurs & plus feaux amys luy portoient envie : & commença à ſe defier d'eulx, comme de traiſtres. Brief tant alla avant ceſte ſiene douleur & fureur, qu'il en feit mourir pluſieurs ſoubz occaſions faulſes & controuvées : & en chaſſa d'autres en exil, entre leſquelz furent Philiſtus & Leptines ſon beau frere, tous deux vaillans hommes, & qui luy avoient fait de grands ſervices en ſes guerres : ilz ſe retirerent tous deux en Italie en la ville de Thuries, là où ilz furent très bien recueillis, & leur feit on de grands honneurs. Et depuis à l'inſtance & pourſuitte de Dionyſius ilz ſe reconcilierent avec luy : & retournans à Syracuſe, luy furent bons amys, comme devant, de ſorte que Leptines eſpouſa ſa fille.

LXXVIII. Dionyſius prit en fantaſie de fonder quelque ville au long de la mer Adriatique, ce qu'il faiſoit en imagination & intention de ſe faire ſeigneur de la mer Ionique, de maniere que nul ny peuſt naviger que par ſa licence

licence & avec ſon congé : & auſſi qu'il peuſt luy meſme ſeurement paſſer en la coſte de l'Albanie *, & qu'il euſt en celle coſte là des ports, eſquelz il ſe peuſt retirer avec ſes vaiſſeaux, & y retourner en ſeureté : car il deſignoit de s'en aller un jour faire ſoudainement une courſe en celle coſte d'Albanie, avec groſſe puiſſance, pour y voler le temple de Dodone, où il y avoit de l'or & de l'argent infiny : & à ceſte fin feit alliance avec les Eſclavons **, par l'entremiſe d'un banny Moloſſien, qui avoit nom Celte, & ſe tenoit lors à Syracuſe. A ceſte cauſe ayans les Eſclavons la guerre contre les Albanois, leur envoya ſecours de deux mille combattans, & cinq cents harnois tous complets, faits à la Grecque, qu'ilz departirent à leurs meilleurs hommes : & meſlerent parmy leurs gens les deux mille hommes que Dionyſius leur avoit envoyez. Ainſi ayans mis enſemble une groſſe & puiſſante armée, entrerent en armes dedans le pays d'Albanie, là où ilz remeirent en poſſeſſion du royaume Alcetas. Les Moloſſiens leur vindrent toutesfois alencontre, & y eut battaille que les Eſclavons gaignerent, & y tuerent environ cinq mille Moloſſiens. Ayans les Albanois receu une telle

* L'Epire.

** Les Illyriens.

ſecouſſe, les Lacedemoniens qui en entendirent la nouvelle, leur envoyerent incontinent du ſecours, moyennant lequel ilz reprimerent un petit la trop grande inſolence des Barbares Eſclavons. Or environ ce temps, ceulx de l'iſle de Paros, ſuyvans un certain oracle qui leur avoit eſté reſpondu, envoyerent une trouppe de leurs gens, pour habiter dedans le gouffre de la mer Adriatique, en une iſle qui s'appelle Phare, là où ilz fonderent une ville, moyennant le port que leur feit Dionyſius le tyran : lequel peu d'années auparavant avoit auſſi fondé, en la coſte de la terre ferme, une autre ville qui ſe nommoit Liſſe *, & y avoit envoyé gens pour la peupler, à celle fin qu'il euſt en ceſte marche là un pied ferme. Et lors ſe trouvant de loyſir, y feit edifier un arcenal, pour y pouvoir retirer & loger deux cents galeres, & feit clorre la ville d'une enceinte de murailles telle en haulteur, force, & groſſeur, qu'il n'y avoit ville Grecque en quelque part où elle fuſt, qui en euſt de ſi belles : & s'y y feit accouſtrer de beaux lieux de plaiſance, pour y esbattre

* C'eſt donc par inadvertance que le ſavant Pétau a cru pouvoir s'appuyer de Diodore de Sicile pour rapporter à cette année, la quatrieme de la quatre-vingt-dix-huitieme olympiade, avant J. C. 385, la fondation de Liſſus, puiſque Diodore dit expreſſément que Denys l'avoit fondée quelques années auparavant.

& exercer la jeuneſſe au long de la riviere d'Anape : & de beaux & magnifiques temples aux dieux, & toutes autres choſes qui ſervent à l'ornement & embelliſſement des villes.

LXXIX. Et ceſt an revolu fut fait prevoſt à Athenes Diotrephes, & conſulz à Rome Lucius Valerius, & Aulus Manlius : & fut celebrée en Elide la feſte de la quatrevingtdix-neufieme olympiade, en laquelle Dicon Syracuſain gaigna le prix : auquel an ceulx de Paros ayans, comme nous avons dit, envoyé de leurs gens en l'iſle de Phare, pour y baſtir une ville, les Barbares poſſeſſeurs anciens de laditte iſle, ſe retirerent tous en un lieu fort de nature & d'aſſiette à merveilles, là où les Phariens les laiſſerent vivre, ſans autrement leur faire mal ne deſplaiſir : & eulx ſe meirent à fonder leur ville, qu'ilz edifierent ſur le bord de la mer. Mais depuis les Barbares ne pouvans ſupporter, que les Grecs ſurvenans les chaſſaſſent ainſi de leur pays naturel, envoyerent querir les Eſclavons qui habitent vis à vis en terre ferme, & en paſſerent dedans leur iſle avec de petites barques plus de dix mille, leſquelz incontinent coururent ſus aux Grecs, & en tuerent un grand nombre : mais le capitaine qui eſtoit lieutenant de Dionyſius en la ville de Liſſe, avec bon nombre de galeres ſe tira en mer alencontre de ces

barques d'Eſclavons, dont il meit les unes en fond, & en prit des autres : de ſorte qu'il occit plus de cinq mille Eſclavons, & en prit environ deux mille priſonniers. En ce meſme temps Dionyſius ſe trouvant à l'eſtroit d'argent, s'en alla avec ſon armée, qui eſtoit de ſoixante galeres, en la coſte de la Toſcane, ſoubz couleur de vouloir exterminer les courſaires : mais à la verité c'eſtoit pour piller un temple de grand apport & grande devotion, plein de beaux & riches joyaux que lon y avoit anciennement donnez pour offrande, lequel eſtoit aſſis ſur le bord de la playe * d'une ville de Thoſcane appellée Agyllis, & s'appelloit laditte playe les Tours. Y eſtant doncques arrivé la nuict, & ayant mis ſes gens en terre le matin au poinct du jour, il executa ſoudainement & ſans difficulté quelconque ſon entrepriſe : car eſtant le lieu gardé par peu de gens, il força aiſeement les gardes, puis ſaccagea à loiſir le temple, où il aſſembla juſques à la ſomme de ſix cents mille eſcus : ce qu'entendans ceulx de la ville, ſortirent incontinent ſur luy pour taſcher de defendre le temple, mais il les desfeit en bataille.

* Le grec ſignifie, dans le château qui défendoit le port d'une ville de Toſcane appellée Agylla, & ce château ſe nommoit les Tours. Ce temple étoit, ſelon les uns, celui de Leucothée, ſelon d'autres, celui d'Ilithye.

Et en ayant pris grand nombre de priſonniers, pilla tout leur plat pays, puis s'en retourna à Syracuſe, là où il vendit ſes priſonniers, & tout ſon butin, dont il aſſembla bien encore autres trois cents mille eſcus : & lors ſe voyant ceſt argent devant luy, feit amas de gens de guerre : & ayant mis ſus groſſe armée, alloit cherchant les moyens de commencer la guerre aux Carthaginois, & c'eſt ce qui fut fait ceſte année là.

LXXX. L'année d'après eſtant Phanoſtratus prevoſt à Athenes, les Romains eleurent au lieu de conſulz quatre tribuns. C'étoit la ſeconde de la 99ᵉ olympiade : auquel an Dionyſius ayant ſon cas tout preſt, ne cherchoit plus que quelque occaſion coulourée pour commencer la guerre aux Carthaginois. Voyant doncques que les villes qui eſtoient ſoubz leur obeyſſance, avoient bien bon vouloir de ſoy rebeller & tourner contre eulx, il les receut, & feit alliance & ligue avec elles, en les traittant le plus doulcement, & le plus gracieuſement qui luy eſtoit poſſible. Ce qu'entendans les Carthaginois, envoyerent premierement des ambaſſadeurs pour luy redemander les villes qu'il leur avoit ſubſtraittes : à quoy ne ayant voulu obtemperer, la guerre ſe fonda & commença là deſſus : car les Carthaginois avec tous leurs alliez & confe-

derez en prirent les armes contre luy. Et prevoyans la grandeur & l'importance d'icelle, enrollerent de leurs citoyens tous ceulx qui leur ſembloient idoines à porter armes : & encore à force d'argent aſſemblerent grand nombre de ſoudards eſtrangers, & eleurent Mago leur roy, capitaine general de toute ceſte armée, qui la paſſa incontinent partie en la Sicile, & partie en Italie : pource qu'ilz deliberoient de faire la guerre en l'un & en l'autre pays. Dionyſius auſſi ſemblablement diviſa ſes forces en deux, pour avec l'une faire la guerre en Italie, & de l'autre en la Sicile contre les Carthaginois. Si y eut pluſieurs rencontres & eſcarmouches legeres entre ces deux armées : pource qu'eſtans près l'une de l'autre, ilz eſcarmouchoient continuellement, ſans qu'il ſe feiſt neantmoins aucun exploit memorable : mais à la fin il y eut deux grandes & notables journées, en la premiere deſquelles, qui fut près d'un lieu nommé Cabales, Dionyſius, combattit ſi vaillamment qu'il en emporta la victoire, & occit ſur le champ non moins de dix mille hommes des Barbares, & en prit de priſonniers environ cinq mille : le demourant fut contraint de s'enfouyr ſur une petite montaigne bien forte d'aſſiette, mais où il n'y avoit nulles eaux. Le roy meſme Mago, combattant vertueuſement fut occis ſur le champ

en ceſte battaille : au moyen dequoy les Carthaginois effroyez d'une ſi lourde perte, envoyerent vers Dionyſius le requerir d'appointement. Dionyſius leur feit reſponſe, qu'il n'y avoit qu'une ſeule eſperance de paix & d'appointement avec luy : c'eſtoit qu'ilz vuidaſſent de toute la Sicile, en luy cedant entierement toutes les villes d'icelle, & le rembourſant des frais qu'il avoit faits en ceſte guerre. Ceſte reſponſe ſembla fort griefve & ſuperbe aux Carthaginois, mais nonobſtant ilz feirent ſemblant de l'accepter, & de s'en contenter : en quoy faiſant ilz abuſerent Dionyſius par leur malicieuſe accouſtumée fineſſe : car depuis ilz luy donnerent à entendre, qu'il n'eſtoit pas en leur puiſſance de luy rendre les villes qu'il leur demandoit : & qu'il falloit qu'ilz en communicaſſent, & le feiſſent entendre à leur ſenat. Et à ceſte cauſe requirent à Dionyſius, de vouloir faire ſurſeance de guerre pour quelques jours, à ce qu'ilz euſſent temps & moyen de le faire entendre à leurs ſeigneurs, & d'avoir ſur ce la reſponſe d'eulx. Ce que Dionyſius leur accorda : & furent faittes trefves avec grandes joye & lieſſe de Dionyſius, lequel s'attendoit bien d'avoir en peu de temps toute la Sicile ſoubz ſon obeyſſance.

LXXXI. Si feirent les Carthaginois inhumer leur roy Mago fort magnifiquement : & en ſon

lieu eleurent pour leur general ſon filz, lequel eſtoit bien jeune d'aage, mais avoit bon ſens, & fort gentil cueur : & ſi eſtoit hardy & vaillant homme de ſa perſonne. Iceluy doncques durant le temps des trefves, ne ceſſa de dreſſer & exerciter continuellement ſes gens aux armes : & feit ſi bien tant par les prix qu'il propoſa à ceulx qui feroient bien, que par les bonnes parolles dont il les enhortoit : & auſſi par la continuation de les duyre & exerciter ſans ceſſe à tous exercices de la guerre, qu'en peu de jours il rendit ſon armée très puiſſante, non tant pour eſtre grande en nombre, que pour eſtre bien appriſe & bien obeyſſante. Or ſi toſt que le terme de la trefve fut expiré, les uns & les autres ſe meirent incontinent aux champs, & ſe preſenterent fort courageuſement, & avec grand deſir à la bataille, laquelle fut très apre en un lieu qui s'appelle Cronion, là où les dieux voulurent contrepeſer la perte que les Carthaginois avoient faitte en la premiere battaille, par la victoire qu'ilz obteindrent en la ſeconde : car ceulx qui en la premiere avoient eſté victorieux, en eſtans devenuz fiers & orgueilleux, furent contre leur opinion battuz & desfaits en la ſeconde. Et au contraire, ceulx qui par la groſſe perte qu'ilz avoient faitte en la premiere, ſembloient eſtre deſcheuts de toute eſperance, inſpereement en

rapporterent une très glorieuſe victoire en la ſeconde : car Leptines qui conduiſoit l'une des pointes de l'armée de Dionyſius, homme très vaillant de ſa perſonne, après avoir combattu non pareillement, & avoir fait grand meurtre des Carthaginois autour de luy, finablement y acheva ſes jours ſur le champ, & ſi toſt qu'il fut tumbé, les Carthaginois reprirent cueur, & ſe meirent à charger ceulx qui leur faiſoient teſte avec tel effort, & d'une impetuoſité ſi grande, qu'ilz les rompirent & meirent en fuitte. Dionyſius ſemblablement ayant autour de luy les meilleurs combattans qui fuſſent en tout ſon oſt, du commencement eut quelque avantage ſur ceulx qui s'affronterent avec luy : mais depuis que la mort de Leptines fut ſemée & divulguée parmy la battaille, & que l'autre pointe eut eſté miſe en routte, alors ceulx meſmes qui eſtoient auprès de Dionyſius s'effroyerent, & ſe tournerent auſſi en fuitte : par ainſi fut l'armée de Dionyſius entierement rompue. Et les Carthaginois pourſuyvans aſprement leur victoire, alloient admoneſtans l'un l'autre, de ne prendre pas un des ennemys à mercy : de ſorte que tous ceulx qu'ilz pouvoient attaindre, eſtoient incontinent tuez ſur le champ : & fut en peu d'heure toute la campaigne ſemée &

couverte de morts, & la deſconfiture ſi grande, ſe voulans les Carthaginois venger de leur premiere perte, que lon trouva puis après quatorze mille Siciliens morts eſtanduz parmy les champs : ceulx qui ſe peurent ſauver de viſteſſe, ſe retirerent dedans leur camp, eſtant jà la nuict ſurvenue. Et les Carthaginois après avoir gaigné ceſte groſſe battaille, ſe retirerent en la ville de Panorme : & ſe portans en hommes ſages, & bien adviſez en leur proſperité, envoyerent devers Dionyſius, luy offrir de traitter de paix avec luy, à quoy il entendit très vouluntiers : & fut la paix accordée entre eulx ſoubz condition, que d'une part & d'autre ilz demoureroient ſeigneurs des villes & terres, qu'ilz tenoient avant ceſte derniere guerre : excepté que les Carthaginois auroient de plus la ville & le territoire des Selinuntins & d'Agrigente, juſques à la riviere d'Alice : & ſi leur paya Dionyſius encore pour les frais de la guerre, la ſomme de ſix cents mille eſcus.

LXXXII. Pluſieurs années s'eſtant ecoulées, & Dionyſius, ſe trouvant autour de luy bon nombre de ſoudards : & voyant que les Carthaginois n'eſtoient point trop bien diſpoſez pour faire la guerre, tant pour la peſtilence qui les avoit travaillez, comme auſſi pour la rebellion des

Libyens qui s'eſtoient ſoublevez contre eulx, delibera de la leur commencer. Et n'ayant point de couleur honneſte pour ce faire, feignit que leurs gens eſtoient entrez en ſes terres : & ayant mis ſus une armée de trente mille hommes de pied *, & trois mille chevaux, & une autre par mer de trois cents voiles, avec tout l'equippage & l'appareil neceſſaire à telle puiſſance, entra à main armée dedans le pays de l'obeyſſance des Carthaginois, là où il retira incontinent à ſoy les villes de Selinunte & d'Entelle. Et ayant couru & pillé tout le plat pays, reduyſit encore ſoubz ſa puiſſance la ville d'Eryce, puis alla mettre le ſiege devant celle de Lylibée : mais pource qu'il entendit, que dedans y avoit grand nombre de gens de guerre, il leva ſon ſiege, & ayant nouvelles, que l'arcenal de Carthage eſtoit bruſlé, il penſa que tous leurs vaiſſeaux euſſent eſté conſommez par le feu, & pource ne teint il luy meſme plus compte des ſiens : ſi laiſſa cent & trente des meilleures galeres qu'il euſt en toute ſa flotte dedans le port des Eryceniens, & renvoya tout le reſte à Syracuſe. Mais les Carthaginois ayans contre ſon opinion, armé quatre vingts dix galeres, s'en

* La premiere année de la cent troiſieme olympiade, avant J. C. 368.

vindrent aſſaillir celles qu'il avoit laiſſées dedans le port des Eryceniens : & pource que perſonne ne ſe doubtoit de ceſte ſurpriſe, en emmenerent la plus grande partie, puis l'hyver ſurvenant, feirent trefves, & ſe retirerent d'une part & d'autre en leurs maiſons. Peu de temps après Dionyſius eſtant tumbé malade, mourut en ſon lict, * ayant regné l'eſpace de trente & huit ans, & luy ſucceda en ſon eſtat Dionyſius ſon filz, qui le teint encore après la mort de ſon pere, l'eſpace de douze ans.

LXXXIII. Mais il me ſemble qu'il ne ſera point hors du propos de noſtre hiſtoire, d'eſcrire en paſſant les cauſes de ſon decès, & ce qui luy advint non gueres avant ſon treſpas. Il avoit peu auparavant fait jouer à Athenes une ſiene tragedie intitulée, les Leneiens**, & en ayant gaigné la victoire, l'un des muſiciens qui avoit chanté ès entremets de la tragedie, eſtimant qu'il en feroit richement & magnifiquement remuneré par le tyran, s'il luy portoit le premier la nouvelle de ceſte ſiene victoire, s'en alla à Corinthe, là où il trouva une navire à

* La même année.

** Point du tout. Le grec dit dans les jeux Lénéens; c'étoit une fête qui ſe célébroit à Athènes en l'honneur de Bacchus; & la tragédie que Denys y fit repréſenter, avoit pour titre, le Rachat d'Hector.

propos, qui faiſoit voile pour aller en la Sicile, ſi s'embarqua deſſus, & ayant vent à gré en peu de jours arriva au port de Syracuſe, & ſoudainement luy alla annoncer comment il avoit gaigné la victoire. Dionyſius luy en feit un riche préſent, & fut ſi joyeux de ceſte nouvelle, qu'il en feit un grand ſacrifice aux dieux pour leur rendre grace de ceſte proſperité, & des feſtins fort ſumptueux, eſquelz il convia tous ſes amys, & y beut tant & ſi exceſſivement qu'il en tumba en une groſſe maladie. Or avoit il eu par le paſſé un oracle par lequel les dieux avoient predit, qu'il mourroit lors qu'il auroit vaincu ceulx qui vaudroient mieulx que luy : & luy rapportoit ceſt oracle aux Carthaginois, eſtimant que les dieux entendiſſent d'eulx, à cauſe qu'ilz eſtoient plus forts & plus puiſſans que luy : & pour ceſte cauſe ſouventefois ès battailles qu'il avoit eues alencontre d'eulx, lors qu'il eſtoit victorieux il fuyoit ou ſe laiſſoit vouluntairement vaincre, à fin qu'il ne accompliſt point ce qui eſtoit porté par l'oracle, en ſurmontant ceulx qui eſtoient plus forts que luy : mais neantmoins ſi ne ſceut il à la fin avec toute ſon aſtuce affiner ny tromper la neceſſité de ſa deſtinée : car eſtant mauvais poëte, il fut jugé par faulſe ſentence de juges corrompuz, avoir ſurmonté les autres poëtes, qui eſtoient

meilleurs que luy : & ainſi ſuyvant la teneur de l'oracle, ſi toſt qu'il eut vaincu ceulx qui valoient mieulx que luy, il arriva à la fin de ſes jours telle, qu'elle luy avoit eſté preditte & prophetizée.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'AUGUSTE.

Origine d'Auguſte. II. *Mort de ſon pere.* III. *Naiſſance d'Auguſte.* IV. *Le lieu où il eſt nourri devient ſacré.* V. *Ses ſurnoms.* VI. *Ses premieres campagnes.* VII. *Il ſe porte pour héritier de Jule-Céſar.* VIII. *Ses violences & ſes premiers démêlés avec Marc-Antoine.* IX. *Doutes ſur ſa valeur.* X. *On le ſoupçonne d'avoir fait aſſaſſiner les deux conſuls.* XI. *Sa haine contre les républiques.* XII. *Guerre contre les meurtriers de Céſar. Etonnante barbarie d'Auguſte.* XIII. *Il partage l'empire avec Marc-Antoine.* XIV. *Il force Lucius-Antoine de ſe rendre à ſa diſcrétion.* XV. *Développement de ſon caractère féroce.* XVI. *Guerre contre Sextus-Pompée.* XVII. *Reproches qu'on a fait à Auguſte.* XVIII. *Nouveaux périls qu'il court.* XIX. *Il punit Lépidus d'avoir été triumvir.* XX. *Il ſe brouille avec Marc-Antoine.* XXI. *Bataille d'Actium & mort d'Antoine & de Cléopâtre.* XXII. *Vengeances barbares d'Auguſte.* XXIII. *Mot ſublime d'Auguſte.* XXIV. *Conjurations contre ſa perſonne.* XXV. *Il commande rarement en chef.* XXVI. *Ses conquêtes.* XXVII. *Ses inclinations pacifiques.* XXVIII. *Gloire dont il jouit chez*

les nations étrangeres. XXIX. *Il ferme le temple de Janus.* XXX. *Déſaſtres de ſon règne.* XXXI. *Il réforme la diſcipline militaire.* XXXII. *Il honore ſes ſoldats, & ne les flatte point.* XXXIII. *Récompenſes militaires qu'il accorde.* XXXIV. *Son ambition avant d'être empereur.* XXXV. *Ses conſulats.* XXXVI. *Atrocité de ſes proſcriptions.* XXXVII. *Traits de barbarie de la part d'Auguſte.* XXXVIII. *Il feint de vouloir ſe démettre de l'empire.* XXXIX. *Suétone le juſtifie.* XL. *Ce prince travaille à la ſûreté de Rome & à ſon embelliſſement.* XLI. *Loix de police.* XLII. *Inſtitutions religieuſes.* XLIII. *Il honore la mémoire des grands hommes.* XLIV. *Abus qu'il réforme.* XLV. *Réglemens pour l'adminiſtration de la juſtice.* XLVI. *Sa modération.* XLVII. *Il crée des nouvelles loix.* XLVIII. *Vaines précautions contre le célibat.* XLIX. *Il réforme le ſénat.* L. *Réglement ſur ſes membres.* LI. *Création de nouvelles charges.* LII. *Il encourage la vertu militaire.* LIII. *Cenſure des chevaliers Romains.* LIV. *Dénombrement du peuple, & loix qui le concernent.* LV. *Réglemens ſur l'affranchiſſement des eſclaves.* LVI. *Inſtitutions de police.* LVII. *Généroſité d'Auguſte.* LVIII. *Sa fermeté.* LIX. *Projet politique qu'il n'oſe exécuter.* LX. *Variété des ſpectacles qu'il donne.* LXI. *Jeux Troyens.* LXII. *Il fait monter des chevaliers Romains ſur le théâtre.* LXIII. *Eſpèce d'intrépidité*

dont

dont il faiſoit parade. LXIV. *Ordre ſingulier qu'il fait obſerver dans les jeux.* LXV. *Il encourage les acteurs ſans autoriſer leur licence.* LXVI. *Son attention ſe porte dans les provinces.* LXVII. *Ses loix pour leur gouvernement.* LXVIII. *Sa conduite à l'égard des rois étrangers.* LXIX. *Ordonnance militaire.* LXX. *Police par rapport aux courriers.* LXXI. *Clémence d'Auguſte.* LXXII. *Sa Modération.* LXXIII. *Son affabilité.* LXXIV. *Liberté qu'il accorde aux membres du ſénat.* LXXV. *Sages réglemens ſur les libelles.* LXXVI. *Ses amis reſtent ſoumis aux loix.* LXXVII. *Il s'attire la bienveillance des Romains.* LXXVIII. *On lui défére le titre de pere de la patrie.* LXXIX. *On lui élève des temples de ſon vivant.* LXXX. *Vie privée d'Auguſte.* LXXXI. *Ses mariages.* LXXXII. *Ses enfans.* LXXXIII. *Il élève avec ſoin ſes petits-enfans.* LXXXIV. *Chagrins que lui donne ſa famille.* LXXXV. *Libertinage de Julie.* LXXXVI. *Triſte ſort du jeune Agrippa.* LXXXVII. *Conduite d'Auguſte envers ſes amis.* LXXXVIII. *Il en exige du retour.* LXXXIX. *Il eſt indulgent pour ſes affranchis ſans être foible.* XC. *Libertinage de ſa jeuneſſe.* XCI. *Son ardeur effrénée pour le ſexe.* XCII. *Repas des douze divinités.* XCIII. *Reproches qu'on fait à ce prince, & dont il ſe juſtifie.* XCIV. *Sa paſſion modérée pour le jeu.* XCV. *Il n'aime point le faſte dans les maiſons.* XCVI. *Son économie.*

XCVII. *Ses repas.* XCVIII. *Il eſt généreux ſans être prodigue.* XCIX. *Détails ſur ſa frugalité.* C. *Son ſommeil.* CI. *Portrait de la perſonne d'Auguſte.* CII. *Ses maladies.* CIII. *Ses exercices.* CIV. *Il cultive l'éloquence.* CV. *Son ſtyle.* CVI. *Il étoit inſtruit dans la langue grecque.* CVII. *Il fait ſervir la littérature à la réforme des mœurs.* CVIII. *Sa ſuperſtition & traits qui caractériſent la foibleſſe de ſon eſprit.* CIX. *Préſages de ſa grandeur.* CX. *Préſages du ſuccès de ſes guerres.* CXI. *Préſages de ſa mort & de ſon apothéoſe.* CXII. *Sa mort.* CXIII. *Ses funérailles.* CXIV. *Son teſtament.* CXV. *Mémoires qui l'accompagnent.*

AUGUSTE.

Les hiſtoriens varient ſur l'origine d'Auguſte. Il a écrit lui-même qu'il étoit iſſu d'une race de chevaliers Romains ancienne & opulente, & que ſon pere avoit été le premier ſénateur de ſa maiſon. Octavius dès ſa plus grande jeuneſſe, obtint par ſon mérite & ſes richeſſes une grande conſidération, il lui fut aiſé du ſein de l'opulence de briguer les dignités de Rome; il les obtint en effet, & s'en acquitta avec diſtinction; au ſortir de ſa préture, il eut le département de la Macédoine, & n'entra dans cette province qu'après avoir défait auprès de Thurium une armée compoſée des débris de la conjuration de Catilina & de la rébellion de Spartacus; c'étoit le ſénat qui lui avoit confié extraordinairement le commandement de l'armée victorieuſe; ce magiſtrat, tant qu'il gouverna la Macédoine, ſe diſtingua par ſon équité & par ſa bravoure; il tailla en piéces dans un grand combat les Thraces & les brigands du mont Hœmus; pour les alliés, ils n'eurent qu'à ſe louer de ſa modération, & nous avons des lettres de Ciceron où il propoſe cet Octavius pour modéle à Quintus ſon frere qui gouvernant

alors l'Aſie Mineure en qualité de proconſul, n'y jouiſſoit pas d'une bonne réputation.

II. A ſon retour de Macédoine, ce bon citoyen mourut ſubitement avant d'avoir pu demander le conſulat; il laiſſa trois enfans de deux lits; deux filles du nom d'Octavie & Auguſte; Ancharia étoit la mere de l'aînée de ſes filles, & les deux autres enfans d'Octavius devoient la naiſſance à Atia fille de Balbus & de Julie, ſœur de Céſar; Balbus, du côté de ſon pere, étoit de la maiſon Aricienne qui fournit à Rome un grand nombre de ſénateurs, & du côté maternel, il appartenoit de très-près au grand Pompée : il fut préteur, & au ſortir de cette charge, il fut du nombre des vingt magiſtrats qui, en vertu de la loi Julia, partagerent le territoire de Capoue entre les citoyens les plus indigens.

III. Auguſte naquit ſous le conſulat de Cicéron & d'Antoine *, le 23 de ſeptembre, un peu avant le lever du ſoleil, dans le quartier du palais; le lieu qui le vit naître a été érigé en temple quelque tems avant ſa mort; & cet événement eſt conſigné dans les regiſtres du ſénat; ce fut un jeune patricien nommé Lectorius, accuſé d'adultere, & cherchant à ſe dérober à la rigueur de la loi, qui en fit le

* L'an de Rome 691, avant J. C. 63.

premier la propoſition ; après avoir parlé de ſa jeuneſſe & du rang diſtingué de ſes ancêtres, il dit qu'il poſſédoit le bien fortuné où Auguſte avoit pris naiſſance ; il demanda que cette partie de ſa maiſon fût conſacrée à cette divinité tutélaire, & le ſénat par un décret ſolemnel confirma l'hommage du jeune adulateur.

IV. Auguſte fut nourri auprès de Vélitri, dans une petite métairie qui appartenoit à ſes ancêtres. On croit même dans le voiſinage qu'il y prit naiſſance ; quoi qu'il en ſoit, on n'y entre qu'avec reſpect, comme ſi c'étoit le ſanctuaire d'un temple : ſuivant une ancienne tradition, l'indiſcret qui oſeroit s'y rendre avec liberté, ſeroit ſaiſi tout-à-coup de crainte & d'horreur ; & l'événement ſemble avoir confirmé ce bruit populaire ; car un des derniers poſſeſſeurs de cette métairie, ſoit ſans deſſein, ſoit pour éprouver la divinité d'Auguſte, ayant voulu coucher dans ce lieu ſacré, après quelques heures de ſommeil, fut tourmenté avec violence par une puiſſance inconnue, & le lendemain on le trouva à demi-mort, avec ſon lit devant la porte de l'édifice.

V. Auguſte dans ſon enfance fut ſurnommé Thurinus en mémoire de ſon origine, ou parce que vers le tems de ſa naiſſance, ſon pere défit auprès de Thurium les débris de l'armée de

Spartacus & de Catilina : j'ai moi-même trouvé une ancienne médaille d'airain, dont l'inſcription à demi-effacée par la rouille du tems, laiſſoit entrevoir l'épithete de Thurinus donnée au fils adoptif de Céſar : j'en fis préſent à l'empereur, & il lui donna un rang diſtingué parmi les médailles de ſon appartement. Marc Antoine dans ſes lettres rappelloit ce ſurnom à ſon rival, comme pour l'outrager ; mais ce prince ſe contenta de répondre qu'il s'étonnoit qu'on fît de ſon premier nom un monument d'opprobre : dans la ſuite le teſtament de ſon grande oncle lui fit prendre le nom de CÉSAR, & le conſeil de Munatius Plancus, celui d'AUGUSTE ; quelques-uns de ſes amis vouloient qu'en qualité de ſecond fondateur de Rome, il ſe fît appeller Romulus ; mais il préféra celui d'Auguſte, ſoit comme nouveau, ſoit comme plus honorable.

VI. Ce prince n'avoit que quatre ans quand il perdit ſon pere, & à l'âge de douze, il prononça en public l'oraiſon funebre de Julie ſon aïeule ; quatre ans après il prit la robe virile, & quand Céſar triompha de l'Afrique, il lui accorda des diſtinctions militaires, quoiqu'à cauſe de ſa jeuneſſe il fût ſans expérience dans l'art de la guerre ; quelque tems après, ce conquérant étant allé en Eſpagne combattre les enfans de Pompée, le jeune Octavius, quoiqu'à

peine échappé d'une grande maladie, le ſuivit dans cette expédition ; il traverſa preſque ſans cortége des défilés occupés par les ennemis, ſe ſauva d'un naufrage, & arriva plein de zèle dans le camp de Céſar qui, touché de la bonté de ſon naturel & du courage qu'il venoit de témoigner, lui donna les plus grands témoignages de bienveillance.

VII. Céſar, après la conquête de l'Eſpagne, ſe propoſa de porter la guerre chez les Daces & les Parthes, & envoya d'abord ſon neveu à Apollonie, où il commença un cours d'études. Ce fut dans cette ville que ce jeune homme apprit l'aſſaſſinat du dictateur & la nouvelle du teſtament qui le déclaroit ſon héritier ; il balança long-tems s'il implorerait le ſecours des légions qui étoient dans le voiſinage ; mais à la fin il rejeta cette idée comme précipitée & peu convenable aux circonſtances : cependant il vint à Rome *, & ſe porta pour héritier de Céſar, quoique ſa mere ne le lui conſeillât pas, & que Philippe, ſon beau-pere, homme conſulaire, l'en diſſuadât fortement.

VIII. A ſon retour d'Apollonie, il réſolut d'employer la violence pour venger ſon oncle ; mais Brutus & Caſſius s'étant dérobés au péril qui

* L'an de Rome 710, avant J. C. 44.

menaçoit leur vie, il ſe propoſa de les attaquer avec le glaive des loix; les magiſtrats chargés de donner les jeux inſtitués en mémoire des victoires de Céſar, n'oſant s'en charger, il les donna lui-même à leur place; & afin d'être plus à portée d'exécuter la ſuite de ſes projets, il profita de la mort d'un tribun du peuple pour demander à être ſubrogé dans ſa magiſtrature; cependant il n'étoit encore pour lors que patricien, & on ne l'avoit point fait entrer dans l'ordre du ſénat; mais le conſul Marc Antoine, ſur la protection de qui il comptoit, refuſa de le ſervir, s'il n'achetoit chérement l'eſpérance de ſon crédit, & même il oppoſa une puiſſante cabale pour anéantir ſes prétentions; Octavien ne put modérer ſon reſſentiment; & voyant que l'opiniâtreté avec laquelle Marc Antoine aſſiégeoit Brutus dans Modène, le rendoit odieux aux principaux de Rome; il ſe rangea dans leur parti; il voulut même, à la ſollicitation de quelques amis, faire aſſaſſiner le conſul; mais la trame fut découverte, & craignant la vengeance de ſon ennemi, il raſſembla à grands frais quelques vieilles légions, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour ſecourir la république: quand l'armée fut raſſemblée, on lui en confia le commandement à la place du préteur, & il eut ordre de ſe réunir aux nouveaux

conſuls Hirtius & Panſa pour porter des ſecours à Brutus *; la guerre fut achevée en trois mois, & ne lui coûta que deux victoires.

IX. Marc Antoine prétend que dans le premier combat Octavien prit la fuite, & ne parut que deux jours après, ayant perdu ſon cheval & ſa cotte d'armes : dans le dernier, tout le monde ſe réunit à croire qu'il fit en même tems les fonctions d'un brave ſoldat & d'un grand capitaine ; puiſqu'au milieu de la mêlée, voyant l'enſeigne de ſa légion mortellement bleſſé, il prit lui-même l'aigle Romaine, & la tint long-tems ſans ceſſer de combattre.

X. Dans cette journée Hirtius périt ſur le champ de bataille, & Panſa quelque tems après d'une bleſſure qu'il y reçut ; auſſi ſoupçonna-t-on violemment Octavien de les avoir fait aſſaſſiner ; afin que par la défaite d'Antoine & la mort des deux conſuls, il commandât ſeul l'armée victorieuſe ; le malheur de Panſa fit naître ſur ce ſujet tant d'idées ſiniſtres, qu'on crut devoir empriſonner le médecin Glycus, comme ſoupçonné d'avoir empoiſonné la bleſſure du conſul qu'on l'avoit chargé de guérir. Pour Hirtius, l'hiſtorien Niger prétend qu'Auguſte le tua de ſa main ſur le champ de bataille.

* L'année ſuivante, avant J. C. 43.

XI. Antoine après ſa déroute fut reçu dans le camp de Lépidus. Octavien voyant que la plupart des généraux qui commandoient les armées de la république, ſe déclaroient pour ſon ennemi, quitta lui-même le parti de la nobleſſe, alléguant pour prétexte de ſon changement quelques propos indiſcrets des ſénateurs. Les habitans de Nurſium, après la journée de Modène, avoient fait ériger un monument public à ceux de leurs concitoyens qui avoient été tués ſur le champ de bataille, & l'inſcription portoit qu'ils étoient morts pour la cauſe de la liberté; Octavien les condamna à une amende conſidérable; & comme ils étoient hors d'état de la payer, il les chaſſa tous de leur patrie.

XII. La guerre de Philippes ſe fit pendant le triumvirat; Octavien, quoique malade & privé de ſon activité, la termina en deux combats *: dans le premier il courut un grand péril, car Brutus s'empara de ſon camp, & il ſe ſauva avec peine vers l'aîle victorieuſe commandée par Antoine; ſes ſuccès ineſpérés l'enflèrent d'orgueil, il envoya à Rome la tête de Brutus pour la mettre aux pieds de la ſtatue de Céſar; & il traita avec barbarie les priſonniers les plus diſtingués qui tombèrent entre ſes mains. On dit même qu'il

* L'an de Rome 712, avant J. C. 42.

les railloit avec amertume en les envoyant au ſupplice ; un d'eux lui ayant demandé les honneurs de la ſépulture, le barbare général lui répondit que cette faveur ne dépendoit que des vautours.

Un pere & un fils implorant ſa clémence l'un pour l'autre, Octavien leur ordonna de remettre leur deſtinée à la déciſion d'un combat ſingulier ; le pere tendit la gorge au poignard, le fils de déſeſpoir ſe perça de ſon épée, & le tyran parut jouir avec plaiſir du ſpectacle de cette double mort.

Ces horreurs lui attirèrent la haine publique ; & pluſieurs citoyens diſtingués, entr'autres Favonius, ce célèbre imitateur de Caton, ayant été conduits, les fers aux mains, auprès des triumvirs, ils ſe réunirent tous à ſaluer avec reſpect Marc Antoine, & à accabler ſon collégue de paroles outrageantes.

XIII. Après la victoire de Philippes, Antoine & Auguſte partagèrent l'empire : le premier prit le département de l'Orient, l'autre ſe chargea de conduire en Italie les vieilles légions, & de leur donner des établiſſemens ; mais par la manière dont il ſe conduiſit, il ſe rendit odieux à tout le monde ; les anciens poſſeſſeurs des terres le déteſtèrent pour leur avoir enlevé leur patrimoine, & les ſoldats qui les remplaçoient ſe

plaignirent de n'avoir pas été récompenſés ſuivant la grandeur de leurs ſervices.

XIV. Dans le même tems inſtruit que Lucius Antoine s'appuyant ſur la puiſſance que lui donnoit ſon conſulat, & ſur le grand crédit de ſon frere le triumvir, cherchoit à exciter de nouvelles diſſenſions, il le contraignit de ſe renfermer dans Pérouſe, lui coupa les vivres & l'obligea de ſe rendre *.

XV. Après la priſe de Pérouſe, voyant que pluſieurs priſonniers cherchoient à s'excuſer ou à implorer ſa clémence, il prévint leurs inſtances par ce mot terrible : IL FAUT MOURIR; des hiſtoriens rapportent même qu'aux ides de mars, il choiſit parmi les officiers qui s'étoient rendus à lui, trois cens perſonnes de l'ordre du ſénat & de celui des chevaliers, & qu'il les fit égorger à la façon des victimes ſur un autel conſacré à Céſar.

XVI. La guerre de Sicile n'eut pas d'abord le même ſuccès; Octavien la traîna en longueur, & l'interrompit deux fois pour avoir le tems de rétablir ſa flotte qui avoit eſſuyé deux naufrages dans le fort de la campagne, il fut même obligé par le peuple de Rome de faire la paix avec Pompée **, parce que ce général, en interceptant les

* L'an de Rome 714, avant J. C. 40.

** Sextus, à qui les triumvirs avoient abandonné la Sicile.

convois, étoit ſur le point d'affamer l'Italie : il employa ce moment de relâche à conſtruire une nouvelle flotte, il affranchit vingt mille eſclaves pour faire la manœuvre : & afin d'exercer pendant l'hiver ſes nouveaux matelots, il joignit par un canal le lac Lucrin & l'Averne à la mer, & bâtit à Bayes le port Julius.

Quand il fut sûr de la force de ſon armée, il attaqua Pompée, & le vainquit entre Myles & Nauloque ; on dit qu'au moment où la bataille alloit ſe livrer, il dormoit d'un ſommeil profond, & que ſes amis furent obligés de l'éveiller pour donner le ſignal à ſes ſoldats ; telle fut l'origine d'un reproche ſanglant que lui fit Marc Antoine ; Octavien, diſoit ce triumvir, n'a jamais pu regarder avec aſſurance une armée rangée en bataille ; appeſanti par un ſommeil ſtupide & les yeux tournés vers le ciel, il ſe contentoit de fatiguer les dieux de ſes prieres, tandis qu'Agrippa, l'épée à la main, triomphoit pour lui des ennemis.

XVII. On reproche auſſi à ce prince de la témérité dans ſes propos & de l'impiété dans ſes actions ; quand il apprit le naufrage de ſa flotte, il s'écria que malgré Neptune, il reviendroit vainqueur de la Sicile ; il oſa même, pendant les jeux ſolemnels du cirque, faire enlever la ſtatue de ce dieu, comme pour le punir de

ſon reſſentiment ; enfin la guerre de Sicile fut celle où il courut le plus de dangers, & il ne dut s'en prendre qu'à ſa témérité.

XVIII. Dans le tems qu'il faiſoit deſcendre ſon armée en Sicile il voulut retourner en terre ferme pour rejoindre le reſte de ſes troupes, & il ſe laiſſa ſurprendre par Apollophane & Démochares, lieutenans de Pompée, de maniere qu'il ſe ſauva difficilement avec un ſeul vaiſſeau : un jour encore qu'il alloit à pied de Locres à Rhege, il prit des navires à deux rangs de rames qui appartenoient à Pompée, pour les ſiens, il deſcendit au rivage pour les voir mouiller, & fut ſur le point d'être pris priſonnier ; il courut un danger encore plus éminent dans une route qu'il fit dans des défilés avec Paul Emile ; car un eſclave de ce Romain, indigné de ce que le pere de ſon maître avoit été du nombre des proſcrits, ſaiſit l'occaſion qui ſe préſentoit de le venger, & ſe jetta ſur Octavien pour l'aſſaſſiner.

XIX. Après la déroute de Pompée * il rompit le triumvirat ; Lépidus qu'il avoit fait venir d'Afrique à ſon ſecours, fier de commander vingt légions, ayant voulu jouer le rôle d'un ſouverain, & s'étant exhalé en menaces contre

* L'an de Rome 718, avant J. C. 36.

Auguſte, celui-ci lui ôta le commandement de ſon armée, le força à tomber à ſes pieds, & ne lui accorda la vie qu'en l'envoyant dans un exil perpétuel vers les monts de Circé.

XX. Son union avec Marc Antoine, fondée ſur la politique, n'avoit depuis long-tems qu'une baſe mal aſſurée; auſſi on avoit été obligé pluſieurs fois de la raffermir en réconciliant les deux triumvirs: après le déſaſtre de Lépidus, Auguſte ſe crut aſſez fort pour la rompre, il commença par prouver à la république combien Marc Antoine avoit dégénéré des mœurs de nos premiers ancêtres, en faiſant lire dans une aſſemblée du peuple un teſtament que ce général avoit confié aux veſtales, & par lequel il mettoit au nombre de ſes héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre. Il lui renvoya cependant ſes parens & ſes amis, & entr'autres Soſius & Domitius revêtus alors de la dignité conſulaire; il diſpenſa auſſi la ville de Bologne de ſe ranger dans ſon parti, parce que de tems immémorial, elle étoit ſous la protection de la famille de ce triumvir.

XXI. Cette guerre fut terminée par la fameuſe bataille navale d'Actium *; elle coûta cher à Auguſte, & quoique vainqueur, il fut obligé

* L'an de Rome 723, avant J. C. 31.

de veiller pendant toute la nuit ſur ſa flotte ; d'Actium il alla en quartier d'hiver à l'iſle de Samos ; où il apprit que les ſoldats qu'il avoit envoyés devant lui à Brindes auſſi-tôt après ſa victoire, s'étoient révoltés contre lui, & demandoient hautement leur congé & les récompenſes dont on avoit flatté leur courage ; inquiet des ſuites de cette émeute, il prit le chemin de l'Italie : arrivé à Brindes, après avoir eſſuyé deux violentes tempêtes, il n'y demeura que vingt-ſept jours pour s'acquitter de ſes dettes envers ſes ſoldats, & retourna en Egypte en côtoyant la Syrie & l'Aſie Mineure ; il fit enſuite le ſiége d'Alexandrie, où Cléopatre & ſon amant s'étoient renfermés, & ne tarda pas à s'en rendre maître ; Marc Antoine ayant attendu trop tard à capituler, il le contraignit à ſe percer de ſon épée *, & ne fut ſatisfait que quand il vit ſon cadavre ; pour Cléopatre il deſiroit fort de la conſerver pour la faire marcher à la ſuite de ſon char de triomphe ; & quand il apprit qu'elle s'étoit fait piquer le ſein par un aſpic, il fit venir des Pſylles pour ſucer le venin qu'elle avoit fait paſſer dans ſon ſang : malgré leur ſoin cette princeſſe mourut, Auguſte fit achever le monument que les deux amans

* L'an de Rome 724, avant J. C. 30.

avoient

avoient commencé à conſtruire, pour que leur cendre y fût un jour renfermée, & leur accorda à tous deux en même tems de ſuperbes funérailles.

XXII. Pour le jeune Antoine, fils de Fulvie & du triumvir, il n'eut aucun égard à ſes prieres & à ſes larmes; il ordonna qu'on l'arrachât de la ſtatue de Céſar qu'il tenoit encore embraſſée, & le fit égorger; Céſarion que Cléopatre ſe vantoit d'avoir eu du pere adoptif d'Auguſte, ſubit le même ſort; il fut arrêté dans ſa fuite & conduit au ſupplice. Quant aux autres enfans de Marc Antoine & de la reine d'Égypte, le vainqueur les fit élever comme s'ils lui appartenoient; & leur accorda dans la ſuite un rang convenable à leur naiſſance.

XXIII. Tandis qu'Auguſte étoit en Égypte, on tira d'un monument conſacré à la ſépulture des rois, le cercueil & le corps embaumé d'Alexandre le Grand: ce prince l'environna de guirlandes de fleurs & lui mit une couronne d'or ſur la tête; & quand on lui demanda s'il deſiroit voir auſſi les Ptolémées, il répondit qu'il avoit voulu voir un roi & non des morts; il réduiſit enſuite l'Égypte en province de l'empire; & afin d'aſſurer la fécondité ſi néceſſaire à l'entretien de Rome, il fit nétoyer par ſes ſoldats les canaux que le Nil remplit dans ſes débordemens,

& qui par le laps du tems ſe trouvoient remplis de fange ; il voulut auſſi rendre à jamais célèbre la victoire qui l'avoit fait ſeul maître de l'empire, & pour cet effet il bâtit auprès d'Actium la ville de Nicopolis, y fonda des jeux tous les cinq ans, y aggrandit l'enceinte du temple d'Apollon ; & après avoir orné de trophées & de dépouilles navales le lieu où il avoit campé, il le conſacra ſolemnellement à Mars & au dieu des mers.

XXIV. Auguſte, maître de la république, prévint beaucoup de diſſenſions civiles, & étouffa à leur naiſſance pluſieurs conjurations contre ſa perſonne ; les principales ſont celles du jeune Lépidus, de Muréna ligué avec Cépion, d'Egnatius, de Rufus qui avoit pour complice Paulus le mari de ſa petite fille, d'Audaſius, homme, dont la foibleſſe de l'eſprit répondoit à celle du corps, & qui étoit accuſé d'avoir fabriqué de faux teſtamens, d'Epicadus, dont la famille étoit d'extraction moitié Romaine & moitié Barbare ; & enfin d'un eſclave d'une femme nommé Télephe ; ainſi il n'a pu être à l'abri des complots que les hommes les plus vils tramèrent contre ſa vie. Audaſius & Epicadus entreprirent d'enlever Julie ſa fille, & Agrippa, ſon petit fils, des îles où ils étoient détenus priſonniers, & de les mettre ſous la protection de l'armée : Télephe, comme ſi la nature l'avoit

deſtiné à commander à l'univers, s'étoit propoſé d'attaquer à force ouverte le ſénat & l'empereur; on trouva même caché dans l'appartement où couchoit ce prince, & armé d'un couteau de chaſſe, un ſimple valet des légions d'Illyrie qui avoit échappé à la vigilance des gardes, & s'étoit introduit de nuit dans le palais. Les tourmens de la queſtion ne purent arracher aucun aveu de cet aſſaſſin, & on ignore encore s'il étoit inſenſé, ou s'il feignoit de l'être.

XXV. Auguſte ne conduiſit par lui-même que deux guerres étrangeres; dans ſa jeuneſſe il marcha en perſonne contre les Dalmates, & après la déroute d'Antoine, il commanda en chef l'armée qui ſubjugua les Cantabres; c'eſt dans la premiere campagne qu'il reçut pluſieurs bleſſures dangereuſes; au fort de la mêlée un coup de pierre l'atteignit au genou; quelque tems après il ſe trouva enſeveli ſous les ruines d'un pont, & fut bleſſé à un bras & aux deux jambes. Il abandonna à ſes lieutenans la conduite des autres guerres; cependant il parut de tems en tems dans les campagnes de Germanie & de Pannonie; & pour avoir toujours l'œil ſur ſes légions, il ſe tranſporta tour à tour à Ravenne, à Milan & à Aquilée.

XXVI. Ce prince ſubjugua ſoit par lui-même, ſoit par ſes lieutenans le pays des Can-

tabres, l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie & toute l'Illyrie : il joignit à ces conquêtes celle de la Rhétie, de la Vindélicie & d'une partie des Alpes ; outre cela il réprima les incurſions des Daces en leur livrant une grande bataille, où trois de leurs généraux avec une multitude de ſoldats furent paſſés au fil de l'épée ; il força les Germains à reculer au-delà de l'Elbe, & pour faire connoître ſa clémence aux Suèves & aux Sicambres qui s'étoient rangés ſous ſes drapeaux, il les fit paſſer en Gaule, & leur donna des établiſſemens ſur les bords du Rhin.

XXVII. Auguſte ramena encore à la paix pluſieurs nations inquiètes & turbulentes, & il ne fit la guerre à perſonne ſans en avoir des cauſes légitimes ; ce prince n'avoit point l'ambition des conquérans d'étendre ſa gloire militaire par toutes ſortes de voies ; il força même des chefs de Barbares à jurer dans le temple de Mars qu'ils ne donneroient jamais atteinte à la paix qu'ils avoient promis de garder ; s'étant apperçu que les ôtages ordinaires n'empêchoient pas certains peuples d'enfreindre les traités, il exigea par une nouveauté ſinguliere du droit des gens, qu'ils envoyaſſent leurs femmes à Rome ; cependant pour ne point les aigrir, il leur laiſſa la liberté de les retirer quand ils le jugeroient à propos : il ne tira jamais une

vengeance trop éclatante des peuples qui ſe révoltoient fréquemment, ou qui ſe deshonoroient par des perfidies ; il ſe contenta de condamner les plus coupables à l'eſclavage, de les empêcher de ſervir dans le voiſinage de leur patrie, & de fixer à trente ans le terme de leur affranchiſſement.

XXVIII. Tant de modération & de généroſité fit un honneur infini à Auguſte ; les Scythes & les Indiens qu'on ne connoiſſoit que de nom, en furent inſtruits par la renommée, & lui envoyèrent des ambaſſadeurs pour obtenir ſon amitié & celle du peuple Romain ; les Parthes même s'empreſsèrent à lui céder l'Arménie qu'il réclamoit ; ils lui rendirent * ſur ſes inſtances les drapeaux qu'ils avoient enlevés à Craſſus & à Marc Antoine ; ils lui donnèrent des ôtages, & les princes de la maiſon d'Arſace ſe diſputant l'honneur de les commander, ils députèrent à l'empereur, & reçurent un roi de ſa main.

XXIX. Ce Prince, après avoir pacifié en peu de tems l'univers, ferma ſolemnellement le temple de Janus qui ne l'avoit été que deux fois depuis la fondation de Rome ; on lui décerna deux fois l'honneur de l'ovation ; ce

* L'an de Rome 734, avant J. C. 20.

fut après la bataille de Philippes & la conquête de la Sicile ; il entra trois fois à Rome en triomphe, & ce fut en trois jours consécutifs : ces entrées brillantes eurent pour objet la guerre des Dalmates, celle d'Alexandrie & la victoire d'Actium.

XXX. Dans tout le cours de son règne, l'empire n'éprouva que deux désastres, & ce fut toujours de la part des Germains : il s'agit ici des défaites de Lollius & de Varus ; la première deshonora l'armée Romaine plus qu'elle ne l'affoiblit ; mais l'autre fit une plaie mortelle à l'état ; car trois légions avec leur général, les lieutenans & les troupes auxiliaires furent passées au fil de l'épée * ; dès qu'Auguste eut appris la nouvelle de cette sanglante défaite, il plaça dans Rome de nouveaux corps-de-garde pour empêcher les émeutes populaires, & il prolongea les gouverneurs de provinces dans leur département, afin que les alliés accoutumés à traiter avec ces magistrats expérimentés, fussent plus aisément contenus dans leur devoir ; il fit aussi vœu de célébrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter, si par sa protection la république recouvroit son ancienne splendeur ; pendant plusieurs mois il laissa croître sa barbe & ses

* L'an de Rome 762, & de J. C. 9.

cheveux ; quelquefois même il ſe frappoit la tête contre les murs de ſon palais, & s'écrioit avec amertume : « O Varus, rends-moi mes » légions » ; il regarda toujours comme un jour ſiniſtre celui où arriva ce déſaſtre.

XXXI. Il fit beaucoup de nouveaux établiſſemens & des réformes dans la diſcipline militaire ; il y eut même des occaſions où il fit revivre parmi les ſoldats les coutumes de nos ancêtres ; attentif à faire obſerver avec rigueur les anciennes inſtitutions, il ne permit jamais qu'avec répugnance à ſes généraux de ſe rendre auprès de leurs femmes, & encore il ne le toléroit que pendant les quartiers d'hiver : ayant appris qu'un chevalier, afin d'empêcher ſes deux enfans d'aller à la guerre, leur avoit coupé les pouces, il lui ôta ſon rang de citoyen Romain, & fit vendre tous ſes biens à l'encan ; cependant voyant l'empreſſement des fermiers de la république à acheter les effets de ce criminel, il les fit adjuger à ſon affranchi, afin que retiré à la campagne, il pût encore vivre en homme libre ; il renvoya avec ignominie toute la dixieme légion qui ne lui obéiſſoit qu'avec répugnance ; & indigné du ton de hauteur avec lequel d'autres légions demandoient leur congé, il les caſſa ſans leur donner leur ſolde & les récompenſes dont elles s'étoient flattées. Lorſque quelques cohortes

abandonnoient le poſte qu'on leur avoit confié, il les faiſoit décimer, & en nourriſſoit les ſoldats avec du pain d'orge; il n'épargnoit pas plus les centurions & les enſeignes lorſqu'ils étoient coupables du même crime, & il leur faiſoit trancher la tête.

XXXII. Quand les guerres civiles furent terminées, il ne donna jamais à ſes troupes, ſoit en public, ſoit dans ſes édits, le nom de camarades, mais celui de ſoldats; il interdit auſſi ce terme de flatterie à ſes enfans lorſqu'il leur confia le commandement de ſes armées; il jugeoit cette expreſſion peu décente, vu la ſubordination militaire, la paix qui régnoit dans l'empire, la majeſté de ſon rang & la grandeur de ſa maiſon. Il ne fit enrôler que deux fois les affranchis au nombre des ſoldats, d'abord pour renforcer les garniſons qui défendoient les colonies d'Illyrie, enſuite pour garder les bords du Rhin.

XXXIII. Il aimoit beaucoup mieux récompenſer la vertu militaire par des cottes d'armes ſuperbes, des colliers d'or ou d'argent & d'autres diſtinctions qui avoient un prix réel, que par des couronnes murales ou obſidionales qui honoroient un guerrier ſans l'enrichir; pour ces dernieres récompenſes, il ne les accordoit que très-rarement, & le mérite ſeul avoit droit d'y

prétendre ; car de ſimples ſoldats s'en trouvèrent quelquefois honorés.

Le plus grand défaut qu'il trouvoit à un général étoit la précipitation & la témérité ; auſſi avoit-il ſouvent à la bouche cette ſentence grecque : « Hâte-toi lentement », & cette autre : « Tout ce qui ſe fait bien ſe fait toujours aſſez » tôt » ; & quant aux guerres à entreprendre il diſoit : « Un politique qui hazarde beaucoup » pour gagner peu, reſſemble à un homme qui » pêcheroit avec un hameçon d'or, dont la perte » ne ſauroit être rachetée par les priſes les plus » conſidérables ».

XXXIV. Ce prince fut revêtu des charges & des magiſtratures avant l'âge preſcrit par les loix ; il créa des titres pour lui, & ſe perpétua dans la jouiſſance de quelques dignités ; il n'avoit que vingt ans quand il envahit le conſulat ; pour aſſurer ſon élection, il fit avancer ſon armée auprès de Rome, lui permit des actes d'hoſtilités, & envoya en ſon nom des députés pour forcer les ſuffrages ; comme le ſénat tardoit un peu à ſe réſoudre, Cornélius, le chef de la députation, eut l'audace de dire en montrant la poignée de ſon épée : « Ce fer fera Octavien » conſul, ſi vous n'y conſentez pas ».

XXXV. Auguſte laiſſa neuf ans d'intervalle entre ſon premier & ſon ſecond conſulat ; il

laiſſa encore écouler un an, & il prit le troiſieme ; il jouit enſuite pendant huit ans de ſuite des honneurs de cette premiere magiſtrature ; on lui offrit de nouveau cette dignité après ſon onzieme conſulat ; mais il la refuſa conſtamment ; enfin après un eſpace de dix-ſept ans, il en demanda lui-même un douzième, & deux ans après un dernier, afin de ſe trouver revêtu de la ſuprême magiſtrature, lorſque ſes petits-fils Caïus & Lucius prendroient la robe virile, & qu'il les introduiroit pour la premiere fois au barreau ; il conſerva toute l'année les cinq conſulats qu'il prit depuis le ſixieme juſqu'au onzieme ; pour les autres, il les géra tantôt neuf mois, tantôt ſix mois & moins encore ; car il y en eut un qu'il ne garda que quelques heures.

XXXVI. Sous prétexte de vouloir mettre ordre aux affaires de la république, il garda dix ans le triumvirat ; il s'oppoſa d'abord au projet de la proſcription, dont ſes collégues lui firent l'ouverture ; mais dès qu'elle fut commencée, il l'exerça avec une barbarie dont on ne peut ſe former l'idée ; car Marc Antoine & Lépidus ſe laiſsèrent quelquefois fléchir par les prieres, mais lui ſeul fut inexorable, & tint la main à ce qu'on ne ſauvât perſonne : il eut la férocité de proſcrire Toranius qui avoit été ſon tuteur & le collégue de ſon pere dans l'édilité. Le tems de la pro-

ſcription expiré, Lépidus, dans un diſcours au ſénat, ayant fait eſpérer que la clémence alloit remplacer la rigueur qui avoit eu aſſez de cours; Auguſte déclara qu'il n'avoit point limité le tems de la proſcription, & qu'il s'étoit toujours réſervé la liberté de punir ſes ennemis quand il le jugeroit à propos; cependant il parut ſe repentir dans la ſuite d'avoir montré tant de dureté dans la tyrannie; car ayant appris qu'un nommé Philopœmen avoit caché dans le tems des proſcriptions un citoyen diſtingué dont il étoit le client, il lui accorda la dignité de chevalier Romain.

XXXVII. Pluſieurs autres traits lui attirèrent la haine publique durant ſon triumvirat; un jour qu'il haranguoit le peuple environné d'une foule de courtiſans, il apperçut près des ſoldats de ſa garde un chevalier Romain nommé Pinatius qui écrivoit quelque choſe ſur ſes tablettes, il le prit pour un eſpion qui cherchoit à cenſurer ſa conduite, & il le fit poignarder devant ſes yeux: Tédius Afer, conſul déſigné, ayant tenu des propos mordans ſur quelqu'une de ſes actions, il l'épouvanta tellement par ſes menaces, qu'il l'obligea à ſe tuer: le préteur Gallius vint un jour lui faire ſa cour; & comme il tenoit ſous ſa robe de doubles tablettes, Auguſte ſoupçonna que c'étoit un poignard; il n'oſa pas d'abord le faire fouiller, de crainte qu'on ne vît l'injuſtice de ſes

défiances ; mais bientôt il envoya des ſoldats & des centurions l'enlever dans ſon tribunal, il lui fit donner la queſtion comme à un eſclave ; & comme il ne put tirer de lui aucun aveu, il lui arracha les yeux de ſes propres mains, & enſuite il le fit égorger.

XXXVIII. Auguſte s'arrogea pour toute ſa vie la puiſſance tribunitienne, & ne ſe donna que deux fois un collégue qui l'exerça cinq ans. Il eut deux fois la penſée de rétablir dans Rome le gouvernement républicain ; d'abord après la défaite de Marc Antoine, ſe rappelant que ce triumvir lui avoit ſouvent dit qu'il ne tenoit qu'à lui que les Romains fuſſent libres ; enſuite lorſque dans une longue maladie, ennuyé de vivre, il fit venir dans ſon palais les ſénateurs & les magiſtrats, & leur remit les regiſtres de l'empire ; mais conſidérant qu'il y avoit du danger pour lui à retourner à la vie privée, & que Rome ne ſeroit pas plus fortunée ſous une ariſtocratie, il conſerva la puiſſance ſuprême, & quelque ſage que fût ſon intention, je ne ſais ſi l'empire n'eût pas encore plus à ſe louer de l'événement.

XXXIX. Il eſt difficile au reſte de n'être pas convaincu de la droiture de ſon ame, quand on pèſe ces mots qu'il inſéra dans un édit ſolemnel : « Puiſſé-je ſi bien travailler à la

» sûreté de la république, & la rétablir dans » ſon premier luſtre, que je goûte enfin le fruit » de mes travaux ! Puiſſé-je mériter le titre de » reſtaurateur de Rome, & emporter en mou- » rant l'eſpérance de voir l'empire à jamais » affermi ſur la baſe que je lui ai donnée » ! Il travailla en effet ſuivant un plan ſi ſage, à faire enſorte que les citoyens ne ſe repentiſſent pas d'avoir changé de gouvernement.

XL. Rome ſous la république n'étoit point décorée d'une maniere qui répondît à la majeſté de l'état ; elle étoit expoſée aux inondations du Tibre & à de fréquens incendies ; Auguſte l'embellit & la répara ; auſſi eut-il raiſon de ſe vanter que l'ayant trouvée de brique, il la laiſſoit de marbre. Ce prince pourvut auſſi à la sûreté de la ville autant qu'il eſt poſſible à un légiſlateur qui n'eſt qu'un homme, & ſa prévoyance s'étendit juſque dans l'avenir ; il fit conſtruire pluſieurs édifices publics, dont les principaux furent un nouveau palais pour rendre la juſtice, les temples de Mars, d'Apollon, & de Jupiter, les portiques de Livie & d'Octavie, & le théâtre de Marcellus.

XLI. Auguſte diviſa Rome par rues & par quartiers ; des magiſtrats annuels, lorſque le ſort tomboit ſur eux, avoient l'intendance ſur les quartiers, & l'inſpection des rues fut con-

fiée à des commiſſaires ſubalternes choiſis dans la claſſe du peuple ; ce prince établit des corps-de-garde pendant la nuit pour obvier aux incendies ; afin d'empêcher le débordement du Tibre, il fit élargir & nétoyer le lit de cette riviere qui étoit retréci par les décombres qu'on y avoit jetés, & les vieux édifices qui y étoient tombés ; il voulut auſſi faciliter de tout côté l'entrée de Rome ; pour cet effet il répara la voie Flaminienne depuis cette ville juſqu'à Rimini, & chargea les généraux qui avoient eu les honneurs du triomphe, de faire paver les autres chemins de l'argent des dépouilles.

XLII. Après la mort de Lépidus *, il ſe revêtit de la dignité de ſouverain pontife, dont il n'avoit pas voulu dépouiller ce triumvir de ſon vivant ; il profita de l'autorité qu'elle lui donnoit pour faire brûler tous les livres d'aſtrologie grecs & latins dont les auteurs étoient ſuſpects ou inconnus ; on en jeta plus de deux mille dans le même bucher ; il ne réſerva que les vers Sibyllins dont il fit un choix judicieux, & qu'il fit placer dans deux coffres dorés ſous le piédeſtal de la ſtatue d'Apollon Palatin.

Céſar avoit réformé le calendrier ; mais comme depuis ſa mort ſes inſtitutions avoient été

* L'an de Rome 741, avant J. C. 13.

négligées, ſon ſucceſſeur les rétablit; c'eſt alors qu'il donna ſon nom au ſixieme mois de l'année; cependant il naquit en ſeptembre; mais c'étoit dans le mois précédent qu'il avoit obtenu ſon premier conſulat & remporté ſes plus éclatantes victoires; il augmenta auſſi le collége des prêtres, leur accorda de nouvelles diſtinctions, & leur aſſigna de plus grands revenus; il avoit une prédilection particuliere pour les veſtales, une d'entre elles étant morte, & pluſieurs citoyens demandant avec inſtance qu'on ne choisît pas leurs filles pour la remplacer, ce prince aſſura avec ſerment que ſi une de ſes niéces avoit eu l'âge compétent, il ſe ſeroit empreſſé lui-même de la dévouer au ſervice de Veſta; il rétablit encore d'anciennes cérémonies que le tems avoit inſenſiblement fait perdre, telles que l'augure du Salut, la charge du chef des Flamines, les fêtes Lupercales & Compitales & les jeux Séculaires; il défendit aux jeunes gens qui n'avoient point encore de barbe, de courir nuds aux fêtes Lupercales, & à la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe de ſe trouver aux ſpectacles de la nuit ſans être accompagnés de quelques perſonnes avancées en âge qui leur ſerviroient de ſurveillans; enfin il établit que deux fois l'année au printems & dans l'automne on placeroit des guirlandes de fleurs ſur les ſtatues des dieux Lares.

XLIII. Il rétablit les monumens élevés par les grands hommes qui avoient illuſtré Rome, ſans rien changer à leurs inſcriptions ; & il plaça leurs ſtatues revêtues des ornemens des triomphateurs dans le double portique du palais qu'il avoit fait bâtir pour rendre la juſtice ; il déclara dans un édit que ſon projet, en honorant ainſi la mémoire de ces héros, avoit été de s'engager lui-même, auſſi-bien que ſes ſucceſſeurs, à mériter de pareils hommages de la part de leurs concitoyens ; il ôta la ſtatue de Pompée de l'endroit du ſénat où Céſar avoit été tué ; mais il la tranſporta vis-à-vis du théâtre ſuperbe que ce grand homme avoit fait élever, & il la plaça au deſſus de l'arc de triomphe du dieu Janus.

XLIV. Attentif à la ſûreté publique, Auguſte réforma pluſieurs abus qui s'étoient gliſſés pendant le déſordre des guerres civiles, & qui ſubſiſtoient encore lorſque la paix avoit été rendue au monde ; on voyoit des troupes de voleurs courir armées ſous prétexte de ſe défendre ; on enlevoit dans les campagnes les voyageurs ſans diſtinction d'eſclave ou d'homme libre, & on les renfermoit dans d'affreuſes priſons ; on formoit auſſi différentes aſſociations ſous des titres peu ſuſpects, & il n'en ſortoit que des trames & des brigandages : pour obvier

à

à ces déſordres, le prince diſpoſa des corps-de-garde dans les endroits dangereux, fit faire des deſcentes dans les ſouterreins des maiſons particulieres, & abolit toutes les aſſociations, excepté celles qui étoient anciennes & qui avoient pour but l'intérêt public.

Il y avoit au tréſor public d'anciennes obligations des particuliers qui ſervoient de prétexte à la vexation, Auguſte les annulla; il adjugea aux anciens poſſeſſeurs des fonds publics dont le droit leur étoit conteſté; il fit élargir un grand nombre de priſonniers que la maliguité de leurs ennemis plutôt que l'énormité de leurs crimes détenoit depuis long-tems dans les cachots; & pour effrayer leurs dénonciateurs, il déclara que ceux qui les accuſeroient de nouveau ſubiroient la peine du talion, s'ils étoient convaincus d'être calomniateurs.

XLV. Il ordonna qu'on rendroit la juſtice pendant plus de trente jours de vacation où l'on célébroit des jeux en l'honneur des nouveaux magiſtrats. Il ajouta aux trois claſſes des juges une quatrieme qui leur étoit ſubordonnée, & qui ne connoiſſoit que des affaires peu importantes; on appela ces magiſtrats les Ducénaires; il régla que les officiers de juſtice n'exerceroient point leurs charges avant trente ans; c'eſt-à-dire, cinq ans avant l'âge preſcrit par les loix; &

comme pluſieurs citoyens refuſoient de prendre les emplois de judicature, à cauſe du travail aſſidu qu'ils exigeoient, il voulut que chaque claſſe eut à ſon tour une année de repos, & que le palais fût fermé pendant les mois de novembre & de décembre.

XLVI. Lui-même il rendoit la juſtice avec aſſiduité, & il ptolongeoit quelquefois ſes audiences juſqu'à la nuit : lorſqu'il étoit indiſpoſé, il faiſoit porter ſa litiere devant ſon tribunal, ſouvent même étant dans ſon palais & couché ſur ſon lit, il terminoit les affaires ; on remarquoit dans ſes jugemens autant de clémence que d'exactitude ; un ſcélérat étoit manifeſtement convaincu d'avoir tué ſon pere ; mais on ne pouvoit le condamner au ſupplice des parricides qu'après lui avoir arraché l'aveu de ſon crime ; le prince qui vouloit le punir avec moins de rigueur, dit à l'accuſé : « Sans doute que tu » n'as pas tué ton pere » ? Une autre fois on porta à ſon tribunal une cauſe qui concernoit un faux teſtament, & tous ceux qui l'avoient ſigné alloient être condamnés ſuivant la loi Cornélienne ; Auguſte donna aux juges qui ſiégeoient avec lui, non-ſeulement les deux tablettes de condamnation & d'abſolution, mais encore une troiſième qui renfermoit un pardon général pour tous les faux témoins qui s'étoient laiſſé ſéduire,

& qui étoient plus foibles que coupables. Lorſque quelque citoyen appeloit d'une ſentence, il les renvoyoit par-devant le préteur de Rome; & pour les appels des cauſes de province, il les faiſoit juger par des conſulaires qui avoient chacun leur département.

XLVII. Il retoucha d'anciennes loix & en créa de nouvelles; celles dont il fut l'auteur regardent la réforme du luxe, la pourſuite des adulteres, le maintien des bonnes mœurs, la brigue & les mariages entre les perſonnes du ſénat & du peuple. Il voulut ſur-tout tenir la main à l'obſervation de la derniere; mais il s'éleva contre lui tant de clameurs, qu'il fut obligé d'accorder trois ans d'exemption de toute charge publique aux nouveaux mariés, d'augmenter les diſtinctions accordées aux peres de famille, & d'adoucir les peines portées contre les célibataires.

XLVIII. Malgré tant de modération, on ne ceſſa de s'élever contre lui; un jour au milieu d'un ſpectacle les chevaliers Romains lui demandèrent avec inſtance l'abolition de ſa loi contre les célibataires, Auguſte ſe contenta de faire venir auprès de lui les enfans de Germanicus, & de montrer au peuple le tableau touchant de ces jeunes princes qui ſe jouoient, ſoit ſur ſes genoux, ſoit dans les bras de leur pere: il faiſoit entendre par-là qu'une loi que Germani[illegible]

ſubiſſoit avec tant de plaiſir, ne devoit point être un fardeau pour des chevaliers Romains. Dans la ſuite il s'apperçut qu'on cherchoit à éludet ſa loi en épouſant des filles trop jeunes, & en les répudiant ſans raiſon légitime : alors il défendit qu'on prolongeât la durée des fiançailles au-delà de deux ans, & preſcrivit des bornes aux divorces.

XLIX. Ce prince tendit au ſénat ſon ancien luſtre en le purgeant d'une multitude de ſujets indignes ; ſes membres étoient au nombre de mille, & il y en avoit un grand nombre qui y étoient entrés en vertu du teſtament de Céſar ; & comme ils devoient leur nomination à un mort, on les appeloit les ſénateurs de la création de Pluton ; il réduiſit leur nombre à ſix cens, & il régla qu'un patricien ne pourroit entrer au ſénat que de deux façons, ou par l'élection d'un ſenateut qui autoit ce droit, ou par ſa nomination & celle d'Agrippa.

Comme cette téforme étoit par elle-même très-dangereuſe, on dit que pendant tout le tems qu'il y travailla, il ne monta ſur ſon tribunal que l'épée au côté & avec une cuiraſſe ſous ſa toge ; il ſe faiſoit auſſi eſcotter de dix ſénateurs vigoureux & des plus attachés à ſa perſonne : ſi l'on en croit Cremutius Cordus, il porta même la [illegible]aution juſqu'à n'admettre aucun ſénateur à

ſon audience qu'après avoir éloigné ſa ſuite & l'avoir fait fouiller ; il engagea par ſa modération pluſieurs membres indignes du ſénat à ſe demettre volontairement ; & afin de les dédommager en partie, il leur conſerva le droit de porter la robe ſénatoriale, d'aſſiſter aux repas publics de la compagnie, & de s'aſſeoir avec elle dans les ſpectacles.

L. Quant aux ſénateurs qu'on avoit jugé dignes de reſter dans ce corps auguſte, afin de rendre leurs fonctions plus ſacrées, il ordonna qu'avant de prendre place, chacun feroit des libations de vin & d'encens ſur l'autel du dieu dans le temple de qui l'on s'aſſembleroit : il rendit auſſi leurs charges moins pénibles en réglant qu'il n'y auroit d'aſſemblée ordinaire du ſénat que deux fois par mois aux ides & aux kalendes, & que dans ceux de ſeptembre & d'octobre, il n'y auroit que des commiſſaires choiſis par la voie du ſort, qui ſeroient obligés de s'y trouver, & qui formeroient les decrets. Il fit établir encore des bureaux qui changeroient tous les ſix mois, & avec leſquels il examineroit en premier reſſort les affaires qui devoient être portées à l'aſſemblée générale ; quand il s'agiſſoit de cauſes de grande importance, il ne ſuivoit point dans la demande des avis l'ordre du tableau ; mais il s'adreſſoit à qui il vouloit, ce qui obligeoit chaque membre

d'être attentif, comme s'il devoit opiner en chef, plutôt que de ſe rendre à l'avis de ſes collégues.

LI. Afin de diviſer davantage l'adminiſtration publique, il créa un grand nombre de charges; il prépoſa de nouveaux magiſtrats à l'inſpection des ouvrages publics, les uns eurent l'intendance des grands chemins; les autres veillèrent aux débordemens du Tibre & à la diſtribution de bled qu'on faiſoit au peuple Romain; il y eut un gouverneur particulier pour la ville; on nomma deux eſpèces de triumvirs, les uns pour faire la revue du ſénat, & les autres pour faire, quand il ſeroit néceſſaire, celle des chevaliers: on rétablit l'office de cenſeur ſupprimé depuis longtems, & on augmenta le nombre des préteurs. L'empereur demanda auſſi que toutes les fois qu'on lui accorderoit le conſulat, on lui donnât deux collégues au lieu d'un ſeul; mais la réclamation de tous les ſénateurs empêcha cette loi de paſſer: on repréſenta à ce prince que c'étoit déjà aſſez affoiblir ſa majeſté que de partager avec quelqu'un cette ſuprême magiſtrature.

LII. Auguſte, pour encourager la vertu militaire, accorda à plus de trente généraux l'honneur du triomphe, & il en fit décerner les ornemens à un nombre encore plus conſidérable de citoyens; comme les enfans des ſénateurs devoient s'accoutumer de bonne heure au maniement des

affaires, il leur permit de prendre la robe virile & d'assister au sénat revêtus de la laticlave avant l'âge prescrit par les loix; lorsque cette jeune noblesse vouloit servir, il lui confioit non seulement la charge de tribun militaire, mais quelquefois même le commandement d'une aîle entiere. Aucun sénateur n'étoit sans charge dans une armée, & quand il s'en trouvoit un grand nombre, il en revêtoit deux du même office militaire.

LIII. Il rétablit l'usage des revues abandonné depuis long-tems, & fit souvent celle de la cavalerie; pendant ce tems-là il ne permettoit pas qu'aucun de ces militaires fût cité en justice, comme c'étoit la coutume auparavant. Lorsqu'un chevalier Romain étoit vieux ou estropié, il lui permettoit de mettre son cheval avec les autres en ordre de bataille, & de venir à pied répondre à l'inspecteur; il consentoit même que celui qui avoit trente-cinq ans de service rendît le cheval que l'état lui fournissoit, & vécût libre.

Pendant cette grande réforme le sénat donna à Auguste un conseil de dix personnes pour l'aider; c'est avec leur secours que ce prince força chaque chevalier Romain de rendre compte de sa vie; ceux qui méritoient d'être flétris le furent, les uns par l'ignominie, & les autres par des supplices: il se contenta de faire au plus grand

nombre des coupables des remontrances, & la punition la plus légère qu'il leur fit ſubir en ce genre, fut de les forcer à lire tout bas & fort vîte le livre de la cenſure; il flétrit en particulier ceux qui faiſoient un commerce uſuraire de l'argent qu'ils avoient emprunté à un très-léger intérêt.

Aux aſſemblées pour l'élection des tribuns, lorſqu'il ne ſe préſentoit aucun candidat de l'ordre du ſénat, il en choiſiſſoit de celui des chevaliers; & quand le tems de leurs magiſtratures étoit expiré, il leur permettoit de reſter à leur choix dans l'un ou dans l'autre de ces deux ordres. Comme la plupart des chevaliers Romains avoient perdu leur patrimoine pendant le déſordre des guerres civiles, & n'oſoient aſſiſter aux ſpectacles ſur un des quatorze gradins qui leur étoient deſtinés, pour ne pas encourir l'amende, l'empereur abrogea en partie la loi; il décida que tous les citoyens dont les peres avoient eu un bien ſuffiſant pour être dans le ſecond ordre de l'état, pourroient jouir d'un tel privilége.

LIV. Ce prince fit faire le dénombrement du peuple de rue en rue: comme les plébéïens étoient trop ſouvent détournés de leurs travaux, à cauſe des fréquentes diſtributions de bled qu'on leur faiſoit, il voulut que cette cérémonie ne ſe fît que trois fois l'an, c'eſt-à-dire, de quatre mois en quatre mois; cependant comme le peuple

deſiroit de faire revivre les anciens uſages, il fut obligé dans la ſuite de lui permettre de ſe préſenter tous les mois devant les diſtributeurs.

Il ſe fit gloire de rétablir les aſſemblées du peuple dans leur ancien luſtre; il multiplia les peines décernées par les loix contre la brigue des candidats; & pour prévenir les deſirs intéreſſés des deux tribus qui lui appartenoient, le jour des Comices, il faiſoit diſtribuer à chacun des citoyens qui les compoſoient une grande ſomme d'argent de ſon propre tréſor.

LV. Il étoit très-zélé à conſerver la majeſté du peuple Romain, en empêchant le mêlange de ſes citoyens avec les étrangers & les eſclaves: auſſi il n'accoda que très-rarement le droit de bourgeoiſie, & limita la puiſſance d'affranchir des eſclaves. Tibere lui ayant demandé une telle faveur, il lui répondit qu'il ne la lui accorderoit que quand il l'auroit convaincu de la légitimité de ſes raiſons. Livie même ne put obtenir de lui le droit de bourgeoiſie pour un Gaulois chargé de tributs en faveur duquel elle s'intéreſſoit; ce prince ſe contenta d'affranchir ſon protégé de toute impoſition, & dit à ſa femme: qu'il aimoit beaucoup mieux voir diminuer le revenu de ſon domaine, que de proſtituer le privilége de citoyen Romain; non content d'avoir multiplié les difficultés pour l'affranchiſſement, ſoit régulier, ſoit

extraordinaire des eſclaves, & d'avoir réglé avec ſoin le nombre de ceux qui y auroient part, leur état & la maniere de les diſtinguer, il régla encore que tout homme qui auroit été mis dans les fers ou à la torture, ne pourroit en aucune maniere obtenir ce privilége.

LVI. L'empereur tenta auſſi de rétablir l'ancienne forme de s'habiller ; ayant vu un jour dans une aſſemblée ſolemnelle une troupe de citoyens vêtus malproprement : « Les voilà donc, » s'écria-t-il avec indignation, ces hommes que » leur toge fait reſpecter, ces fiers dominateurs » du monde » ! Ce fut à cette occaſion qu'il chargea les édiles d'empêcher qu'aucun citoyen Romain parût au palais & dans les ſpectacles, ſans avoir quitté l'habillement qu'il tenoit des nations étrangeres.

LVII. Auguſte, quand l'occaſion ſe préſenta, étendit ſa généroſité ſur tous les ordres de l'état ; l'union du tréſor royal des Ptolémées avec celui de l'empire augmenta ſi fort l'eſpèce numéraire, que l'uſure baiſſa tout-à-coup, & qu'on vit doubler le prix des terres : depuis, toutes les fois qu'il s'enrichit par la confiſcation des biens des proſcrits, il prêta pour un tems & ſans intérêt l'argent qui provenoit de leur vente à tout citoyen qui pouvoit répondre du double de la ſomme ; il augmenta le cens des ſénateurs, & le porta

de huit cent mille ſeſterces à douze cent ; mais il ſuppléa de ſon propre tréſor la ſomme qui manquoit aux membres de la compagnie ; il faiſoit auſſi au peuple de fréquentes largeſſes, & les enfans même y avoient part.

LVIII. Quelques traits vont faire connoître qu'Auguſte cherchoit plutôt à faire du bien au peuple qu'à capter ſa faveur. Le peuple ſe plaignit un jour de la diſette du vin & de ſa cherté ; ce prince lui en fit des reproches pleins d'amertume : « Agrippa, mon gendre, dit-il, » n'a-t-il pas conſtruit dans Rome aſſez d'aque- » ducs ? L'eau n'y manquera jamais, & aucun » citoyen ne ſauroit périr de ſoif ». Une autre fois la multitude lui demanda une largeſſe qu'il lui avoit promiſe, & l'empereur répondit avec fermeté qu'on devoit ſe fier à ſa bonne foi : quelque tems après elle en ſollicita une autre qu'on ne lui devoit point, & Auguſte donna un édit pour la faire rougir de ſon impudence ; il y proteſta même qu'il ne lui feroit jamais la libéralité qu'elle attendoit, quoiqu'il en eût eu longtems l'intention.

LIX. Dans une grande ſtérilité, après avoir épuiſé tous les moyens de pourvoir à la ſubſiſtance du peuple, il fit ſortir de la ville les marchands d'eſclaves & les gladiateurs, tous les étrangers, à l'exception des médecins & de ceux qui

profeſſoient les arts, & même une partie des eſclaves; cette précaution ramena l'abondance. Il ſe propoſa alors, comme on le voit dans ſes mémoires, d'abolir pour toujours les diſtributions de bled faites aux dépens du public, parce que la confiance qu'elles donnoient au peuple nuiſoit à l'agriculture, & il ne ſe déſiſta de ſon projet que parce qu'il prévit que l'ambition de ſes ſucceſſeurs rendroit bientôt ſa réforme inutile.

LX. Auguſte ſe diſtingua de tous ſes prédéceſſeurs par la magnificence & la variété de ſes ſpectacles; il donna quatre fois des jeux en ſon nom, & vingt-trois fois au nom des magiſtrats abſens, ou dont la fortune étoit déjà épuiſée; il faiſoit de tems en tems conſtruire des théâtres dans les rues, & l'on y jouoit des farces dans les langues de toutes les nations: les grands ſpectacles ſe donnoient non-ſeulement dans la place publique & dans l'amphithéâtre, mais encore au cirque & dans des enceintes particulieres; quelquefois ces fêtes ne conſiſtèrent que dans des chaſſes; quelquefois il faiſoit combattre des vaiſſeaux dans un terrein creuſé auprès du Tibre. Dans les ſpectacles du Cirque, il y avoit des courſes d'hommes & de chariots, & des luttes de gladiateurs contre des bêtes féroces; quelquefois même la

jeune nobleſſe de Rome ne dédaigna pas de groſſir le nombre des athlètes.

LXI. Les jeux Troyens étoient ceux qui plaiſoient le plus à Auguſte, auſſi il les donna fréquemment ; les enfans de naiſſance y étoient partagés en divers eſcadrons, & il attachoit un grand prix à ces anciens exercices, parce qu'ils prouvoient l'excellente éducation de la jeune nobleſſe. Un nommé Aſprenas ayant fait dans ces joûtes une chûte qui le bleſſa dangereuſement, il lui fit préſent d'un collier d'or, & lui permit à lui & à ſes deſcendans de porter le nom de Torquatus. Cependant un neveu du célèbre Aſinius Pollion s'y étant caſſé la jambe, l'orateur ſe plaignit au ſénat avec amertume, & le prince ceſſa de donner de ſi dangereux ſpectacles.

LXII. Il fit pendant quelque tems monter des chevaliers Romains ſur le théâtre, & leur permit de lutter entr'eux à la façon des gladiateurs ; mais un ſénatusconſulte le leur ayant interdit, il reſpecta cette défenſe. Il n'y dérogea qu'une fois pour montrer au peuple une merveille de la nature ; c'étoit un jeune homme de naiſſance nommé Lucius, qui n'avoit que deux pieds de haut, qui ne peſoit que dix-ſept livres, & qui avoit une voix d'un volume prodigieux.

LXIII. Aſſidu à toutes ces fêtes, un jour qu'on célébroit les jeux du Cirque pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à Jupiter, il y aſſiſta quoique malade, & ſuivit en litiere la ſtatue de la divinité. A la dédicace du théâtre de Marcellus, les appuis de ſa chaire curule ſe relâchèrent, & il tomba par terre; il arriva auſſi que dans un ſpectacle que donnèrent ſes petits-fils, la charpente de l'édifice menaçant ruine, le peuple s'effraya, & le prince ne pouvant plus le contenir & le calmer, oſa paſſer du trône impérial dans l'endroit du théâtre qui paroiſſoit le plus prêt à tomber.

LXIV. Auguſte établit auſſi un ordre ſingulier parmi les ſpectateurs, & ce fut l'indécence avec laquelle on refuſa dans Pouzzole une place à un ſénateur à des jeux célèbres de cette ville qui l'engagea à cette réforme; il fit faire un ſenatusconſulte qui décernoit dans toutes ſortes de ſpectacles le premier rang de ſiéges aux membres du ſénat: comme parmi les ambaſſadeurs des nations libres ou alliées, il y en avoit quelques-uns de la claſſe ſubalterne des affranchis, on leur défendit de s'aſſeoir dans l'orcheſtre; on ſépara les gens de guerre du reſte du peuple, on aſſigna une place particuliere aux peres de famille plébéïens, une autre aux enfans de naiſſance vis-à-vis de leurs gouverneurs, &

on ne ſouffrit plus que tous les citoyens vêtus de noir reſtaſſent au milieu de l'amphithéâtre. Il ne fut plus permis aux femmes de voir même les combats des gladiateurs ſans être ſéparées des hommes, & on leur aſſigna une place au-deſſus d'eux. Les veſtales eurent ſeules le privilége de s'aſſeoir ſur le théâtre dans un lieu diſtingué auprès du tribunal du préteur.

Ce prince eut toujours ſoin d'écarter le ſexe du ſpectacle des athlètes ; dans les jeux qu'il donna comme ſouverain pontife, le peuple ayant demandé le jeu du pugilat, il le renvoya au lendemain matin, & publia qu'il deſiroit que les femmes ne ſe rendiſſent pas au théâtre avant cinq heures.

LXV. On l'a vu donner fréquemment des couronnes & des préſens conſidérables aux acteurs, quoiqu'ils ne repréſentaſſent point dans les ſpectacles, & il n'aſſiſta jamais aux jeux des villes grecques, ſans faire ſentir aux combattans ſa généroſité : la lutte qui lui plaiſoit davantage étoit celle du pugilat ; il aimoit à mettre aux priſes les Latins contre les Grecs ; il conſerva les priviléges des athlètes, & ſe fit gloire de les augmenter. Cependant il ne toléra aucun déſordre de la part des gladiateurs, & il réprima avec ſévérité la licence des comédiens : un de ces derniers, nommé Stéphanion, ſe faiſoit ſervir par

une femme mariée, dont il avoit fait couper une partie des cheveux, & qui n'avoit point l'habit de ſon ſexe : le prince le ſçut, le fit battre de verges ſur le théâtre trois jours différens, & le bannit de l'Italie : un préteur lui ayant porté des plaintes ſur un pantomime nommé Hylas, il ordonna qu'on lui fît ſubir le même ſupplice dans la cour de la maiſon de ce magiſtrat, ſans fermer la porte aux ſpectateurs ; il rélégua même hors de l'Italie le célèbre Pylade, parce qu'il avoit oſé montrer au doigt & faire connoître à la multitude un citoyen qui l'avoit ſifflé dans ſon jeu.

LXVI. Auguſte, après avoir mis un ſi bon ordre dans Rome & dans l'adminiſtration des affaires civiles, peupla l'Italie de vingt-huit colonies, y attacha des revenus publics, & y fit élever de beaux monumens ; il leur accorda une partie des droits & des priviléges de la capitale. C'eſt à lui qu'on doit l'uſage d'envoyer à Rome la veille de l'aſſemblée des comices, les décurions de chaque colonie, afin d'y porter les ſuffrages cachetés de leurs concitoyens pour l'élection des magiſtrats ; attentif à peupler les villes de province d'honnêtes gens, & à encourager la population de l'eſpèce humaine, il permettoit aux citoyens qui avoient l'eſtime publique de ſervir dans la cavalerie ; & lorſque

dans

dans les revues qu'il faiſoit, on lui préſentoit des Plébéïens dont la famille étoit nombreuſe, il leur diſtribuoit par tête une ſomme d'environ cinq cens livres.

LXVII. Ce prince ſe chargea de gouverner par lui-même les provinces les plus puiſſantes & celles dont il n'eût été ni aiſé, ni sûr de confier l'adminiſtration à des magiſtrats annuels; pour les autres, il y laiſſa établir les proconſuls, ſe réſervant le droit de les viſiter & d'en changer la forme de gouvernement. Parmi les villes alliées, il y en avoit que l'anarchie alloit conduire à leur ruine, il leur ôta la liberté de ſe régler par leurs loix; d'autres étoient accablées du fardeau des dettes publiques, il leur envoya de grandes ſommes d'argent pour les ſoulager; il en fit rebâtir quelques-unes qui avoient été renverſées par des tremblemens de terre, & parmi celles qui repréſentoient les ſervices qu'elles avoient rendus au peuple Romain, il y en eut qu'il égala aux villes du Latium, & il accorda à d'autres le droit de bourgeoiſie; je ne crois pas qu'il y ait une ſeule province de l'empire que ce prince actif n'ait viſitée; il ne faut en excepter que l'Afrique & la Sardaigne.

LXVIII. Auguſte rendit à leurs ſouverains légitimes preſque tous les états dont il avoit fait la conquête, ou il en fit don à des princes

étrangers ; il n'en réunit qu'un très-petit nombre à l'empire ; quant aux rois alliés, il s'étudia à les unir entr'eux par de nouvelles alliances, charmé de faire naître parmi eux, ou d'entretenir la concorde, & auſſi attentif à veiller ſur l'enſemble du vaſte état qu'il gouvernoit que ſur les parties qui le conſtituent ; quand un ſouverain étoit trop jeune, il lui choiſiſſoit un tuteur juſqu'à ce qu'il fût en âge de régner par lui-même ; il fit même quelquefois élever à la cour avec ſes propres enfants ceux de ces monarques étrangers.

LXIX. Quant à l'ordonnance militaire, il diſtribua des légions & des troupes auxiliaires dans chaque province ; il tenoit ordinairement une flotte à Miſène & une autre à Ravenne pour la ſûreté des deux mers ; il ne ſouffrit jamais qu'il y eût plus de trois cohortes dans Rome, & il leur défendit même d'y camper ; les autres étoient en garniſon, ſoit pendant l'été, ſoit pendant l'hiver, dans les villes voiſines ; tous les ſoldats répandus dans l'empire reçurent une paie fixe & des récompenſes proportionnées à leurs exploits ; on régla l'ordre des grades, le tems du ſervice & les fonds pour la ſubſiſtance de ceux qui ſe ſeroient retirés ; & pour ſoutenir à jamais les frais d'une pareille entrepriſe, on établit un tréſor militaire.

LXX. Le prince qui avoit à cœur d'être inſtruit promptement & à propos de tout ce qui ſe paſſoit dans les provinces, plaça auſſi, ſur les grandes routes & à de légères diſtances, d'abord de jeunes couriers, enſuite des chariots pour faciliter le tranſport des lettres & les moyens d'interroger le porteur quand le beſoin l'exigeoit.

Auguſte ſe ſervit d'abord d'un Sphinx pour ſceller les actes publics, ſes mémoires & ſes lettres particulieres; il y employa enſuite un portrait d'Alexandre le Grand, & enfin le ſien propre : ce dernier cachet fut gravé par Dioſcoride, & ſervit à ſes ſucceſſeurs : il ne manquoit jamais de déſigner dans toutes ſes lettres l'heure préciſe, ſoit du jour, ſoit de la nuit où elles avoient été expédiées.

LXXI. Ce prince donna au monde de grands exemples de clémence & d'humanité; il accorda la vie à la plupart de ſes ennemis & leur permit même d'exercer dans Rome les premieres magiſtratures : deux Plébéiens, Novatus & Caſſius l'avoient outragé, l'un en publiant contre lui un libelle diffamatoire ſous le nom du jeune Agrippa, l'autre en ſe vantant dans un repas qu'il ne manquoit ni d'intention, ni de courage pour l'aſſaſſiner; l'empereur ſe contenta de punir l'un d'une amende pécuniaire, & l'autre

par un exil peu rigoureux. Un jour, dans une audience publique, un nommé Élien de Cordoue fut accuſé entre autres crimes d'avoir mal parlé de Céſar; Auguſte ſe tourna vers le dénonciateur, & feignant d'être irrité : « Je » prétends, dit-il, que tu me prouves ce que » tu avances; je ferai connoître à Élien que » j'ai une langue & que je puis être encore » plus libre ſur ſon compte qu'il ne l'eſt ſur » le mien ». Depuis ce tems là il ne témoigna aucun reſſentiment contre l'accuſé, & ne fit aucune pourſuite contre lui; &, Tibère, s'étant plaint un jour dans une lettre de cette modération, il lui répondit : « Modère la fougue de » ta jeuneſſe, mon cher Tibère, & ne ſois point » indigné d'entendre quelqu'un dire du mal de » moi, contentons-nous que perſonne ne puiſſe » nous en faire ».

LXXII. Quoique l'uſage permît aux pro-conſuls mêmes de faire élever des temples en leur nom, cependant il n'en érigea aucun dans les provinces, que le nom de Rome n'y fût mis avec le ſien; il perſévéra ſur-tout à refuſer cet honneur dans la capitale; il fit fondre toutes les ſtatues d'argent qu'on lui avoit dreſſées, & il en conſacra le produit à faire des trophées d'or pour le temple d'Apollon Palatin. Il eut toujours en horreur le nom de maître, le regardant

comme une injure flétriſſante : dans un ſpectacle où il préſidoit, un acteur s'étant écrié : O le juſte, ô le bon maître ! la multitude avec des tranſports de joie lui en fit l'application ; mais ce prince témoigna par l'air de ſon viſage & par ſes geſtes combien il étoit choqué de cette flatterie indécente, & le lendemain il donna un édit où il en fit au peuple de vifs reproches ; depuis ce tems-là il interdit aux jeunes princes de ſa maiſon, & entr'eux & par rapport à lui, cette eſpèce d'hommage, ſoit qu'ils parlaſſent ſérieuſement, ſoit que ce ne fût qu'une expreſſion de careſſe.

LXXIII. Lorſqu'il devoit entrer dans une ville, ou en ſortir, il ne le faiſoit que ſur le ſoir & à l'approche de la nuit, afin de ne point gêner les citoyens par de vaines cérémonies ; quand il étoit conſul, il alloit à pied, & quand il ne l'étoit plus, il ſe faiſoit porter dans une litiere couverte ; il admettoit tout le monde ſans diſtinction à l'honneur de le ſaluer, & l'accueil qu'il faiſoit même aux Plébéiens alloit ſi loin, que voyant un jour un homme obſcur trembler en lui préſentant une requête, il lui dit en riant, « Qu'il avoit tort de tendre ſon mémoire, » comme s'il préſentoit un denier à un élé- » phant ».

Le jour où le ſénat s'aſſembloit, il attendoit

que ſes membres fuſſent réunis & aſſis pour les ſaluer ; alors il les nommoit chacun par leur nom, ſans que ſa mémoire eût beſoin d'appui ; & quand il ſortoit, il répétoit cette ſorte d'hommage. Ce prince fut toujours avec les principaux citoyens en commerce de ſervices & de procédés, & il ne ceſſa d'aſſiſter aux fêtes qu'ils célébroient dans leurs familles, que lorſque la vieilleſſe ou la crainte du tumulte des aſſemblées lui devinrent des raiſons de s'en diſpenſer. Un ſénateur nommé Gallus ayant ſubitement perdu la vue, réſolut de ſe laiſſer mourir de faim ; Auguſte le connoiſſoit fort peu, cependant il alla le voir & par ſes conſolations lui rendit le courage.

LXXIV. Un jour qu'il haranguoit dans le ſénat, un de ſes membres lui dit avec hauteur : « Je ne t'entends pas » : un autre ajouta : « Je » te contredirois, ſi j'étois libre » ; une autre fois étant ſorti avec précipitation du temple où cette compagnie étoit aſſemblée à cauſe des querelles indécentes qui s'y élevoient ſans ceſſe, on lui dit qu'il devoit être permis à des ſénateurs de parler librement ſur la république. Antiſtius Labeo témoigna encore plus de hardieſſe dans une de ces élections où un ſénateur en choiſit un autre ; ce républicain nomma Lépidus l'ancien ennemi d'Auguſte, & alors exilé. L'em-

pereur lui demanda s'il ne connoiſſoit perſonne plus digne de remplir cette place : « Chacun, » répondit-il, a droit de juger par lui-même » ; & ce trait de liberté ne lui devint point funeſte.

LXXV. Cette modération s'étendoit ſur les républicains les plus téméraires. On répandit contre lui dans le ſénat des libelles diffamatoires ; ce prince ne parut pas en craindre les effets, & il n'eut pas beaucoup de peine à les réfuter ; il ne fit aucune recherche des auteurs, & il ſe contenta d'établir une loi pour pourſuivre ceux qui, ſous des noms empruntés, flétriroient la réputation d'un citoyen par des vers ſatyriques ou des libelles.

Il crut devoir réprimer par un édit la licence des hommes jaloux & inquiets qui répandoient contre lui des plaiſanteries cruelles ; cependant il empêcha le ſénat d'informer contre ceux qui en feroient uſage dans leurs teſtamens ; toutes les fois qu'il aſſiſtoit à l'aſſemblée pour l'élection des magiſtrats, il ſe répandoit dans les tribus avec les candidats qu'il vouloit favoriſer, & faiſoit la cour à tous les citoyens ſuivant l'uſage de nos ancêtres ; lui-même il donnoit ſon ſuffrage dans ſa tribu, comme le dernier des Plébéiens ; il ne rougiſſoit point d'être appelé en témoignage dans les jugements, d'y être interrogé & même réfuté avec aigreur ; il refuſa de

donner une juſte étendue au palais de la juſtice ; afin de n'être point obligé d'uſurper ſur les propriétaires des maiſons voiſines.

LXXVI. Ses amis, quelle que fût leur autorité dans Rome, étoient ſoumis aux loix & aux formes judiciaires, comme le dernier des citoyens. Aſprenas, un de ſes favoris, fut un jour accuſé d'empoiſonnement par Caſſius Sévérus ; Auguſte conſulta le ſénat ſur la conduite qu'il devoit tenir, & lui fit part de ſa perplexité ; il craignoit, dit-il, en défendant Aſprenas, de dérober un coupable à la juſte rigueur des loix, & en l'abandonnant, de paroître condamner d'avance ſon ami ; ſur l'avis général il ſe mit dans le rang des ſpectateurs, & y reſta quelques heures, mais en ſilence, & ſans ſe permettre de louer l'accuſé ſuivant l'ancien uſage. Il accorda ſa protection à tous ſes clients ; il défendit en particulier un ancien militaire qu'on pourſuivoit en réparation de quelques injures ; cependant, de tous les accuſés, il ne déroba à la rigueur des loix qu'un nommé Caſtricius qui lui avoit révélé la conjuration de Murena, & encore il ne le ſauva qu'en priant ſon accuſateur de ſe déſiſter de ſa pourſuite.

LXXVII. Il eſt aiſé de juger combien tant de vertus le firent aimer ; je ne parle point ici des ſénatus-conſultes dreſſés en ſon honneur ;

on peut croire que le reſpect ou la néceſſité ont dicté de tels hommages ; mais voici d'autres témoignages de la bienveillance univerſelle. L'ordre des chevaliers, de ſon propre mouvement, s'accorda à ſolemniſer pendant deux jours l'anniverſaire de ſa naiſſance ; toutes les années les différens ordres de l'état ſe réuniſſoient à jetter quelques piéces de monnoie dans le lac de Curtius, ſous le titre de vœu pour ſa proſpérité ; les citoyens étoient auſſi dans l'uſage au commencement de l'année, de porter au Capitole des préſens pour ce prince, même lorſqu'il étoit abſent ; Auguſte employoit les ſommes qu'il en tiroit à acheter de ſuperbes ſtatues des dieux qu'il plaçoit dans les rues de Rome : on diſtingue en particulier celles de Jupiter & d'Apollon ; après l'incendie du palais qu'il avoit ſur le mont Palatin, les vieux ſoldats des légions, les officiers de juſtice, les tribus & des particuliers de tout état ſe cotisèrent ſuivant leurs facultés pour le rebâtir ; mais l'empereur ſe contenta de parcourir tous ces préſens, & de tirer de chaque ſomme un ſeul denier ; lorſqu'il rentroit dans Rome, on le recevoit avec des acclamations d'un heureux préſage pour lui, on chantoit des vers en ſon honneur, &, dans un jour ſi ſolemnel, on ne conduiſoit aucun criminel au ſupplice.

LXXVIII. Tout le peuple Romain, d'un commun accord & dans un mouvement ſubit de reconnoiſſance déféra à Auguſte le titre de pere de la patrie ; il en reçut la premiere nouvelle à Antium par une députation ſolemnelle : ſon refus ne découragea perſonne, & un grand nombre de citoyens couronnés de lauriers le ſalüèrent ſous ce titre dans un ſpectacle de Rome ; enfin on répéta cette cérémonie au milieu du ſénat ; il n'y eut pour cet effet ni décret, ni acclamation ; mais la compagnie entiere chargea Valérius Meſſala d'exprimer ainſi ſes ſentimens : « Le ſénat, ô Auguſte, ſe réunit avec le peuple » Romain pour te ſaluer ſous le nom de pere de » la patrie ; puiſſe cet hommage contribuer à ta » félicité & à celle de ta maiſon ! Nous offrons » pour toi les mêmes vœux que pour le bonheur » de la république ». Le prince répondit alors les larmes aux yeux : « Je ſuis, peres conſcrits, » au comble de mes vœux, que me reſte-t-il à » demander aux dieux, ſinon de mériter juſ- » qu'au dernier ſoupir ce témoignage de votre » bienveillance ».

LXXIX. Son médecin Muſa le tira d'une maladie dangereuſe *, & par reconnoiſſance il lui fit ériger une ſtatue d'airain auprès de celle d'Eſculape ; quelques peres de famille ordon-

* L'an de Rome 731, avant J. C. 23.

nèrent dans leurs teſtamens à leurs héritiers d'offrir des ſacrifices au capitole, & d'attacher ſur la tête des victimes une inſcription qui déſignât que leurs vœux étoient accomplis, puiſqu'en mourant ils laiſſoient Auguſte plein de vie : pluſieurs villes d'Italie datèrent le commencement de leur année du jour où ce prince étoit venu pour la premiere fois dans leurs murs ; on lui éleva auſſi des temples & des autels dans les provinces, & on établit tous les cinq ans, preſque dans chaque ville, des jeux publics en ſon honneur.

Les rois ſes amis & ſes alliés ſe ſignalèrent auſſi par leur reconnoiſſance ; ils bâtirent chacun dans leurs états une ville nouvelle à qui ils donnèrent ſon nom, & ils ſe proposèrent d'achever, à frais communs, le fameux temple de Jupiter Olympien commencé pluſieurs ſiécles auparavant à Athènes, & de le dédier au génie de ce prince ; on vit auſſi quelques-uns de ces ſouverains quitter leurs états & ſuivre Auguſte ſoit à Rome, ſoit dans les provinces, revêtus d'une ſimple toge, ſans ſceptre & ſans diadême, comme s'ils n'euſſent été que ſes clients.

LXXX. J'ai aſſez fait connoître Auguſte revêtu des premieres dignités de l'état & gouvernant avec ſageſſe l'univers, ſoit dans la paix, ſoit pendant les troubles de la guerre. Il eſt

tems de peindre Auguſte comme homme privé, de le faire voir dans l'intérieur de ſa famille, & d'examiner ſon caractere & ſes mœurs depuis ſa jeuneſſe juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Ce prince perdit ſa mere durant ſon premier conſulat; & ſa ſœur Octavie *, la cinquante-quatrième année de ſon âge : ſa tendreſſe pour elles ne s'étoit jamais démentie pendant leur vie, & il leur rendit les plus grands honneurs après leur mort.

LXXXI. Il étoit encore fort jeune quand il épouſa la fille de Servilius Iſauricus; il étoit alors brouillé avec Marc Antoine, quelque tems après les deux triumvirs ſe réconcilièrent, & leurs ſoldats deſirant que la paix s'affermît entr'eux par une alliance, Auguſte épouſa Claudia, belle-fille de ſon rival, quoiqu'elle fût à peine en âge de ſe marier; ſur ces entrefaites il s'éleva une vive inimitié entre lui & Fulvia ſa belle-mere, & il renvoya Claudia qui n'avoit encore que le nom de ſa femme; quelque tems après il donna encore ſa main à Scribonia, veuve de deux conſulaires, de l'un deſquels elle avoit des enfans; mais, indigné de la perverſité de ſes mœurs, il fit bientôt divorce avec elle, & il enleva à Tibère Néron, Livie,

* La même année que le temple de Janus fut fermé, de Rome 744, avant J. C. 10.

quoiqu'elle fût enceinte; cette princeſſe fut la ſeule perſonne qui captiva le cœur de ce prince, & il l'aima juſqu'à ſa mort avec la même vivacité.

LXXXII. Julie fut le fruit de ſon union avec Scribonia; mais à ſon grand regret il n'eut point d'enfans de Livie; cette princeſſe, il eſt vrai, fut groſſe quelque tems, mais elle accoucha avant terme; Auguſte donna Julie à Marcellus, fils d'Octavie, ſa ſœur, dès qu'il ſortit de l'enfance; après ſa mort *, il la fit épouſer à Agrippa, & il fit agréer cet arrangement à ſa ſœur avec aſſez de peine; car Agrippa étoit alors marié à une ſœur de Marcellus, & en avoit même des enfans; le gendre d'Auguſte mourut, & ce prince jeta les yeux pour le remplacer parmi les grands & même dans d'ordre des chevaliers; enfin il ſe détermina pour Tibère ſon beau-fils, & il le força à répudier la femme qu'il avoit alors, quoiquelle fût enceinte & mère de famille; on voit dans un écrit de Marc Antoine qu'Auguſte promit d'abord Julie au fils de ce triumvir, & qu'il la propoſa enſuite à un Cotiſon, roi des Getes, à condition que ce prince, de ſon côté, lui accorderoit ſa fille en mariage.

LXXXIII. Julie & Agrippa donnèrent à l'empereur trois petits-fils, Caïus, Lucius & Agrippa,

* Qui arriva l'an de Rome 731, avant J. C. 23.

& deux petites-filles, Julie & Agrippine, dont l'une fut mariée à Paulus, fils du cenſeur; & l'autre à Germanicus, fils de ſa ſœur; Auguſte adopta les deux aînés, les fit émanciper, les admit de bonne heure au gouvernement de l'empire; & après les avoir déſignés conſuls, leur confia le gouvernement des provinces & le commandement des armées. Il prit un ſoin particulier de l'éducation de ſes filles, & ne crut point les avilir en leur faiſant apprendre à filer; il voulut qu'on écrivît dans un journal particulier le récit de leurs diſcours & de leurs actions; il leur interdit tout commerce avec les étrangers, & Tucinius, jeune homme de naiſſance & bien fait de ſa perſonne, ayant été ſaluer Julie à Baïes, Auguſte lui reprocha d'avoir manqué à la décence.

LXXXIV. Pour ſes petits-fils, il leur apprit lui-même les premiers principes des belles-lettres & divers exercices du corps, tels que l'art de nager; il s'appliqua ſur-tout à leur faire imiter parfaitement ſon écriture : toutes les fois qu'ils mangeoient avec lui, il les faiſoit placer au bas de ſon lit, & quand il faiſoit un voyage, ils l'accompagnoient à cheval, ou le précédoient en litiere; mais en vain fondoit-il de grandes eſpérances ſur une famille élevée avec tant de ſoin, la fortune ſe joua de tous ſes

projets ; ſa fille & ſa petite-fille ſecouèrent le joug des mœurs, & pour voiler leur opprobre, il fut contraint de les exiler ; dans l'intervalle de dix-huit mois il perdit les deux aînés de ſes petits-fils : Caïus périt en Lycie, & Lucius à Marſeille. Il lui reſtoit Agrippa, & il l'adopta ſolemnellement avec Tibère, en vertu d'une loi portée par les Curies ; mais bientôt il eut à ſe plaindre du caractère ſauvage & intraitable du premier de ſes fils adoptifs ; alors il le déshérita & le bannit à Surrente.

LXXXV. Auguſte fut moins ſenſible à la mort de ſes enfans qu'à leur opprobre ; il apprit le ſort funeſte de Caïus & de Lucius ſans ſe livrer au déſeſpoir ; mais, pour les crimes de ſa fille, il en écrivit au ſénat, & la lettre fut lue publiquement par un queſteur : depuis cet événement il ſe ſépara pluſieurs jours, par un principe de honte de la compagnie des hommes ; il balança même s'il feroit mourir celle qui déshonoroit ſa maiſon ; dans le même tems Phœbe, une des affranchies de ſa fille & complice de ſes déſordres, s'étrangla, & le prince ne put s'empêcher de s'écrier qu'il eût mieux aimé être le pere de Phœbe que celui de Julie. Cette princeſſe accoucha dans ſon exil, & Auguſte lui défendit de nourrir cet enfant & de le reconnoître.

LXXXVI. Ce prince eut la même rigueur

pour Agrippa : comme ce jeune homme, loin de devenir plus traitable, multiplioit de jour en jour ſes tranſports de férocité ; il le rélegua dans une île, & environna ſa maiſon d'une enceinte de ſoldats ; il porta la précaution juſqu'à exiger un ſénatus-conſulte pour éterniſer l'exil de ce prince ; ces traits de ſévérité l'affligeoient cependant, & toutes les fois qu'on parloit devant lui de ſa famille, il s'écrioit en ſoupirant : « Plût aux dieux immortels qu'ils » m'euſſent fait vivre ſans femme, & mourir » ſans enfans » !

LXXXVII. Auguſte étoit difficile en amitié, mais il ne la trahiſſoit jamais ; les vertus de ſes favoris trouvoient en lui un ardent admirateur, & leurs défauts légers un juge indulgent ; auſſi on ne voit pas qu'il ait jamais maltraité ſes amis ; il ne faut excepter que Salvidienus Rufus & Cornelius Gallus qu'il avoit élevés du rang le plus bas, l'un au conſulat, & l'autre au gouvernement de l'Égypte ; mais ils méritèrent leur ſort ; Rufus, coupable de haute trahiſon, fut condamné à mort par le ſénat ; Gallus, convaincu d'ingratitude, reçut ordre de ne paroître jamais dans le palais de ſon bienfaiteur & dans les ptovinces de ſon reſſort ; mais ce malheureux, ne pouvant répondre aux accuſations intentées contre lui, & effrayé du ſénatus-conſulte

conſulte qui en fut la ſuite, ſe tua lui-même; Auguſte dans cette occaſion voyant l'indignation des ſénateurs, témoigna qu'il étoit flatté de leur attachement, & il dit, les larmes aux yeux, qu'il étoit le ſeul homme qui n'eût pas la liberté de ſe fâcher contre ſes amis autant qu'il le deſiroit.

LXXXVIII. Ce prince aimoit aſſez ſes amis pour en exiger du retour, ſoit pendant leur vie, ſoit après leur mort; en effet, quoiqu'il témoignât peu d'ardeur pour les legs des étrangers, & qu'il ſe fît ſcrupule de toucher à l'héritage d'un inconnu quand il étoit couché ſur ſon teſtament, cependant il peſoit avec le plus grand intérêt les dernieres volontés de ſes amis; il témoignoit ouvertement ſon chagrin quand le legs qu'ils lui laiſſoient étoit trop petit, ou qu'ils ne faiſoient pas mention de lui en termes aſſez honorables; mais auſſi il s'abandonnoit aux plus vifs tranſports de la joie, quand leur piété égaloit leur reconnoiſſance: lorſque le teſtateur étoit un pere de famille, il cédoit à l'inſtant ſon legs à ſes enfans, ou, s'ils étoient en bas âge, il attendoit, pour le leur rendre avec uſure, le jour où ils prenoient la robe virile, ou celui de leurs nôces.

LXXXIX. Auguſte montra à l'égard de ſes domeſtiques un ſage tempérament de ſévérité

& d'indulgence ; il avoit beaucoup d'amitié & de conſidération pour ſes affranchis, entre autres pour Encelade ; Côme, un de ſes eſclaves, répandant contre lui des écrits injurieux, il ſe contenta de le punir en lui faiſant mettre les fers aux piés : un jour ſe promenant avec Diomède, l'intendant de ſa maiſon, celui-ci effrayé à la vue d'un ſanglier qui s'avançoit vers eux, plaça ſon maître entre lui & la bête féroce ; malgré la grandeur du danger qu'il avoit couru, comme l'action de Diomède étoit en elle-même innocente, il aima mieux le plaiſanter ſur ſa timidité que de le punir de ſon offenſe ; néanmoins il condamna à mort Proculus, un des affranchis qui lui étoit le plus cher, parce qu'on le ſurprit en adultère avec une dame Romaine ; il fit rompre les jambes à Thallus, ſon ſecrétaire, parce qu'il s'étoit laiſſé corrompre par une ſomme de cinq cent deniers romains pour communiquer une de ſes lettres ; inſtruit que le précepteur & les officiers de la maiſon de Caïus, ſon fils, ſe ſervoient de l'occaſion de la maladie de leur maître & de ſa mort pour vexer la province qu'il gouvernoit, il leur fit mettre une pierre au col, & ordonna qu'on les jettât dans une riviere.

XC. La jeuneſſe de ce prince fut flétrie par le déréglement de ſes mœurs. Marc Antoinepré-

tendoit qu'il n'avoit mérité d'être adopté par Céſar qu'en ſe proſtituant à lui, & le frère de ce triumvir ajoutoit que, tout couvert de cet opprobre, il avoit été en Eſpagne vendre à Hirtius les reſtes de ſa pudeur pour une ſomme de cinquante mille écus; Sextus Pompée de ſon côté, reprochoit à cet empereur d'être efféminé; on ſait qu'il approchoit de ſes jambes des noix ardentes pour en brûler le poil & en faire renaître un autre qui eût plus de molleſſe; le peuple Romain en étoit inſtruit, & un jour au ſpectacle on applaudit avec malignité un vers déclamé avec un accompagnement de tambourin par un perſonnage qui repréſentoit un prêtre de Cybèle & dont voici le ſens: Vois ce comédien efféminé, comme avec un clin d'œil il régit l'univers.

XCI. Il eſt certain, & ſes amis en conviennent, qu'Auguſte déshonora pluſieurs dames Romaines; il eſt vrai qu'on l'excuſe, en diſant qu'il chercha moins à ſatisfaire ſon penchant aux plaiſirs de l'amour, qu'à découvrir par le moyen de ſes maîtreſſes, les complots de ſes ennemis. Marc Antoine, outre le mariage précipité de Livie, lui reprochoit d'avoir emmené une femme conſulaire en préſence de ſon mari, d'une ſalle de feſtin dans une chambre voiſine, & de l'avoir reconduite devant les convives les

oreilles rouges & les cheveux encore en déſordre ; on dit qu'il répudia Scribonia, parce qu'elle ſe plaignoit de l'enorme crédit d'une de ſes concubines. Ses amis empreſſés à lui procurer de nouvelles jouiſſances, s'informoient des perſonnes les plus belles, ſoit qu'elles fuſſent meres, ſoit qu'elles fuſſent encore filles, & avant de les envoyer au palais, les deshabilloient pour les examiner, comme des eſclaves qu'on met en vente.

XCII. On connoît auſſi une ſinguliere partie de plaiſir que fit Auguſte avec ſes amis, & qu'il appeloit le repas des douze divinités ; les convives y parurent en effet avec les attributs des dieux & des déeſſes, & l'empereur lui-même figuroit Apollon : Marc Antoine dans une de ſes lettres nomme ces douze ſacriléges, & les couvre d'opprobre.

Ce qui excita encore plus l'indignation publique contre les convives de ce repas, c'eſt qu'alors Rome étoit en proie aux horreurs de la famine ; auſſi le peuple mutiné cria-t-il le lendemain « que les dieux avoient mangé tout le bled de » l'Italie, & que, ſi Céſar étoit Apollon, il » n'étoit qu'Apollon bourreau ». Ce dieu étoit en effet honoré dans un quartier de la ville ſous cette bizarre dénomination.

XCIII. On reproche encore à Auguſte ſa

manie pour raſſembler à grands frais les vaſes les plus précieux d'airain de Corinthe, & ſa paſſion pour les jeux de hazard : dans le tems des proſcriptions on mit ſur une de ſes ſtatues une inſcription ſatyrique qui faiſoit entendre qu'on n'avoit mis à prix la tête de quelques citoyens que parce qu'ils poſſédoient beaucoup de meubles de Corinthe ; on répandit auſſi pendant la guerre de Sicile une épigramme dont voici le ſens : « Céſar a été défait dans » deux batailles navales ; afin de vaincre quel- » quefois, il paſſe ſa vie à jouer aux dés ».

XCIV. Auguſte ne chercha point à ſe juſtifier de ſa paſſion pour le jeu ; en effet c'étoit pour lui un ſimple amuſement, il s'y livra même en public juſque dans ſa vieilleſſe, & il y employoit particuliérement le mois de décembre & les jours de réjouiſſances publiques.

Voici une lettre qu'il écrivit ſur ce ſujet à ſon beau-fils : « Nous avons, mon cher Tibère, » paſſé dans le ſein du plaiſir les fêtes de » Minerve ; car nous avons joué tous les jours, » & le jeu a été fort vif ; votre frere a jeté les » hauts cris, comme s'il étoit ruiné ; cependant » peu à peu ſes affaires ſe ſont rétablies, & ſa » perte à la fin a été fort peu conſidérable ; » pour moi j'ai perdu vingt mille ſeſterces ;

» mais c'eſt que, ſuivant mon uſage, j'ai été » libéral & j'ai beaucoup hazardé; car, ſi je » m'étois fait payer exactement, ou que j'euſſe » gardé tout mon profit, j'aurois gagné cin- » quante mille ſeſterces; mais je ne me repens » pas de ma généroſité, elle me mettra au » rang des immortels ». Je ne crois pas que le reſte de la conduite d'Auguſte ait jamais paru ſuſpect; ſes ennemis même n'ont oſé dans d'autres points le flétrir.

XCV. Sa premiere demeure fut auprès du grand marché dans une maiſon qui avoit appartenu à l'orateur Calvus; il alla loger enſuite ſur le mont Palatin; la maiſon qu'il y occupa étoit celle des Hortenſius; elle étoit peu vaſte & ſans apparence: l'architecte avoit conſtruit les colonnes de ſes portiques avec de la pierre d'Albe, & n'avoit mis ni marbre, ni parquet précieux dans ſes appartements. Auguſte y reſta cependant plus de quarante ans, couchant dans le même cabinet hiver & été, quoiqu'il s'apperçût que la ſaiſon du froid nuiſoit à ſa ſanté quand il la paſſoit dans Rome; lorſqu'il avoit quelque affaire ſecrette à traiter, ou qu'il vouloit travailler ſans être interrompu, il ſe retiroit ſur un belvedere de ſa maiſon auquel il avoit donné le nom de Syracuſe, ou dans la maiſon

de plaiſance de quelques-uns de ſes affranchis; quand il étoit malade, il couchoit chez Mécène ſon favori.

Quand ce prince vouloit ſe dérober au tumulte des affaires, il choiſiſſoit pour ſa retraite des jardins ſitués proche de la mer, les îles de la Campanie, ou quelques petites villes voiſines de Rome, telles que Lanuvium, Préneſte & Tibur; il y avoit dans la derniere un fameux temple d'Hercule ſous les portiques duquel il ſe plaiſoit à donner ſes audiences. Il étoit bleſſé du faſte des maiſons de plaiſance; ſa petite-fille Julie en ayant fait élever une à grands frais, il la fit raſer juſqu'aux fondemens; les ſiennes étoient moins riches que commodes; on y voyoit fort peu de ſtatues & de tableaux, mais beaucoup d'allées & de boſquets, & ſur-tout un grand nombre de monumens rares & célèbres; c'eſt ainſi qu'il décora ſa maiſon de Caprée des armes de quelques héros & d'oſſemens giganteſques de bêtes féroces qu'on a pris pour les ſquélettes des Titans.

XCVI. Ce prince mit beaucoup d'économie dans les meubles de ſon palais; on a conſervé des tables & des lits qui lui appartenoient, & que dédaigneroit aujourd'hui un ſimple particulier dans l'aiſance; le lit où il couchoit étoit fort bas & avoit la plus ſimple couverture; ſa robe

étoit une robe de ménage que lui faiſoient ſa femme, ſa ſœur & ſes filles; il ne pouvoit ſouffrir une toge ou une robe de cérémonie qui fuſſent trop larges ou trop étroites; il portoit une chauſſure fort élevée, afin de paroître plus grand; & ſon habillement étoit toujours tout prêt dans ſon appartement, afin de n'être point arrêté quand il devoit ſortir pour des affaires d'importance.

XCVII. Il donnoit fréquemment de grands repas, mais le nombre des convives étoit fixé, & il n'admettoit que des perſonnes choiſies parmi la nobleſſe; Valérius Meſſala prétend que ce prince ne fit jamais manger avec lui aucun affranchi, excepté Ménas dont il avoit fait un citoyen Romain pour le récompenſer de lui avoir livré la flotte de Pompée; cependant il paroît par la lettre d'Auguſte, que, ſe trouvant dans la maiſon de campagne d'un ancien ſoldat de ſa garde, il le fit manger à ſa table; il alloit d'ordinaire fort tard aux feſtins, & ſortoit de bonne heure: auſſi les convives ne ſe gênoient point avec lui; ils ſe mettoient à table avant qu'il parût, & y reſtoient après ſon départ; les repas qu'il donnoit, étoient à trois ſervices, & dans les grandes cérémonies il y en avoit ſix; mais il ſuppléoit au faſte par l'accueil le plus flatteur; quand il voyoit ſes amis parler bas ou à demi-voix, il

demandoit à être dans leur confidence, & il variоit les plaiſirs de la table par des concerts, des farces, & quelquefois même en faiſant introduire dans le ſallon des philoſophes cyniques, & des charlatans.

XCVIII. Auguſte célébroit à grands frais les fêtes ſolemnelles de Rome; quelquefois cependant il n'y mettoit que de la gaîté: aux Saturnales & dans d'autres occaſions, ſuivant ſon choix, tantôt il diſtribuoit de l'or, de l'argent & des robes de grand prix; tantôt ſes préſens ne conſiſtoient qu'en diverſes pieces de monnoie battues ſous les rois de Rome, ou chez les princes étrangers; quelquefois il n'envoyoit que des étoffes tiſſues de poil de chèvre, des éponges, des tenailles & d'autres bagatelles de ce genre, dont les noms à double entente faiſoient naître d'ingénieuſes équivoques; dans les feſtins qu'il donnoit alors, il formoit une eſpèce de loterie de pluſieurs meubles de valeur inégale, ou il vendoit des tableaux dont on ne voyoit que le revers de la toile; il dépendoit alors du hazard que l'eſpérance des acheteurs fut remplie ou fruſtrée; à chaque ſervice on mettoit l'enchère ſur ces lots, & les convives ſe communiquoient enſuite leur perte ou leur bonne fortune.

XCXIX. Il n'eſt point inutile de donner quelques détails ſur la frugalité d'Auguſte; ce prince

mangeoit fort peu & n'étoit point délicat; il aimoit avec paſſion le pain des eſclaves, les petits poiſſons, le fromage de lait de vaches & les figues fraîches qui ſont de deux ſaiſons; il mangeoit avant le repas à quelle qu'heure & en quel que lieu que ce fût, ne ſuivant pour régle que l'appétit & le beſoin. On voit par ſes lettres quelques traits de ſa frugalité; dans un voyage il ne mangea que du pain & des dattes de palmier. Une autre fois en revenant de l'ancien palais de Numa dans ſa maiſon, il dîna avec une once de pain & quelques grappes de raiſin aigres. Il écrivoit un jour à Tibère : « Les Juifs » ne gardent point avec tant de ſcrupule leur » jeûne au jour du ſabat que j'ai gardé aujourd'hui le mien; car, quoiqu'à une heure de » nuit, je n'ai mangé que deux bouchées de pain » dans le bain avant de me faire parfumer ». De cette inexactitude dans l'ordre de ſes repas, il s'enſuivoit qu'il mangeoit ſouvent ſeul avant que ſa table fût ſervie, où lorſque tout le monde avoit dîné, & qu'il ſe trouvoit ſans appétit au milieu des plus beaux ſervices.

C. Après le repas du matin il faiſoit ſa méridienne ſans prendre la peine de ſe déshabiller, ayant les pieds découverts & la main ſur les yeux; quand il avoit ſoupé, il ſe plaçoit ſur un lit de repos pour travailler à la lumiere; là il

veilloit fort avant dans la nuit jusqu'à ce qu'il eût achevé son journal, ou du moins qu'il l'eût fort avancé; il se couchoit ensuite & dormoit environ sept heures, mais d'un sommeil interrompu; car dans cet intervalle il s'éveilloit au moins trois ou quatre fois: lorsqu'il lui étoit impossible de s'assoupir, il appeloit quelques personnes de sa maison pour lire devant lui, ou pour s'entretenir, ce qu'il prolongeoit bien au-delà du point du jour; lorsqu'il veilloit, c'étoit toujours aux flambeaux & dans la compagnie de quelques personnes; il étoit incommodé quand il se levoit trop matin; & s'il y étoit obligé, soit pour ses affaires, soit à cause d'un sacrifice, pour ne point nuire à sa santé, il demeuroit dans la chambre la plus proche de celle de ses esclaves; souvent même lorsqu'il se sentoit assoupi, il faisoit arrêter sa litiere dans les rues, & prenoit un léger sommeil.

CI. Auguste étoit bien fait de sa personne, & sa beauté se soutint même jusque dans sa vieillesse; cependant il étoit peu curieux de parure, & il portoit le mépris pour elle jusqu'au point de se faire couper à la fois les cheveux par plusieurs de ses esclaves; pour sa barbe, tantôt il la faisoit couper, tantôt il la faisoit raser, & pendant ce tems-là il écrivoit quelque lettre, ou s'occupoit de quelque lecture; il avoit

tant de douceur & de ſérénité dans le viſage, ſoit qu'il parlât, ſoit qu'il gardât le ſilence, que ſon regard ſeul en impoſoit à ſes ennemis. Un ſeigneur Gaulois avoua un jour à ſes concitoyens qu'en traverſant les Alpes avec ce prince, il s'étoit propoſé de le jeter dans un précipice, qu'il s'étoit en effet approché de lui, ſous prétexte de l'entretenir, mais qu'à ſa vue tout ſon courage avoit diſparu.

CII. Il éprouva durant le cours de ſa vie de grandes & douloureuſes maladies ; ce fut ſurtout après ſon expédition contre les Cantabres qu'il en eut une dont la violence fit craindre pour ſa vie ; un flux continuel d'humeurs vint lui attaquer le foie, & déſeſpéré de voir que la médecine ordinaire ne lui donnoit aucun ſoulagement, il ſuivit le conſeil hardi de ſon médecin Muſa, quitta les fomentations chaudes, & ſe guérit en prenant les bains froids ; ce prince avoit auſſi toutes les années des incommodités périodiques ; vers le jour de ſa naiſſance, il tomboit dans la langueur ; au commencement du printems, il étoit ſujet à une colique venteuſe, & à une peſanteur de tête lorſque le vent du midi ſouffloit ; avec un tempérament auſſi dérangé, il ſouffroit également des ardeurs de l'été & des rigueurs de l'hiver.

CIII. Dès que le feu des guerres civiles fut

éteint, il ceſſa d'aller au champ de Mars, manier les armes & monter des chevaux ; il s'amuſoit à la paume ou au ballon, & dans la ſuite il ſe contenta de s'y promener ; ſeulement au bout de la carriere il s'exerçoit quelque tems à ſauter enveloppé d'une groſſe fourrure ; quand il vouloit donner quelque relâche à ſon eſprit, il jouoit aux dés, aux noix ou aux oſſelets avec des enfans que la fineſſe de leurs traits & la gentilleſſe de leur babil rendoient aimables ; c'étoient d'ordinaire des Maures & des Syriens dont il faiſoit choix, car pour les nains & ceux qui étoient contrefaits, il les fuyoit comme des jeux de la nature dont la rencontre ne pouvoit être que d'un très-mauvais augure.

CIV. Dès ſa premiere jeuneſſe Auguſte cultiva avec ardeur l'éloquence & les arts libéraux ; dans les guerres de Modène, malgré le fardeau des affaires dont il étoit chargé, il ne paſſoit aucun jour ſans lire, écrire & déclamer ; il avoit une facilité naturelle pour s'exprimer ſur le champ ſur des ſujets non prévus ; cependant il ne parla jamais ni devant le ſénat, ni au peuple, ni à ſon armée, ſans avoir compoſé avec ſoin ſes diſcours ; & ſoit qu'il voulût s'épargner la peine d'apprendre par cœur, ſoit qu'il craignît de manquer de mémoire, il étoit dans l'uſage de les lire au lieu de les déclamer ; quand il avoit

des entretiens importans avec quelques particuliers, même avec Livie, il les écrivoit ſur ſes tablettes, afin de pouvoir au beſoin les citer avec exactitude; il avoit un ſon de voix qui lui étoit propre, & ſon accent ne manquoit ni de douceur, ni de graces; afin de l'entretenir, il prenoit ſouvent des leçons d'un maître de muſique, & lorſqu'il étoit enrhumé il chargeoit un crieur public de lire au peuple ſa harangue.

CV. Le ſtyle de ce prince étoit ſimple ſans être dépourvu d'élégance; il évitoit avec ſoin les ſentences, les tours de phraſes trop recherchés, & ſur-tout les termes ſurannés; ſa principale attention étoit de préſenter à l'eſprit le ſens le plus clair; auſſi pour ne point embarraſſer ſes lecteurs ou retarder leur marche, il ajoutoit des prépoſitions & des conjonctions où l'uſage les ſupprimoit, perſuadé qu'il faut toujours ſacrifier l'agrément à la clarté.

Il témoignoit un égal mépris pour ceux qui affectent de ſe ſervir de mots nouveaux, & pour ceux qui rajeuniſſent les anciens; il critiquoit ſans ceſſe la parure efféminée du ſtyle de Mécène, & il le parodioit pour le corriger; il faiſoit auſſi la guerre aux expreſſions ſurannées de Tibère, & à ce ſtyle entortillé de Marc Antoine qu'il eſt plus aiſé d'admirer que d'entendre; choqué ſur-tout de l'inconſtance & du

mauvais goût du dernier qui le portoit ſans ceſſe à choiſir de mauvais modèles ; il lui écrivoit : « Tu balances donc ſi tu imiteras le » rhéteur Cimber ou le Grammairien Verannius ? Si tu feras uſage des expreſſions que » Salluſte a tirées du livre des origines de Caton, » ou ſi tu tranſporteras dans notre langue ces » ſentences vuides de ſens & cette ſtérile abondance qui caractériſent l'éloquence aſiatique » ? En écrivant à ſa petite-fille Agrippine, après l'avoir louée ſur ſon eſprit, il ajoutoit : « Mais » garde-toi d'un ton & d'un ſtyle affecté qui » ne te gêneroit pas moins que tes lecteurs ».

CVI. Il n'avoit point une connoiſſance ſuperficielle de la langue de Démoſthène ; on dit même qu'il la parloit avec beaucoup d'aiſance ; ſon premier maître fut Apollodore de Pergame ; ce rhéteur étoit déja vieux, lorſqu'Auguſte encore jeune l'amena avec lui à Apollonie ; ce prince acquit des connoiſſances fort étendues ; alors il ſe lia avec Sphærus, avec le philoſophe Areus & ſes deux fils Denys & Nicanor ; cependant il n'avoit pas encore la facilité de s'exprimer à propos, ni la hardieſſe de compoſer quelque ouvrage ; s'il avoit à faire un diſcours grec, il mettoit ſes idées en latin, & chargeoit une perſonne de les traduire ; il réuſſiſſoit beaucoup mieux dans la poéſie ; il ſe plaiſoit en particulier

à l'ancienne comédie, & il fit repréſenter ſouvent ſur le théâtre de Rome, des piéces dans le goût d'Ariſtophane.

CVII. Il ne parcouroit jamais inutilement les auteurs de Rome & de la Grèce, & il ſavoit en tirer des exemples ou des préceptes pour la correction des mœurs; il traduiſoit ces traits de morale mot pour mot, & au beſoin il les envoyoit aux officiers de ſa maiſon, aux gouverneurs des provinces, aux magiſtrats de Rome & à ſes généraux d'armée : il lui arrivoit auſſi de réciter des ouvrages entiers au ſénat & au peuple Romain; alors il annonçoit ſon projet par un édit; ce prince lut en entier les harangues de Métellus ſur l'encouragement des mariages, & celles de Rutilius ſur l'économie à obſerver dans les bâtimens : ſon objet étoit de convaincre qu'il n'étoit pas le premier auteur de ces réformes, mais que pluſieurs ſiècles auparavant des hommes reſpectables les avoient déja propoſées.

Auguſte fit le plus grand accueil aux beaux génies de ſon tems; il écoutoit avec patience & avec bonté la lecture de leurs ouvrages, ſoit que ce fuſſent des poëmes ou des hiſtoires, des harangues ou des dialogues; cependant il n'aimoit pas qu'on écrivit ſon éloge, à moins qu'on ne louât les grandes choſes qu'il avoit faites; & que ſon panégyriſte ne fût un homme célèbre; il

il commandoit même aux préteurs de ne pas ſouffrir que dans les jeux publics ſon nom fût avili à force d'être prononcé.

CVIII. Ce prince avoit le foible de la ſuperſtition ; il trembloit à la vue des éclairs ou au bruit du tonnerre, & il croyoit ſe garantir du péril en portant toujours une peau de veau marin ; à l'approche d'un orage il ſe renfermoit dans un caveau obſcur & ſouterrein ; & cette foibleſſe devoit ſon origine à un accident qui lui arriva pendant la nuit, lorſque la foudre tomba ſur ſa litière.

Il ne négligeoit ni ſes propres ſonges, ni ceux que les étrangers faiſoient à ſon ſujet ; à la bataille de Philippes, il avoit réſolu, à cauſe d'une indiſpoſition, de ne point ſortir de ſa tente ; mais le ſonge d'un de ſes amis lui fit rompre ſon projet, & il s'en trouva fort bien ; car Brutus s'empara de ſon camp, & l'ennemi qui le crut dans ſa litière fondit ſur elle & la mit en pièces. Ordinairement au printems il avoit un grand nombre de viſions menaçantes, mais elles étoient ſans effet ; le reſte de l'année elles étoient plus rares & moins frivoles. Il avoit dédié dans le Capitole un temple à Jupiter Tonnant, auquel il rendoit aſſidument ſes hommages : bientôt il crut voir en ſonge Jupiter Capitolin qui ſe plaignoit d'un voiſin

qui lui enlevoit ſes adorateurs, & il lui répondit toujours en dormant que ce voiſin étoit auprès de lui pour lui ſervir de portier; à ſon réveil il vérifia ce ſonge, & fit environner de ſonnetes le temple de Jupiter Tonnant; ce fut encore en vertu d'un rêve que, tous les ans, à un certain jour, il demandoit l'aumône au peuple, & tendoit la main aux paſſans pour la recevoir.

Il ne négligoit ni les auſpices, ni les augures, perſuadé que cette ſcience frivole n'étoit point faite pour tromper; ſi, le matin, on mettoit à ſon pied droit la chauſſure du pied gauche, il en concluoit qu'il étoit menacé d'un grand péril; ſi au commencement d'un voyage de long cours, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre, il tomboit une petite roſée, il ſe flattoit d'un prompt & heureux retour; il prenoit ſur-tout le plus grand intérêt aux prodiges; une palme ayant pouſſé entre les jointures d'un mur devant ſon palais, il tranſplanta l'arbuſte dans la cour du temple des dieux Pénates de Rome, & prit le plus grand ſoin pour le faire parvenir à ſa juſte hauteur.

Il apprit une autre fois qu'un vieux chêne de l'iſle de Caprée, dont les branches flétries penchoient vers la terre, avoit repris ſa vigueur le jour même qu'il avoit abordé dans cette con-

trée ; il fut ſi ravi de cet événement, qu'il s'empreſſa de changer avec la république de Naples le territoire de Caprée qu'elle poſſédoit contre celui d'Enarie. Il obſervoit avec ſoin les jours ſiniſtres ; auſſi il n'entreprenoit aucun voyage, & ne faiſoit rien de ſérieux dans les tems des marchés qui ſe tiennent de neuf jours en neuf jours, ni le neuvième jour avant les Ides ; ſon unique motif, comme il l'écrivoit à Tibère, étoit la rencontre du nombre ſiniſtre de neuf.

CIX. Dans le tems qu'Auguſte faiſoit ſa demeure à Apollonie, il monta avec Agrippa dans le belvédere de la maiſon de l'aſtrologue Théogène ; Agrippa conſulta le premier le devin, & reçut une réponſe qui flatoit ſes grandes eſpérances ; Auguſte qui craignoit que ſa deſtinée ne fût inférieure à celle de ſon ami, s'obſtinoit d'abord à taire le jour de ſa naiſſance ; vaincu enfin par les inſtances de l'aſtrologue, il dévoila ſon ſecret ; alors Théogène treſſaillit de joie & ſe jeta à ſes piés pour l'adorer : cette avanture donna tant de confiance à ce prince qu'il publia par-tout ſon horoſcope, & fit frapper une médaille d'argent avec l'empreinte du ſigne du Capricorne, ſous lequel il avoit pris naiſſance.

A ſon retour d'Apollonie, rentrant dans Rome après l'aſſaſſinat de Céſar, un phénomène ſin-

gulier parut dans le ciel ; c'étoit un cercle de lumiere en forme d'arc-en-ciel qui environnoit l'orbe du ſoleil ; peu après, le tombeau de Julie fut frappé de la foudre ; Auguſte, dans le tems de ſon premier conſulat, conſultoit les Augures, & il apperçut douze vautours, comme il étoit arrivé autrefois à Romulus ; il offrit un ſacrifice, & les foies de toutes les victimes ſe trouvèrent repliés en dedans ; les plus célèbres Aruſpices en conclurent qu'il étoit appelé à de grandes choſes.

CX. Ce prince ſembla auſſi preſſentir l'événement de toutes les guerres où il ſe trouva : un jour les troupes des triumvirs étant raſſemblées à Boulogne, un aigle vint ſe placer ſur ſa tente, ſe battit contre deux corbeaux qui l'attaquoient avec acharnement, & les renverſa par terre ; toute l'armée vit dans cet événement le préſage des diſſentions qui s'élevèrent en effet bientôt après entre les triumvirs. Quelque tems avant la bataille de Philippes, un Theſſalien vint annoncer à Auguſte qu'il remporteroit la victoire, & qu'il en avoit pour garant Céſar dont le phantôme lui étoit apparu dans un chemin écarté ; une autre fois ſacrifiant à Perouſe, & les Augures n'étant pas favorables, il fit approcher d'autres victimes ; tout-à-coup l'ennemi fondit dans le camp & enleva tout l'ap-

pareil du ſacrifice ; les Aruſpices aſſurèrent que les malheurs qui avoient été annoncés à ce prince, retomberoient ſur ceux qui ſeroient maîtres des entrailles des victimes, & le ſuccès juſtifia la prédiction ; la veille de la bataille navale qu'il livra en Sicile, ſe promenant ſur le rivage, un poiſſon s'élança de la mer, & vint mourir à ſes piés ; à Actium il rencontra en deſcendant ſur le champ de bataille un âne nommé Nicon, dont un nommé Eutyches étoit le conducteur ; auſſi ayant bâti un temple dans la plaine où il avoit triomphé, il eut ſoin d'y faire repréſenter en bronze l'homme & le quadrupède qui lui avoient annoncé ſa victoire.

CXI. Il y eut d'autres prodiges qui annoncèrent la mort d'Auguſte & ſa future apothéoſe : un jour étant dans le champ de Mars au milieu d'une foule de peuple, & faiſant la cérémonie de la clôture du luſtre, un aigle vola long-tems autour de lui, & alla enſuite ſe percher en un temple voiſin ſur la premiere lettre du nom d'Agrippa ; à la vue de ce préſage, le prince ordonna à Tibère, ſon collègue, de ſe charger de la cérémonie du premier luſtre, &, quoique les vœux qu'il propoſoit d'adreſſer aux dieux fuſſent déja écrits ſur ſes tablettes, il déclara qu'il ne commenceroit point une entrepriſe qu'il ne pourroit exécuter. Vers le même tems

un coup de foudre effaça de l'inſcription d'une de ſes ſtatues la premiere lettre de ſon nom ; les devins conſultés répondirent que le prince n'avoit plus que cent jours à vivre, car la lettre C. dans Cæſar déſigne ce nombre ; ils ajoutèrent que, puiſque le mot ÆSAR ainſi mutilé ſignifioit dieu dans la langue Etruſque, il s'enſuivoit qu'Auguſte ſeroit placé bientôt au rang des immortels. Peu de tems après ce prince envoya Tibère en Illyrie, & réſolut de l'accompagner juſqu'à Benevent. Comme divers plaideurs s'arrêtoient trop long-tems à ſon tribunal, il s'écria : « Que s'il trouvoit toujours de pareil embarras, » il ne reviendroit plus à Rome », & ce mot fut pris pour un préſage de ſa mort.

Auguſte ſe rendit à Aſture, d'où il continua ſa route pendant la nuit, contre ſa coutume, pour profiter de la fraîcheur. L'origine de ſa derniere maladie fut un cours de ventre : au commencement de ſon indiſpoſition, il ſe promena ſur les confins de la Campanie, & dans les îles voiſines, il paſſa même quatre jours à Caprée, l'eſprit gai & conſervant toute ſa fermeté ; un jour qu'il traverſoit le golphe de Pouzzole, l'équipage entier d'un vaiſſeau d'Alexandrie qui étoit à l'ancre dans cette rade vint lui témoigner la joie que faiſoit naître ſa préſence ; les paſſagers & les matelots vêtus de

blanc & couronnés de fleurs brûlèrent de l'encens devant lui, & lui ſouhaitèrent mille proſpérités : il diſoient unanimement que c'étoit à lui qu'ils devoient la vie, la sûreté de la navigation, la fortune & la liberté. Ce prince ravi de ces marques de ſenſibilité, donna à chacun de ceux qui étoient à ſa ſuite, quarante piéces d'or, en leur faiſant jurer qu'ils n'emploieroient cette ſomme qu'à acheter des marchandiſes d'Alexandrie. Pendant le reſte de ſon ſéjour à Caprée, Auguſte exerça encore ſa généroſité ; il diſtribua des toges Romaines & des manteaux à la Grecque, mais à condition que chaque Romain s'habilleroit & parleroit comme les Grecs, & chaque Grec comme les Romains ; il aſſiſta aſſidument aux exercices de la jeuneſſe de l'île qui conſervoit encore les inſtitutions du peuple dont il étoit originaire ; il régala auſſi ces jeunes Campaniens, permettant & même exigeant qu'ils ſe livraſſent librement à toute leur gaîté, & le repas finit en abandonnant au pillage les mets, les fruits & tout l'appareil du deſſert ; enfin il n'y a aucune ſorte de plaiſirs innocens dont ce prince ne fit l'épreuve.

Il y avoit une île voiſine de Caprée qu'Auguſte appeloit l'aſyle de la molleſſe, à cauſe de la tranquille indifférence qu'y goûtoient les cour-

tiſans de ſa ſuite ; il donnoit à un Epicurien de ſes favoris, appelé Maſgabée, le nom du fondateur de Caprée. Cet Epicurien ne jouit qu'un an du gouvernement de cette île voluptueuſe ; & l'empereur appercevant d'une ſalle haute une foule de peuple qui venoit avec des flambeaux honorer ſa cendre, compoſa ſur le champ un vers grec dont voici le ſens.

Sous les traits de la mort le fondateur ſuccombe ;
Et la flamme s'élève à l'entour de ſa tombe.

Il ſe tourna enſuite vers Thraſylle, ami de Tibère qui étoit aſſis proche de lui, & qui ignoroit la mort de Maſgabée, & lui demanda à quel poëte il attribuoit le vers qu'il venoit de déclamer : Thraſylle héſita, & Auguſte acheva ainſi ſon impromptu :

Maſgabée à jamais plongé dans le repos,
Reçoit tous les honneurs qu'on ne doit qu'aux héros.

Il demanda encore ſur ces vers l'avis de Thraſylle ; le courtiſan répondit que quel qu'en fût l'auteur, ils étoient bien frappés ; cette réponſe fit rire le prince, & fut long-tems l'objet de ſes plaiſanteries.

De Caprée Auguſte alla à Naples ; ſa maladie alors lui laiſſoit des intervalles, mais ſans ceſſer d'être dangereuſe ; elle ne l'empêcha pas d'aſ-

ſiſter aux jeux gymniques que les habitans de cette ville célébroient tous les cinq ans en ſon honneur ; enſuite il accompagna Tibère juſqu'au terme qu'il s'étoit propoſé : à ſon retour ſon mal empira, & ſa violence l'arrêta à Nole ; il fit revenir Tibère, eut avec lui un entretien ſecret, & enſuite ceſſa d'appliquer ſon eſprit à aucune affaire d'importance.

CXII. Ce prince, le dernier jour de ſa vie, s'informa d'abord ſi le danger où il ſe trouvoit ne cauſoit aucun tumulte au dehors ; enſuite il demanda un miroir, fit ajuſter ſa chevelure, remédia à la difformité de ſes joues pendantes, & voyant ſes amis raſſemblés autour de ſon lit, il leur demanda « S'il ne leur ſembloit pas avoir » parfaitement joué ſon rôle dans le drame de » vie humaine » ; & ſans attendre leur réponſe, il ajouta la formule qui termine les piéces de théâtre : « Eh bien, battez des mains & ap- » plaudiſſez à l'acteur ». Après cet adieu, il demanda à quelques perſonnes qui venoient de Rome des nouvelles de la convaleſcence de la fille de Druſus, & congédia tout le monde ; tout d'un coup il ſerra dans ſes bras Livie, lui dit avec ſenſibilité : « Livie, conſerve la » mémoire d'un époux qui t'a tendrement aimé ; » adieu pour jamais » ; & il expira en l'embraſſant.

La mort de ce prince fut douce & telle qu'il l'avoit déſirée ; car toutes les fois qu'il apprenoit qu'un homme étoit mort ſubitement & ſans douleur, il faiſoit des vœux pour que lui-même & ſes amis jouiſſent de la même deſtinée. Son eſprit ne commença à s'aliéner qu'un inſtant avant de rendre le dernier ſoupir ; il témoigna alors une frayeur ſoudaine & ſe plaignit de la violence de quarante jeunes gens qui oſoient l'enlever ; mais cette terreur panique fut plutôt un préſage qu'une preuve de l'altération de ſon eſprit : en effet on obſerva que quarante ſoldats prétoriens conduiſirent ſon cadavre devant le peuple.

CXIII. Auguſte mourut dans la même chambre qu'Octavius ſon pere, ſous le conſulat de Pompée & d'Apuleius, le quatorze des kalendes de ſeptembre * ſur les neuf heures du matin, âgé de ſoixante & ſeize ans moins trente-cinq jours : les décurions des villes municipales & des colonies tranſportèrent ſon corps de Nole à Boville ; le convoi ne marchoit que la nuit à cauſe de l'exceſſive chaleur, &, pendant le jour, on mettoit le corps ſur un lit de parade dans le palais de la juſtice, ou dans un des temples de la ville où l'on s'arrêtoit. Ce fut à

* Le 19 du mois d'août, l'an de Rome 767, de J. C. 14.

Boville que l'ordre des chevaliers vint recevoir ce corps ; il le tranſporta à Rome, & l'expoſa ſous le périſtyle du palais impérial.

Le ſénat témoigna le plus grand empreſſement pour honorer la mémoire d'Auguſte en lui décernant de pompeuſes funérailles ; quelques-uns de ſes membres furent d'avis de faire paſſer la pompe funèbre par la porte triomphale précédée de la ſtatue de la victoire qui eſt dans le ſénat, & ſuivie de la jeune nobleſſe de l'un & de l'autre ſexe qui chanteroient des vers lugubres en ſon honneur ; d'autres proposèrent que le jour des funérailles du prince on quittât les anneaux d'or pour en prendre de fer ; il y en eut qui deſirèrent que ſa cendre fût recueillie par le premier collège des pontifes ; on opina pour que le ſixième & le ſeptième mois portaſſent également le nom d'Auguſte, parce que l'un étoit l'époque de ſa naiſſance, & l'autre celle de ſa mort ; enfin quelqu'un conſeilla de donner le nom de ſiècle d'Auguſte à l'intervalle de la vie de ce prince, & d'en faire un décret qui ſeroit porté dans les faſtes de la république.

La compagnie jugea à propos d'apporter des bornes à ces témoignages de flatterie ; on fit deux oraiſons funèbres d'Auguſte ; la première fut prononcée par Tibère devant le temple de Céſar, l'autre le fut à l'ancienne tribune aux

harangues par Druſus ; des ſénateurs portèrent ſur leurs épaules le corps du prince au champ de Mars où il fut brûlé ; il ſe trouva alors un ancien préteur qui jura avoir vu l'image du défunt monter dans le ciel ; les principaux citoyens de l'ordre des chevaliers, nuds pieds, ſans toge & ſans ceinture, recueillirent enſuite ſa cendre, & la renfermèrent dans un mauſolée. Auguſte lui-même avoit fait bâtir ce monument durant ſon ſixième conſulat, entre la voie Flaminienne & le rivage du Tibre, & ce prince en même tems avoit rendu publics les boſquets & les promenades d'alentour.

CXIV. Le teſtament d'Auguſte avoit été fait ſous le conſulat de Silius & de Plancus, le ſept d'avril, ſeize mois avant ſa mort ; il y avoit joint deux codiciles écrits en partie de ſa main, en partie de celle de ſes affranchis, Polybe & Hilarion : les trois cahiers ſcellés avec ſoin furent apportés par les veſtales qui en étoient dépoſitaires ; on les ouvrit dans le ſénat, & un membre de la compagnie en fit la lecture. Le prince inſtituoit Tibère & Livie, ſes héritiers, l'un pour les deux tiers, & l'autre pour le tiers reſtant, & il leur enjoignoit à tous deux de porter ſon nom ; à leur défaut il appeloit à ſa ſucceſſion Druſus, fils de Tibère, pour un tiers, & pour le reſte Germanicus & ſes trois

fils ; au troiſième rang il nommoit héritiers un grand nombre de ſes parens & de ſes amis.

Il légua au peuple Romain quarante millions de ſeſterces, dont trois millions cinq cens mille devoient être diſtribués au corps des tribus ; les prétoriens eurent mille ſeſterces par tête ; les ſoldats deſtinés à la garde de Rome, cinq cens, & les ſimples légionnaires, trois cens ; le prince demandoit que toutes ces ſommes fuſſent payées comptant, ce qui étoit fort aiſé, puiſqu'elles étoient depuis long-tems en réſerve dans le tréſor impérial; les autres legs furent peu conſidérables ; il y en eut qui n'allèrent qu'à vingt mille ſeſterces ; le teſtateur s'excuſoit ſur la modicité de ſon bien, car il aſſuroit que ſes héritiers ne retireroient pas de ſa ſucceſſion plus de cent cinquante millions de ſeſterces, quoique, dans les vingt dernieres années de ſa vie, ſes amis lui euſſent laiſſé pour quatorze cens millions de legs teſtamentaires ; mais il prétendoit que ces ſommes immenſes, auſſi-bien que les deux patrimoines de ſes peres, & les héritages qu'il avoit recueillis, avoient été employés au ſervice de la république.

CXV. Il ne parla dans ce teſtament des deux Julies, ſa fille & ſa petite-fille, que pour défendre qu'on réunît leur cendre avec la ſienne dans le même tombeau. Des trois mémoires

qui étoient joints à ce teſtament, l'un renfermoit ſes intentions par rapport à ſes funérailles : le ſecond contenoit l'hiſtoire de ſa vie, Auguſte ordonnoit de la graver ſur des tables d'airain qui ſeroient placées devant ſon mauſolée ; le dernier étoit un tableau des affaires de l'empire ; on y voyoit le nombre des ſoldats actuellement au ſervice, la quantité d'argent qui étoit dans le fiſc impérial & dans le tréſor de la république, auſſi-bien que ce qui reſtoit d'impoſitions à payer ; Auguſte y avoit ajouté les noms des eſclaves & des affranchis à qui l'intérêt de l'état exigeoit qu'on fît rendre compte.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SÉNÈQUE.

Naissance de Sénèque. II. *Il embraſſe la ſecte des ſtoïciens.* III. *Il ſe livre au barreau.* IV. *Ses ſuccès.* V. *Jalouſie qu'ils inſpirent à Caligula,* VI. *Une de ſes maîtreſſes ſauve la vie à Sénèque.* VII. *Il enſeigne publiquement la philoſophie.* VIII. *Meſſaline forme le projet de le perdre avec Julie.* IX. *Meurtre de Julie ; exil de Sénèque.* X. *Il perd ſa femme & un de ſes fils.* XI. *Il eſt nommé inſtituteur de Néron.* XII. *Eloge que Tacite fait de Sénèque & de Burrhus.* XIII. *Etudes que Sénèque fait faire à Néron.* XIV. *Sénèque n'eut point de part au crime qui mit Néron ſur le trône au lieu de Britannicus.* XV. *Sénèque & Burrhus ſe promettent de faire tous leurs efforts pour corriger les vices de leur élève.* XVI. *Beaux commencemens de Néron.* XVII. *Ambition & vengeances d'Agrippine.* XVIII. *Sénèque & Burrhus s'oppoſent à ſes entrepriſes.* XIX. *Comment Sénèque travailloit à inſpirer à Néron des ſentimens vertueux.* XX. *Néron ſe livre à l'amour d'une femme nommée Acté.* XXI. *Sénèque réconcilie Néron avec Agrippine.* XXII. *Néron s'attache à Poppée.* XXIII. *Sénéque empêche un inceſte public entre Néron & Agrippine.* XXIV. *Néron*

déclare à Sénèque & à Burrhus le deſſein qu'il avoit formé de faire mourir ſa mere. XXV. *Meurtre d'Agrippine.* XXVI. *Burrhus empoiſonné.* XXVII. *Accuſations contre Sénèque.* XXVIII. *Il demande une audience à Néron.* XXIX. *Diſcours de Sénèque à Néron.* XXX. *Réponſe de Néron.* XXXI. *Il tente de faire empoiſonner Sénèque.* XXXII. *Accuſation controuvée contre Sénèque.* XXXIII. *Réponſe de Sénèque.* XXXIV. *Néron lui envoie ordre de mourir.* XXXV. *Sénèque & Pauline ſe font ouvrir les veines.* XXXVI. *Néron fait ſauver la vie à Pauline.* XXXVII. *Mort de Sénèque.*

SÉNÈQUE.

SÉNÈQUE le philoſophe, nâquit d'une famille honorable à Cordoue en Eſpagne, ſous l'empire d'Auguſte. On ne peut fixer préciſément la date de ſa naiſſance; les uns la mettent vers l'an deux, les autres, avec plus de vraiſemblance, vers l'an treize de l'ère chrétienne. Il eut pour pere un homme de mérite, M. Annæus Sénèque, le rhéteur, chevalier Romain, dont nous avons un receuil de déclamations, ou de diſcours académiques, qu'on a fauſſement attribués à ſon fils. Sénèque le pere eut trois enfans diſtingués par leurs talens, dont le plus célèbre fut notre philoſophe. Sa mere s'appeloit Helvie[1]; c'étoit une dame d'une vertu rare, d'un eſprit cultivé, d'un caractere admirable, d'une figure charmante, & qui poſſédoit toutes les qualités eſtimables de ſon ſexe, ſans en avoir aucun des défauts. Peu d'années après la naiſſance de leur fils Lucius, ces deux époux exécuterent le projet qu'ils avoient formé depuis longtemps de quitter l'Eſpagne & d'aller demeurer à Rome. Leur principal motif étoit l'éducation de

[1] La mere de Cicéron s'appelloit auſſi Helvie, au rapport de Plutarque, & ces deux femmes célèbres étoient de la même famille.

leurs enfans ; ils l'avoient commencée eux-mêmes en Eſpagne ; ils vouloient l'achever à Rome, en leur y donnant les meilleurs maîtres. Auguſte, qui après la victoire d'Actium étoit devenu le ſeul maître du monde, attiroit à Rome une foule de ſavans étrangers, par la protection déclarée qu'il accordoit aux lettres & aux beaux-arts.

II. Ce fut à cette époque mémorable que Sénèque arriva dans la capitale de l'univers. Son goût naturel pour la philoſophie le porta d'abord à embraſſer la ſecte ſtoïcienne, dont il tempéra un peu la ſévérité [1] par les agrémens de la littérature ; mais Sénèque le pere s'étant aperçu que la ſanté de ſon fils commençoit à s'altérer par des études abſtraites, & par les pratiques d'une philoſophie trop auſtere, l'engagea à quitter le

[1] Le ſtoïciſme rigide étouffoit tous les ſentimens de la nature, & ne permettoit pas de s'attendrir ſur le ſort des malheureux. C'eſt le reproche que Cicéron fait à Caton d'Utique, qui ſuivoit à la rigueur les principes des Stoïciens. « Selon vous, lui dit l'orateur, changer » de ſentiment, eſt une infamie, ſe laiſſer fléchir eſt un crime : » être ſenſible au malheur des autres, c'eſt une lâcheté déshono- » rante ». Sénèque ne donna point dans tous ces travers. Si l'on excepte le mépris de la vie qu'il pouſſa trop loin, il n'adopta du Zénoniſme que ce qu'il avoit de bon & de louable. La bonté, la douceur, la clémence furent toujours ſes vertus favorites, & il ne ceſſa toute ſa vie de les préconiſer dans ſes écrits, & de les ſuivre dans ſa conduite. S'il eut le malheur de ne pouvoir les inculquer dans le cœur de ſon élève, c'eſt que Néron avoit une ame de rocher, de bronze & d'airain, auſſi impénétrable aux préceptes de la raiſon qu'aux ſentimens de l'humanité.

Portique ; & à entrer dans la carriere de l'éloquence, qui étoit un moyen plus sûr de parvenir à la fortune & à la célébrité. Ce fut dans cet intervalle que Sénèque fit un voyage en Egypte, où il acquit des connoissances physiques, qu'il inséra depuis dans son fameux traité des Questions naturelles.

III. A son retour à Rome il s'adonna tout entier aux exercices du barreau, & il y fit des progrès d'autant plus rapides, qu'il avoit l'imagination vive & ardente, & que son pere, qui étoit orateur de profession, lui avoit donné, dès son enfance, tous les principes nécessaires pour y réussir. Malgré l'impulsion de son génie & les secours qu'il trouvoit dans les leçons paternelles, il ne crut pas devoir se montrer au grand jour, avant d'avoir fait toutes les provisions qu'exigeoit un art aussi important que celui de l'éloquence. Il laissa donc amortir le premier feu de sa jeunesse, & consacra dix années à lire les plus célèbres orateurs qui avoient paru avant lui, tels que Démosthène, Cicéron, Hortensius, &c. Il fit une étude approfondie de leurs ouvrages, sans s'assujétir à aucune de leurs manieres : pendant tout ce temps-là il suivit avec exactitude le train du barreau ; il observa avec soin le goût du public ; & pour s'y conformer, il se fit un style particulier qu'il croyoit le plus propre à

obtenir les ſuffrages de la multitude, ſacrifiant ainſi une partie de ſa gloire au déſir qu'il avoit d'être utile, & de plaire à ſes contemporains.

IV. Après ces grands préparatifs, Sénèque oſa deſcendre dans l'arène, & diſputer la palme de l'éloquence à tous les orateurs qui floriſſoient ſous le regne de Tibère. Son début fut ſi heureux, qu'il enleva tous les applaudiſſemens. Encouragé par le ſuccès de ſon premier plaidoyer, il fit de plus grands efforts pour enfanter de nouveaux chefs-d'œuvre, qui ſe ſuccéderent les uns aux autres avec tant de rapidité, qu'on en forma un recueil pour ſervir de modeles à la jeuneſſe. Dès-lors il fut honoré du titre glorieux de Prince de l'Eloquence, au rapport de Pline l'ancien, bon connoiſſeur en tout genre, & qui donne à Sénèque une autre louange qui ne lui eſt pas moins honorable, en ajoutant que notre orateur-philoſophe ne donnoit point dans la bagatelle, mais qu'il s'appliquoit à dire des choſes bonnes & ſolides. Sénèque continua à ſe diſtinguer dans le barreau par ſes beaux plaidoyers, juſqu'au regne de Caïus-Caligula.

V. Ce méchant empereur, qui étoit plutôt diſert qu'éloquent, s'aviſa de ſe piquer de jalouſie contre un particulier, & de prendre ombrage de la gloire littéraire de Sénèque. Il n'eut pas honte de décrier lui-même, par des ſarcaſmes inju-

rieux, les talens de notre orateur, dont il appeloit les plaidoyers de pures compoſitions de college, & du ſable ſans chaux, voulant dire qu'il avoit un ſtyle haché & découſu, dont les menues parcelles ne formoient pas un tout agréable & régulier. Ce jugement ridicule ne fut point adopté du public, qui ne crut pas devoir s'en rapporter, en fait de goût, à un homme qui avoit formé le projet inſenſé de brûler tous les exemplaires d'Homère, & de faire ôter de toutes les bibliothèques les portraits & les ouvrages de Virgile & de Tite-Live, dont le premier n'étoit ſelon lui, qu'un poëtereau, ſans ſavoir & ſans génie; & le ſecond, qu'un raconteur bavard & ſans nulle exactitude. Sénèque fut ſans doute fort étonné de trouver dans ſon maître, non-ſeulement un cenſeur rigide, mais encore un rival, ou plutôt un ennemi redoutable. Il prit néanmoins le parti de diſſimuler, & ne ceſſa point de paroître dans la tribune, croyant que Caligula s'en tiendroit à des plaiſanteries paſſageres, & que ſa mauvaiſe humeur ſe diſſiperoit avec le temps; mais un jour que Sénèque plaidoit dans le ſénat, en préſence de l'empereur, on vit ce prince, au lieu de prendre part aux applaudiſſemens qu'on prodiguoit à l'orateur, jeter ſur lui des regards foudroyans, changer de couleur & frémir de dépit & de rage des acclamations de

la multitude. Il n'attendit pas même la fin de la ſéance, & ſortit bruſquement de l'aſſemblée, bien réſolu de ſacrifier ce perſonnage ſi éloquent à ſa barbare jalouſie.

VI. Heureuſement pour lui, Sénèque avoit un viſage pâle & défait, qui annonçoit une mauvaiſe ſanté; & ce fut ce qui lui ſauva la vie. Le monſtre couronné ayant fait part de ſon projet déteſtable à une de ſes concubines, cette femme qui eſtimoit Sénèque & qui avoit plus d'humanité que ſon amant, conſeilla à l'empereur de ſe repoſer du ſoin de ſa vengeance ſur la pthiſie dont Sénèque paroiſſoit être attaqué; elle lui repréſenta qu'il étoit inutile de hâter la mort d'un homme qui ne pouvoit vivre long-temps, & dont il lui ſeroit toujours aiſé de ſe défaire, quand il le jugeroit à propos. Caligula ſe rendit à ſon avis pour lui complaire, & Sénèque fut oublié. Tant il eſt vrai, comme dit notre écrivain dans un endroit de ſes ouvrages, qu'il eſt des gens dont la maladie a retardé la mort, & qui ont conſervé la vie, parce qu'ils ſembloient devoir bientôt la perdre!

VII. Echappé du danger auquel ſon éloquence l'avoit expoſé, Sénèque ſongea ſérieuſement à ſe mettre à l'abri des jalouſes fureurs de Caligula. Il renonça à l'exercice de barreau, & ſes parens ayant, à ſon inſçu, ſollicité pour lui une charge

publique, il obtint celle de queſteur, vers la premiere année du regne de Claude, qui avoit ſuccedé à Caligula. La queſture étoit une charge conſidérable, pour laquelle on ne choiſiſſoit que des ſujets d'une probité reconnue, attendu qu'ils avoient le maniement des deniers publics. Sous les empereurs, cette dignité répondoit à celle de nos intendans, ou de nos receveurs généraux des finances; car on ſait qu'à Rome il y avoit pluſieurs ſortes de queſteurs. Comme les devoirs de cet emploi n'étoient point aſſez étendus pour occuper un homme auſſi laborieux que Sénèque, il profita de ſon loiſir pour reprendre l'étude de la philoſophie, & pour compoſer divers ouvrages utiles, tels que ſon Traité de la Colere. La compoſition de cet excellent ouvrage lui inſpira tant de goût pour la morale, qu'il réſolut de ſe conſacrer tout entier à ce genre de connoiſſances. Pour être plus libre & avoir tout ſon temps à lui, il abdiqua la queſture, & ſe mit à donner à Rome des leçons publiques de philoſophie ſtoïcienne. Il ſemble que la profeſſion ſubalterne que Sénèque venoit d'embraſſer, & qui n'avoit rien de commun avec les intrigues de la cour, devoit le garantir déſormais des foudres de la puiſſance ſouveraine. Cependant il en arriva tout autrement. Tandis qu'il s'appliquoit à réformer les mœurs générales, un nouvel orage vint fondre ſur lui. Cet

événement, l'un des principaux de la vie de notre philoſophe demande à être expoſé dans un certain détail. En voici donc les circonſtances, l'origine & les ſuites.

VIII. Tandis que Sénèque avoit été la lumiere du barreau, ſous les regnes de Tibère & de Caligula, la haute réputation dont il jouiſſoit l'avoit fait connoître de tout ce qu'il y avoit de perſonnes diſtinguées à la cour. L'immortel Germanicus, qui joignoit le goût des lettres aux exploits militaires, avoit daigné, plus d'une fois, témoigner à notre orateur l'eſtime ſinguliere qu'il faiſoit de ſes talens. Par reconnoiſſance, Sénèque avoit profité des occaſions pour louer ce héros dans ſes plaidoyers & ſes écrits philoſophiques. Claude étant parvenu au trône, Meſſaline, ſon épouſe, ſe reſſouvint de tout le bien que Sénèque avoit dit de Germanicus. Ce grand homme avoit laiſſé une fille nommée Julie, princeſſe d'un eſprit égal à ſa beauté, & qui, en qualité de niece de l'empereur Claude, avoit ſes entrées libres à la cour de ſon oncle, qui paroiſſoit avoir beaucoup d'affection pour elle. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalouſie de Meſſaline, qui jura la perte de cette princeſſe infortunée. L'impératrice s'unit donc avec les miniſtres de Claude, qui étoient trois affranchis; Pallas, tréſorier de l'empereur,

Narciſſe, ſon ſecrétaire, & Calliſte, ſon grand-maître des requêtes. Elle leur fit entendre que le crédit de Julie, auprès de Claude, leur deviendroit funeſte tôt ou tard, ſi l'on ne prévenoit ſes mauvais deſſeins. Elle ajouta, que cette princeſſe ne ſe conduiſoit que par les conſeils dangereux de Sénèque, qui avoit toujours été attaché à ſon pere Germanicus : que ce philoſophe rendoit de fréquentes viſites à Julie, & qu'il falloit profiter de cette circonſtance pour l'envelopper dans la diſgrace de la princeſſe.

IX. Les trois ſcélérats promirent à Meſſaline de l'aſſiſter de tout leur pouvoir, & tous quatre formerent contre Julie & ſon protégé, un chef d'accuſation chimérique, mais qui ne pouvoit manquer de réuſſir auprès d'un prince auſſi foible que Claude, qui étoit l'eſclave de ſes eſclaves. Ils préſenterent à l'empereur une plainte juridique contre Julie, qu'ils accuſoient de deshonorer la famille impériale, par des déſordres ſcandaleux, & en particulier par un commerce criminel avec Sénèque, qui oublioit auprès d'elle ſes beaux principes de philoſophie. Claude, qui aimoit ſa niece, qui la connoiſſoit mieux que ſes accuſateurs, & qui ne la croyoit pas capable des horreurs qu'on lui imputoit, marqua d'abord beaucoup d'étonnement de la nouvelle qu'on lui

annonçoit ; il fit quelque réſiſtance, & tâcha de juſtifier Julie, par l'invraiſemblance qu'il trouvoit dans cette accuſation, auſſi injuſte que maladroite ; mais la tentative qu'il fit pour ſauver ſa niece, fut préciſément ce qui hâta ſa perte. Meſſaline & ſes complices, effrayés du danger qu'ils couroient, ſi la jeune princeſſe échappoit à leurs calomnies, prirent le parti d'uſer de violence. Sans attendre que Claude eût prononcé, & qu'il ſe fût expliqué avec Julie, ils la firent enlever, conduire en exil, & mettre à mort ſans autre forme de procès. Quant à Sénèque comme il avoit été nommé dans la plainte, & qu'ils jugerent bien qu'il ne manqueroit pas de ſe ſervir de toute ſon éloquence pour défendre ſa protectrice, ils le reléguerent dans l'île de Corſe, comme atteint & convaincu d'adultere avec l'infortunée Julie. Ils ne daignerent pas le faire mourir, le regardant ſans doute comme un perſonnage mépriſable, fait pour périr de lui-même dans l'obſcurité & la miſere [1].

[1] C'eſt apparemment d'après Dion, que l'auteur du Nouveau Dictionnaire hiſtorique, en 6 vol. in-8°, a écrit, à l'article Sénèque : » Un commerce illicite avec la veuve de Domitius, un de ſes bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'île de Corſe ». On voit que dans cette phraſe tranchante & poſitive, Sénèque eſt accuſé bien clairement & d'adultere & d'ingratitude, deux imputations dont il eſt aiſé de démontrer la fauſſeté. 1°. Le mari de Julie ne s'apelloit pas Domitius, mais Vinicius, qui fut deux fois conſul. 2°. Pourquoi avancer comme un fait certain un crime qui eſt pour le moins très-

X. A peine Sénèque fut-il arrivé au lieu de ſon exil, que pour ſurcroît de malheur, il apprit la mort de ſa femme, & celle d'un de ſes enfans : nouvelles qui l'affligerent beaucoup, car il étoit bon pere & bon mari. Tant de revers n'abattirent pas néanmoins ſon courage ſtoïque. Ce fut pendant ſon ſéjour dans l'île de Corſe qu'il compoſa ſes trois Traités de la Conſolation. Le premier, qui eſt un chef d'œuvre de raiſon & de ſentiment, eſt adreſſé à Helvie ſa mere, qui étoit inconſolable de ſa diſgrace ; le ſecond à une dame nommée Marcie, qu'il tâche de conſoler de la mort de ſon fils ; & le troiſieme, à Polybe, pour le conſoler de la mort de ſon frere. Ce petit traité fut écrit après trois ans d'exil. Sénèque reſta encore cinq ans dans l'île de Corſe,

douteux & très-invraiſemblable, que Tacite n'a pas cru réel, & dont tous les hiſtoriens poſtérieurs ont juſtifié Sénèque, à l'exception du calomniateur Dion-Caſſius ? Ce trait injurieux n'eſt pas le ſeul que le moderne Lexicographe ait lancé contre la perſonne de notre philoſophe. Il dit encore à ſon article : « On ne peut nier que » Sénèque ne fût un homme d'un génie rare ; mais ſa ſageſſe étoit » plus dans ſes diſcours que dans ſes actions. Il avoit une vanité & » une préſomption ridicules dans un philoſophe ». Voilà encore du Dion tout pur. Quand on reconnoît un hiſtorien pour un méchant & un impoſteur, un ſage & véridique écrivain doit ſe bien donner de garde d'y aller puiſer des menſonges. Or le rédacteur du nouveau Dictionnaire hiſtorique, au mot Dion, convient lui-même, « Que » cet hiſtorien eſt accuſé d'avoir été biſarre, partial, également porté » à la flatterie & à la ſatyre, & qu'il paroît avoir été ennemi de » Sénèque ». Donc le rédacteur ne devoit pas employer à la légere le témoignage de Dion, concernant notre philoſophe.

où il ſe conſola avec Minerve & les Muſes de l'inſenſibilité de ſes amis & de l'injuſtice des grands.

XI. Telle étoit ſa ſituation, lorſqu'une révolution arrivée à la cour le fit reparoître ſur ce brillant théâtre. Meſſaline, ſon ennemie irréconciliable, ayant été convaincue d'adultere, & miſe à mort, Agrippine épouſa Claude ſon oncle en troiſiemes noces. Cette princeſſe avoit eu pour premier mari Cn. Domitius, pere de Néron, & pour ſecond, l'orateur Paſſienus, qu'elle fit empoiſonner pour s'emparer & jouïr ſeule de ſes richeſſes. Parvenue à l'empire, elle forma le projet de mettre ſur le trône ſon fils Néron, au préjudice de Britannicus, fils de Claude, à qui la couronne appartenoit de droit. Elle comprit que pour exécuter un pareil deſſein, elle ne pouvoit commencer trop tôt à prendre ſes meſures. Son premier ſoin fut de donner à ſon fils Domitius Néron, une éducation digne de l'empire auquel elle le deſtinoit; mais ne trouvant point dans Rome un ſujet capable de remplir cet emploi de confiance, elle obtint tout-à-la-fois, en faveur de Sénèque, & le rappel de ſon exil & la préture. Son but étoit de plaire au peuple, qui avoit une haute idée des talents de ce philoſophe, de former Domitius dès l'enfance ſous un ſi grand maître, & de

s'étayer de ſes conſeils pour s'aſſurer l'empire; car on jugeoit que Sénèque fidele à la reconnoiſſance envers Agrippine, ne perdroit jamais ſon reſſentiment contre Claude. Elle lui aſſocia, en qualité de gouverneur de ſon fils, Afranius Burrhus, préfet des cohortes prétoriennes, avantageuſement connu par ſes talens militaires, mais incapable d'oublier celle qui lui procuroit ſa place.

XII. Ces deux vertueux perſonnages, pour juſtifier le choix qu'on avoit fait d'eux, n'épargnerent aucun ſoin auprès de leur éleve. C'eſt le glorieux témoignage que leur rend Tacite. « Quand Néron, dit-il, fut parvenu au trône, » les meurtres alloient ſe multiplier, ſans les » obſtacles qu'y mirent promptement Burrhus » & Sénèque, gouverneurs du jeune empereur. » Ils s'accordoient (choſe rare) à réunir leur » crédit, & ils en avoient autant l'un que l'au- » tre, par des moyens différents. Burrhus, auſ- » tere en ſes mœurs, formoit le prince aux » exercices militaires. Sénèque tempéroit d'af- » fabilité la ſageſſe, & lui enſeignoit l'élo- » quence. Tous deux, craignant qu'il ne ſe » laiſſât emporter par le feu de l'âge, tâchoient, » de concert, de l'arrêter par des plaiſirs in- » nocens, s'il étoit inſenſible aux charmes de » la vertu. Ils n'avoient à combatre que la fiere » Agrippine, qui, brûlant de toutes les paſſions

» d'un pouvoir illégitime, étoit ſoutenue de » l'affranchi Pallas ». Mais pour ne parler que de Sénèque, dès qu'il fut placé auprès de Néron, voyant que ce prince, entre les mains de maîtres ſubalternes, étoit trop jeune encore pour comprendre les admirables préceptes de la philoſophie politique, il s'occupa, dans ſes momens de loiſir, à compoſer un Traité des bienfaits, deſtiné ſans doute à l'inſtruction de ſon auguſte diſciple. Le ſage inſtituteur s'étant encore apperçu que ſon jeune élève avoit du penchant à la cruauté, ſe hâta de lui donner un préſervatif contre un vice ſi dangereux dans un ſouverain, & compoſa, dans cette intention, ſes deux Livres de la Clémence, dont le ſecond n'eſt parvenu que mutilé juſqu'à nous. Il ne les adreſſa à Néron qu'au commencement de ſon regne.

XIII. D'ailleurs Sénèque ne négligeoit aucun des devoirs de ſa place. Il travailloit ſans relâche à former le cœur & l'eſprit de ſon élève, par ſes conſeils, ſes leçons, & ſes écrits. Ce fut à l'âge de onze ans, que Néron fut mis entre ſes mains. Juſques-là ſon éducation avoit été entiérement négligée, n'ayant eu pour maîtres que deux ignorans perſonnages, dont l'un étoit un danſeur, & l'autre un baigneur [1], qui n'avoient

[1] Suétone, qui nous inſtruit de ce détail, nous apprend, dans le même endroit, que Sénèque étoit dès-lors Sénateur.

pu lui apprendre que les exercices de leur métier. On conçoit quelle peine Sénèque dut avoir pour faire perdre à ſon diſciple les mauvaiſes habitudes qu'il avoit contractées, pour lui inſpirer des ſentiments dignes de ſa haute naiſſance, & pour lui faire goûter des connoiſſances plus rélevées. Il en vint néanmoins à bout, à force d'application & de travail. Il commença par cultiver la mémoire du jeune prince qui devint ſi heureuſe, qu'il ſaluoit ſix cents ſénateurs, en les appelant chacun par leur nom. La langue grecque, l'hiſtoire, l'éloquence, la poéſie, furent les principaux objets de ſes études; mais il aimoit ſur-tout les vers qu'il compoſoit avec beaucoup de plaiſir & de facilité. Quant à la philoſophie, il n'y fit jamais aucun progrès.

XIV. Claude ayant été empoiſonné par ſa femme Agrippine, Britannicus, fils de cet empereur, devoit naturellement lui ſuccéder; mais Agrippine fit tant par ſes intrigues, qu'elle ſubſtitua à l'héritier légitime de la couronne, ſon fils Néron qu'elle avoit eu de Domitius. Burrhus porta trop loin ſa reconnoiſſance en ſecondant la princeſſe dans cette uſurpation; mais on ne lit dans aucun hiſtorien, que Sénèque ait eu part à cette injuſtice: ce qui lui fait d'autant plus d'honneur, que l'élévation de ſon diſciple devoit l'élever lui-même.

XV. Cependant Sénèque, qui connoiſſoit mieux que perſonne le caractere de ſon diſciple, ne crut pas que le monde eût beaucoup gagné en changeant de maître. C'étoit un méchant empereur qui ſuccédoit à un imbécile. Il diſſimula néanmoins, & cacha au public ſa façon de penſer. Il ne fit entrer dans ſa confidence que le ſeul Burrhus, qu'il conjura de le ſeconder de tous ſes efforts pour arrêter, s'il étoit poſſible, le déluge de maux qu'il voyoit près d'inonder l'empire Romain & tout l'univers. Burrhus fut charmé de trouver dans Sénèque une parfaite conformité de ſentimens avec les ſiens; il lui promit de ſe conduire ſelon le plan qu'il venoit de lui tracer, & il lui tint exactement parole. Sénèque, qui avoit des obligations eſſentielles à Agrippine, étoit bien éloigné de vouloir la brouiller avec ſon fils, tandis qu'elle ſe comporteroit avec modération. Il conſeilla même à Néron de lui faire part de ſa puiſſance, pour ne lui cauſer aucun ombrage. Le premier jour de ſon règne, l'empereur donna pour mot au tribun qui étoit de garde: « A la meilleure des Meres »; & le peuple Romain témoigna ſa joie de la bonne intelligence qui paroiſſoit régner entre la mere & le fils.

XVI. Après les funérailles de Claude, Néron entama les affaires par un diſcours qu'il fit au ſénat, pour annoncer les maximes qu'il ſe propoſoit

poſoit de ſuivre dans le gouvernement. Ce diſcours, compoſé par Sénèque, & débité par Néron, fut reçu avec de grands applaudiſſemens; on étoit charmé d'y reconnoître le ſyſtême d'Auguſte. Et afin de lier Néron au bien par ſes propres engagemens, Sénèque fit ordonner, par le ſénat, que le diſcours de l'empereur ſeroit gravé ſur des plaques d'argent, & relu chaque année le premier janvier. Néron ne s'en tint pas à de ſimples promeſſes. Il ne tarda point à les effectuer. Attentif à ſe concilier l'eſtime publique, il fit un grand nombre d'actions dignes de louanges. Il refuſa, par modeſtie, les ſtatues d'or & d'argent maſſif qu'on offroit de lui dreſſer. Il défendit de répandre le ſang humain dans les combats des gladiateurs, & même celui des coupables expoſés dans l'arène de l'amphithéâtre. Il fit des penſions conſidérables à des ſénateurs pauvres qui n'avoient pas de quoi ſoutenir leur nobleſſe & leur rang. Les plaintes réitérées du peuple contre l'avidité ſans borne des publicains, le firent balancer s'il n'ordonneroit pas une ſuppreſſion générale des impôts : « préſent le plus beau, dit Tacite, dont » il pût gratifier l'univers » ; & ſur les repréſentations des ſénateurs, il ſe contenta, à regret, de diminuer pluſieurs taxes, & d'en ſupprimer d'autres. En un mot, les vertus de Néron, ſa libéralité, ſa clémence, ſes manieres populaires,

ſon habileté, & la ſageſſe de ſa conduite, tout annonçoit le ſouverain le plus aimable, & faiſoit croire aux Romains que ſous ce jeune prince les vertus & les talens alloient redevenir en honneur. Ce qui fit dire dans la ſuite à l'empereur Trajan, « que peu de princes pouvoient ſe vanter d'égaler » les cinq premieres années de Néron ».

XVII. Toutefois les eſprits obſervateurs ne s'y trompoient pas. Ils attribuoient, avec raiſon, à Burrhus & à Sénèque tout le bien que faiſoit leur élève, & ils craignoient que le crédit de ces deux vertueux miniſtres ne pût ſe ſoutenir conſtamment contre l'ambition d'Agrippine, contre les intrigues des affranchis, & contre Néron lui-même. Leur frayeur n'étoit que trop bien fondée. La princeſſe fut la premiere à lever le maſque, & à troubler l'heureuſe harmonie qui régnoit à la cour. Elle avoit une ſi forte paſſion de gouverner, que, ne pouvant entrer au ſénat, elle voulut au moins être inſtruite par elle-même de ce qui s'y paſſoit. Pour la ſatisfaire, on aſſembloit la compagnie dans une ſalle du palais, afin qu'à la faveur d'une porte dérobée, couverte d'un voile, elle pût entendre les délibérations ſans être vue. Se prévalant de l'obligation que ſon fils lui avoit du trône, elle commença par ſacrifier à ſon reſſentiment tous ceux qui n'avoient pas le bonheur de lui plaire; de ce nombre furent Silanus, proconſul

d'Aſie, qu'elle fit empoiſonner, ſans en parler à l'empereur ni à ſes miniſtres; & Narciſſe, ſecrétaire de Claude, qu'elle contraignit de ſe tuer, malgré Néron qui l'aimoit.

XVIII. Burrhus & Sénèque, affligés de ce début ſanguinaire qui annonçoit beaucoup d'autres exécutions, leſquelles ne pouvoient que décréditer le nouveau règne, s'opposèrent de toutes leurs forces aux attentats d'Agrippine, en défendant aux officiers d'obéir aux ordres rigoureux de l'impératrice mere. Quoique tous deux ſes créatures, ils devinrent tous deux ſes adverſaires par néceſſité, ſe croyant plus obligés de ſervir l'état & l'empereur, que de ſuivre aveuglément les fantaiſies violentes d'une princeſſe qui ne viſoit à rien moins qu'à la tyrannie. Sénèque, qui ſentoit plus vivement les conſéquences de ce partage d'autorité, oſa le premier réſiſter à la princeſſe. Le ſénat ayant porté un réglement qui défendoit aux avocats, payés par l'empereur, de recevoir ni ſalaire ni préſens de leurs parties, Agrippine s'y oppoſa, ſous prétexte que cette ordonnance étoit contraire à celles de Claude; mais les ſénateurs tinrent ferme, & l'emportèrent, appuyés du crédit de Sénèque. Un autre jour que Néron donnoit audience aux ambaſſadeurs d'Arménie, Agrippine s'avança pour monter ſur le trône avec ſon fils. La crainte tenoit tous les aſſiſtans immo-

biles. Sénèque ſeul eut aſſez de courage & de préſence d'eſprit pour avertir l'empereur de ſe lever, & d'aller au-devant de ſa mere. Par cette apparence de reſpect, il ſauva une indécence qui auroit compromis l'honneur de la république.

XIX. C'eſt ainſi que les deux miniſtres gouvernoient l'état avec autant de fermeté que de ſageſſe. Burrhus étoit préfet, ou gouverneur de la ville; emploi important qui le rendoit maître de toute l'Italie. Séuèque étoit chargé des affaires du cabinet. Il compoſoit les diſcours que l'empereur prononçoit au ſénat; il dreſſoit les édits, il minutoit les lettres circulaires, nommoit les gouverneurs de province, & veilloit au maintien du bon ordre dans la maiſon impériale. Il ſemble que tant d'occupations devoient lui emporter tout ſon temps; cependant il en trouvoit encore de reſte pour vaquer à ſa chere philoſophie. Ce fut pendant ſon miniſtere qu'il écrivit la plupart des ouvrages qu'il nous a laiſſés, & pluſieurs autres que nous n'avons plus, tels que ſes dialogues, ſes livres d'hiſtoire, ſon traité de la ſuperſtition, ſes livres de conſeils, & ſon cours de morale. Comme il eût cru manquer à la majeſté impériale, en inſtruiſant Néron de vive-voix, du moins en public, depuis qu'il étoit devenu empereur, il ſe ſervoit, par une ruſe innocente, de la voie des livres, pour faire parvenir à ſon auguſte élève les

avis dont il avoit beſoin. S'étant apperçu que l'amour de Néron pour ſon épouſe Octavie commençoit à ſe refroidir, il tâcha de rallumer ſes feux légitimes, par un Traité ſur le mariage, où il détailloit fort au long les devoirs réciproques des époux, & ce qui devoit les attacher l'un à l'autre. Il fit plus, pour ajouter l'exemple au précepte, ayant perdu ſa premiere épouſe, il ſe maria en ſecondes noces, quoique déja avancé en âge, à une jeune Romaine nommée Pauline, qu'il aima juſqu'à la mort avec une tendreſſe dont il ſe faiſoit gloire. Son deſſein étoit d'engager Néron à l'imiter, à ne prendre que des plaiſirs honnêtes, & à s'en tenir au lien conjugal.

XX. Mais Néron, qui ſentoit déja les priviléges de la puiſſance ſouveraine, & qui étoit bien diſpoſé à en abuſer, ne tint compte des bons exemples & des ſages leçons de ſon maître. Epris des charmes d'une jeune affranchie de ſa cour, nommée Acté, il ſe livra publiquement à ſon amour pour elle, ſans conſidérer les égards qu'il devoit à ſon illuſtre épouſe, à ſa mere & à ſes gouverneurs. Sénèque & Burrhus gémiſſoient en ſecret d'un commerce ſi ſcandaleux; mais ils crurent devoir, par prudence, fermer les yeux ſur un mal qu'ils ne pouvoient empêcher, bien réſolus néanmoins d'y remédier le plutôt qu'il leur ſeroit poſſible. L'humeur ambitieuſe & turbulente

d'Agrippine ne leur permit pas d'avoir la même condeſcendance. Croyant voir dans cette affranchie une rivale de ſon autorité, elle éclata en murmures & en menaces, & fut cauſe que ſon fils ne garda plus aucun ménagement. Cependant Sénèque, toujours attentif à maintenir la concorde dans la maiſon impériale, conſeilla à Néron de faire une galanterie à ſa mere pour l'appaiſer & pour diſſiper ſes ſoupçons de froideur & d'inconfiance. Le prince en viſitant les bijoux, les parures & les habillemens qui avoient ſervi aux précédentes impératrices, choiſit donc ce qu'il y avoit de plus beau & de plus précieux, & l'envoya à ſa mere. Agrippine reçut ce magnifique préſent comme un outrage. « On ne prétend pas, dit-» elle, me parer, mais me dépouiller. Tout eſt à » moi, & mon fils oſe me faire ma part ».

XXI. Néron comprit par ces paroles, que ſa mere vouloit être la ſouveraine maîtreſſe. Outré de ſes prétentions & du mépris qu'elle avoit témoigné de ſon préſent, il s'en prit aux conſeillers de ſa mere, & ôta ſur le champ à Pallas [1], le confident de ſa mere, la garde du tréſor impérial, & l'adminiſtration des finances; emplois importans qu'il avoit eus ſous Claude, & qu'il avoit

[1] Pallas étoit originairement un eſclave d'Antonia, mere de l'empereur Claude, ſous lequel il devint tout-puiſſant. Dans la ſuite, Néron trouvant qu'il vivoit trop long-temps, le fit empoiſonner pour s'approprier ſes richeſſes, qui étoient immenſes.

conſervés depuis la mort de cet empereur. Agrippine, de ſon côté, furieuſe de la diſgrace de ſon favori, courut à l'appartement de Néron, & lui fit les reproches les plus ſanglans en préſence de tous les courtiſans qui s'y trouvoient. Tous les aſſiſtans frémiſſoient de terreur, & entr'autres les deux miniſtres qui prévoyoient les ſuites funeſtes de ces emportemens. Ils étoient ſur-tout affligés de l'imprudence d'Agrippine, qui avoit mêlé le nom de Britannicus dans ſa querelle. Néron, depuis ce moment, ne regarda plus Britannicus comme ſon frere, mais comme un rival dangereux, dont il falloit abſolument ſe défaire pour ſa ſûreté. En effet, peu de jours après il fit empoiſonner ce jeune prince dans un repas de cérémonie. Agrippine, qui en fut témoin, ſe livra à de nouveaux tranſports de colere, plus juſtes, il eſt vrai, mais tout auſſi inutiles que les premiers. Sénèque, qui n'avoit pas encore oublié ce qu'il devoit à cette princeſſe, fut le médiateur entre le fils & la mere, & vint heureuſement à bout de les réconcilier; mais cette paix ne fut pas de longue durée.

XXII. A l'affranchie, dont on vient de parler, ſuccéda dans le cœur de Néron une autre maîtreſſe encore plus redoutable. Elle s'appelloit Poppée [1].

[1] Cette Poppée, née pour le malheur de ſon ſiècle, mourut étant groſſe, d'un coup de pied que lui donna Néron dans un mouvement de colère.

C'étoit une femme, dir Tacite, à qui de tous les avantages il ne manquoit que la vertu, ou plutôt il ne lui manquoit, ni aucun des vices qui conſtituent un monſtre, ni aucun des agrémens qui le rendent plus funeſte en le cachant ſous des formes aimables. En un mot elle étoit digne de Néron. Comme elle déſeſpéroit de faire répudier Octavie[1], & d'épouſer Néron du vivant de la fiere Agrippine, elle s'étudia à aigrir le fils contre la mere, par des calomnies atroces, & par des railleries encore plus efficaces. « Vous avez vingt-cinq ans, » diſoit-elle à ſon amant, & vous êtes encore » pupille. Quand ceſſerez-vous d'être mené à la » liſiere par votre mere & vos gouverneurs ? » N'eſt-il pas temps que vous ſortiez de l'en- » fance ? Croyez-moi, ſecouez le joug de tous » ces mentors importuns, & faites voir enfin, » que vous êtes le maître. Quant à moi, ſi vous » continuez vos baſſeſſes, il faut me rendre à » mon mari ; car j'ai honte de vivre plus long- » temps avec un homme que j'ai pris pour un em- » pereur, & qui n'eſt réellement qu'un eſclave ». Elle accompagnoit ces diſcours de larmes & de careſſes ; & Néron étoit tellement aveuglé par ſon amour, que ces indignes reproches, loin de l'indiſpoſer contre elle, ne faiſoient qu'enflammer ſes deſirs.

[1] Octavie, fille de Claude, & femme de Néron ; il la fit tuer à la ſollicitation de Poppée, ſon infâme maîtreſſe.

XXIII. D'un autre côté, Agrippine [1] ne s'oublioit point, & ſe portoit aux plus grands excès pour conſerver ſon crédit & pour faire tomber celui de ſa rivale. Comme la violence ne lui avoit pas réuſſi juſqu'alors, elle eut recours à des moyens contraires, qui n'étoient pas moins criminels. Des ames familiariſées avec l'idée du parricide ne redontent pas un inceſte. Sénèque, informé de ce qui ſe paſſoit, vint arrêter le dénouement d'une ſcène que l'ivreſſe ou la volupté alloient conduire au comble du crime. Il repréſenta à Néron le danger auquel il s'expoſoit, ſi ſa mere étoit indiſcrette, comme il y avoit apparence, ajoutant que les troupes ne voudroient plus obéir à un prince inceſtueux au premier chef. L'empereur ſe rendit à cette remontrance, d'autant plus volontiers, que ſa paſſion pour ſa mere n'étoit que ſimulée, & qu'il pouvoit ſe faire un mérite de ce foible ſacrifice auprès de ſa véritable maîtreſſe.

XXIV. Poppée, inſtruite des artifices d'Agrip-

[1] Suétone eſt plus favorable à cette princeſſe que Tacite. Le premier hiſtorien dit qu'Agrippine, comme une bonne mere, faiſoit ſouvent de ſages & fortes remontrances à ſon fils ſur ſa conduite abominable : que Néron la prit en haine à cette occaſion, la priva de tous ſes honneurs & de ſon autorité, la chaſſa du palais & de ſa compagnie, ne ceſſa de la perſécuter, & de lui faire toutes ſortes d'outrages, & qu'enfin effrayé de ſes terribles menaces & de ſa fermeté, il réſolut de la faire égorger. Suétone, vie de Néron, chap. 34.

pine, redoubla ſes inſtances auprès de ſon amant, pour hâter l'éloignement de l'impératrice, & pour détruire le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit, diſoit-elle, à leur union conjugale. Néron, à qui le crime ne coûtoit plus rien après la mort de Britannicus, déſormais inſenſible au cri de la nature, réſolut de bruſquer l'affaire, aſſuré par ſa puiſſance, de l'impunité de tous ſes forfaits. Il manda Burrhus & Sénèque, & leur déclara la prétendue néceſſité où il étoit de faire mourir ſa mere. A cette propoſition ſi révoltante, les deux miniſtres qui avoient ſouhaité juſques-là l'abaiſſement d'Agrippine, mais qui ne pouvoient s'imaginer que ſon fils portât jamais la haine pour elle juſqu'à attenter à ſes jours, garderent long-temps l'un & l'autre un morne ſilence. Néron irrité de leur embarras & du délai de leur réponſe, s'écria qu'ils le trahiſſoient. « Attendez-vous donc, leur » dit-il, que cette femme vienne ici m'égorger à » vos yeux? Si on ne la prévient pas, vous la » verrez bientôt arriver dans ce palais, à la tête » de mes troupes qu'elle aura ſoulevées, crier à » la tyrannie, & à la liberté, & armer juſqu'aux » eſclaves pour tirer vengeance des mauvais trai» temens qu'elle prétend avoir eſſuyés de ma part. » Ne vous ai-je choiſis pour mes miniſtres, que » pour ſoutenir mes ennemis contre moi? Trou» vez à l'heure même quelqu'expédient pour me

» délivrer de cette cruelle marâtre, ou bien vous » me répondrez, ſur vos têtes, de ce qui pourra en » arriver ». Sénèque qui, dans toute autre conjecture ſe hâtoit d'opiner avant Burrhus, le regarde triſtement, & lui demande ſi l'on peut ordonner aux ſoldats de tuer la mere de l'empereur? C'étoit lui inſinuer clairement une réponſe négative. Burrhus, qui le comprit bien, répondit, que « la » choſe n'étoit pas poſſible, que les prétoriens, les » ſeuls qu'on pouvoit employer à une pareille exé» cution, étoient entiérement dévoués à la mai» ſon des Céſars, que la mémoire de Germanicus » leur étoit chere, & que jamais ſes troupes ne » ſe porteroient à aucune violence contre ſa fille. » D'ailleurs, ajouta-t-il, on ne doit refuſer à » perſonne, encore moins à une mere de l'en» tendre dans ſes défenſes ». Cette réponſe ne ſatisfit point Néron, qui, les regardant avec des yeux étincelans de rage & de colere, inſiſta plus fortement ſur le danger qui le menaçoit. Alors Burrhus, pour traîner la choſe en longueur & donner le temps au prince de réfléchir ſur ſon projet abominable, lui dit froidement : « En» core une fois, Céſar, les prétoriens que je » commande ne ſavent aſſaſſiner perſonne. Si » vous voulez des aſſaſſins, adreſſez-vous à votre » Anicet, qui vous a fait de ſi belles pro» meſſes ».

XXV. Cet Anicet étoit un vil affranchi, qui avoit pris ſoin de Néron dans ſa premiere enfance, & qui depuis étoit devenu commandant de la flotte de Miſène. C'étoit un ſcélérat achevé, qui haïſſoit mortellement Agrippine, dont il étoit haï lui-même. Néron, ſans paroître ſenſible à la raillerie de Burrhus, fit venir ſur-le-champ Anicet, & lui propoſa ſa commiſſion exécrable, que ce malheureux accepta ſans balancer. « Je reçois aujourd'hui l'empire, s'écria » Néron, & c'eſt d'un affranchi que me vient » un ſi grand bienfait. Cours promptement, » mene avec toi les plus déterminés à t'obéir[1] ». Sans perdre de temps, Anicet ſe rendit avec deux officiers dans la chambre où la princeſſe étoit couchée. Agrippine entendant le bruit de ſa porte qu'on enfonçoit, cria que ſon fils n'avoit point commandé ce parricide. A ces mots un des meurtriers lui déchargea un coup de bâton ſur la tête. La princeſſe voyant que le centurion tiroit ſon épée, lui préſenta le ventre, en lui

[1] Vu la foible réſiſtance que firent Burrhus & Sénèque, il faut convenir qu'ils trahirent alors leur reconnoiſſance & leur devoir. Nommer à Néron, dans cet inſtant critique, un ſcélérat fieffé, le plus grand ennemi de ſa mere, c'étoit évidemment ſe rendre complice de ſon parricide, en lui donnant la facilité de le commettre. Ni la haine d'Agrippine pour les deux miniſtres, ni la crainte de la mort ne ſauroient les juſtifier. Il eſt des circonſtances majeures, telles que celle-ci, où il faut tout oublier, pour ne ſe reſſouvenir que de ſa vertu.

diſant : « Frappe ce ſein qui a porté Néron », & elle expira percée de pluſieurs coups.

XXVI. Après cette horrible cataſtrophe, Sénèque & Burrhus ſentirent bien que le public, & Néron lui-même, ne manqueroient pas de rejetter ſur eux l'odieux de cet exécrable parricide, & qu'ils devoient s'attendre à faire une fin auſſi tragique que celle d'Agrippine. Leur conjecture ne tarda point à ſe vérifier. L'empereur ne pouvant pardonner à Burrhus la réſiſtance [1] qu'il avoit faite lors du meurtre de ſa mere, le fit empoiſonner ; & comme le prince qui l'étoit venu viſiter, pour reconnoître par lui-même l'effet du poiſon, lui demanda comment il ſe portoit, Burrhus détourna les yeux pour ne le point voir, & lui répondit : « Fort » bien à préſent ». Voulant dire, à préſent que je ne vois point un monſtre tel que vous. « Le ſouvenir de la vertu de Burrhus, dit Tacite, » le fit long-temps regretter ; & la conduite de

[1] Cette réſiſtance n'avoit pas été cependant auſſi forte qu'elle auroit dû l'être. Tacite dit, pour diſculper les deux gouverneurs, qu'ils n'avoient pas voulu haſarder des remontrances inutiles. Mais, ſi l'empereur avoit refuſé de les écouter, du moins n'auroient-ils eu aucun reproche à ſe faire. « L'affaire étoit tellement engagée, ajoute » le même hiſtorien, qu'ils jugeoient la mort de Néron inévitable, » ſi l'on ne prévenoit Agrippine ». Raiſon frivole. Néron avoit la force en main, & pouvoit par conſéquent mettre ſa mere en lieu de ſûreté, ou l'envoyer en exil, pour s'épargner le plus horrible de tous les crimes.

» ceux qui lui ſuccédèrent dans ſes emplois ne
» fit qu'augmenter les regrets.

XXVII. « Sa mort fit tomber entiérement
» le crédit de Sénèque, pourſuit le même
» hiſtorien. La vertu iſolée d'un des gouver-
» neurs n'avoit plus la même force, & le prince
» inclinoit de plus en plus vers les partiſans du
» vice. On entaſſoit contre Sénèque des accu-
» ſations de toute eſpece. Ses richeſſes ſont
» immenſes, diſoit-on, & au-deſſus de la for-
» tune d'un particulier; cependant il les aug-
» mente tous les jours. Il engage les citoyens à
» ne former des vœux que pour lui, & ſemble
» vouloir effacer le prince par l'aménité de ſes
» jardins, & la magnificence de ſes maiſons
» de campagne. Lui ſeul, à l'entendre, mérite
» d'être loué comme éloquent. Il fait plus ſou-
» vent des vers, depuis que l'empereur les aime.
» Du reſte, il blâme en public ſes délaſſements,
» rabaiſſe ſon adreſſe à conduire un char, le
» raille ſur ſa voix toutes les fois qu'il chante.
» Combien de temps encore ne ſe fera-t-il
» rien de louable dans l'état, dont on ne le
» croie l'auteur! Néron eſt ſorti de l'enfance,
» il eſt dans la force de la jeuneſſe; qu'il
» ſecoue le joug d'un précepteur, ayant pour
» ſe conduire des maîtres aſſez illuſtres, ſes
» ancêtres ».

XXVIII. Qui ne reconnoît dans ces plaintes injurieuſes le langage de l'envie, du libertinage & de la déraiſon ? Il étoit aiſé de répondre, que les biens de Sénèque ne ſurpaſſoient ni ſes grands ſervices, ni la place de miniſtre qu'il occupoit : que les talents futiles & ſubalternes que le philoſophe blâmoit dans ſon diſciple, étoient réellement indignes d'un empereur, & n'avoient rien de commun avec l'art de gouverner : que les ancêtres de Néron, qu'on oſoit lui propoſer pour modèles, ne méritoient pas l'honneur qu'on leur faiſoit, à commencer par ſon pere Domitius, qui n'avoit fait toute ſa vie que des actions déteſtables. Mais doit-on demander du jugement & de l'impartialité à des eſprits jaloux, incapables de rendre juſtice au mérite ? Sénèque ignoroit les bruits qui couroient ſur ſon compte, lorſque deux ou trois courtiſans, qui conſervoient encore quelqu'égard pour la vertu, lui donnèrent avis qu'on le deſſervoit auprès de l'empereur. Comme Néron affectoit d'éviter ſes entretiens, Sénèque fut obligé de lui demander une audience, & l'ayant obtenue, il lui parla en ces termes :

XXIX. « Il y a quatorze ans, Céſar, que » je ſuis attaché à votre perſonne, & huit que » vous régnez. Vous m'avez comblé, dans l'in- » tervalle, de tant de biens & d'honneurs, que

» rien ne manque à ma féliciré que de la modérer.
» Je citerai de grands exemples fort au-deſſus
» de moi, mais dignes de vous. Auguſte, votre
» biſaïeul, permit à M. Agrippa de ſe retirer à
» Mitylène, & à Mécénas de ſe repoſer au milieu
» de Rome auſſi paiſiblement que s'il s'en fût
» éloigné. L'un avoit été le compagnon de ſes
» guerres, l'autre avoit ſoutenu les fatigues
» d'une multitude d'affaires épineuſes. Tous
» deux avoient reçu de grandes récompenſes,
» proportionnées néanmoins à d'importants ſer-
» vices. Pour moi, comment ai-je pu mériter
» vos dons que par des talents exercés, pour
» ainſi dire, à l'ombre, & dont tout l'éclat vient
» de ce qu'on juge qu'ils ont pu ſervir à votre
» éducation ? C'en étoit une récompenſe aſſez
» forte ; vous y avez joint une faveur ſans bor-
» nes, & un argent immenſe ; en ſorte que je
» me dis de temps en temps : Moi qui ſuis né
» en province, iſſu d'un ſimple chevalier, je
» ſuis compté parmi les plus grands de Rome.
» Mon illuſtration récente brille au milieu des
» nobles décorés d'une longue ſuite d'aïeux.
» Qu'eſt devenue cette philoſophie qui ſe con-
» tentoit de peu ? Eſt-ce elle qui fait conſtruire
» ces jardins, qui diſpoſe de ces maiſons de
» campagne, qui poſsède tant de terres, & fait
» valoir de ſi gros revenus ? Je n'y trouve qu'une
» réponſe

» réponſe pour ma juſtification ; c'eſt que je n'ai » pas dû m'oppoſer à vos bienfaits. Nous avons » comblé la meſure, vous, de ce qu'un prince » pouvoit donner à un ami, moi de ce que ſon » ami peut en recevoir. Le ſurplus irrite l'envie. » Votre élévation vous met au-deſſus de ſes » atteintes ; mais c'eſt moi qu'elle attaque ; c'eſt » moi qu'il eſt juſte de ſoulager. Les fatigues » de la guerre ou d'une longue marche m'au- » toriſeroient à ſolliciter du repos. Je ſuis vieux, » près de terminer le voyage de cette vie, & » incapable des moindres ſoins : excédé du far- » deau de mes richeſſes, j'implore votre aide. » Ordonnez à vos intendants de les adminiſtrer, » & de les réunir à vos domaines. Sans me réduire » à l'indigence, je ferai diſparoître ce faſte dont » les yeux ſont éblouïs, & j'emploierai à réfléchir » ſur moi-même le temps qu'on donne à des » jardins & à des maiſons. Vous êtes dans la » vigueur de l'âge, un règne de tant d'années » vous a fortifié dans l'art de gouverner. Il eſt » temps que vos anciens amis ſe livrent au repos. » Ce ſera pour vous un ſurcroît de gloire, d'avoir » élevé à la plus haute fortune des hommes capa- » bles d'en ſupporter une médiocre ».

XXX. Néron répondit à-peu-près ainſi : « Si » je réplique ſur le champ à ce diſcours médité, » c'eſt à vous que j'en ſuis redevable. Vous

» m'avez appris à parler avec facilité, non-ſeule-
» ment après m'y être préparé, mais même ſur
» des affaires imprévues. Auguſte, mon biſaïeul,
» conſentit qu'Agrippa & Mécène jouïſſent du
» repos après de longs ſervices; mais ce prince
» étoit alors dans un âge dont la maturité garan-
» tiſſoit la ſageſſe de toutes ſes démarches, &
» encore ne les dépouilla-t-il ni l'un ni l'autre
» des récompenſes qu'il leur avoit accordées.
» Vous dites qu'ils les avoient méritées à la
» guerre & dans les périls. C'eſt que telles ont
» été les occupations de la jeuneſſe d'Auguſte.
» Votre bras ne ſe ſeroit pas non plus refuſé à
» mon ſervice, ſi j'avois vécu au milieu des
» armes; mais de la prudence, des avis, & des
» préceptes, étoient tout ce qu'exigeoient les
» conjonctures & ma ſituation. Vous avez d'a-
» bord formé mon enfance, enſuite ma jeuneſſe.
» Les bienfaits que je tiens de vous ſont immor-
» tels de leur nature, & dureront autant que ma
» vie; ceux que vous avez reçus de moi, des
» jardins, des revenus, des maiſons de cam-
» pagne, ſont ſujets aux coups du ſort. Quelque
» grands que ces biens paroiſſent, pluſieurs,
» dont le mérite n'approchoit pas du vôtre, en
» ont poſſédé davantage. J'aurois honte de vous
» citer des affranchis qui étalent plus d'opulence;
» & je rougis de ce qu'occupant la premiere

» place dans mon eſtime & mon amitié, vous » n'êtes pas encore au-deſſus de tous par votre » fortune. Mais je me propoſe bien de l'accroître. » Vous êtes encore dans un âge où les forces » ne vous manquent point. Vous pouvez & » adminiſtrer des biens & en jouïr, & moi je » commence à peine la carriere de mon règne. » Si ma jeuneſſe m'entraîne à quelqu'écart, vous » me rappelez dans la route ; votre ſecours, » après m'avoir éclairé, me règle ſur l'uſage » que je dois faire de ma puiſſance. Le public » ne s'entretiendra pas de votre modération, ſi » vous rendez vos richeſſes, ni de votre amour » pour la retraite, ſi vous abandonnez le prince, » mais de mon avarice, & des ſuites cruelles » qu'elle fera craindre ; & quand même vous » ſeriez sûr d'être comblé d'éloges pour votre » tempérance, il eſt indigne du ſage de ſe pro- » curer de la gloire en déshonorant ſon ami ». Néron joignit à ces propos ſi flatteurs, les embraſſements & les baiſers les plus tendres. Naturellement habile à déguiſer la haine ſous des careſſes trompeuſes, il s'y étoit encore fortifié par l'exercice. Sénèque ſe retira en le remerciant de ſes bontés ; car c'eſt ainſi que ſe terminent tous les entretiens avec le ſouverain. Mais il réforma ce qui pouvoit retracer le ſouvenir de ſon ancien crédit ; il évita tout ce qui reſ-

ſentoit le grand ſeigneur & le miniſtre, congédia ſes amis, écarta ſon cortége, & parut rarement dans Rome, feignant d'être retenu chez lui par ſes études philoſophiques, ou par ſes infirmités.

XXXI. On entrevoit, dans le diſcours de Sénèque, une ame flétrie de douleur, & plus ſenſible à l'inconduite de ſon élève, qu'à la perte de tous ſes biens, & qu'à la mort même. L'offre qu'il fait de rentrer au premier ſignal dans la condition privée, l'abandon de toutes ſes richeſſes qu'il propoſe à un prince du caractere de Néron, qui étoit capable de le prendre au mot, font amplement ſon apologie contre ceux qui lui ont reproché de parler d'une maniere, & de vivre d'une autre. D'ailleurs il avoit acquis ces richeſſes légitimement, par ſes travaux & ſes ſervices, ſans faire de tort ni d'injuſtice à perſonne, & ſon opulence n'avoit rien de merveilleux ni d'exorbitant, pour un homme qui avoit élevé un maître du monde, & qui lui avoit ſervi long-temps de miniſtre. Quand au diſcours de Néron, pour mériter des éloges, il ne lui manquoit qu'un ſeul point, la ſincérité. Peu de jours après, le perfide tenta de faire empoiſonner Sénèque, par un de ſes eſclaves qui en donna lui-même avis à ſon maître. Cette trahiſon n'ayant point réuſſi, & Néron ne voyant plus dans Sénèque qu'un cenſeur odieux de tou-

tes les horreurs qu'il commettoit journellement, réſolut de s'en défaire, à quelque prix que ce fût.

XXXII. La conjuration de Piſon [1] vint fort à propos pour conſommer ſa cruelle ingratitude. Quoique Sénèque fût abſent, ſon nom, prononcé par un des conjurés, ſuffit à Néron pour le mettre au nombre des coupables. Voici quel fut ce prétendu chef d'accuſation. Sénèque étant malade à ſa campagne, Piſon l'alla voir, & un domeſtique répondit à Piſon, que ſon maître n'étoit pas viſible. Le lendemain Piſon envoya Natalis, un de ſes amis, viſiter Sénèque, & ſe plaindre de ce qu'il lui avoit refuſé la veille l'entrée de ſa maiſon. Sénèque répondit à Natalis, au ſujet de Piſon, « Que des entrevues » ſecrettes ne pouvoient que leur nuire à l'un » & à l'autre, mais qu'il n'avoit d'ailleurs aucune » raiſon pour lui en vouloir, & qu'il lui ſouhaitoit » une parfaite ſanté ». Natalis ayant été arrêté peu de jours après, comme ami de Piſon le chef des conjurés, dépoſa, dans ſes interrogatoires, la phraſe de Sénèque autrement qu'il ne l'avoit énoncée. Il prétendit que Sénèque lui

[1] Piſon avoit formé le projet de tuer Néron. Il ſe ligua avec un grand nombre d'autres, mais comme il n'avoit ni le courage ni la prudence néceſſaires pour exécuter une pareille entrepriſe, la conſpiration fut découverte, & preſque tous les conjurés furent punis de mort.

avoit dit, que ſa ſûreté dépendoit de celle de Piſon. Outre que la viſite faite à Sénèque n'avoit aucun rapport à la conjuration, il y a tout lieu de croire, que Natalis étoit un fourbe & un traître, ſuborné par Néron pour compliquer Sénèque dans cette malheureuſe affaire : & ce qui le prouve clairement, c'eſt que ce Natalis, qu'on croyoit un des principaux conjurés, obtint ſa grace dans la ſuite, ſous prétexte qu'il avoit bien ſervi le prince.

XXXIII. Cependant Néron, comblé de joie de voir ſon ancien maître ſoupçonné du crime de lèſe-majeſté, ordonna ſur le champ au tribun Granius de communiquer cette dépoſition à Sénèque, & de lui demander s'il convenoit de la charge de Natalis, & de ſa réponſe. Le tribun ſe tranſporta à la maiſon de campagne de Sénèque, à quatre milles de Rome, fit inveſtir la maiſon par des ſoldats, & communiqua les ordres de l'empereur à Sénèque, qu'il trouva ſoupant avec Pauline ſon épouſe, & deux de ſes amis. Sénèque répondit ſimplement comme un homme qui n'avoit rien à ſe reprocher. « Na-
» talis eſt venu chez moi ; il s'eſt plaint, de la
» part de Piſon, de ce que je ne lui permettois
» pas de me voir. Je m'en ſuis excuſé ſur ma
» ſanté & ſur mon amour du repos. Je n'ai
» point eu ſujet de penſer que ma ſûreté dépen-

» dit de celle d'un particulier. Jamais la flatterie » ne me l'a fait dire. Elle n'eſt pas de mon goût. » Néron le ſait mieux que perſonne. Il a trouvé » plus ſouvent dans Sénèque un homme libre » qu'un eſclave ».

XXXIV. Poppée & Tigellin, conſeil ſecret des cruautés du prince, étoient avec lui, lorſque le tribun rapporta cette réponſe. « Sénèque fait- » il les apprêts de ſa mort, dit Néron » ? « Il » n'a fait paroître aucun ſigne de crainte, ré- » pondit le tribun ; ſon viſage ni ſes paroles » ne m'ont rien annoncé de triſte ». « Retournez » donc, répliqua l'empereur, & ſignifiez-lui, » de ma part, l'ordre de mourir ». Le tribun s'épargna l'odieux miniſtere de porter lui-même un ſi triſte meſſage, & il envoya un centurion déclarer à Sénèque, que ſon dernier jour étoit venu. Le philoſophe, ſans s'effrayer, demande à revoir ſon teſtament. Le centurion le refuſe. « Puiſqu'on m'empêche, dit Sénèque, en ſe tour- » nant vers ſes amis, de reconnoître vos ſervices, » je vous laiſſe l'unique bien, mais le plus pré- » cieux qui me reſte, l'image de ma vie : ſi vous » en gardez le ſouvenir, vous acquerrez la gloire » d'hommes vertueux & d'amis fideles ». Comme ils fondoient en larmes, il tâche de les raffer- mir, tantôt en leur parlant avec douceur, tantôt en les réprimandant. « Que ſont devenus, leur

» dit-il, ces préceptes de ſageſſe dont vous étiez » pénétrés ? Où eſt la force de cette raiſon, que » les réflexions de pluſieurs années ſembloient » avoir ptéparée à tous les événemens ? Quel- » qu'un ignoroit-il la cruauté de Néron ? Il ne lui » reſtoit, après avoir fait mourir ſa mere & ſon » frere, que de tuer celui qui a pris ſoin de » l'élever & de l'inſtruire ». Enſuite il s'adreſſe en particulier à ſa femme, & s'attendriſſant un peu, malgré ſa fermeté, il la conjure de modérer ſa douleur, & de ne pas la rendre éternelle. « La » contemplation d'un vie toute conſacrée à la » vertu peut honorablement adoucir la perte d'un » époux ». Pauline l'aſſure qu'elle eſt déterminée à mourir avec lui, & demande qu'on l'aide à exécuter ſon deſſein.

XXXV. Sénèque ne voulut point s'y oppoſer [1], il craignoit d'abandonner aux inſultes de ſes ennemis une épouſe qu'il chériſſoit uniquement. « Je vous avois montré, lui dit-il, ce qui pou- » voit vous faire ſupporter la vie. L'honneur du » trépas vous flatte davantage : c'eſt un exemple » que ne je vous envierai pas. Quoique nous pé- » riſſions tous deux avec la même conſtance, » votre mort eſt plus glorieuſe que la mienne ».

[1] Les Païens, & les Stoïciens ſur-tout, regardoient le ſuicide comme une action glorieuſe ; mais le Chriſtianiſme a éclairé la raiſon ſur ce faux & barbare préjugé.

Alors ils ſe firent ouvrir les veines des bras. Sénèque voyant que ſon ſang couloit trop lentement, parce ſon corps étoit atténué par la diette & la vieilleſſe, ſe fit couper encore les veines des jambes & des jarrets. Accablé par la violence de la douleur, il appréhende que ſes tourmens n'abattent la conſtance de ſon épouſe, & dans la crainte de témoigner lui-même de la foibleſſe en la voyant mourante, il l'engagea à paſſer dans une autre chambre. Son éloquence ne l'abandonna point dans cette cruelle extrémité. Il fit appeller ſes ſecrétaires, & leur dicta des ſentences admirables, que Tacite a ſupprimées, parce que, de ſon temps, tout le monde les ſavoit par cœur.

XXXVI. Néron, informé du parti qu'avoit pris Pauline, & n'ayant aucun reſſentiment perſonnel contre elle, craignit que la mort de cette dame ne le rendît plus odieux. Comme il connoiſſoit d'ailleurs ſa beauté, ſur laquelle il pouvoit former des prétentions, il donna ſes ordres pour qu'on l'empêchât de mourir. Auſſi-tôt les eſclaves & les affranchis, à la perſuaſion des ſoldats, arrêtent ſon ſang & lui bandent les bras. On ignore ſi ce fut du conſentement de Pauline. Comme la malignité du vulgaire s'obſtine à déprimer tout, pluſieurs ont cru qu'elle rechercha l'honneur de périr avec ſon mari, tant

qu'elle jugea Néron inflexible ; mais que la douceur de vivre triompha de ſa conſtance, dès qu'elle entrevit des eſpérances plus flatteuſes. Elle ſurvécut peu d'années à ſon époux, conſervant honorablement ſa mémoire. La pâleur de ſon viſage & de ſes membres prouvoient qu'il s'en falloit bien peu qu'elle ne lui eût ſacrifié ſa vie entiere.

XXXVII. Cependant Sénèque voyant que la mort approchoit trop lentement, pria Statius Annæus, médecin, dont il avoit ſouvent éprouvé la ſcience & la fidélité, de lui donner d'un certain poiſon dont il s'étoit pourvu depuis longtemps, & avec lequel on faiſoit périr les criminels à Athènes : mais il en but en vain ; ſes membres étoient déja glacés, & ſon corps ne put développer l'activité de ce poiſon. Enfin il entra dans un bain chaud, & arroſa d'eau ſes eſclaves les plus proches, en diſant : « Je fais » cette libation à Jupiter libérateur ». Enſuite on le plongea dans le bain, dont la vapeur le ſuffoqua. Son corps fut brûlé ſans aucune pompe. Il l'avoit ainſi recommandé par ſon teſtament, dans un temps où il étoit encore au comble de l'opulence & de la faveur.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SOCRATE.

Naissance de Socrate. II. *Socrate ſtatuaire.* III. *Socrate commence à diſſerter ſur la morale.* IV. *Socrate ſe montre avec courage dans la guerre.* V. *Vertus de Socrate.* VI. *Mariages de Socrate.* VII. *Eloge de Socrate fait par ſes critiques mêmes.* VIII. *Talens de Socrate pour perſuader.* IX. *Préceptes donnés par Socrate à quelques perſonnes.* X. *Diverſes réparties de Socrate.* XI. *Socrate accuſé comme impie.* XII. *Il refuſe de ſe ſervir de l'apologie que Lyſias avoit compoſée.* XIII. *Il eſt condamné, & empoiſonné.* XIV. *Les Athéniens lui élèvent une ſtatue.* XV. *Autres grands hommes maltraités par les Athéniens.* XVI. *Dates de la naiſſance & de la mort de Socrate.*

SOCRATE.

PLATON dans ſon Théætete dit que Socrate naquit d'un tailleur de pierre, nommé Sophroniſque, & de Phanarete qui faiſoit le métier de ſage-femme. Athènes fut ſa patrie & le village d'Alopece ſon lieu natal. Il y en a qui croient qu'il aida Euripide à compoſer ſes pieces, du moins Mnéſiloque dit-il là-deſſus.

« Les Phrygiens ſont une nouvelle piece d'Eu» ripide ſous laquelle Socrate a mis les ſarmens ».

Ailleurs il dit auſſi que Socrate mettoit les clous aux pieces d'Euripide.

Pareillement Callias, auteur d'une piece intitulée les Captifs, y parle ainſi.

« Te voilà grave & tu fais paroître de grands » ſentimens ». « Je le puis, Socrate en eſt l'au» teur ».

Ariſtophane, dans ſes Nuées, accuſe auſſi Euripide d'être aidé dans ſes tragédies par celui qui proféroit à tout propos des diſcours de ſageſſe.

II. Socrate fut diſciple d'Anaxagore, ſelon quelques-uns, & de Damon auſſi, ſuivant le témoignage d'Alexandre dans ſes ſucceſſions des philoſophes. Après la condamnation d'Anaxagore, il fréquenta l'école d'Archélaüs le phy-

ſicien, qui, au rapport d'Ariſtoxene, eut un attachement particulier pour lui. Duris prétend qu'il ſe mit en ſervice & qu'il fut tailleur de pierre ; & quelques-uns ajoutent que c'eſt lui qui fit les grâces qui ſont repréſentées habillées dans la forteresſe d'Athènes ; c'eſt ce qui donna lieu à Timon de le dépeindre ainſi dans ſes vers ſatyriques.

« De ces grâces eſt venu ce tailleur de » pierre, ce raiſonneur ſur les loix, cet en- » chanteur de la Grèce, cet impoſteur, ce » railleur, ce demi Athénien & cet homme » diſſimulé » !

III. Socrate, comme le remarque Idoménée, étoit fort habile dans la rhétorique ; mais les trente tyrans, dit Xénophon, lui défendirent de l'enſeigner. Ariſtophane le blâme d'avoir abuſé de ſon habileté, en ce que d'une mauvaiſe cauſe il en faiſoit une bonne. Phavorin, dans ſon Hiſtoire diverſe, aſſure que ce fut lui avec Æſchine, ſon diſciple, qui les premiers enſeignèrent la rhétorique. Idoménée confirme cela dans ce qu'il a écrit des diſciples de Socrate. Il eſt encore le premier qui a traité la Morale, & le premier des philoſophes qui eſt mort condamné. Ariſtoxene, fils de Spinthare, raconte qu'il faiſoit valoir ſon argent & raſſembloit le gain qu'il retiroit de ſes prêts, & cela

étant dépensé, le prêtoit de nouveau à profit. Démétrius de Byſance dit que Criton le tira de ſa boutique & qu'il s'appliqua à l'inſtruire, étant charmé des diſpoſitions de ſon eſprit. Mais Socrate, voyant que la phyſique n'intéreſſe pas beaucoup les hommes, commença à raiſonner ſur la Morale & en parloit dans les boutiques & ſur les marchés, exhortant chacun à penſer à ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais chez lui. Souvent il s'animoit en parlant juſqu'à ſe frapper lui-même & à ſe tirer les cheveux, cela faiſoit qu'on ſe mocquoit de lui; mais il ſouffroit le mépris & la raillerie juſques là que, comme le rapporte Démétrius, quelqu'un lui ayant donné un coup de pied, il dit à ceux qui admiroient ſa patience, ſi un âne m'avoit donné une ruade irois-je lui faire un procès?

IV. Il n'eut pas beſoin pour éclairer ſon eſprit de voyager, à l'exemple de beaucoup d'autres; & excepté lorſque la guerre l'a appellé hors de chez lui, il ſe tenoit dans le même lieu, ayant des converſations avec ſes amis, moins dans le deſſein de combattre leur opinion que dans la vue de démêler la vérité. On dit qu'Euripide, lui ayant donné à lire un ouvrage d'Héraclite, lui demanda ce qu'il en penſoit: ce que j'en ai compris, lui répondit-il, eſt fort beau, & je ne doute pas que le reſte que je n'ai pu concevoir

ne ſoit de la même force; mais, pour l'entendre, il faudroit être un nageur de Délos. Socrate étoit d'une bonne conſtitution & avoit beaucoup de ſoin de s'exercer le corps; il fut à l'expédition d'Amphipolis; & dans une bataille qui ſe donna près de Délium, il ſauva la vie à Xénophon qui étoit tombé de ſon cheval; & quoique le mauvais ſuccès du combat eût obligé les Athéniens de prendre la fuite, il ſe retira, au petit pas, regardant ſouvent derriere lui, pour faire face à ceux qui auroient pu vouloir le ſurprendre. Il ſervit auſſi ſur la flotte qu'on avoit équipée pour réduire la ville de Potidée, la guerre ne permettant pas aux troupes d'y aller par terre. On dit que ce fut alors qu'il reſta toute une nuit dans la même poſture. Il fit voir ſon courage dans cette expédition, & céda volontairement le prix des belles actions qu'il avoit faites à Alcibiade qu'il aimoit beaucoup, comme le rapporte Ariſtippe, dans ſon quatrieme livre des Délices Anciennes. Ion de Chio dit que dans ſa jeuneſſe il fit un voyage à Samos avec Archélaüs. Il alla auſſi à Pytho [1], au rapport d'Ariſtote, & fut voir l'Iſthme, à ce que dit Phavorin, dans le premier livre de ſes commentaires.

V. Socrate avoit des ſentimens fermes & républicains, il en donna des preuves lorſque

[1] A Delphes.

Critias & ſes collegues, ayant ordonné qu'on leur amenât Leonte de Salamine, homme fort riche, pour le faire mourir, il ne voulut pas le permettre, & fut le ſeul des dix capitaines de l'armée qui oſa l'abſoudre. Lui-même, lorſqu'il étoit en priſon & qu'il pouvoit s'évader, n'eut point d'égard aux prieres & aux larmes de ſes amis, & les reprit en termes ſéveres & pleins de grands ſentimens. La frugalité & la pureté des mœurs caractériſoient encore ce philoſophe ; Pamphila dans ſes commentaires, livre VII, nous apprend qu'Alcibiade lui donna une grande place pour y bâtir une maiſon, & que Socrate le remercia, en lui diſant ; ſi j'avois beſoin de ſouliers & que vous me donnaſſiez du cuir pour que je les fiſſe moi-même, ne ſeroit-il pas ridicule à moi de le prendre ? Quelquefois il jettoit les yeux ſur la multitude des choſes qui ſe vendoient à l'enchere, en penſant en lui-même : que de choſes dont je n'ai pas beſoin ! Il récitoit ſouvent ces vers. L'argent & la pourpre ſont plutôt des ornemens pour le théâtre que des choſes néceſſaires à la vie. Il mépriſa généreuſement Archélaüs de Macédoine, Scopas de Cranon, & Euryloque de Lariſſe, refuſa leur argent & ne daigna pas même profiter des invitations qu'ils lui firent de les aller voir. D'ailleurs il vivoit avec tant de ſobriété que, quoiqu'Athènes eut

eut ſouvent été attaquée de la peſte, il n'en fut jamais atteint.

VI. Ariſtote dit qu'il épouſa deux femmes; la premiere Xantippe dont il eut Lamproclès, l'autre Myrton, fille d'Ariſtide le Juſte, qui ne lui apporta rien en dot & de laquelle il eut Sophroniſque & Ménéxene. Quelques-uns veulent qu'il épouſa Myrton en premieres nôces; d'autres, comme en particulier Satyrus & Jerôme de Rhodes, croient qu'il les eut toutes deux à la fois. Ils diſent que les Athéniens, ayant deſſein de repeupler leur ville épuiſée d'habitans par la guerre & la contagion, ordonnèrent qu'outre que chacun épouſeroit une citoyenne, il pourroit procréer des enfans du commerce qu'il auroit avec une autre perſonne, & que Socrate pour ſe conformer à cette ordonnance contracta un double mariage.

VII. Socrate avoit une force d'eſprit qui l'aidoit à ſe mettre au-deſſus de ceux qui le blâmoient; il faiſoit profeſſion de ſavoir ſe contenter de peu de nourriture & n'exigeoit aucune récompenſe de ſes ſervices. Il diſoit qu'un homme qui mange avec appétit ſait ſe paſſer d'apprêt, & que celui qui boit avec plaiſir prend la premiere boiſſon qu'il trouve; & qu'on approche d'autant plus de la condition des dieux qu'on a beſoin de moins de choſes.

Il n'y a pas même juſqu'aux auteurs comiques qui, ſans y prendre garde, l'ont loué par les choſes mêmes qu'ils ont dites pour le blâmer. Ariſtophane, parlant de lui, dit : « O toi, qui » aſpires à la plus ſublime ſageſſe, que ton » ſort ſera glorieux à Athènes & parmi les » Grecs » ! Il ajoute. « Pourvu que tu aies de la » mémoire & de la prudence & que tu ne faſſes » conſiſter les maux que dans l'opinion, tu ne te » fatigueras pas, ſoit que tu te tiennes debout » ou que tu marches ; tu ne ſens, ni le froid, » ni la faim ; tu n'aimes ni le vin, ni les feſtins, » ni toutes les choſes inutiles ».

Amipſias l'a repréſenté couvert d'un manteau commun, & lui adreſſe ce diſcours : « Socrate, toi » qui es la meilleure d'entre peu de perſonnes & » la plus vaine d'entre pluſieurs, quel ſujet » t'amene enfin dans notre compagnie & depuis » quand peux-tu nous ſouffrir ? Mais à propos » de quoi portes-tu cette robbe d'hiver ? C'eſt » ſans doute une méchanceté de ton corroyeur ».

Lors même que Socrate ſouffroit la faim, il ne put ſe réſoudre à devenir flatteur ; Ariſtophane en rend témoignage lorſque, pour exprimer le mépris que ce philoſophe avoit pour la flatterie, il dit : « Enflé d'orgueil, tu marches dans les » rues en jettant les yeux de tous côtés, & » quoique tu ailles nuds pieds & que tu ſouffres

» pluſieurs maux, tu parois toujours avec la » gravité peinte ſur le viſage ».

VIII. Il n'étoit pourtant pas tellement attaché à cette maniere de vivre qu'il ne s'accommodât aux circonſtances ; il s'habilloit mieux ſelon les occaſions, comme lorſqu'il fut trouver Agathon, ainſi que le rapporte Platon dans ſon Banquet. Il poſſédoit au même dégré le talent de perſuader & de diſſuader ; juſques là que Platon dit que dans un diſcours qu'il prononça ſur la ſcience il changea Théætete qui y étoit préſent & en fit un homme extraordinaire. Eutyphron pourſuivoit ſon pere en juſtice pour le meurtre d'un étranger ; il le détourna de ſon deſſein en traitant de quelques devoirs relatifs à la juſtice & à l'amour filial. Il inculqua à Lyſis une grande pureté de mœurs. Enfin il avoit un génie tout à fait propre à faire naître ſes diſcours des occaſions. Xénophon rapporte que par ſes conſeils il adoucit ſon fils Lamproclès qui ſe conduiſoit mal envers ſa mere, & qu'il engagea Glaucon, frere de Platon, à ne point ſe mêler des affaires publiques pour leſquelles il n'avoit point de talent ; tandis qu'au-contraire il y portoit Charmidas qui avoit la capacité requiſe. Il releva le courage d'Iphicrates par l'exemple des animaux, lui faiſant remarquer les coqs du barbier Midas qui oſoient attaquer ceux de Cal-

lias ; Glauconides le jugeoit digne d'être regardé comme le protecteur de la ville, & le comparoit à un oiſeau rare.

IX. Socrate remarquoit avec étonnement qu'il eſt facile de dire les biens qu'on poſſede, mais difficile de dire les amis qu'on a : tant on néglige de les connoître. Voyant l'aſſiduité d'Euclide au barreau, il lui dit : mon cher Euclide, vous ſaurez vivre avec des ſophiſtes, & point avec des hommes. En effet, il regardoit ces ſortes d'affaires comme inutiles & peu honorables ; penſée que lui attribue Platon dans ſon Enthydeme. Charmidas lui ayant donné des eſclaves, pour qu'il en fit ſon profit, il refuſa de les prendre. Il y en a qui veulent qu'il mépriſa Alcibiade à cauſe de ſa beauté. Il regardoit le repos comme le plus grand bien qu'on pût poſſéder, dit Xénophon dans ſon Banquet. Il prétendoit que la ſcience ſeule eſt un bien & l'ignorance un mal, que les richeſſes & les grandeurs ne renferment rien de recommandable, mais qu'au-contraire elles ſont les ſources de tous les malheurs qui arrivent. Quelqu'un lui diſant qu'Antiſthène étoit fils d'une femme originaire de Thrace, eſt-ce que vous penſiez, dit-il, qu'un ſi grand homme devoit être iſſu de pere & mere Athéniens ? La condition d'eſclave obligeoit Phédon de gagner de l'argent avec déshonneur, il déter-

mina Criton à le racheter & en fit un grand philoſophe. Il employoit ſes heures de loiſir à apprendre à jouer de la lyre, diſant qu'il n'y avoit point de honte à s'inſtruire de ce qu'on ne ſavoit pas. La danſe étoit encore un exercice qu'il prenoit ſouvent, comme le rapporte Xénophon dans ſon Banquet, parce qu'il croyoit qu'il contribue à conſerver la ſanté. Il diſoit qu'un génie lui annonçoit l'avenir; que l'on devoit compter pour beaucoup, de bien commencer; qu'il ne ſavoit rien, ſinon cela même qu'il ne ſavoit rien; & que ceux qui achetoient fort cher des fruits précoces étoient des gens qui déſeſpéroient de vivre juſqu'à la ſaiſon où ils ſont mûrs. On lui demanda un jour quelle étoit la principale vertu des jeunes gens, il répondit que c'étoit celle de n'embraſſer rien de trop. Il conſeilloit de s'appliquer à la géométrie juſqu'à ce qu'on ſçût donner & recevoir de la terre par meſure & en égale quantité. Euripide ayant oſé dire ſur la vertu, dans ſa piece intitulée Augé, qu'il étoit bon de s'en dépouiller hardiment, il ſe leva & ſortit en diſant ces paroles : « Quel » ridicule n'eſt-ce point de faire des recherches » ſur un eſclave qui s'eſt enfui & de permettre » que la vertu périſſe » ! Interrogé s'il valoit mieux ſe marier ou non, « Lequel des deux » que l'on choiſiſſe, dit-il, le repentir eſt

» certain ». Il s'étonnoit fort de ce que les ſculpteurs en pierre ſe donnoient tant de peine pour imiter la nature, en tâchant de rendre leurs copies ſemblables aux originaux, & de ce qu'ils prenoient ſi peu de ſoin pour ne pas reſſembler eux-mêmes à la matiere dont ils faiſoient leurs ſtatues. Il conſeilloit aux jeunes gens de ſe regarder ſouvent dans le mitoir, afin de ſe rendre dignes de leur beauté, s'ils en avoient, ou de réparer la difformité de leur corps en s'ornant l'eſprit de ſcience.

X. Un jour il invita à ſouper des perſonnes riches; & comme Xantippe avoit honte du régal que ſon mari ſe préparoit à leur donner, il lui dit, ne vous inquiétez pas : ſi mes conviés ſont ſobres & diſcrets, ils ſe contenteront de ce qu'il y aura, ſi au-contraire ils ſont gourmans, mocquons-nous de leur avidité. Il diſoit qu'il mangeoit pour vivre, au-lieu que d'autres ne vivoient que pour manger. Il comparoit l'action de louer la multitude à celle d'un homme qui rejetteroit une piece de quatre drachmes, comme de nulle valeur, & qui recevroit enſuite pour bon argent une quantité de ces mêmes eſpeces. Æſchine lui ayant dit, je ſuis pauvre & je n'ai rien en mon pouvoir que ma perſonne, diſpoſez-en : Socrate lui répondit, ſongez vous bien à la grandeur du préſent que vous me

faires ? Un homme s'affligeoit du mépris où il étoit tombé depuis que les tyrans avoient uſurpé le gouvernement, il lui répondit ; qu'y a-t-il en cela qui ſoit proprement le ſujet de votre chagrin ? On vint lui dire que les Athéniens avoient prononcé ſa ſentence de mort, ils ſont dans le même cas, dit-il, la nature a prononcé la leur ; d'autres attribuent cette réponſe à Anaxagore. Sa femme ſe plaignoit de ce qu'il devoit mourir innocent, il lui demanda ſi elle aimoit mieux qu'il mourût coupable. Ayant rêvé qu'une voix lui diſoit, « Dans trois jours tu ſeras dans les champs » fertiles de Phthie », il avertit Æſchine qu'il mourroit le troiſieme jour ſuivant. Le jour où il devoit boire le jus de la ciguë étant arrivé, Apollodore lui offrit un riche manteau en le priant de s'en envelopper pour mourir ; ſi le mien, dit-il, m'a ſervi pour vivre, ne me ſervira-t-il pas bien auſſi pour mourir ? On lui dit que quelqu'un le chargeoit de malédictions, il faut le ſouffrir, dit-il, il n'a point appris à mieux parler. Antiſthène s'étoit fait une déchirure à ſon manteau & la montroit à tout le monde, Socrate lui dit qu'au-travers de ſa déchirure il voyoit ſa vaine gloire. On lui demanda, n'eſt-il pas vrai que voilà un homme qui médit cruellement de vous ? non, dit-il, car je ne mérite pas les médiſances dont il me

charge. Il diſoit qu'il lui étoit avantageux de s'expoſer à la cenſure des poëtes comiques ; parce que, ſi leurs critiques étoient fondées, c'étoit à lui à ſe corriger de ſes défauts comme au-contraire il ne devoit pas s'embarraſſer de ceux qu'ils pouvoient lui ſuppoſer. Une fois Xantippe, non contente de l'avoir accablé d'injures, lui jetta de l'eau ſale ſur le corps ; j'ai bien cru, lui dit-il, qu'un ſi grand orage ne ſe paſſeroit pas ſans pluie. Alcibiade lui parlant de cette humeur inſupportable de ſa femme, Socrate lui dit, je ſuis accoutumé à ces vacarmes comme on ſe fait à entendre le bruit d'une poulie ; & vous qui parlez de ma femme ne ſupportez-vous pas les cris de vos oies ; oui, dit Alcibiade, mais elles me pondent des œufs & en font éclorre des petits ; & Xantippe, reprit Socrate, me donne des enfans. Un jour ſes amis lui conſeilloient de la frapper pour lui avoir coupé ſon habit en plein marché ; quel conſeil me donnez-vous là, dit Socrate ? C'eſt donc pour rendre tout le monde témoin de nos querelles & pour que vous-mêmes nous excitiez & nous diſiez : courage, Socrate ; courage, Xantippe. Il diſoit qu'il falloit tirer parti des méchantes femmes, comme les écuyers font des chevaux ombrageux ; que comme après en avoir dompté de difficiles ils viennent plus aiſé-

ment à bout de ceux qui ſont ſouples, de même ſi lui ſavoit vivre avec Xantippe, il auroit moins de peine à ſe faire au commerce des hommes. Toutes ces maximes qu'il propoſoit & qu'il confirmoit par ſon exemple furent cauſe que la Pythoniſſe loua ſa conduite & rendit à Chéréphont cet oracle connu :

De tous les hommes Socrate eſt le plus ſage.

XI. Cet oracle excita la jalouſie contre lui, comme ſi tous ceux qui avoient bonne opinion d'eux-mêmes étoient accuſés par-là de manquer de ſageſſe. Platon, dans ſon Ménon, met Anytus au nombre des envieux de Socrate ; comme il ne pouvoit ſouffrir que Socrate ſe mocquât de lui, il indiſpoſa d'abord Ariſtophane contre lui ; enſuite il ſuborna Mélitus, qui l'accuſa devant les juges d'être un impie & de corrompre la jeuneſſe. Phavorin, dans ſon Hiſtoire diverſe, rapporte que Polieucte plaida le procès. Hermippe dit que Polycrates, le ſophiſte, dreſſa la harangue ; d'autres veulent que ce fut Anytus, mais que l'orateur Lycon prépara le tout. Au-reſte Antiſthene, dans la ſucceſſion des philoſophes, & Platon, dans ſon Apologie, nomment trois accuſateurs de Socrate, Anytus, Lycon, & Mélite, le premier agiſſant pour les chefs du peuple & les magiſtrats, le ſecond pour les

orateurs, & le troiſieme pour les poëtes, autant de claſſes de perſonnes qui avoient à ſe plaindre des cenſures de Socrate. Phavorin au premier livre de ſes Commentaires, dit que la harangue qu'on attribue à Polycrate contre ce philoſophe eſt ſuppoſée; parce qu'il y eſt parlé des murs rebâtis par Conon, ce qui n'arriva que ſix ans après la mort de Socrate. Voici quels furent les chefs d'accuſation qui furent atteſtés par ſerment, Phavorin dit qu'on les conſerve encore aujourd'hui dans le temple de la mere des dieux.

« Mélitus, fils de Mélitus de Lampſaque, » charge Socrate, natif d'Alopèce, fils de » Sophroniſque, des crimes ſuivans. Il viole la » ſainteté des loix en niant l'exiſtence des dieux » reconnus par la ville & en en mettant de nou- » veaux à leur place. Il corrompt auſſi la jeu- » neſſe. Il ne peut expier ſes crimes que par la » mort ».

XII. Lyſias lui ayant récité une apologie qu'il avoit faite pour lui, mon ami, lui dit le philoſophe, la piece eſt bonne, mais elle ne me convient pas. En effet le ſtyle en étoit plus propre à l'uſage du barreau que ſortable à la gravité d'un philoſophe. Lyſias ſurpris d'entendre en même tems louer & rejetter ſon apologie le pria de s'expliquer. Il ne ſeroit pas impoſſible, répondit-il, que des habits & des ſouliers fuſſent bien

faits, quoiqu'ils ne puſſent me ſervir. Juſte Tibérien dit, dans ſa Généalogie, que pendant qu'on plaidoit la cauſe de Socrate, Platon monta à la tribune & dit ces paroles, « Athéniens, quoique » je ſois le plus jeune de tous ceux qui ſe ſont » préſentés pour parler dans cette occaſion » ; mais les juges ſe récrièrent là-deſſus & lui imposèrent ſilence.

XIII. Socrate fut donc condamné à la pluralité de deux cens quatre-vingt-une voix, mais comme les juges délibéroient pour ſavoir s'il falloit le condamner au ſupplice ou à une amende, il ſe taxa lui-même à vingt-cinq drachmes quoiqu'Eubulide prétende qu'il promit d'en payer cent ; cependant voyant que les juges balançoient & n'étoient pas d'accord entr'eux, « Vu les actions » que j'ai faites, dit-il, je crois que la peine à » laquelle il faut me condamner eſt de m'entre- » tenir dans le Prytanée ». A peine eut-il dit cela que quatre-vingt nouvelles voix ſe joignirent à celles qui opinoient à la rigueur. Il fut jugé digne de mort, conduit en priſon, & peu de jours après il but la ciguë. Avant ce moment il fit un diſcours, élégant & ſolide, que Platon a rapporté dans ſon Phédon. Pluſieurs croient qu'il compoſa même un hymne qui commence par ces mots.

« Je vous ſalue Apollon de Délos & toi Diane,

» enfans illuſtres ». Mais Dyoniſodore prétend que cet hymne n'eſt point de lui. Il fit auſſi une fable à l'imitation de celles d'Eſope, mais aſſez mal conçue ; elle commence de cette maniere.

« Eſope recommanda au ſénat de Corinthe » de ne point juger la vertu par les avis du » peuple ».

XIV. Telle fut la fin de Socrate, mais les Athéniens en eurent bientôt tant de regret qu'ils firent fermer les lieux où on s'exerçoit à la lutte & aux jeux gymniques ; ils exilèrent les ennemis de Socrate ; & pour Mélitus ils le condamnèrent à mort. Ils élevèrent à la mémoire de Socrate une ſtatue d'airain qui fut faite par Lyſippus, & la placèrent dans le lieu appellé Pompée. Les habitans d'Héraclée chaſsèrent Anytus de leur ville le même jour qu'il y étoit entré.

XV. Au-reſte ce n'eſt pas ſeulement envers Socrate que les Athéniens en ont mal agi ; ils ont maltraité pluſieurs autres grands-hommes ; ils traitèrent Homere d'inſenſé & le mirent à une amende de cinquante drachmes, comme le dit Héraclide ; ils accusèrent Tyrtée de folie, & condamnèrent Aſtydamas, le plus illuſtre imitateur d'Eſchyle, à une amende de vingt pieces de cuivre ; auſſi Euripide leur adreſſa-t-il ce reproche dans ſon Palamede, ſur la mort de Socrate.

« Vous avez ravi la vie au plus grand des » ſages, à cette muſe agréable qui n'affligeoit » perſonne ».

XVI. Voilà ce qui arriva à Socrate; Philochore date pourtant la mort d'Euripide avant celle de Socrate. Apollodore, dans ſes Chroniques, place la naiſſance du dernier ſous l'archontat d'Apſéphion à la quatrieme année de la ſoixante-dix-ſeptieme olympiade, le ſixieme jour du mois Thargélion, jour dans lequel les Athéniens avoient coutume de purifier leur ville, & auquel ceux de Délos diſent que Diane naquit. Il mourut la premiere année de la quatre-vingt-quinzieme olympiade, âgé de ſoixante & dix ans. Démétrius de Phalere ſemble en convenir, mais d'autres le diſent mort dans la ſoixantieme année de ſon âge. Lui & Euripide furent tous deux diſciples d'Anaxagore. Euripide naquit ſous Callias, la prèmiere année de la ſoixante-quinzieme olympiade. Si je ne me trompe, Socrate a traité des choſes naturelles; ce qui me donne lieu de le croire, c'eſt qu'il a parlé de la Providence, quoique Xénophon qui le rapporte diſe qu'il s'eſt borné à ce qui regarde les mœurs. D'un autre côté, Platon dans ſon apologie, en faiſant mention d'Anaxagore & d'autres phyſiciens, avance des choſes que Socrate combat, nonobſtant qu'il lui attribue tout ce qu'il dit du

ſien. Ariſtote raconte qu'un certain mage étant venu de Syrie à Athènes, reprit Socrate ſur différens ſujets, & lui prédit qu'il auroit une fin tragique. J'ajoute ici l'épitaphe que j'ai faite ſur la mort de notre philoſophe.

« Socrate, tu bois aujourd'hui le nectar à la » table des dieux ; Apollon vante ta ſageſſe ; » & ſi Athènes méconnoît tes ſervices, elle » s'empoiſonne elle-même avec la ciguë qu'elle » te donne ».

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARISTIPPE.

ARISTIPPE fut le premier diſciple de Socrate qui fit payer ſes leçons. II. *Caractère de la philoſophie d'Ariſtippe.* III. *Pluſieurs réparties ingénieuſes d'Ariſtippe.* IV. *Suite du même ſujet.* V. *Continuation du même ſujet.* VI. *Ouvrages attribuées à Ariſtippe.*

ARISTIPPE.

ARISTIPPE étoit Cyrénéen d'origine. Eſchine dit qu'attiré par la réputation de Socrare, il vint à Athènes. Selon Phanias d'Erèſe, philoſophe péripatéticien, il fut le premier des ſectateurs de Socrate qui enſeigna par intérêt & qui exigea un ſalaire de ſes écoliers; ayant un jour envoyé vingt mines à ſon maître, elles lui furent renvoyées avec cette réponſe, que le dieu de Socrate ne lui permettoit pas d'accepter de l'argent; en effet cela déplaiſoit au philoſophe. Xénophon n'aima pas Ariſtippe, & ce fut par une ſuite de cet éloignement qu'il publia un livre contre la volupté dont Ariſtippe étoit défenſeur, faiſant Socrate juge de leur différent. Théodore, dans ſon ouvrage des Sectes, déclame auſſi contre lui: & Platon, dans ſon Traité de l'Ame, ne le maltraite pas moins que les autres.

II. Ariſtippe étoit d'un naturel qui s'accommodoit aux lieux, aux tems & au génie des perſonnes; il prenoit avec les uns & les autres des manieres qui convenoient à leur humeur: auſſi plaiſoit-il le plus à Denys, parce qu'il ſavoit ſe gouverner comme il faut en toute occaſion, prenant le plaiſir quand il ſe préſentoit, & ſachant auſſi

auſſi s'en paſſer. C'eſt pourquoi Diogène l'appelloit le chien royal. Timon le piqua fort vivement ſur ſa friandiſe ; « Semblable, dit-il, à » l'efféminé Ariſtippe, qui peut au ſeul attou» chement diſtinguer le vrai du faux ». On dit qu'un jour il ſe fit acheter une perdrix, pour cinquante drachmes, en répondant à quelqu'un qui l'en blâmoit ; je gage que vous n'en payeriez pas une obole. Celui-là reprit qu'en effet il ne les donneroit pas, & moi, continua Ariſtippe, je ne mets aucune différence dans la valeur de l'argent. Un jour Denys lui fit amener trois courtiſannes, en lui diſant de choiſir celle qui lui plaiſoit le plus ; Ariſtippe les garda toutes trois, diſant pour s'excuſer que Pâris n'avoit pas été plus heureux pour avoir préféré une ſeule femme à toutes les autres. Il mena enſuite ces filles juſqu'à ſa porte où il les congédia : tant il lui étoit aiſé de prendre de l'amour & de s'en guérir. On prétend que Straton, ou, ſelon d'autres, Platon, lui dit qu'entre tous les philoſophes il n'appartenoit qu'à lui de porter un bel habit & une veſte déchirée. Denys lui ayant craché au viſage, il le ſouffrit ſans ſe plaindre & répondit à quelqu'un qui en étoit choqué : « Les » pêcheurs vont ſe mouiller d'eau de mer pour » prendre un mauvais petit poiſſon, & moi » pour prendre une baleine ne ſouffrirois-je

» pas qu'on me mouille le viſage de ſalive » ? Comme il paſſoit un jour, pendant que Diogène lavoit des herbes, le Cynique lui adreſſa ce reproche : Si tu avois appris à préparer ta nourriture, tu ne fréquenterois pas la cour des tyrans. Et toi, lui repliqua Ariſtippe, ſi tu ſavois converſer avec des hommes, tu ne t'amuſerois pas à nettoyer des légumes. Interrogé ſur l'utilité qu'il retiroit de la philoſophie, Celle, dit-il, de pouvoir parler à tout le monde avec aſſurance. S'entendant blâmer de ce qu'il vivoit avec trop de ſomptuoſité & de délicateſſe; Si c'étoit là, repliqua-t-il, une choſe honteuſe, elle ne ſeroit pas en uſage dans les fêtes ſolemnelles. Qu'eſt-ce que les philoſophes ont de plus extraordinaire que les autres hommes, lui dit-on ? C'eſt, répondit-il, que, ſi toutes les loix venoient à s'anéantir, leur conduite n'en ſeroit pas moins uniforme. Pourquoi, lui dit Denys, voit-on les philoſophes faire la cour aux riches, & ne voit-on pas les riches la faire aux philoſophes. C'eſt que ceux-ci, répondit-il, ſavent de qui ils ont beſoin, & que les autres ignorent ceux qui leur ſont néceſſaires. Platon lui reprochoit qu'il vivoit ſplendidement. Que penſez-vous de Denys, lui demanda Ariſtippe, eſt-il homme de bien ? Platon ayant pris l'affirmative. Or, pourſuivit-il, Denys ſe traite beaucoup

mieux que moi ; rien n'empêche donc qu'on ne puiſſe vivre honnêtement en vivant délicatement.

III. Quelle différence, lui dit-on, y a-t-il entre les ſavans & les ignorans ? La même, repliqua-t-il, qui eſt entre des chevaux domptés & d'autres qui ne le ſont pas. Etant entré un jour dans la chambre d'une proſtituée, & voyant rougir un de ceux qui l'accompagnoient, Il n'y a point de honte, dit-il, d'entrer dans un lieu de débauche ; mais il eſt honteux de ne pouvoir en ſortir. Quelqu'un lui propoſa une énigme & le preſſa de la deviner. Inſenſé, lui dit-il, pourquoi veux-tu que je débrouille une choſe qui eſt obſcure par la maniere même dont elle eſt embrouillée ? Il croyoit que la pauvreté valoit mieux que l'ignorance, puiſque celle-là n'eſt qu'une privation de richeſſes, au-lieu que celle-ci eſt un défaut d'entendement. Etant pourſuivi par quelqu'un qui l'outrageoit de paroles, il doubloit le pas. Pourquoi fuis-tu, lui cria cet homme ? Parce que tu as le droit de dire des injures, répondit-il, & que moi j'ai celui de ne les point entendre. Un autre ſe déchaînoit contre les philoſophes qui aſſiégeoient les portes des grands. Les médecins, lui dit Ariſtippe, ſont aſſidus auprès de leurs malades ; cependant il n'y a perſonne qui aime mieux perdre la ſanté que

guérir d'une maladie. Faiſant voile pour Corinthe, par un gros tems, il s'émut; ce qui donna lieu à quelqu'un de lui dire : Nous autres, pauvres ignorans, nous n'appréhendons pas le naufrage; mais vous, philoſophes, vous tremblez à la vue du péril : C'eſt répondit-il, que vous & nous n'avons pas la même vie à conſerver. Un autre ſe vantoit d'avoir appris beaucoup de choſes : De même, dit-il, que ceux qui mangent avec avidité & qui ſe donnent beaucoup d'exercice ne ſe portent pas mieux que d'autres qui ſe contentent ſimplement du néceſſaire; ainſi ne doit-on pas regarder comme ſavans ceux qui ont parcouru quantité de volumes, mais ceux qui ſe ſont appliqués à la lecture de livres utiles. Un orateur, l'ayant ſervi dans une cauſe qu'il avoit plaidée & gagnée, lui demanda à quoi lui profitoient les leçons de Socrate; il lui répondit : A vous avoir fait dire la vérité dans la harangue que vous avez prononcée pour moi.

IV. Il inſpiroit de grands ſentimens à ſa fille Areté, & lui enſeignoit à mépriſer tout excès. Un pere le conſulta ſur l'avantage que ſon fils retireroit de l'étude des ſciences : Si elle ne lui apporte d'ailleurs aucune utilité, reprit Ariſtippe, au moins il aura aſſez de jugement pour ne pas s'aſſeoir au théâtre comme une pierre ſur l'autre. Un autre lui recommanda ſon fils pour

l'inſtruction duquel le philoſophe exigea cinq cent drachmes. Un eſclave ne me coûteroit pas davantage, lui répondit le pere. Achetez, achetez, interrompit Ariſtippe, vous en aurez deux au lieu d'un. Il diſoit qu'il prenoit de l'argent de ſes amis non pour s'en ſervir, mais afin qu'ils appriſſent à l'employer utilement. Quelques perſonnes lui reprochant qu'il avoit eu recours à un rhéteur pour défendre ſa cauſe : Pourquoi non, leur dit-il, je prens bien un cuiſinier pour m'apprêter à manger. Un jour Denys vouloit le faire parler ſur la philoſophie : Il eſt ridicule, lui dit-il, que vous me demandiez le raiſonnement même, & que vous me preſcriviez le temps où il faut que je raiſonne. Denys, choqué de cette réponſe lui ordonna d'aller ſe placer au bas bout de la table; Apparemment, continua Ariſtippe, que vous avez voulu faire honneur à cette place. Il mortifia ſa vanité d'un homme qui ſe piquoit de ſavoir bien nager, en lui demandant s'il n'avoit pas honte d'être en concurrence pour l'agilité avec les poiſſons. Un autre lui demandoit en quoi le ſage differe de l'inſenſé? Envoyez-les, dit-il, tous deux, nuds, chez ceux qui ne les connoiſſent pas, & ils vous l'apprendront. Un buveur s'applaudiſſoit de ce qu'il ſavoit beaucoup boire ſans s'enyvrer; Le mulet en fait autant, lui répondit-il. Quelqu'un le cenſurant

de ce qu'il avoit commerce avec une débauchée. N'eſt-ce pas la même choſe, dit-il, que vous habitiez une maiſon après pluſieurs autres, ou que vous en habitiez une que perſonne n'a occupée avant vous? Non, répondit l'autre. Quoi! reprit Ariſtippe, il n'eſt pas indifférent que je m'embarque dans un vaiſſeau qu'on aura ſouvent équippé, ou dans un navire neuf & qui n'aura fait aucune courſe? D'accord, repartit le cenſeur. Tout de même, répondit le philoſophe, il ne m'importe pas d'avoir commerce avec une femme qui a ſervi à pluſieurs, ou avec une femme encore novice ſur la volupté. Comme il apprit qu'on lui donnoit un mauvais renom de ce qu'étant diſciple de Socrate, il avoit l'ame mercénaire: J'ai raiſon, dit-il, de vouloir être payé de mes diſciples; il eſt vrai que Socrate retenoit peu de choſe pour ſon uſage du bled & du vin dont quelques-uns de ſes amis lui faiſoient préſent & qu'il renvoyoit le ſuperflu; mais les principaux d'Athènes ſubvenoient à ſes beſoins par les proviſions qu'ils lui envoyoient, & moi, je n'ai qu'un eſclave qui eſt Eutychide, encore ne m'appartient-il qu'à titre d'achat. Sotion dans le IIe livre de ſes Succeſſions, rapporte qu' entretenoit la courtiſanne Laïs. Comme on ſe moquoit de lui ſur ce ſujet; Oui, répondit-il, je poſſede Laïs, mais je ne ſuis pas poſſédé de ſes agrémens, & il eſt beau de

réſiſter à la ſenſualité, ſans cependant ſe ſevrer des plaiſirs. Il ferma la bouche à un homme qui lui reprochoit qu'il aimoit les bons repas, en lui diſant : Pour vous, je ſuis ſûr que vous n'en donneriez pas trois oboles. Non, dit-il. Cela étant, reprit Ariſtippe, convenez que je ſuis moins gourmand que vous n'êtes avare. Simus, tréſorier de Denys, homme de mauvais caractere, & qui étoit Phrygien de naiſſance, lui faiſant voir la richeſſe des ameublemens & du pavé de ſa maiſon, Ariſtippe lui cracha au viſage. Le tréſorier s'en irrita. Pardonnez-moi, lui dit le philoſophe, je ne voyois pas où je puſſe cracher plus décemment. Charondas ou Phédon, ſelon d'autres, lui demandant qui étoient ceux qui ſe ſervoient d'onguens. Moi, répondit-il, & le roi de Perſe, qui eſt plus miſérable encore que je ne ſuis. Au reſte, prenez garde qu'il en eſt des hommes comme de tous les animaux qui ne perdent rien par les onguens; mais malheur aux gens impurs qui nous reprochent que nous nous oignons de parfums. Quelqu'un, voulant ſavoir comment Socrate étoit mort, le pria de lui en faire le récit. Plût à Dieu, dit-il, que j'euſſe une même fin!

V. Le ſophiſte Polixène entra un jour chez lui, où, trouvant une compagnie de femmes ajuſtées & un ſomptueux repas, il ſe mit à

déclamer contre le luxe. Ariſtippe l'écouta quelque tems, juſqu'à ce qu'il l'interrompit, en lui demandant s'il vouloit être de la partie. Polixène y ayant conſenti, Quelle raiſon avez-vous donc de vous plaindre, lui dit-il ? Il ſemble que vous approuvez les bonnes tables & que vous ne blâmez que la dépenſe. On lit, dans les Exercices de Bion, qu'étant en voyage il dit à ſon valet de jetter une partie de l'argent dont il étoit chargé, & de ne garder que ce qu'il pourroit porter commodément. Dans un autre tems qu'il voyageoit ſur mer, ſitôt qu'il ſçut que le vaiſſeau appartenoit à un corſaire, il compta ſon argent qu'il laiſſa gliſſer de ſes mains dans l'eau, comme par accident, en déplorant ſon infortune. D'autres lui font dire, Il vaut mieux que l'argent périſſe pour Ariſtippe, qu'Ariſtippe pour l'argent. Denys lui ayant demandé quel ſujet l'amenoit à ſa cour; J'y ſuis venu, répondit-il, pour vous faire part de ce que j'ai, & afin que vous me faſſiez part de ce que vous avez & de ce que je n'ai pas. Au lieu de cette réponſe, d'autres lui font dire : Autrefois qu'il me falloit de la ſcience, j'allois chez Socrate; à preſent que j'ai beſoin d'argent, je viens auprès de vous. Il blâmoit beaucoup les hommes, de ce que dans les ventes publiques ils regardoient avec ſoin les effets qu'ils vouloient acheter, & n'examinoient que

ſuperficiellement la conduite de ceux avec qui ils vouloient former des liaiſons. D'autres prétendent que cette réflexion eſt de Diogène. Denys, ayant donné un feſtin, ordonna que tous les conviés danſeroient en robe de pourpre. Platon s'en défendit, en diſant qu'il ne convenoit point à ſon caractere de prendre un air efféminé. Ariſtippe au contraire ſe revêtit de cet habillement, & entrant en danſe dit que jamais la pudeur ne couroit riſque de ſe corrompre dans les réjouiſſances de Bacchus. Il avoit un ami, en faveur duquel il intercédoit auprès du tyran, & comme il ne pouvoit obtenir ce qu'il lui demandoit, il ſe jetta à genoux : on lui reprocha cette baſſeſſe, mais il répondit, Ce n'eſt pas ma faute, c'eſt celle de Denys qui a les oreilles aux pieds.

Ariſtippe demeuroit en Aſie, lorſqu'il fut pris par Artapherne, gouverneur de la province. Quelqu'un lui ayant demandé, ſi après cette diſgrace il ſe croyoit en ſûreté ? Vous n'y penſez pas, dit-il, je n'eus jamais plus de confiance qu'à préſent que je dois parler à Artapherne. Il comparoit ceux qui négligeoient de joindre la philoſophie à la connoiſſance des arts libéraux, aux adorateurs de Pénélope qui eſpéroient plus de conquérir le cœur de Mélantho, de Polydore, & des autres ſervantes, que d'épouſer leur maîtreſſe. On dit qu'il tint un diſcours pareil à

Ariſte en lui diſant qu'Ulyſſe, étant deſcendu aux enfers, y avoit eu des entretiens avec preſque tous les morts, mais que pour leur reine, il n'avoit jamais pu la voir. On lui demanda ce qu'il croyoit qu'il étoit le plus néceſſaire d'enſeigner aux jeunes gens: Des choſes, dit-il, qui puiſſent leur être utiles, quand ils auront atteint l'âge viril. Un autre lui faiſoit des reproches de ce que, de l'école de Socrate il étoit allé à la cour du tyran de Syracuſe: Je fréquente, dit-il, la compagnie de Socrate, quand j'ai beſoin de préceptes, & celle de Denys, lorſque j'ai beſoin de relâche. Etant revenu à Athènes, avec une aſſez bonne ſomme d'argent, où avez-vous pris tout cela, lui dit Socrate? Et vous, repartit Ariſtippe, où avez-vous pris ſi peu de choſe? Une femme de mauvaiſe vie l'accuſoit d'être enceinte de lui, Vous n'en êtes pas plus sûre, dit-il, que ſi, après avoir marché à travers d'un buiſſon, vous m'aſſuriez que telle épine vous a piquée. Quelqu'un le blâmant de ce qu'il abandonnoit ſon fils comme s'il n'en étoit pas le pere, il répondit: La pituite & la vermine ne s'engendrent-elles pas de nos corps? cependant nous les jettons comme des ordures. Un autre trouvoit mauvais qu'il eût obtenu une ſomme d'argent de Denys, au lieu que Platon n'en avoit reçu qu'un livre; il lui dit, L'argent

m'eſt néceſſaire, & Platon a beſoin de livres. Comme on lui demandoit le ſujet pour lequel Denys étoit mécontent de lui, il répondit que c'étoit par cela même que tout le monde étoit mécontent de lui. Un jour qu'il prioit ce tyran de lui ouvrir ſa bourſe, Denys lui fit avouer que le ſage n'avoit pas beſoin d'argent & voulut ſe prévaloir de cet aveu; Donnez-m'en toujours, inſiſta Ariſtippe, & puis nous vuiderons la queſtion. Sur quoi Denys lui ayant mis quelques pieces dans la main; A préſent, lui dit le philoſophe, je n'ai plus beſoin d'argent. Denys lui dit une fois que celui qui alloit chez un tyran, d'homme libre devenoit eſclave. Non, lui répondit Ariſtippe, s'il y eſt venu libre il ne change point de condition. C'eſt Dioclès qui dans la Vie des Philoſophes, lui attribue cette réponſe, mais d'autres prétendent qu'elle eſt de Platon. Ayant eu une diſpute avec Eſchine, il lui dit peu de tems après: Ne nous raccommoderons nous point & ne ceſſerons-nous point de manquer de raiſon? Attendez-vous que quelque bouffon ſe moque de nous dans les cabarets & nous remette en bonne intelligence? Soyons amis, dit Eſchine, j'y conſens. Et moi auſſi, reprit Ariſtippe. Mais ſouvenez vous que, quoique je ſois le plus âgé, je n'en ai pas moins fait les premieres avances. En vérité, lui dit Eſchine,

vous avez raiſon & votre cœur eſt meilleur que le mien ; j'ai été la principale cauſe de notre querelle, & vous êtes l'auteur de notre réconciliation.

VI. Voilà ce qu'on dit de ce philoſophe. Il y a eu trois autres Ariſtippes. Un écrivain qui a donné l'hiſtoire d'Arcadie. Un autre qui étoit petit-fils du philoſophe, & qui, pour avoir été inſtruit par ſa mere, fut nommé Métrodidactus. Le troiſieme ſortit de la nouvelle Académie. On attribue à Ariſtippe trois livres de l'hiſtoire de Lybie dédiés à Denys, écrits partie en langue Attique & partie en langue Dorique, & l'un deſquels contient vingt-cinq dialogues. On lui attribue auſſi les écrits ſuivans, Artabaze, le Naufrage, les Fugitifs, le Mendiant, Lais, Porus, Laïs & ſon miroir, Hermias, le Songe, l'Echanſon, Philomele, les Domeſtiques, les Critiques, touchant ceux qui le blâmoient de boire du vin vieux & d'entretenir des femmes; les Cenſeurs, touchant ceux qui trouvoient à redire à ſa friandiſe; une lettre à ſa fille Areté; une autre à quelqu'un qui s'appliquoit aux exercices, pour les jeux olympiques; deux interrogations; différens écrits ſententieux, un à Denys, un touchant la repréſentation, le troiſieme à la fille du tyran, le quatrieme à un homme qui ſe croyoit mépriſé du public, & le dernier à un

autre qui faiſoit le donneur de conſeils. Pluſieurs diſent qu'il a compoſé ſix livres ſur divers ſujets ; mais d'autres, & Soſicrates de Rhodes en particulier, ſoutiennent qu'il n'a rien écrit. Sotion & Panœtius diſent que ſes œuvres conſiſtent en un traité ſur la Diſcipline, un diſcours ſur la Vertu, des exhortations, des dialogues ſur Artabaze, ſur le Naufrage & ſur les Fugitifs, ſix livres ſur les Ecoles, trois livres de Sentences, des entretiens ſur Laïs, Porus, & Socrate, & des réflexions ſur la Fortune.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PLUTARQUE.

PLUTARQUE a rendu aux hommes un grand ſervice par ſes ouvrages. II. *Patrie de Plutarque.* III. *Sa famille.* IV. *Date de ſa naiſſance.* V. *Maniere dont Ammonius corrigeoit ſes diſciples.* VI. *Voyages de Plutarque.* VII. *Du tems qu'il paſſa à Rome. Premiere preuve.* VIII. *Seconde preuve.* IX. *S'il eſt vrai que Plutarque ait été précepteur de Trajan.* X. *Troiſieme & quatrieme preuve.* XI. *Plutarque a immortaliſé ſa patrie.* XII. *S'il eſt vrai qu'il ait été en Egypte & à Lacédémone.* XIII. *Plutarque enſeigne à Rome.* XIV. *Eloge de Ruſticus Arulenus.* XV. *Plutarque ne connoiſſoit pas bien la langue latine.* XVI. *Leçon que lui donne ſon pere.* XVII. *Quand Plutarque commença à devenir célèbre.* XVIII. *Bonheur de Plutarque dans ſa naiſſance & dans ſon mariage.* XIX. *Lettre de conſolation de Plutarque à ſa femme ſur la mort de ſa fille.* XX. *Union de Plutarque & de Timoxène.* XXI. *Charges de Plutarque dans ſa patrie.* XXII. *Reſpect de Plutarque pour les moindres magiſtrats.* XXIII. *Conſeil de Plutarque à ſes citoyens relativement à leurs procès.* XXIV. *Tendreſſe de Plutarque pour ſes freres.* XXV. *Plu-*

tarque entreprend de réconcilier deux freres. XXVI. *Des parens de Plutarque.* XXVII. *Vertus de Plutarque.* XXVIII. *Comment il châtioit ſes eſclaves.* XXIX. *Ce que Plutarque dit lui-même à ce ſujet.* XXX. *Réflexions ſur ce ſujet.* XXXI. *Plutarque étoit de la ſecte des Académiciens.* XXXII. *Sentimens de Plutarque ſur dieu.* XXXIII. *Sur l'ame.* XXXIV. *Son averſion pour la doctrine d'Epicure.* XXXV. *Suite du même ſujet.* XXXVI. *Erreurs de Plutarque.* XXXVII. *Révélation merveilleuſe de la mort du grand Pan.* XXXVIII. *Suite du même ſujet.* XXXIX. *Ignorance de Plutarque par rapport à la religion chrétienne.* XL. *Plutarque parle mal d'Hérodote.* XLI. *Réflexions ſur ce ſujet.* XLII. *Reproches de Plutarque contre les Stoïciens.* XLIII. *Plutarque étoit riche.* XLIV. *De la mort de Plutarque.* XLV. *Réputation de Plutarque.*

PLUTARQUE.

PLUTARQUE nous apprend dans la Vie de Cimon, qu'il ſe ſentit obligé d'écrire la Vie de Lucullus, par un eſprit de reconnoiſſance pour un ſervice que ce général Romain avoit rendu à ſa ville de Chéronée plus de deux cent ans avant lui, ſe fondant, & avec raiſon, ſur ce grand principe, qu'un ſeul bienfait qu'une ville a reçu, oblige tous ſes habitans juſqu'à leur derniere poſtérité, & que les derniers n'en doivent pas moins conſerver la mémoire, que ceux qui en ont joui actuellement. Plutarque n'a pas rendu, comme Lucullus, à une ſeule ville un ſervice unique, & qu'on peut appeller temporel & paſſager, il a rendu à tout le genre humain les plus grands & les plus importans de tous les ſervices, des ſervices qui ne périſſent jamais, & dont les fruits s'étendent juſqu'après la mort même. Il les a rendus à tous ceux de ſon tems, à ceux qui leur ont ſuccédé, & à ceux qui leur ſuccéderont dans tous les ſiecles. Il ne s'eſt pas contenté de nous donner d'excellens préceptes, il a encore travaillé à nous former à la vertu, en nous propoſant les Vies des Hommes illuſtres, comme autant d'exemples vivans & animés, où parmi leurs

leurs plus belles actions nous pouvons choisir celles qui sont les plus dignes d'être sçues & imitées, & tâcher de conformer notre vie à celle de ces grands personnages qui nous y sont représentés.

Nous devons donc infiniment plus à Plutarque que Chéronée ne devoit à Lucullus; & nous sommes encore plus obligés de lui témoigner notre reconnoissance. C'est ce qui m'a porté à faire connoître d'une maniere plus particuliere ce grand écrivain plus de seize cent ans après lui, & à écrire la vie d'un homme qui nous a fait de si grands biens, & qui nous est si utile.

II. Plutarque naquit à Chéronée, ville de la Béotie. Cette contrée de la Grèce étoit fort décriée, comme un pays très grossier, qui ne portoit que des gens sans esprit, & éloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thèbes, commença à diminuer cet opprobre de sa patrie par la beauté & par la grandeur de sa poésie lyrique. Cent ans après Pindare, Epaminondas l'affoiblit encore par son grand sçavoir, par sa grande éloquence, & par le progrès qu'il avoit fait dans la philosophie; & enfin quatre cent ans après Epaminondas, Plutarque acheva de l'effacer par le grand sens, l'esprit, la force, & l'utilité de ses écrits. Il y a peu de lieux dans le monde qui puissent opposer à la Béotie trois hommes qui

égalent ces trois-là. Preuve certaine que l'ame n'eſt pas ſi dépendante des élémens, qu'elle ne puiſſe conſerver le feu divin qu'elle tient de ſon origine, ſi par le travail, la méditation & l'étude, elle tâche de l'entretenir, & de diſſiper ces vapeurs épaiſſes qui l'obſcurciſſent, & qui l'éteignent quand elle céde à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque ſeul pour confirmer ce qu'il a dit en quelque endroit, qu'il n'y a point de terroir où l'eſprit & la vertu ne puiſſent naître.

III. Il deſcendoit d'une des principales & des plus honnêtes familles de Chéronée. Il parle lui-même de ſon pere comme d'un homme plein de vertu & de modeſtie, fort inſtruit de la philoſophie & de la théologie de ſon temps, & fort verſé dans la lecture des poëtes; mais il ne l'a point nommé, au moins dans les écrits qui ſont venus juſqu'à nous.

Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage honorable qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il ſe ſurpaſſoit lui-même lorſqu'il étoit à table avec ſes amis, car alors ſon eſprit s'allumoit d'un nouveau feu, & ſon imagination, toujours heureuſe, devenoit plus vive & plus féconde, & il nous a conſervé ce bon mot qu'il diſoit de lui-même, « Que la chaleur du vin faiſoit ſur

» ſon eſprit le même effet que le feu produit ſur » l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de » plus fin & de plus exquis ».

Son biſaïeul, pere de Lamprias, avoit nom Nicarchus, il eut le bonheur de voir ſon arriere-petit fils. Car Plutarque nous apprend qu'il lui avoit ſouvent ouï raconter que les habitans de Chéronée avoient été forcés par Antoine de porter ſur leurs épaules pour la ſubſiſtance de ſes troupes chacun une meſure de bled juſqu'à la mer d'Anticyre, ſuivis de gens qui les preſſoient à coups de fouet, & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils ſe préparoient à en faire un ſecond, & que leur charge étoit toute prête, ils reçurent la nouvelle de ſa défaite à Actium, & que cela ſauva leur ville, car dans le moment les ſoldats & les commiſſaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans, délivrés de cette ſeconde corvée, partagèrent le bled.

IV. On ne ſait pas préciſément l'année de la naiſſance de Plutarque; mais ce qu'il nous apprend lui-même qu'il écoutoit les leçons du philoſophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce, nous mene preſque à l'année où il naquit; car Néron fit ce voyage la douzieme année de ſon regne, ſous le conſulat de Paulinus Suetonius, & de Pontius Teleſinus, la deuxieme année de l'olympiade 211, l'an 66

de l'ère chrétienne. Il falloit que Plutarque eut alors dix-ſept ou dix-huit ans. Car avant cet âge il n'auroit guère été en état d'entrer dans les matieres que traitoit Ammonius, matieres grandes & ſublimes, comme nous le voyons par une converſation qu'on eut alors dans l'école d'Ammonius, & que Plutarque nous a conſervée dans le traité où il recherche ce que ſignifioit le mot Εἶ, gravé ſur le temple d'Apollon à Delphes. Il nous apprend lui-même qu'il étoit fort jeune, & qu'il étudioit alors en mathématiques, & il rapporte ce qu'il dit à ſon tour, & ſon diſcours marque une connoiſſance des mathématiques & de la philoſophie beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme au-deſſous de dix-huit ans. On peut donc conjecturer sûrement qu'il naquit cinq ou ſix ans avant la mort de l'empereur Claude, c'eſt-à-dire, la premiere ou la ſeconde année de l'olympiade 207, 49 ou 50 ans après la naiſſance de J. C.

V. A propos de l'école d'Ammonius, Plutarque nous apprend une plaiſante maniere dont ce philoſophe corrigeoit ſes diſciples, qui avoient fait quelque faute : « Notre maître Ammonius », dit-il dans le traité, comment on peut diſcerner le flatteur d'avec l'ami, « à une de ſes leçons de l'après-» dînée s'étant apperçu que quelques-uns de ſes » diſciples avoient dîné plus amplement qu'il ne

» convenoit à des étudians, fit donner ſur l'heure » le fouet à ſon fils par ſon affranchi, en diſant » que c'étoit parce qu'il ne pouvoit dîner ſans » vinaigre. En même-temps il avoit les yeux atta- » chés ſur nous, de ſorte que nous ſentîmes bien » que la correction s'adreſſoit aux coupables, & » qu'elle étoit faite pour eux ».

VI. Il fit pluſieurs voyages en Italie, on en ignore le ſujet; il n'y a pas d'apparence que la curioſité ſeule l'eût porté à quitter ſa patrie qui lui étoit ſi chere; il nous fait entendre lui-même qu'il y alla pour les affaires de ſon pays. Car dans la vie de Démoſthène, il nous dit en propres termes, que dans ſes voyages il n'eut pas le temps de bien apprendre la langue latine, à cauſe des affaires publiques dont il étoit chargé. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le deſſein d'achever & de perfectionner ſon ouvrage des Vies des Hommes illuſtres, l'obligea à faire un plus long ſéjour à Rome qu'il n'auroit fait ſans cela, car dans la même vie de Démoſthène; il écrit « que pour un homme qui » a entrepris de raſſembler des faits, & d'écrire » une hiſtoire compoſée de faits & d'avantures » qui ne ſont ni ſous ſa main, ni arrivées dans » ſon pays, mais étrangeres, diverſes & diſper- » ſées çà & là dans pluſieurs différens écrits, la » premiere choſe dont il a effectivement beſoin,

» c'eſt d'être dans une grande ville bien peuplée, » & qui aime ce qui eſt beau & honnête, afin » qu'ayant quantité de livres en ſa diſpoſition, » & que s'inſtruiſant, par la converſation, de » toutes les particularités qui ont échappé aux » écrivains, & qui, s'étant conſervées dans la » mémoire des hommes, deviennent plus vrai- » ſemblables & plus croyables par cette eſpece » de tradition, il ne faſſe pas un ouvrage im- » parfait, & qui manque de ſes principales » parties ».

VII. Il eſt impoſſible de dire préciſément en quel temps il fit ſes voyages, on peut ſeulement aſſurer qu'il n'alla à Rome pour la premiere fois qu'à la fin du regne de Veſpaſien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroît qu'il fut fixé dans ſa patrie peu de temps après la mort du dernier. Cette conjecture eſt fondée ſur trois raiſons; la premiere, ſur ce que dans le traité de l'inſtruction pour ceux qui manient les affaires d'état, en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes : « qu'elles » étoient arrivées il n'y avoit que peu temps ſous » Domitien », marque ſûre qu'il compoſa ce traité peu d'années après la mort de ce prince. Or dans ce temps-là, il avoit un emploi dans ſa ville; & on ne voit pas qu'il en ſoit ſorti depuis, comme je le prouverai dans la ſuite.

VIII. La ſeconde raiſon eſt que, quand il fit le recueil des Dits notables des anciens rois, princes & capitaines, qu'il dédia à Trajan, il avoit compoſé ſon grand ouvrage des Vies des Hommes illuſtres, comme il le dit lui-même: « Il eſt vrai que nous avons recueilli dans un » autre ouvrage les vies des plus illuſtres capitai- » nes, légiſlateurs, empereurs, & généraux d'ar- » mée qui aient été parmi les Grecs & parmi les » Romains. Mais dans la plupart de leurs exploits » la fortune y a beaucoup mis du ſien, au lieu » que dans les mots qu'ils ont dits, & dans » les diſcours qu'ils ont tenus dans le temps » même de leurs actions, de leurs paſſions, & » dans les divers accidens qui leur ſont arrivés, » nous découvrons clairement comme dans un » miroir quelle étoit leur penſée & leur véritable » diſpoſition ».

Or Trajan mourut la premiere année de l'olympiade 224, l'an de J. C. 117. Plutarque avoit alors ſoixante-ſept ou ſoixante-huit ans. On ne ſauroit dire ſi ce recueil fut adreſſé à ce prince les premieres ou les dernieres années de ſon regne. Mais il eſt certain que le traité de l'inſtruction pour ceux qui ſe mêlent des affaires d'état, fut compoſé ſous le regne de Trajan, & qu'alors il avoit dans Chéronée un emploi qu'il exerçoit actuellement, comme je l'ai déja dit.

IX. La dédicace que Plutarque fait de ce recueil à ce prince, peut nous ſervir à réfuter ce qu'un auteur a écrit il y a près de ſix cent ans, que Plutarque avoit été le précepteur de Trajan, ce qu'il fonde ſur une lettre qu'il écrivoit à cet empereur, & qui ne ſe trouve qu'en latin. Cette lettre eſt ſans doute ſuppoſée, & n'a rien du ſtyle, ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce prince, il en auroit aſſurément dit quelque choſe dans cette épitre où il lui conſacre ces apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occaſion plus naturelle. Il n'en dit pas un ſeul mot, marque sûre qu'il n'avoit pas été auprès de lui en cette qualité. D'ailleurs Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans plus que ce prince; il eſt inouï qu'on donne, je ne dis pas à un prince, mais à un particulier, un précepteur preſque auſſi jeune que lui. Ce que Suidas écrit que Trajan l'honora de la dignité conſulaire, & qu'il voulut que tous les magiſtrats de l'Illyrie lui fuſſent ſoumis & ne fiſſent rien que par ſes ordres, n'eſt fondé ſur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler & d'en marquer ſa reconnoiſſance à ce prince. Il parle des emplois les plus bas qu'il avoit exercés dans ſa patrie, comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs qu'un prince,

comme Trajan, lui auroit faits ? Ce ſont de ces menſonges officieux qu'on a forgés & débités quelquefois pour illuſtrer davantage des écrivains pour leſquels on étoit prévenu d'une très-grande eſtime ; mais Plutarque n'a pas beſoin de ces honneurs étrangers.

X. La troiſieme raiſon qui ſemble pouvoir donner lieu d'aſſurer qu'après le regne de Domitien, Plutarque ne quitta plus ſa patrie, c'eſt ce qu'il dit lui-même dans ſon traité, ſi l'homme d'âge doit ſe mêler des affaires d'état, car dans ce traité qu'il adreſſe à un homme conſidérable nommé Euphanes, il écrit, « Vous » ſçavez qu'il y a pluſieurs pythiades que j'exerce » la prêtriſe d'Apollon. Cependant je ſuis sûr » que vous ne voudriez pas me dire, Plutarque, » vous avez aſſez ſacrifié, vous avez mené aſſez de » danſes & de proceſſions. Il eſt temps déſormais » à votre âge que vous quittiez votre couronne, » & que vous abandonniez l'oracle à cauſe de » votre vieilleſſe ».

La pythiade étoit un eſpace de quatre années, comme l'olympiade. Depuis le temps où il parle de l'emploi de police qu'il exerçoit dans ſa ville ſous le regne de Trajan, ſi l'on compte pluſieurs pythiades, cela menera vers le milieu du regne d'Adrien. Plutarque avoit ſoixante-ſeize ou ſoixante-dix-ſept ans. C'eſt donc une choſe démontrée

que Plutarque fut toujours fixé à Chéronée juſqu'à ſa mort depuis les dernieres années du regne de Domitien, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ainſi bien loin qu'il ait pu être à Rome pendant l'eſpace de quarante années, comme l'a prétendu le ſçavant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, ſe paſsèrent dans l'eſpace de vingt-deux ou vingt-trois ans. On peut ajouter une quatrieme raiſon, le grand amour qu'il avoit pour ſa patrie, qui l'obligea à s'y tenir. « Pour moi, dit-il, qui ſuis » né dans une ville fort petite, & qui pour » l'empêcher de devenir encore plus petite, » aime à m'y tenir ». Un homme qui ſe ſeroit retiré dans ſa patrie fort avancé en âge, ne pourroit pas donner ſa retraite pour une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle. Au reſte ces paroles de Plutarque renferment une grande vérité.

Un homme ſage, un homme d'une grande réputation, comme Plutarque, quoique ſeul, peut non-ſeulement ſoutenir une petite ville, & l'empêcher de tomber dans l'obſcurité, mais encore augmenter l'éclat de la ville la plus floriſſante. C'eſt ce que penſoit Caton d'Utique lorſqu'il alla en Aſie pour tâcher de perſuader le philoſophe Athénodore de venir avec lui, & qu'après l'avoir perſuadé il fut ſi fier & ſi joyeux

de cette victoire, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée qui avoient triomphé des nations & des royaumes de l'orient. Si un étranger célèbre par ſa ſageſſe fait tant d'honneur à une ville où il n'eſt point né, quel relief ne donne point un grand philoſophe, un grand écrivain à la ville qui l'a porté & où il a choiſi de finir ſes jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de grands avantages? Rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce ſentiment d'amour qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune & pour s'aggrandir, mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il eſt permis de parler ainſi, la fortune de leur patrie.

XI. On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la ſienne. Non-ſeulement il l'a empêchée de tomber dans l'obſcurité, mais il l'a ennoblie par ſes écrits, & lui a donné une réputation qui l'égale aux villes les plus fameuſes. Chéronée eſt plus célèbre aujourd'hui par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choſes qui ſe ſont paſſées ſous ſes murailles. Qu'on nomme cette ville, perſonne ne ſe ſouvient que ce fut là que Philippe remporta ſur les Athéniens & ſur les Béotiens cette grande vic-

toire, qui le rendit maître de la Grèce, mais une infinité de gens disent, « C'est-là que » Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, » & où il a écrit la plupart de ces beaux trai- » tés qui seront éternellement utiles à tout le » monde ».

XII. Ceux qui ont écrit qu'il voyagea en Egypte, & à Lacédémone, l'ont avancé sans fondement, & dans tout ce qui nous reste de Plutarque, on ne trouve rien qui puisse le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs, des coutumes, & des sentimens des Egyptiens, il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit lus. Il en est de même de son prétendu voyage à Sparte; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas davantage qu'il ait fait quelque séjour dans leur pays, que ce qu'il dit des Crétois, de leurs loix, & de leur gouvernement, marque qu'il avoit voyagé dans leur île. Il fait entendre lui-même que toutes ses courses se bornèrent à Rome, dans l'Italie, à Delphes, à Athènes, & dans quelques villes de Grèce, où des affaires publiques, ou particulieres, l'avoient attiré.

XIII. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison étoit toujours pleine de gens & des premiers même de Rome qui alloient écouter ses dissertations. Car dans ces temps-là les plus grands personnages, & les empereurs même se faisoient un honneur & un plaisir d'assister

aux leçons des grands philoſophes, & des rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empreſſement avec lequel ces diſcours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans ſon traité de la curioſité : « Autrefois à » Rome, un jour que je parlois en public, » Arulenus Ruſticus, celui que Domitien fit » mourir enſuite à cauſe de l'envie qu'il portoit » à ſa gloire, étoit du nombre de mes auditeurs. » Comme j'étois au milieu de mon diſcours, » un ſoldat entra, & lui rendit une lettre de » Céſar (apparemment de Veſpaſien). D'abord » un grand ſilence régna dans l'aſſemblée, & » je m'arrêtai pour lui donner le temps de lire » ſa lettre ; mais il ne le voulut point, & il ne » l'ouvrit qu'après que j'eus achevé, & que » l'aſſemblée fut congédiée ».

XIV. Ruſticus Arulenus étoit un des plus grands perſonnages de Rome, illuſtre par ſa naiſſance & très-ambitieux de gloire & d'honneur. Il étoit tribun du peuple lorſque Néron entreprit de faire condamner à mort par le ſénat Barca Soranus & Thraſea Pœtus, pour détruire la vertu même en leur perſonne. Comme Thraſea délibéroit avec ſes amis s'il entreprendroit, ou s'il abandonneroit ſa défenſe, Ruſticus eut le courage de s'offrir pour s'oppoſer au décret du ſénat en

vertu de ſa charge de tribun. Mais Thraſea modéra cette ardeur, & l'empêcha d'entreprendre une choſe qui auroit été inutile à celui qu'il vouloit ſauver, & funeſte à lui-même. Il fut enſuite préteur ſous Vitellius à qui il donna de grandes marques de ſa fidélité. Mais il étoit encore plus recommandable par ſa magnanimité & par ſon eſprit, dont il avoit donné des preuves dans un ouvrage, où il célébroit les louanges de Thraſea & d'Helvidius Priſcus. Il régloit toutes ſes actions ſur les préceptes de la plus ſévère philoſophie. Ce qu'il fait ici pour Plutarque, n'eſt pas un petit témoignage de ſon attachement pour elle ; il y a peu de courtiſans qui différaſſent de lire une lettre du prince juſqu'à ce qu'un philoſophe eût achevé de parler.

XV. Plutarque ne faiſoit ſes diſſertations qu'en Grec, car quoique la langue latine fût en uſage dans tout l'empire, il ne la connoiſſoit pas aſſez pour la parler. Il nous dit lui-même dans la vie de Démoſthène, que pendant ſon ſéjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le temps de l'apprendre à cauſe des affaires publiques dont il étoit chargé, & de la quantité de gens qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philoſophie ; qu'il ne commença que fort tard & fort avancé en âge à lire les écrits des Romains,

& que les termes de cette langue n'avoient pas tant ſervi à lui faire entendre les faits, que la legere connoiſſance qu'il avoit déja des faits, l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue grecque étoit fort connue à Rome, témoin les ouvrages de l'empereur Marc-Aurele même qui écrivit en grec ſes admirables Réflexions. Ce défaut de connoiſſance de la langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ſes écrits. On ne peut pas douter que les diſſertations qu'il faiſoit à Rome, n'aient ſervi de fonds aux traités de morale qu'il nous a laiſſés. Il nous en aſſure lui-même lorſqu'adreſſant à Cornélius Pulcher le traité, Comment on peut tirer utilité de ſes ennemis, il écrit, « J'ai » ramaſſé ce qu'il m'arriva l'autre jour de dire » ſur ce ſujet dans une diſſertation publique, » & je vous l'envoie dans les mêmes termes; » j'ai ſeulement tâché le plus qu'il m'a été poſ- » ſible de ne rien répéter de ce que j'ai inſéré » dans mes préceptes politiques, car je vois que » vous avez tous les jours cet ouvrage entre » les mains ».

XVI. Avant que de ſortir de Chéronée pour aller à Rome, ſes talens avoient déja éclaté dans ſon pays, car encore jeune il avoit été envoyé député avec un autre citoyen vers le proconſul pour quelque affaire importante, & c'eſt cette

occaſion qui lui donna lieu de rendre à ſon pere un témoignage, qui doit lui faire un très-grand honneur, en nous apprenant la leçon très-ſage qu'il lui fit à ſon retour. C'eſt ce qu'il nous rapporte lui-même dans le traité où il donne des inſtructions à ceux qui manient des affaires d'état : « Je me ſouviens, dit-il, qu'étant encore » fort jeune, je fus envoyé en ambaſſade vers » le proconſul avec un autre citoyen de Ché- » ronée. Mon collégue étant démeuré en chemin, » je ne ſçais pourquoi, j'achevai ſeul le voyage, » & je fis ce que portoit notre commiſſion. A » mon retour, comme je me diſpoſois à rendre » compte au public, & à faire le rapport de ce » qui s'étoit paſſé dans mon emploi, mon pere » me prenant en particulier, me dit : Mon fils, » dans le rapport que tu vas faire, garde-toi » bien de dire, je ſuis allé, j'ai parlé, j'ai fait, » mais dis toujours, nous ſommes allés, nous » avons parlé, nous avons fait, en aſſociant » ton collégue à toutes tes actions, afin que » ta patrie doive la moitié du ſuccès à celui » qu'elle a honoré de la moitié de la charge, » & que tu éloignes l'envie qui ſuit toujours » la gloire d'avoir réuſſi ». Cela eſt bien oppoſé à la vanité de ceux qui loin d'aſſocier leurs collégues abſens aux ſuccès qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs collégues préſens leur part

de

de la gloire des ſuccès auxquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mêmes. Plutarque pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

XVII. Ce que je viens de dire ſuffit pour réfuter le ſentiment de ceux qui ont voulu rechercher le temps auquel Plutarque commença à être célèbre. Un chronologiſte, qu'on croit Pierre d'Alexandrie, fixe ce temps à la treizieme année de Néron, ſous le conſulat de Capiton & de Rufus. « Dans ce temps-là, dit-il, Lucien » étoit célèbre & d'une grande réputation chez » les Romains. Et Muſonius & Plutarque y » étoient fort connus ». Eusèbe dans ſa Chronique le rejette à l'année ſuivante. « La qua- » torzieme année de Néron, dit-il, Muſonius » & Plutarque étoient en grande réputation ». Cela ne peut être, & eſt abſolument faux. La quatorzieme année de Néron, Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge, qui ne venoit que de ſortir de l'école d'Ammonius, auroit-il pu être célèbre à Rome où ſon nom n'étoit pas encore connu ? Le même Eusèbe, qui en cet endroit avance ſi fort la réputation de Plutarque, la recule un peu trop enſuite ; car il la place ſous l'empereur Adrien, à la troiſieme année de l'olympiade deux cent vingt-quatre, c'eſt-à-dire, à l'année cent vingt de notre Seigneur. « Dans

» cette année, dit-il, les philoſophes Plutarque
» de Chéronée, Sextus, & Agathobulus étoient
» célèbres ». Ces écrivains ont avancé cela légèrement, pour n'avoir pas recherché aſſez exactement la vie de Plutarque; il eſt certain que ce philoſophe ne commença à être connu à Rome que ſous le regne de Veſpaſien, lorſque les Romains alloient en foule chez lui pour entendre ſes diſſertations; & que ſa reputation fut pleine & entiere ſous le regne de Trajan, lorſqu'il eut donné ſon ouvrage des Vies des Hommes illuſtres. Sur cela il me vient une réflexion qui ne me paroît par hors de propos. Du temps de Plutarque il y eut pluſieurs grands écrivains en Italie, car Aſconius Pedianus, Cornutus, Perſe, Lucain, Sénèque, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Pline le jeune, Solin, Martial, Quintilien, Juvenal, & pluſieurs autres furent ſes contemporains, & aucun d'eux n'a parlé de lui. Doit-on imputer ce ſilence à l'envie? Ces écrivains auroient-ils vu avec peine un Grec né dans une chétive ville de la Béotie, s'élever à une ſi grande réputation?

XVIII. Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui décident de ſon bonheur ou de ſon malheur; celui de la naiſſance & celui du mariage. Ce n'eſt pas aſſez que la naiſſance ſoit heureuſe, il faut que le mariage le ſoit

auſſi. C'eſt une vérité qu'Homère même nous apprend [1], lorſqu'il fait dire par Ménélas au fils de Neſtor : « On reconnoît facilement les » enfans de ceux à qui Jupiter a départi ſes » plus précieuſes faveurs dans le moment de » leur naiſſance & dans celui de leur mariage, » comme il a fait à Neſtor qu'il a toujours » honoré d'une protection ſinguliere ».

La naiſſance a beau être heureuſe, ſi le mariage ne l'eſt auſſi, tout le bonheur de l'homme eſt perdu. On ne ſçauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a été plus heureux. La nature verſa ſur lui à ſa naiſſance ſes plus précieux tréſors. Ses écrits ſont une aſſez belle preuve de ſes talens, de ſon bon eſprit, & de ſa grande ſageſſe. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'épouſer une femme des meilleures familles de Chéronée, & qui étoit un modèle de ſageſſe, de modeſtie, & de vertu. Elle avoit nom Timoxène : Il en eut quatre garçons de ſuite, & une petite fille qui faiſoit les délices du pere & de la mere, à laquelle il donna le nom de ſa mere pour marquer l'amour qu'il lui portoit. Il parle de cette enfant avec beaucoup de tendreſſe, il nous dit qu'il jugeoit de la bonté de ſon cœur ſur ce qu'elle prioit ſa nourrice de

[1] Odyſ. L. IV, p. 292.

donner la mammelle non-ſeulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle, mais auſſi à ſes poupées, comme leur faiſant part de ſa table par humanité, & leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur & de plus agréable. Par-là Plutarque, en voulant nous donner des indices de bonté du cœur de ſa fille, nous donne des marques certaines de la bonté du ſien.

XIX. Il perdit deux de ſes fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans après ſes deux freres. Nous avons la lettre [1] de conſolation qu'il écrivit à ſa femme ſur la mort de cet enfant, dont elle lui avoit écrit la nouvelle à Athènes où elle le croyoit encore. Mais il en étoit parti pour s'en retourner, & le courier le manqua en chemin. Plutarque, n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre, & comme apparemment les affaires, dont il étoit chargé, l'obligeoient d'y faire quelque ſéjour, il écrivit de-là cette lettre de conſolation à Timoxène dont il nous donne un portrait qui lui fait un très-grand honneur. Il dit qu'elle étoit exempte de toute ſuperſtition & de toute vaine ſuperfluité; qu'elle n'avoit jamais aimé à ſe parer pour paroître dans les theâtres, aux fêtes & aux proceſſions, & qu'elle avoit toujours penſé que la ſuperfluité étoit inutile & blâmable, même dans les choſes de plaiſir, & qu'il n'y

[1] Voyez le Tome XVI, p. 308.

avoit que la ſimplicité qui fût honnête & ſéante. Il la loue de n'avoir point changé d'habit, de ne s'être point emportée dans ſes regrets juſqu'à ſe meurtrir, comme faiſoient la plupart des femmes, de s'être maintenue dans une aſſiette ferme & conſtante, & d'avoir ſoutenu cette perte avec le même courage qu'elle avoit déja témoigné dans celle de ſon fils ainé, & dans celle de ſon autre fils nommé Charon qui mourut fort jeune, & que Timoxène avoit nourri elle-même, quoiqu'elle eut été obligée de ſouffrir une inciſion au ſein à cauſe d'un abcès qui s'y étoit formé d'un coup qu'elle avoit reçu. Il lui rend témoignage que dans ce dernier accident ceux qui étoient allés pour la voir, trouvèrent ſa maiſon ſi tranquille & ſi bien ordonnée, qu'ils crurent que la nouvelle de la mort de ce petit Charon étoit fauſſe, ne pouvant s'imaginer que dans une maiſon où l'on auroit perdu un enfant ſi cher, il n'y eut pas au moins quelque marque de deuil domeſtique. Mais la maiſon de Timoxène en cette occaſion étoit comme celle d'Admète, qui le jour même qu'il alloit enterrer ſa femme Alceſte, reçut Hercule ſans lui laiſſer entrevoir la moindre marque de l'affliction où il étoit. Et c'eſt un grand éloge pour une femme.

XX. Nous pouvons juger de la maniere dont

Plutarque & Timoxène vécurent enſemble, par le traité que Plutarque fit pour donner des préceptes de mariage; car il y a bien de l'apparence que ces préceptes ont été tirés de la conduite qu'il obſervoit dans ſa maiſon. Autobulus, un des fils de Plutarque, nous apprend que ſon pere, peu de temps après ſon mariage, eut quelque différent avec les parens de ſa femme, & que Timoxène, craignant que ce démêlé n'altérât enfin l'union qui régnoit entre ſon mari & elle, voulut aller au Mont Hélicon pour offrir un ſacrifice à l'Amour, qui y avoit un temple célèbre. Car l'amour ne doit pas ſeulement avoir ſoin d'unir le mari à la femme, il doit encore les unir l'un & l'autre avec leurs parens des deux côtés. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec pluſieurs de ſes amis de la Béotie. On ne ſçait pas le ſuccès qu'eut le ſacrifice de Timoxène, apparemment il fut heureux; car puiſque Plutarque étoit du voyage l'amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans ſes bonnes-grâces la famille d'une femme qu'il aimoit ſi tendrement. D'ailleurs Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les citoyens. C'eſt pourquoi il vouloit que le magiſtrat fût de facile accès, & affable à tout le monde; que ſa maiſon fût toujours ouverte comme un port de refuge pour tous ceux qui voudroient recourir

à lui, & qu'il ne ſe contentât pas d'employer une partie du jour à tenir ſes audiences pour dépêcher les affaires publiques, mais qu'il employât une partie de ſon temps à connoître des affaires particulieres, à réconcilier les maris avec les femmes, & les parens avec les parens, & à remettre bien enſemble les amis que des brouilleries avoient ſéparés. Il regardoit cette occupation comme une de ſes fonctions principales, il en faiſoit même un précepte de politique; car il arrive ſouvent que des brouilleries, qui ne ſont preſque rien au commencement, comme une étincelle cachée ſous la cendre, deviennent enſuite, très-conſidérables, & cauſent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. « Car, dit-il, comme les em-
» brâſemens ne commencent pas toujours par
» les édifices publics, ou par les temples, &
» qu'ils naiſſent ſouvent d'une lampe, qu'on
» aura oubliée dans quelque maiſon d'un par-
» ticulier, ou de quelque étincelle cachée dans
» quelques hardes ou quelques balayeures, &
» qui jette tout d'un coup une grande flamme,
» & cauſe enfin une ruine publique : de même
» ce ne ſont pas toujours des démêlés pour des
» affaires publiques, qui allument une ſédition,
» mais il arrive ſouvent que des querelles & des
» diſſenſions particulieres ſe gliſſent enſuite dans

» le public, qui prend parti, troublent toute » une ville, & la mettent en combuſtion. C'eſt » pourquoi il eſt du devoir d'un homme d'état, » & d'un politique de travailler autant qu'à toute » choſe, à guérir ces différents & à les pré- » venir, afin qu'ils n'arrivent point, ou qu'ils » ſoient promptement aſſoupis, ou du moins » qu'ils ne s'augmentent point, & qu'ils ne » gagnent pas dans le public, mais qu'ils de- » meurent renfermés entre ceux qui les ont » émus ; bien perſuadé, & le faiſant entendre » aux autres, que ſouvent de petits démêlés » particuliers, quand on les néglige dès le com- » mencement, & qu'on n'y apporte pas les » remèdes convenables, ſont cauſe de très- » grands malheurs publics ». Il rapporte enſuite des exemples de villes & d'états que de petites querelles particulieres avoient ruinés de fond en comble. Enfin il ajoute : « Que pour toutes » ces raiſons, il faut ne pas négliger dans le » corps politique ces petits débats particuliers » qui dans un moment peuvent s'étendre & » devenir fort grands ; mais y avoir l'œil, les » prévenir, ou les arrêter en y remédiant de » bonne heure. Car par l'attention, comme » diſoit Caton, ce qui eſt grand devient petit, » & ce qui eſt petit ſe réduit à rien ».

Aux anciens exemples que Plutarque alle-

gue, nous en pourrions ajouter de plus récents, & qui nous touchent de plus près, c'eſt ce qu'Homère a voulu enſeigner par ce portrait admirable qu'il fait de la diſcorde : « L'inſa-
» tiable diſcorde, ſœur & compagne de l'ho-
» micide dieu des combats, & qui dès qu'elle
» commence à paroître, s'élève inſenſiblement,
» & bientôt, quoiqu'elle marche ſur la terre, elle
» porte ſa tête orgueilleuſe juſques dans les cieux ».

XXI. Plutarque eut dans ſa patrie les charges les plus conſidérables, car il fut archonte, c'eſt-à-dire, premier magiſtrat ; mais il avoit exercé auparavant des emplois fort inférieurs, & les avoit exercé avec le même ſoin, la même application, & la même ſatisfaction, qu'il exerça enſuite les plus importants ; perſuadé, & enſeignant par ſon exemple, que dans les emplois, dont la patrie nous honore pour ſon ſervice, il n'y a rien qui nous ravale, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'une homme ſage de les ennoblir par la maniere dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas que ſes ennemis, jaloux de ſa gloire, & pour lui faire injure, firent nommer commiſſaire de quartier, état peu digne d'un tel perſonnage ; il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit : « Que non-
» ſeulement la charge montre quel eſt l'homme,
» mais auſſi que l'homme montre quelle eſt la

» charge » Et il éleva à une grande dignité cet office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne conſiſtoient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, & à détourner les égouts. Plutarque eut de même dans ſa ville un emploi de police fort peu conſidérable, & il le regarda comme Epaminondas avoit regardé le ſien. « Il » ne faut pas douter, dit-il, que je ne donne à » rire à ceux qui paſſent dans notre ville, quand » ils me voient ſouvent occupé à des fonctions » ſemblables. Mais en ces occaſions j'appelle » à mon ſecours le mot qu'on rapporte d'Antiſ- » thène, car comme quelqu'un s'étonnoit de » le voir revenir du marché portant lui-même » dans ſes mains quelque poiſſon ſalé, il dit : » C'eſt pour moi que je le porte. Moi au » contraire, quand quelqu'un me fait un re- » proche de ce que je fais meſurer de la tuile, » ou que je marque ſur mon livre la quantité » de mortier & de pierres que l'on apporte, » je dis : Ce n'eſt pas pour moi que je fais cette » fonction, C'eſt pour ma patrie. Car en ces » ſortes de choſes, & en une infinité d'autres, » on ſe montreroit bas & meſquin outre meſure, » ſi on les faiſoit pour ſoi-même, au lieu que » ſi on les fait pour le public & pour le ſervice » de ſa ville, il n'y a rien là de deshonnête, » ni de bas ; on peut dire même que plus la

» fonction eſt petite, plus on marque à ſa ville
» ſon attention & ſa bonne volonté ».

XXII. De cette modération & de cette équité, qui lui faiſoit regarder les moindres emplois dans ſa patrie, comme honorables & dignes de l'application d'un homme de bien, procédoient la conſidération & le reſpect qu'il avoit pour les moindres magiſtrats, & qu'il tâchoit d'inſpirer aux autres. Il voyoit ſouvent, & cela n'eſt encore que trop commun, que les riches & les puiſſans regardoient avec mépris les magiſtrats, qui étoient inférieurs en biens, en crédit, ou en naiſſance. « C'eſt une très-belle & très-utile diſ-
» cipline, dit-il, d'apprendre à obéir aux ma-
» giſtrats, quoiqu'ils nous ſoient inférieurs en
» gloire & en puiſſance. Car il eſt très-ridicule que
» dans une tragédie un principal acteur, comme
» un Théodore, ou un Polus, ſe ſoumette tous
» les jours à un acteur de louage qui ne dit que
» trois mots, & qu'il lui parle avec déférence
» & humilité, s'il a la tête ceinte du diadême,
» & le ſceptre à la main, & que dans les actions
» véritables de la vie civile, & dans le gouver-
» nement de l'état, un homme riche & puiſſant
» dédaigne & mépriſe un magiſtrat, parce qu'il
» eſt homme de bas-lieu & pauvre, ravalant ainſi
» la dignité de la ville pour faire éclater la ſienne,
» au lieu qu'il devroit augmenter & rehauſſer

» l'autorité & la puiſſance du magiſtrat, en lui » ſoumettant la ſienne propre, comme à Sparte, » les rois mêmes ne manquoient jamais de ſe » lever devant les éphores ».

Il fait entendre enſuite qu'il n'y a que les ſots & les glorieux, qui, par un vanité mal entendue, ſe piquent de ne pas rendre aux magiſtrats le reſpect qui leur eſt dû, ne comprenant pas que d'honorer ceux qui ſont en dignité, eſt ſouvent plus honorable que d'être honoré ſoi-même ; car à un homme qui a beaucoup de crédit & d'autorité dans ſa ville, ce lui eſt un plus grand ornement, & une plus grande gloire d'accompagner le magiſtrat, que s'il en étoit accompagné, & quand il lui rend les honneurs que ſa charge exige, il ajoute cet ornement à la dignité de ſa ville, & ne diminue rien de la ſienne.

XXIII. Cet amour que Plutarque avoit pour ſa patrie & ſon grand attachement pour l'ordre, le portèrent à donner à ſes citoyens un précepte qui n'eſt pas moins important, & dont tout le monde peut encore tirer une utilité fort grande. Il voyoit avec douleur que dans les différens & dans les procès qui naiſſent entre les particuliers, ceux qui eſpéroient d'avoir plus de faveur & de crédit auprès des magiſtats Romains, portoient leurs cauſes devant ces juges ſupérieurs, comme devant le proconſul ou le préteur. Et c'eſt ce qu'il

tâchoit de corriger. « En rendant ſa ville ſou-
» miſe & obéiſſante aux magiſtrats ſupérieurs,
» dit-il, il faut bien prendre garde de ne pas
» l'humilier entiérement & l'abattre, & quand
» on a les ceps aux pieds de ne pas ſe les mettre
» encore au cou, ce que font quelques-uns, qui
» portant les plus petites affaires, comme les plus
» grandes, à ces ſouverains magiſtrats, repro-
» chent à leur patrie ſa ſervitude, ou plutôt, ils
» renverſent entiérement toute ſorte de police,
» en rendant leur ville ſujette, toujours trem-
» blante, toujours tranſie de frayeur, & la dépouil-
» lent de toute ſorte de pouvoir & d'autorité ».

Car comme ceux qui ne veulent ni manger, ni ſe baigner ſans avoir un médecin auprès d'eux, n'uſent pas de leur ſanté autant que la nature le leur permet, de même ceux qui à toute ſentence, à tout décret, à toute délibération du conſeil, à toute grace & privilége, à toute adminiſtration publique, veulent ajouter le ſceau du conſentement & du jugement de ces juges ſupérieurs, forcent ces magiſtrats à être leurs maîtres plus qu'ils ne voudroient eux-mêmes. Et la principale cauſe de ce déſordre, c'eſt l'avarice, la jalouſie & l'ambition des premiers citoyens, qui, voulant opprimer les petits, les contraignent de quitter leur ville, ou ne voulant point avoir du deſſous dans les différens qu'ils ont avec leurs égaux, les traduiſent devant ces magiſtrats Ro-

mains, & par-là ils font perdre au ſénat, au peuple, au conſeil & à tous les officiers de leur ville toute leur puiſſance, qu'ils devroient au contraire favoriſer & augmenter ; car leur devoir ſeroit d'adoucir les petits en les traitant avec une ſorte d'égalité, & de déſarmer leurs égaux en leur cédant réciproquement, & par-là de retenir dans leur ville & d'y terminer tous leurs différens, en uſant pour leur guériſon d'une médecine politique & civile, comme pour des maladies cachées, & aimant mieux perdre leur procès par le jugement de leurs citoyens, que de les gagner ailleurs devant ces premiers tribunaux, par le mépris & l'anéantiſſement des droits & des privileges de leur pays, & de toute forme de juſtice.

C'eſt le même précepte que ſaint Paul donnoit aux fidèles de Corinthe, qui ayant des procès, les portoient devant les païens & les infideles, au lieu de les vuider devant les ſaints. Mais ſaint Paul donnoit ce grand précepte par un eſprit de charité & de religion, au lieu que Plutarque le donne par un pur eſprit de politique.

XXIV. Il eut deux freres, Lamprias & Timon. Il leur fait honneur à tous deux, en faiſant parler le premier dans le traité où il recherche l'explication du mot Ei, qui étoit gravé à la porte du temple d'Apollon à Delphes, & l'autre dans la ſeconde queſtion du premier livre des Propos de table, où il traite de la maniere dont on doit

placer les conviés à un feſtin. Il ſemble que Lamprias mourut avant Timon, comme on peut l'inférer des paroles mêmes de Plutarque dans ſon traité de l'Amour fraternel. « Pour moi, » dit-il, parmi toutes les grandes faveurs que la » fortune m'a faites, & qui méritent une grande » reconnoiſſance de ma part, je compte princi- » palement l'amour & l'attachement que mon » frere Timon m'a toujours témoigné, & qu'il » me témoigne encore, comme le ſçavent nos » amis particuliers, & tous ceux qui ont fré- » quenté dans notre maiſon ». Si Lamprias eut été en vie, Plutarque n'auroit pas parlé de Timon ſeul. Car ces deux freres eurent pour lui le même reſpect & le même amour, & il les aima toujours tous deux avec la même tendreſſe.

XXV. Il ſe plaint dans ce traité de ce que de ſon temps l'union des freres étoit auſſi rare que leur diviſion l'étoit autrefois, & qu'on regardoit deux freres unis avec le même étonnement qu'on regarde ces monſtres que la nature fait voir quelquefois en uniſſant deux corps, & en les collant enſemble. Sur cet amour fraternel il donne des préceptes très-ſages, qui ne ſont que l'expreſſion de ce qu'il pratiquoit lui-même. Il raconte qu'un jour à Rome, il fut choiſi pour arbitre entre deux freres, que quelque intérêt avoit diviſés. La maniere dont il ſe prit à faire cet accommodement,

mérite d'être rapportée. « Je me ſouviens, dit-il, » que, pendant que j'étois à Rome, je me char- » geai un jour d'un arbitrage entre deux freres, » qui étoient fort brouillés. L'un d'eux paroiſſoit » fort adonné à la philoſophie, mais il fit bien voir » que c'étoit à faux qu'il portoit le titre de phi- » loſophe & le nom de frere. Car, comme je » voulus lui repréſenter qu'il devoit ſe comporter » en philoſophe avec ſon frere, & avec un frere » qui étoit fort ſimple & fort ignorant : Pour » ſimple & ignorant, repartit-il bruſquement, je » l'avoue, mais pour mon frere, qu'eſt-ce que » cela me fait ? Je ne compte pas pour beaucoup » d'être venu du même homme & de la même » femme. Vous faites bien voir, repris-je, que » vous ne faites pas grand cas d'être ſorti du même » pere & de la même mere. Mais tous les autres » hommes, quand même ils penſeroient comme » vous, diſent & ſoutiennent pourtant que la » nature & la loi, qui n'eſt que le lien des droits » de la nature, ont aſſigné aux petes & aux meres » le premier degré d'honneur & de vénération » après les dieux, & que l'homme ne peut rien » faire de plus agréable à ces dieux que de payer » de tout ſon cœur & avec une franche volonté » à ceux qui l'ont engendré & à ceux qui l'ont » nourri, l'intérêt des graces, tant anciennes que » nouvelles, qu'il en a reçues. Et qu'au contraire

il

» il n'y a point de plus grande marque d'impiété » que de négliger & de mépriſer ſes parens. C'eſt » pourquoi il nous eſt défendu de faire du mal » aux autres hommes, mais pour notre pere & » notre mere, il nous eſt expreſſément ordonné, » je ne dis pas de ne rien commettre qui leur dé- » plaiſe & qui les afflige, mais de leur faire en » toute rencontre tout le bien qui dépend de » nous, & l'on regarde comme une inſigne im- » piété, & comme une injuſtice atroce de man- » quer à ce devoir ».

On ne ſçait pas quel effet produiſirent ſur ce malheureux philoſophe des paroles ſi pleines de raiſon. Il eſt difficile de croire qu'un homme ſoit aſſez endurci pour réſiſter opiniâtrément à une vérité ſi claire, & que la voix de la nature confirme au-dedans de nous. Ariſtote a fort bien dit : « Les freres s'aiment, parce qu'ils ſont nés des » mêmes parens, & cette naiſſance, qui eſt la » même, fait d'eux un ſeul & même tout ».

XXVI. Dans le premier livre des Propos de table, queſtion IV, Plutarque parle de Craton, qu'il appelle γαμβρόν. Et dans le ſecond livre, queſtion III, il parle de Firmus, à qui il donne le même nom. L'interprète français a traduit partout gendre, mais, comme il ne paroît pas que Plutarque ait eu d'autre fille que celle qui mourut à l'âge de deux ans, & que le mot grec, qui ſignifie

gendre, ſignifie auſſi beau-pere, beau-frere & allié, il eſt vraiſemblable que ce Craton & ce Firmus étoient les beaux-freres de Plutarque, ſoit qu'ils fuſſent freres de ſa femme Timoxène, ou maris de ſes propres ſœurs. C'eſt ainſi qu'Hérodote, en parlant d'Aſtyage, fils de Cyaxare, & qui avoit épouſé la fille d'Alyatte, ſœur de Crœſus, l'appelle Κροίσου γαμβρόν, le beau-frere de Crœſus.

Plutarque eut auſſi un neveu, appellé Sextus, on ne ſçait s'il étoit fils d'une ſœur ou d'un frere. C'étoit un philoſophe d'un ſi grand ſçavoir & d'une ſi grande réputation qu'il fut appellé auprès de l'empereur Marc-Antonin, pour lui enſeigner les lettres grecques. Et cet empereur lui rend ce grand témoignage dans le premier livre de ſes Réflexions : « Sextus m'a enſeigné par » ſon exemple à être doux, à gouverner ma mai» ſon en bon pere de famille, à avoir une gra» vité ſimple ſans affectation, à vivre conformé» ment à la nature, à tâcher de deviner & de » prévenir les ſouhaits & les beſoins de mes » amis, à ſouffrir les ignorants & les préſomp» tueux qui parlent ſans penſer à ce qu'ils diſent, » & à m'accommoder à la portée de tout le » monde, &c. » Ce portrait qu'Antonin fait du neveu, eſt auſſi le véritable portrait de l'oncle. Et il ne faut que ce portrait pour détruire le ſentiment de ceux qui ont cru que Sextus, neveu de Plutarque, étoit Sextus le Pyrrhonien, qui a

laiſſé dix livres de la philoſophie ſceptique. D'ailleurs on ſçait que Sextus le Pyrrhonien étoit d'Afrique, au lieu que Sextus, neveu de Plutarque, étoit de Chéronée ; on ſçait encore que le Pyrrhonien étoit plus ancien que Galien, médecin d'Antonin, & par conſéquent il ne pouvoit être contemporain de Sextus.

XXVII. Plutarque étoit bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, & bon citoyen. En un mot il rempliſſoit parfaitement tous les devoirs des liaiſons naturelles & acquiſes. Nous avons vu avec quelle tendreſſe il aimoit ſon pere, ſa femme, ſes enfans & ſa patrie. Son humanité ne s'étendoit pas ſeulement ſur les hommes & ſur ſes valets, mais ſur les bêtes même. Cela paroît avec éclat dans la vie de Caton le cenſeur, où il blâme la dureté de ce grand perſonnage qui vendoit ſes eſclaves après qu'il s'en étoit ſervi. « Pour moi, dit-il, je trouve que de ſe ſervir de » ſes eſclaves comme des bêtes de ſomme, & » après qu'on s'en eſt ſervi, de les chaſſer, ou de » les vendre dans leur vieilleſſe, c'eſt la marque » d'un méchant naturel, & d'une ame baſſe & ſor- » dide qui croit que l'homme n'a de liaiſon avec » l'homme que par ſes beſoins, & pour ſa ſeule » utilité. Cependant nous voyons que la bonté a » plus d'étendue que la juſtice, car nous ſommes » nés pour obſerver la loi & l'équité avec les

» Je ſais bien, continue-t-il, en pouſſant un peu » trop loin cette humanité, que pour rien du » monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit » vieilli en labourant mes terres, à plus forte » raiſon ne pourrois-je jamais me réſoudre à ren- » voyer un vieux domeſtique, en le chaſſant de » ma maiſon comme de ſa patrie, & en l'éloi- » gnant du lieu où il ſeroit accoutumé, & de ſa » maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit » argent que j'en pourrois retirer, en le vendant, » vu même qu'il ſeroit auſſi inutile à celui qui » l'acheteroit qu'à moi qui l'aurois vendu ». Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de juſtice.

XXVIII. Cette grande douceur de Plutarque n'empêchoit pas qu'il n'eut la ſévérité convenable pour faire châtier ſes domeſtiques qui étoient tombés dans des fautes dignes du punition; mais il le faiſoit ſans emportement & ſans colere, & ſeulement dans la vue de les corriger. Sur cela Aulu-Gelle nous rapporte une aventure, que le philoſophe Taurus lui avoit contée. « Plutarque, » dit-il, avoit un eſclave d'un naturel pervers & » opiniâtre, & qui avoit quelque teinture de la » philoſophie, & quelque connoiſſance des philo- » ſophes. Un jour, pour quelque faute qu'il avoit » commiſe, Plutarque ordonna qu'on le dépouil- » lât, & qu'on lui donnât le fouet. Pendant que

» cela s'exécutoit, ce malheureux crioit de toute
» ſa force qu'il ne méritoit point ce châtiment, &
» qu'il n'avoit rien fait qui en fût digne. Comme
» on continuoit toujours, il renonça aux plaintes
» & aux cris, & commença à faire à ſon maître
» des réprimandes très-ſérieuſes. Il lui reprocha
» qu'il n'étoit nullement philoſophe comme il
» s'en piquoit; que c'étoit une choſe honteuſe
» de ſe mettre en colere; qu'il avoit ſouvent
» parlé contre cette paſſion; qu'il avoit fait un
» beau traité de la manſuétude; que tout ce qu'il
» avoit écrit dans ce traité, étoit démenti par
» tout ce qu'il faiſoit en cette occaſion, où em-
» porté par ſa colere, il avoit la cruauté de le
» faire déchirer à coups de verges ſous ſes yeux.
» Comment, coquin, répondit doucement Plu-
» tarque, eſt-ce que je te parois en colere? Mon
» viſage, ma voix, ma couleur, mes paroles mon-
» trent-elles que je ſois tranſporté de cette paſſion?
» Il me ſemble que ni mes yeux, ni ma bouche ne
» marquent point ces excès de fureur. Je ne crie
» point à tue-tête; le feu ne me monte point au
» viſage; je n'écume point; je ne dis aucune
» parole honteuſe, & dont je doive me repentir;
» en un mot, je ne ſuis point dans ces mouve-
» mens & dans ces convulſions, qui accompa-
» gnent ordinairement les tranſports que tu me
» reproches, car voilà tous les ſignes de la colere,

» ſi tu ne le ſçais pas. En même-temps, ſe tournant » vers celui qu'il avoit chargé de ce châtiment, » mon ami, lui dit-il, pendant que nous diſpu- » tons, lui & moi, continue de faire ton office ».

Voilà un ſang froid qui fait bien tout ce que l'on pourroit attendre de la fureur la plus marquée. Plutarque croyoit qu'on pouvoit châtier ſans aucun mouvement de colere. Mais je ne ſçais ſi l'on ne trouvera pas que ſa bonté & ſon humanité devoient ſouffrir d'aſſiſter lui-même à cette punition, & de la faire continuer avec ce doux acharnement, qui n'eſt peut-être pas moins blâmable qu'un excès de colere.

XXIX. On ne peut pas douter de la vérité de cette petite hiſtoire qu'Aulu-Gelle tenoit de Taurus, & qu'il nous a conſervée; car elle eſt conforme à ce que Plutarque lui-même a écrit dans le même traité dont parloit ſon eſclave, où il fait entendre que, vaincu par le reproche de ſa femme, & de ſes amis qui blâmoient ſa trop grande douceur, il commença à s'aigrir contre les fautes de ſes domeſtiques & à les châtier ſur le champ. « Moi-même, dit-il, je me ſuis laiſſé » emporter par ces reproches à m'irriter contre » mes valets, dans la penſée que n'étant point » châtiés, ils devenoient plus méchans. Mais » enfin je me ſuis apperçu, quoique tard, pre- » miérement, qu'il valoit mieux les rendre plus

» méchans par mon indulgence, que de me per-
» vertir moi-même par ma sévérité & par ma
» colere, en voulant les corriger. En second lieu,
» j'en voyois plusieurs qui, par cela même qu'ils
» n'étoient pas punis, avoient honte d'être mé-
» chans, & pour qui le pardon devenoit un com-
» mencement d'amendement bien plus que n'au-
» roit fait la punition même, & qui obéissoient
» plus promptement à un seul clin-d'œil de leurs
» maîtres, que les autres aux étrivieres & aux
» coups de bâton; & par-là, je me suis convaincu
» que la raison est plus digne de commander,
» que la colere ».

XXX. A ces paroles, on croiroit qu'il souffroit patiemment les fautes de ses valets sans les châtier, & qu'il pratiquoit le précepte qu'Epictete, qui vivoit dans le même temps, donne dans son manuel : « Il vaut mieux que ton valet soit mé-
» chant, que si tu te rendois misérable... Mais,
» diras-tu, mon valet se trouvera fort mal de ma
» patience, & deviendra incorrigible. Oui, mais
» tu t'en trouveras fort bien, puisque par son
» moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquié-
» tude & de trouble ». Mais ce n'étoit pas là la disposition de Plutarque, il ne faisoit que différer la punition de ses valets jusqu'à ce que sa colere fût passée, comme il le fait entendre dans la suite : « C'est pourquoi, dit-il, il faut conniver

» d'abord à ces ſortes de fautes, & quand on ſe » ſent effectivement hors de toute paſſion, ſi la » faute paroît grande au ſens raſſis & à une raiſon » nette & pure, alors il faut ſe prendre à la punir, » & n'en pas négliger la correction, comme ceux » qui ſont dégoûtés, négligent les viandes ».

Mais à la maniere dont Plutarque corrigeoit ce miſérable eſclave, je ne ſçais ſi c'étoit attendre que les bouillons de la colere fuſſent calmés, & ſi ce n'étoit pas plutôt la renfermer & la conſerver en lui-même juſqu'après la punition. Il eſt pourtant certain que Plutarque ſe piquoit de douceur & de patience, car dans le traité de la ſuperſtition, il dit : « J'aimerois beaucoup mieux » que tous les hommes diſent de moi, Plutarque » n'a jamais été, que s'il diſoient Plutarque eſt un » homme inconſtant, léger, colere, qui punit » les moindres fautes, qui entre en mauvaiſe hu- » meur pour rien, qui ſe fâche ſi on oublie de » l'inviter à un feſtin, ou qui, ſi des affaires vous » empêchent d'aller le matin à ſa porte lui faire la » cour, ou que vous manquiez de le ſaluer, vous » déchirera à belles-dents, prendra votre fils pour » le tourmenter, ou envoiera ſur vos terres quel- » que béte féroce qu'il aura réſervée exprès qui » gâtera tous vos fruits ». Il eſt aiſé de voir, pour dire cela en paſſant, que par ces derniers mots Plutarque ſe moque finement des fables de la

ſuperſtition païenne, qui enſeignoit qu'Ænée ayant oublié d'offrir à Diane les prémices de ſes fruits, envoya le ſanglier calydonien qui ravagea toutes ſes terres.

XXXI. Quand Plutarque ne nous apprendroit pas lui-même en propres termes qu'il s'étoit attaché à la philoſophie académique, nous le connoîtrions sûrement à ſes écrits. C'eſt-là qu'il a puiſé cette ſageſſe & cette force de ſens, qui éclatent dans ſes ouvrages, & qui frappent également ceux qui en connoiſſent la ſource, & ceux qui ne la connoiſſent pas. Car la philoſophie de Socrate eſt la ſource du bon ſens & de la raiſon, comme Horace l'a reconnu dans ſon art poétique : « La » premiere choſe & la plus néceſſaire pour bien » écrire, dit-il, c'eſt le bon ſens. Voilà la ſource » de tout le reſte : vous pourrez puiſer ce bon » ſens dans la philoſophie de Socrate ». C'eſt ce qui l'a mis en état de peſer avec tant de juſteſſe les actions des hommes, de bien démêler les mœurs & les caracteres, & de marquer les bornes préciſes des vices & des vertus, ſans jamais les confondre, & ſans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

XXXII. C'eſt déja un grand avantage, mais il y en a un plus grand encore, c'eſt qu'il a tiré de-là ces grandes & ſublimes idées qu'il a de la divinité & de la religion. On ne ſçauroit

mieux parler de l'unité de dieu, de ſon immenſité, de ſa bonté, & de la pureté de ſon eſſence. Il dit : « Que l'eſſence de dieu n'eſt que grandeur » & majeſté, que bonté, qu'amour, que magnificence ; que dieu eſt par-tout ; que c'eſt un » être heureux, immuable & incorruptible ; que » ſon véritable nom eſt celui qui eſt ». Ses termes ſont remarquables [1] : « Il en arrive de la nature » qui eſt meſurée par le temps, comme du » temps qui la meſure ; il n'y a en elle rien qui » demeure, ni qui ſoit ſubſiſtant, mais toutes » choſes y ſont ou naiſſantes, ou mourantes, » étant mêlées avec le temps. C'eſt pourquoi il y » auroit de l'impiété à dire de ce qui eſt, qu'il a » été, ou qu'il ſera ; car ces termes ſont des » déclinaiſons, des changemens & des paſſages » de ce qui n'eſt point né pour demeurer en » être. Mais il faut dire de Dieu ſeul qu'il eſt, » & il n'eſt point par rapport au temps, mais » par rapport à l'éternité qui eſt immobile, » non meſurée par le temps, & qui n'eſt ſujette à aucune déclinaiſon, ni à aucun changement, & dans laquelle il n'y a rien qu'on » puiſſe dire, ni premier, ni dernier, ni nouveau. Dieu eſt un, exiſtant réellement, renfermant dans le ſeul point préſent toute l'éternité, & il n'y a que lui ſeul qui ſoit vérita-

[1] Dans ſon Traité que ſignifioit le mot E'i, T. XIX.

» blement, ſans qu'on puiſſe dire qu'il a été, ni » qu'il ſera, & comme il eſt ſans commence- » ment, il eſt auſſi ſans fin ». La vérirable théologie pourroit-elle ſe mieux exprimer ?

Il eſt vrai qu'il emploie ſouvent le terme de dieux, comme ſon maître Platon. Mais ce terme ne doit pas faire mal juger de ſa doctrine, car il peut être expliqué favorablement, comme je l'ai dit ailleurs. Et en pluſieurs autres endroits il parle d'un ſeul dieu. Or il eſt impoſſible qu'un homme reconnoiſſe pluſieurs dieux égaux en puiſſance dès qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un, & que c'eſt le ſeul & unique principe de toutes choſes.

Il dit que dieu a pour les hommes une bonté de pere, qu'il les aime d'une maniere pleine de tendreſſe, & ne ceſſe jamais de leur faire du bien.

Que la connoiſſance de dieu eſt de tous les yeux de l'ame le plus net & le plus vif. Que le plus grand malheur de l'ame, c'eſt d'être privée de cette connoiſſance, que c'eſt dieu ſeul qui la donne, & qu'il ne faut jamais ceſſer de la lui demander. Que dieu ne peut être repréſenté ſous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à lui que par la penſée.

XXXIII. Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît fondée ſur des raiſons qui ſe tirent de la divinité même,

c'eſt-à-dire, qu'elle eſt une ſuite de la bonté & de la juſtice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoi dieu punit tard les méchans, il écrit : « Une ſeule & même raiſon établit & » prouvre ſolidement ces deux vérités, qu'il y » a une providence qui régit le monde, que » les ames ſubſiſtent après la mort. Si l'on ruine » un de ces principes, on ruine néceſſairement » l'autre. L'ame ſubſiſtant donc après la mort, » il eſt probable qu'elle reçoit alors les peines, » ou les récompenſes qu'elle a méritées. Car, » pendant qu'elle eſt en vie, elle combat comme » un véritable athlete, & après qu'elle a ceſſé de » combattre, elle reçoit alors ce qu'elle a mérité. » Mais les récompenſes, ou les châtimens qu'elle » reçoit alors étant ſeule (c'eſt-à-dire, dépouillée » du corps) pour tout ce qu'elle a fait ici bas, » ne nous touchent point, nous qui ſommes en » vie. Car outre que nous ne les connoiſſons pas, » nous refuſons ſouvent de les croire ».

XXXIV. Plutarque étoit ſi bleſſé des déſordres & des abominations que la doctrine d'Epicure introduiſoit & nourriſſoit dans le monde, qu'il entreprit de le combattre. Epictete l'avoit déja fait de ſon côté, mais on peut dire qu'il n'avoit montré que le ridicule de cette doctrine, & qu'il s'étoit contenté de la couvrir de honte & d'opprobre, en faiſant voir ſes ſuites affreuſes.

Mais Plutarque le combat par des raiſonnemens tirés du fond de la philoſophie. C'eſt dans le Traité, « Que l'on ne peut vivre agréablement » en ſuivant les dogmes d'Epicure ». Je me contenterai de rapporter ici un de ſes raiſonnemens, qui me paroît invincible : « Ces philo» ſophes, dit-il, n'ont aucun ſentiment, ni » aucune idée des voluptés de l'ame, ils diſent » même qu'ils n'en veulent point avoir. Au » contraire, rapportant toujours au corps toute » la faculté contemplative de l'ame, & la » tenant plongée dans les plaiſirs de la chair » comme avec des maſſes de plomb, ils ne » différent en rien des palfreniers & des ber» gers qui mettent devant leurs bêtes du foin, » de la paille, ou de l'herbe, comme la propre » pâture de ces animaux dont ils ont ſoin. N'eſt» il pas vrai qu'ils veulent de même que l'ame » s'engraiſſe comme un pourceau de ces voluptés » du corps, tant de celles qu'elle a déja eues, » & dont le ſouvenir la chatouille encore, que » de celles dont elle eſpere de jouïr, ne lui » permettant jamais de ſentir, ni de rechercher » aucune volupté qui vienne d'elle ? Eh que » peut-on imaginer de plus abſurde qu'y ayant » deux parties diſtinctes, dont l'homme eſt » compoſé, l'ame & le corps, & l'ame ayant » par ſa nature le premier degré d'honneur,

» cependant il y ait un bien propre & particulier
» pour le corps ſelon ſa nature, & qu'il n'y en
» ait aucun pour l'ame; mais qu'elle demeure
» là oiſive à contempler les affections & paſſions
» du corps, en y participant elle-même, & s'en
» réjouiſſant en eſclave, & qu'elle demeure là
» dès ſa naiſſance, ſans mouvement, ſans au-
» cune paſſion de ſon côté, ſans aucun plaiſir,
» ſans aucun deſir, & ſans aucune joie qui
» lui ſoit propre & particuliere ? Car il faut
» de deux choſes l'une, ou qu'ils faſſent net-
» tement l'homme tout de chair, comme font
» quelques-uns qui nient abſolument l'exiſtence
» de l'ame, ou qu'en nous laiſſant ces deux
» natures diſtinctes, ils laiſſent à chacune un
» bien, ou un mal qui lui ſoit propre, ou
» étranger. Comme de nos cinq ſens de nature,
» chacun eſt deſtiné & approprié à un ſujet
» ſenſible, quoiqu'il y ait entr'eux une ſym-
» pathie qui fait qu'ils ſentent les biens & les
» maux les uns des autres, le principal inſtru-
» ment du ſentiment de l'ame, c'eſt l'entende-
» ment; or il n'y a rien de plus ridicule que
» de ne laiſſer à cet entendement aucun ſpec-
» tacle, aucun mouvement, aucune paſſion qui
» lui ſoit propre & naturelle, & dont l'ame
» puiſſe faire ſon unique plaiſir ». Il pouſſe cela
plus loin, & il eſt ſi enchanté des plaiſirs de

l'eſprit, qu'il avance une choſe, que je n'oſe preſque redire après lui, tant elle éprouvera de contradiction de la part d'une infinité d'hommes corrompus ; il faut pourtant avoir le courage de la dire. « Qui eſt-ce, dit-il, qui ayant faim » ou ſoif, prendroit plus de plaiſir à ſe trouver » aux feſtins des Phéaciens, qu'à lire la fable » des erreurs d'Ulyſſe? Qui eſt-ce qui trouveroit » plus de volupté à jouir de la plus belle femme » du monde, qu'à paſſer la nuit à lire ce que » Xénophon a écrit de Panthée, ou l'hiſtoire de » Timoclée écrite par Ariſtobule, ou celle de » Thisbé écrite par Théopompe ».

XXXV. Dans un autre traité il combat cette maxime des Epicuriens, « Cache ta vie », & il fait voir que c'eſt un précepte, qui n'eſt digne que d'un homme qui ne vivoit que pour le corps, & qui ne ſe jugeoit digne que de mener la vie d'un ver, comme Epictete le lui reproche. Les gens de bien ne vivent pas pour eux, mais pour les autres. C'eſt aux vicieux à cacher leur vie, & à ſe tenir tapis dans l'obſcurité. C'eſt à toi, Epicure, à te cacher, tu ôtes de la vie de l'homme toute connoiſſance, comme ſi tu ôtois la lumiere d'un feſtin, afin que l'on ne voie pas tes infamies, & que l'on ne connoiſſe pas que tu rapportes tout à la volupté ; cache donc ta vie. Tu paſſes tes jours avec tes courtiſannes

Hédea

Hedea & Leontium, & foulant aux pieds l'honnêteté & la vertu, & crachant contre, s'il eſt permis de parler ainſi, tu fais conſiſter tout ton bonheur dans les chatouillemens de la chair. Cherche les ténèbres; les myſteres de ta philoſophie ſont des myſteres de ténèbres; enveloppe-les dans la nuit la plus obſcure, ils ſouillent le ſoleil. Mais les gens de bien cherchent la lumiere, ils expoſent leur vertu au grand jour, ils veulent que ce ſoit comme un flambeau qui éclaire de loin, & ils ſe diſent inceſſamment à eux-mêmes ce vers d'un poëte :

Ne ceſſons jamais de faire du bien aux hommes.

Dire à un homme de bien, « Cache ta vie », c'eſt dire à Epaminondas, ne fais pas la guerre pour ton pays; à Lycurgue, n'établis point des loix; à Thraſybule, ne pourſuis pas les tyrans; à Pythagore, n'enſeigne pas les hommes; & à Socrate, ne diſcours point. Mais ſi quelqu'un en développant les merveilles de la nature, chante à Dieu de beaux cantiques, & qu'il célèbre la juſtice & la providence, ou que dans de beaux ouvrages de morale il loue les loix, la ſociété, la bonne police, ou que dans les traités de polirique il faſſe valoir l'honnêteté, & qu'il la préfére à l'utilité, pourquoi veux-tu qu'il cache ſa vie? Eſt-ce afin qu'il n'inſtruiſe perſonne,

qu'il ne puiſſe exciter dans les cœurs l'amour & le zèle de la vertu, & qu'il ne propoſe pas l'exemple de la vertu ?

Si Thémiſtocle eût été inconnu aux Athéniens, jamais les Grecs n'auroient chaſſé Xerxès ; ſi Camillus eut été inconnu aux Romains, Rome n'auroit point été arrachée aux Gaulois, & tirée de ſes cendres. Si Platon avoit été inconnu à Dion, la Sicile n'auroit pas été délivrée de la tyrannie. Comme la lumiere ne fait pas ſeulement que nous nous entreconnoiſſons, mais nous rend encore utiles les uns aux autres ; de même de ſe faire connoître n'apporte pas ſeulement de la gloire, mais encore cela donne aux vertus les moyens de s'exercer, & les réduit en acte. Auſſi voit-on qu'Epaminondas, pendant quarante ans qu'il fut inconnu aux Thébains, ne leur rendit jamais aucun ſervice ; mais dès qu'il ſe fut fait connoître, & qu'on lui eut confié le commandement de l'armée, il ſauva Thèbes qui étoit perdue, & délivra la Grèce de la triſte ſervitude qui la menaçoit.

XXXVI. Cette morale ſi ſublime, ſi pure & ſi digne d'un Chrétien, a fait croire que Plutarque a emprunté de la religion chrétienne beaucoup de vérités qu'il a mêlées avec les principes qu'il avoit tirés de ces philoſophes. Mais la lecture de Platon ſeul peut lui avoir donné toutes ces

lumieres. Si Plutarque avoit eu le bonheur de connoître les écrits des évangéliſtes & des apôtres, on ne peut pas douter qu'il n'eût eu un très grand mépris pour les confréries de Bacchus, dont il étoit, pour la prêtriſe d'Apollon qu'il exerça pendant pluſieurs années, & pour toutes les autres ſuperſtitions où il étoit plongé. Il auroit été plus retenu dans ſon Traité de la ſuperſtition, où il traite de fables de grandes vérités, & où il condamne des uſages & des pratiques qu'il auroit loués s'il en avoit connu les raiſons. Mais comme il n'avoit aucune connoiſſance diſtincte de la religion chrétienne, qui eſt ſeule la véritable lumiere qui éclaire l'entendement, en voulant délivrer les hommes du joug de la ſuperſtition, il croupit lui-même dans cet eſclavage. C'eſt de cette ſource corrompue que viennent ſon entêtement pour les ſignes & les prodiges, ſon aſſerviſſement aux uſages les plus inſenſés des cérémonies païennes, & ſa ridicule crédulité pour les ſonges & pour les oracles. Il avoue lui-même qu'il s'abſtint long-temps de manger des œufs, à cauſe de quelque ſonge qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

XXXVII. On lui a fait honneur de ce qu'il a dit quelque part que les oracles étoient l'ouvrage des démons; mais il ne faut pas ſe tromper à ce

paſſage ; par ces démons il n'entend pas des diables, de malins eſprits, mais des eſprits qui tiennent le milieu entre Dieu & les hommes, des anges à qui il prétend que Dieu avoit commis le ſoin des oracles, qui étoient pourtant toujours animés par ſon eſprit ; « Car aucun oracle, dit-il, n'eſt ſans divinité ». Ceux qui ſont initiés dans la doctrine de Platon, ſçavent ce que ce philoſophe a dit des démons. Comment peut-on s'imaginer que Plutarque & tous les païens euſſent fait tant de cas des oracles, & qu'ils y euſſent eu recours, s'ils avoient cru qu'ils étoient la production des diables & des malins eſprits ? Ils étoient plongés dans une trop grande ignorance pour être en état de s'appercevoir de l'empire que le prince des ténèbres exerçoit par ce moyen que leur ſuperſtition rendoit ſi efficace. Cette ignorance & cette ſuperſtition ne paroiſſent nulle part avec tant d'éclat que dans le Traité que Plutarque nous a laiſſé des oracles qui ont ceſſé. Cet écrivain recherche la cauſe de cette ceſſation, il fait parler les plus grands philoſophes de ſon temps, & ces philoſophes avec tout leur grand ſçavoir ne diſent que des abſurdités, ou des choſes qui n'ont ni fondement, ni vraiſemblance. C'eſt pourtant dans ce Traité que Plutarque rend à la religion chrétienne le témoignage le plus grand & le plus authentique,

qu'aucun païen lui ait jamais rendu. Mais il le rend ſans le connoître ; s'il l'avoit connu, il auroit vu d'abord la cauſe de cette ceſſation des oracles, & auroit ri des frivoles recherches de ces philoſophes qu'il fait parler. La religion chrétienne n'eſt fondée que ſur la mort de Jeſus-Chriſt. Or c'eſt cette mort qui y eſt annoncée & déclarée d'une maniere fort merveilleuſe, & par un miracle très-étonnant. Cet auteur rapporte que ſous le regne de Tibère, Epitherſes, pere de l'orateur Emilianus, s'étant embarqué pour paſſer en Italie avec pluſieurs autres, le vent leur manqua près des îles Echinades, & que quand ils furent vis-à-vis d'une de ces îles appellée Paxos, comme tout l'équipage achevoit de ſouper, on entendit une voix qui venoit d'une de ces îles qui appelloit clairement Thamus. Ce Thamus étoit un pilote Egyptien, il ſe laiſſa appeller deux fois ſans répondre ; mais à la troiſieme fois il répondit, & alors la voix lui cria plus fort : « Quand tu ſeras arrivé près » du lieu appellé Palodes, annonce que le grand » Pan eſt mort ». Epitherſes ajoutoit que tous ceux qui entendirent cette voix, en furent fort émerveillés, & commencèrent à diſputer entre eux s'il étoit mieux de faire ce que la voix commandoit, ou s'il falloit le négliger ſans s'en informer davantage, & que ſur cela le pilote Thamus dit : « Que ſon avis étoit que s'ils avoient

» le vent bon, ils continuaſſent leur route ſans » rien dire, mais que ſi la bonace duroit, il » falloit dire ce que la voix avoit ordonné ».

XXXVIII. Quand ils eurent gagné le lieu déſigné, comme il n'y avoit pas le moindre ſouffle de vent, & que la mer étoit très calme, alors Thamus ſe mettant ſur la proue, les yeux tournés vers la terre, cria ce qu'il avoit entendu, « Le grand Pan eſt mort ». Cette parole ne fut pas plutôt prononcée, qu'on entendit un grand bruit de lamentations, non pas d'un homme ſeul, mais de pluſieurs, & un bruit mêlé de marques d'étonnement & d'admiration. Comme il y avoit dans le vaiſſeau quantité de paſſagers, cette aventure fut bientôt répandue dans Rome, & portée aux oreilles de l'empereur Tibère, qui manda ſur le champ cet Epitherſes, & il ajouta tant de foi à ſon récit, qu'il fit rechercher qui pouvoit être ce Pan; & comme il y avoit à la cour de ce prince beaucoup de gens de lettres, ils conjecturèrent tous que ce devoit être le fils de Pénélope & de Mercure.

Voilà l'extravagance païenne. Les ſçavans de l'empereur ne pouvoient rien comprendre à ces paroles, n'étant pas encore informés du myſtere qui venoit de s'accomplir, mais ceux que Plutarque fait parler long-temps après ſous le regne de Néron, auroient pu les entendre, car ils pou-

voient avoir ouï parler de la religion chrétienne, qui ſeule peut en développer le ſens. La lecture d'un ſeul évangéliſte auroit plus ſervi à ces philoſophes que toute leur philoſophie. Car elle leur auroit fait voir que ces paroles ont un véritable rapport à ce qui venoit d'arriver trente-trois ou trente-quatre ans avant la converſation dont Plutarque parle, & préciſément dans le temps que cette voix fut adreſſée à Thamus; les Juifs venoient de faire mourir l'auteur de la vie, qui eſt déſigné par le nom de Pan, qui ſignifie tout, parce que tout a été fait par lui, que tout eſt en lui, & qu'en lui réſide toute plénitude. C'eſt après ſa mort que les oracles ont ceſſé; comme le ſoleil venant à paroître ſur l'horizon chaſſe tous les feux de la nuit, de même ce ſoleil de juſtice en montant au ciel, a détruit l'empire des démons & chaſſé ces eſprits de ténèbres qui entretenoient les hommes dans l'erreur. Cette ceſſation des oracles arrivée juſtement dans ce temps-là, eſt formellement atteſtée par Plutarque. Il dit clairement que l'oracle de Jupiter Ammon avoit déjà perdu beaucoup de ſa vogue & de ſa réputation; il parle de l'entier anéantiſſement de tous les oracles de la Grèce, excepté d'un ou de deux, & il aſſure que la Béotie, qui retentiſſoit autrefois du bruit des oracles, étoit devenue muette, que les oracles y avoient tari comme des fon-

taines, qu'il y avoit une ſéchereſſe entiere de divination, & qu'elle n'avoit plus que le ſeul lieu de Lébadie où l'on pouvoit en trouver encore quelque filet. « De tous les oracles, dit-il, les » uns ſont réduits au ſilence, & les autres ſont » entierement déſerts & abandonnés ». Ce peu d'oracles qui ſubſiſtèrent encore aſſez long-temps après la mort de Jeſus-Chriſt étoient de faux oracles, que la friponnerie des prêtres entretenoit, en abuſant de la ſuperſtition & de la crédulité des peuples.

De dire préſentement quelle étoit cette voix & d'où elle venoit, c'eſt ce qui eſt impoſſible. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'eſt que comme Dieu avoit voulu que la naiſſance de ſon fils fût annoncée par des anges, il permit auſſi que ſa mort fut annoncée par les mêmes anges, & que les lamentations qui ſuivirent cette voix, étoient des élans de la douleur des eſprits de ténèbres fâchés de la victoire que le Sauveur du monde remportoit ſur eux par ſa mort, en délivrant les hommes qu'ils tenoient dans leurs pieges.

XXXIX. Plutarque ne parle en aucun endroit de la religion chrétienne en termes exprès, & ne s'élève point contre elle comme ont fait de ſon temps Suétone, Tacite, Lucien, & quelques autres; mais il la déſigne dans ſon Traité

de la ſuperſtition, où il condamne les pratiques dont il ne connoiſſoit ni la ſainteté, ni la néceſſité, aſſervi qu'il étoit à toutes les opinions païennes. Il la déſigne encore dans ſon Traité des contradictions des Stoïciens.

« Cependant, dit-il, tous ces gens-là ne » croient pas que les dieux ſoient bons. Car » voyez ce que les Juifs & les Syriens penſent » des dieux. Voyez les ouvrages des poëtes de » combien de ſuperſtitions ils ſont pleins, il » n'y a preſque perſonne qui croie que Dieu » ſoit mortel, & qu'il ait été engendré, &c. »

Plutarque ne pouvoit pas mieux prouver ſon ignorance & ſon aveuglement, que de choiſir les écrits des Juifs & des Syriens pour faire voir qu'ils ont cru qu'il n'y a point de bonté en Dieu; car au contraire ce ſont ces écrits qui ont ſeuls fait connoître la bonté infinie de Dieu, & toute l'étendue de l'amour qu'il a pour les hommes, & qui l'a porté à donner pour eux ſon fils unique, afin qu'ils ne périſſent point. C'eſt la naiſſance & la mort de ce fils fait homme que les chrétiens font gloire d'honorer comme la cauſe de leur ſalut, en tenant d'ailleurs, comme les vrais philoſophes, que Dieu ne peut ni naître ni mourir, & qu'il n'a ni commencement ni fin. Mais ce grand myſtere de l'incarnation & de la mort du fils de Dieu eſt plus élevé au-deſſus

de la connoiſſance de ces philoſophes païens, que le ciel n'eſt élevé au-deſſus de la terre.

XL. Une des grandes qualités de Plutarque, & celle qui eſt la plus néceſſaire à un hiſtorien, c'eſt l'amour de la vérité. Dans les Vies qu'il écrit on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu, ni à la vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Démétrius & Antoine, qui étoient des monſtres en cruauté & en toute ſorte de vices, il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon; & quand il nous peint Lucullus, le ſouvenir des obligations que lui avoit ſa patrie, ne le porte point à diſſimuler ce qu'il avoit de mauvais, perſuadé que Lucullus lui-même ne voudroit pas qu'il payât ce ſervice par un faux témoignage qu'il rendroit à ſa vertu dans un récit inventé & fardé. Il relève autant qu'il peut les vertus des grands hommes, & pour leurs défauts il ne les marque qu'autant que cela eſt néceſſaire pour conſerver la reſſemblance, & il ne s'attache pas à les repréſenter exactement dans ſon hiſtoire; mais il les paſſe légérement, comme épargnant & reſpectant la pauvre nature humaine, & compatiſſant à ſa foibleſſe qui ne lui permet pas de produire un original tout parfait, & qu'on puiſſe prendre pour un modèle achevé de beauté, de vertu & de ſageſſe. S'il avoit ſuivi cette méthode

dans ſes morales, il ſeroit à couvert de tout reproche, mais il s'en eſt écarté en deux occaſions fort importantes. La premiere, c'eſt contre Hérodote; ſur ce que cet hiſtorien a mal parlé de la Béotie & des Corinthiens, l'amour qu'il avoit pour ſa patrie l'a porté à prendre les armes contre lui pour défendre ſes compatriotes. Il a écrit pour cet effet un traité qu'il a intitulé, « De la malignité d'Hérodote », où il s'emporte contre ce pere de l'hiſtoire avec un excès indigne d'un philoſophe; il ne ſe contente pas de lui reprocher des menſonges & des fables, il l'accuſe de malignité dans tous les ſens que ce mot peut avoir. Il eſt vrai qu'il donne de grands éloges à ſon ſtyle & à ſa compoſition.

« Quand une hiſtoire[1], qui n'a rien de fâcheux » ni de nuiſible, dit-il, ou qu'une narration de » choſes grandes & belles eſt compoſée avec élé» gance & avec force, comme celle d'Hérodote, » ou celle de Xénophon ». Et dans ce même traité où il s'acharne ſi fort ſur lui, il dit, « Hérodote eſt un homme très-habile dans l'art » d'écrire. Son ſtyle eſt doux, il y a une grande » force & une beauté inexprimable dans ſes » narrations. Il chante ſa fable comme un poëte, » non pas en homme inſtruit, mais d'une ma-

[1] Dans le Traité, Qu'on ne peut pas vivre agréablement ſelon Epicure. T. XVI.

» niere très-agréable, très-coulante, & très-
» propre à chatouiller les oreilles & l'eſprit.
» Mais il faut bien ſe donner de garde de ſes
» calomnies & de ſes médiſances cachées ſous
» ſes figures tendres & polies, comme d'une
» cantharide cachée ſous des roſes, de peur
» que par imprudence nous ne concevions des
» opinions abſurdes & fauſſes ſur les villes les
» plus conſidérables, & ſur les plus grands
» hommes de la Grèce ». Mais ici on peut faire à Plutarque le même reproche qu'il a fait à Hérodote, de n'avoir mêlé des louanges à ſes reproches, que pour donner à ſes invectives plus d'autorité & plus de poids, & pour les rendre plus croyables par cette affectation de vérité.

XLI. Certainement il paroît que le grand ſens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'Hérodote, qui écrivoit des choſes arrivées de ſon temps, ou peu de temps avant lui, & qui les écrivoit ſur le rapport de ceux qui les avoient vues, & qui en avoient été les témoins, ne ſeroit pas plutôt cru par des lecteurs judicieux, que lui, qui cinq cens ans après vient s'inſcrire en faux ſur des mémoires, ou poſtérieurs, ou qu'Hérodote pouvoit avoir mépriſés ? Il n'y a preſque pas un de ſes reproches qui ne puiſſe être facilement détruit. Mais ce n'eſt pas ici

le lieu de le faire, & nous n'avons qu'à dire à Plutarque que la Grèce entiere lui a répondu par avance & l'a réfuté. Hérodote lut ſon hiſtoire pendant les jeux olympiques à toute la Grèce aſſemblée, & on l'écouta avec tant d'applaudiſſement, qu'on donna à ſes livres les noms des muſes ; & qu'on crioit par-tout quand il paſſoit : « Voilà celui qui a ſi dignement chanté nos victoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés ſur » les Barbares ». Eſt-il vraiſemblable que ſi cette hiſtoire d'Hérodote eût été remplie de calomnies & de médiſances contre les Grecs, aucune de leurs villes n'eût proteſté contre elles, & qu'au contraire elles euſſent toutes concouru à procurer à l'hiſtorien le plus grand honneur qu'aucun écrivain ait jamais reçu.

XLII. La ſeconde occaſion où Plutarque s'eſt éloigné de ſa ſageſſe ordinaire, c'eſt lorſqu'il a écrit contre les Stoïciens. Comme l'amour qu'il avoit pour ſa patrie, lui a fait commettre la premiere faute, le grand attachement qu'il avoit pour la philoſophie académique, qu'il avoit embraſſée, l'a précipité dans la ſeconde. C'eſt ce qui l'a porté à faire ſes deux Traités contre le Portique. Le premier, « Les contredits des » philoſophes Stoïciens ». Et le ſecond, « Des » communes conceptions contre ces mêmes

» philoſophes ». On ne ſçauroit nier que les Stoïciens, en s'écartant des ſentimens de Platon & de Socrate ne ſoient tombés dans de grandes erreurs; mais Plutarque eſt injuſte de s'attacher à eux avec un ſi grand acharnement, qu'il ne ceſſe de les accabler d'injures. Il relève beaucoup de contradictions qui peuvent être conciliées, & d'ailleurs eſt-il juſte d'imputer aux fondateurs les extravagances de quelques diſciples? Et pour ce qui eſt des communes conceptions, elle ne ſont pas toujours ſi bleſſées que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plupart de ces notions avec les ſentimens de ces philoſophes. Les écrits de l'empereur Marc-Antonin, & ceux d'Epictète ſeront toujours pour cette ſecte une aſſez bonne apologie contre tout ce que Plutarque en a écrit.

XLIII. Nous ne ſçavons point ſi Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune; mais il nous fait entendre lui-même qu'il vivoit dans un aſſez grand éclat, puiſque dans la lettre de conſolation qu'il écrit à ſa femme Timoxène, « Ne regardez point, dit-il, aux larmes & aux » lamentations de ceux qui vont vous viſiter » pour pleurer avec vous par une coutume très- » condamnable, qui s'eſt introduite; mais con- » ſidérez plutôt combien vous êtes enviée par » ces mêmes perſonnes à cauſe des enfans qui

» vous reſtent, & à cauſe auſſi du bon état de » votre maiſon & de toute votre vie. Car il » ſeroit honteux pour vous, que lorſque tous les » autres ſe trouveroient très-heureux d'être en » votre place, avec l'affliction même qui vient » de nous arriver, vous vous plaigniſſiez de votre » condition, & que vous condamnaſſiez votre » fortune préſente ».

Une marque encore qu'il ne manquoit pas de bien, & qu'il étoit de ceux qu'on appelle heureux, c'eſt qu'il ne fut jamais obligé d'emprunter & de paſſer par les mains des uſuriers. C'eſt un bonheur qu'il vante lui-même dans ſon traité, « Qu'il ne faut point emprunter à uſure ». Car après avoir beaucoup parlé contre la cruauté des uſuriers, « Ne croyez pas, dit-il, quand » je parle ainſi, que j'aie déclaré la guerre aux » uſuriers, car jamais ils n'ont emmené mes » bœufs ni mes haras », appliquant avec beaucoup d'eſprit à la dureté de ces ennemis du genre humain ce qu'Achille dit des Troyens qui avoient enlevé la femme de Ménélas.

XLIV. Comme on ne ſçait pas préciſément l'année de la naiſſance de Plutarque, on ne ſçait pas non plus celle de ſa mort. Voſſius aſſure qu'il a vécu juſqu'au regne d'Antonin. Car il dit, « Que ce fut ſous cet empereur qu'il » fut fait grand-prêtre d'Apollon », comme cela

paroît par ſon traité, « Si un vieillard doit ſe » mêler des affaires d'état ». Si cela eſt, il parvint à une grande vieilleſſe. Car à la premiere année du regne d'Antonin-le-Pieux, il auroit eu quatre-vingt-neuf ou quatre-vingt-dix ans. Mais dans ce traité on ne trouve rien qui marque que Plutarque ſoit allé juſques-là. Ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'il mourut quelques années avant la fin du regne d'Adrien, à l'âge de ſoixante-douze, ou ſoixante-quinze ans. Il compoſa ce traité quelques années avant ſa mort, & alors il pouvoit fort bien dire qu'il étoit vieux, & parler de ſon grand âge.

XLV. Je finirai cet ouvrage par une réflexion que fournit la grande réputation de Plutarque; c'eſt que quand un écrivain a mérité par ſes ouvrages l'approbation publique, la poſterité qui s'inſtruit dans ſes écrits, lui marque ſa reconnoiſſance, & le confond avec les plus grands hommes. Hérodote, Thucydide, Xénophon parmi les Grecs, Tite-Live & Tacite parmi les Romains, ne ſont pas moins célèbres que les plus grands capitaines dont ils nous ont tranſmis les actions, & que les plus grands princes ſous leſquels ils ont vécu. Le nom de Plutarque n'eſt pas moins connu aujourd'hui, & ne le ſera pas moins dans tous les temps que les noms de tous ces hommes illuſtres

illuſtres dont il a écrit la vie. On peut dire même à l'avantage des écrivains, que les plus grands héros ont beau fuir « l'Acheron ſur le » char de Mars », comme parle Horace, s'ils n'ont un écrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongés dans une nuit éternelle, ſans qu'on donne une ſeule larme à leur mort, & leur valeur n'a dans la ſuite des temps aucun avantage ſur la lâcheté obſcure & cachée; au lieu qu'un grand écrivain n'a beſoin d'aucun ſecours étranger pour ſe rendre immortel, il n'a beſoin que de lui-même. Plutarque ne nous inſtruit pas moins aujourd'hui par ſes beaux traités de morale, qu'il a inſtruit les Romains & ceux de Chéronée, & Platon ne nous eſt pas moins utile qu'il l'a été aux Athéniens.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'AMYOT.

Naissance & études d'Amyot. II. *Il commence à faire connoître ſes talens.* III. *Il va au concile de Trente.* IV. *Il eſt nommé précepteur de Charles IX, & grand aumônier de France.* V. *Il eſt nommé évêque d'Auxerre.* VI. *Il fait ſon entrée à Auxerre.* VII. *Il étudie la Théologie & prêche.* VIII. *Réglement de ſa vie.* IX. *Préſent qu'Amyot fait à l'égliſe d'Auxerre.* X. *Réforme de la liturgie.* XI. *Il inſtruit & veille à l'inſtruction de ſon diocèſe.* XII. *Son attention ſur la diſcipline.* XIII. *Ses ſoins par rapport au temporel.* XIV. *Il eſt fait commandeur-né de l'ordre du Saint-Eſprit en qualité de grand aumônier.* XV. *Il engage le roi à former une bibliothèque.* XVI. *Amyot accuſé d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat des Guiſes.* XVII. *Il retourne dans ſon diocèſe.* XVIII. *Il manque d'être tué.* XIX. *Excès du clergé & des moines d'Auxerre contre Amyot.* XX. *Abſolution donnée à Amyot par le légat du pape.* XXI. *Caractere d'Amyot.* XXII. *Il auroit ſouhaité que le cardinal de Bourbon fût roi.* XXIII. *Amyot aimoit les rites anciens.* XXIV. *Ses diſcuſſions avec ſon chapitre.* XXV.

Son goût pour la muſique. Changement dans le chant de l'égliſe d'Auxerre. XXVI. *Sa mort & ſon teſtament.* XXVII. *Ses armoiries & ſon vrai nom.* XXVIII. *Des écrits d'Amyot.* XXIX. *Mort de ſes aſſaſſins.*

AMYOT.

Jacques Amyot dit de lui-même qu'il étoit né à Melun le 30 Octobre 1513, de parens plus avantagés du côté de la vertu que de celui de la fortune. Il ne déclare point la profeſſion dont étoit ſon pere Nicolas Amyot : mais ſes commenſaux le tenoient pour le fils d'un petit marchand de mercerie : ce qui s'accorde avec Rouillard qui dit que ce marchand vendoit des bourſes & des aiguillettes. Lorſqu'il eut appris les premiers rudimens à Melun, il alla à Paris où il continua ſes études de grammaire, ſervant de domeſtique à quelques écoliers d'un collége qu'il n'a jamais nommé : ſa mere Marguerite d'Amour ou des Amours, avoit ſoin de lui envoyer exactement chaque ſemaine un pain par les bateliers de Melun. L'avidité d'apprendre le pourſuivant juſques dans la nuit, il avoit recours à la lumiere que pouvoient fournir quelques charbons embraſés, & il s'en ſervoit au lieu de chandelle ou d'huile, tant étoit grande alors ſon indigence. Avec ces foibles ſecours pour les premiers commencemens, il ne laiſſa pas d'atteindre les claſſes ſupérieures. Il apprit la langue grecque au collége du Cardinal-le-Moine, ſous Jean

Né à Melun, le 30 Octobre 1514. Mort a Auxerre, le 6 fevrier 1693.

Dessiné par L. Marchand. 1784 Gravé par N. Ponce

au collége du Cardinal-le-Moine, ſous Jean

JACQUES AMYOT,

Né à Melun, le 30 Octobre 1514. Mort à Auxerre, le 6 février 1593.

Dessiné par Marchand. *Gravé par N. Ponce.*

Evagre Remois, qui tenoit une claſſe exprès pour cette langue. Il étudia la poéſie ſous Jacques Tuſan profeſſeur royal, l'éloquence & la philoſophie ſous Pierre Danès, & les mathématiques ſous Oronce Finée, tous trois profeſſeurs royaux établis nouvellement par François premier. S'étant fait paſſer maître-ès-arts à dix-neuf ans, il alla à Bourges pour y étudier le droit civil avec un jeune homme qui fut depuis célébre avocat en parlement.

II. Y étant arrivé, Jacques Collin lecteur ordinaire du roi, & abbé de S. Ambroiſe, le fit précepteur de ſes neveux, & l'engagea à accepter une chaire de profeſſeur des langues latine & grecque dans l'univerſité de Bourges, qu'il lui obtint par le moyen de Marguerite ſœur unique du roi de Navarre ducheſſe de Berry. Après avoir eu ſoin pendant quelque tems des neveux de l'abbé de Saint-Ambroiſe, monſieur de Morvilliers lieutenant-général au bailliage de cette ville, étant informé de ſon mérite, le donna à M. Bochetel ſeigneur de Sacy, ſecrétaire du roi, qui étoit ſon beau-frere, pour veiller ſur les études & ſur l'éducation de ſes enfans. Pendant les dix à douze années qu'il fut profeſſeur & précepteur à Bourges, il commença à traduire quelques ouvrages grecs en langue françoiſe, & il avoua depuis à ſes

amis, que ce tems-là avoit été le meilleur & le plus tranquille de toute ſa vie. Il travailla d'abord à la traduction de l'hiſtoire de Théagene & Chariclée, & ſe mit enſuite à traduire quelques vies des hommes illuſtres de Plutarque. Cette derniere traduction dédiée à François premier, fit tellement connoître la pénétration d'Amyot dans la langue grecque, que le prince lui ordonna de continuer le reſte de l'ouvrage, & lui donna pour récompenſe l'abbaye de Bellozane, qui venoit de vacquer par la mort de Vatable. Ce fut le dernier bénéfice conſiſtorial auquel ce roi nomma.

III. Amyot ne croyant pas devoir attendre une plus grande fortune en France, prit le parti d'aller en Italie pour perfectionner ſa traduction de Plutarque par le moyen des manuſcrits, & par les conférences avec les ſçavans de ce pays-là. C'étoit vers l'an 1546. Monſieur de Morvilliers de Bourges, ambaſſadeur à Véniſe, le mena avec lui en Italie, où il fit toutes les recherches néceſſaires. Un peu après le retour de cet ambaſſadeur, Amyot fut chargé par Odes de Selve ſon ſucceſſeur dans l'ambaſſade, & par le cardinal de Tournon alors réſident à Rome, de préſenter au concile aſſemblé de nouveau à Trente le 1e ſeptembre 1551, les lettres du roi Henri ſecond avec ſes proteſtations; il s'aquitta

d'une commiſſion ſi difficile avec toute la ſatisfaction poſſible, ainſi qu'on peut voir par la lettre qu'il écrivit le 8 du même mois à M. de Morvilliers. Le deſir ardent de ſe perfectionner dans les auteurs Grecs par la connoiſſance des manuſcrits, lui inſpira d'aller de Veniſe à Rome. Jean le Doux évêque de Mirepoix, l'y retint près de deux ans.

IV. Le cardinal de Tournon convaincu de l'habileté d'Amyot dans toutes les affaires, & même celles qui regardoient la couronne, voulut l'avoir pour compagnon de voyage à ſon retour de Rome, avec Denis Lambin qui fut depuis profeſſeur royal de langue grecque à Paris. Ce cardinal arrivé à la cour, apprit que le roi ſouhaitoit un précepteur pour les ducs d'Orléans & d'Anjou. Il préſenta Amyot à Henri II, qui lui donna cette charge dont il jouit le reſte de ſon régne & ſous celui de François II. Pendant qu'il fut précepteur des princes, il acheva ſa traduction des hommes illuſtres de Plutarque, & la dédia à Henri II. Enſuite il entreprit celle des œuvres morales du même auteur qu'il acheva ſous le régne de Charles IX, à qui il la dédia. Ce prince auparavant connu ſous le nom de duc d'Orléans, étant parvenu à la couronne l'an 1560, ſe ſouvint de ſon précepteur, & dès le lendemain de ſon avénement 6 décembre, il

le fit ſon grand aumônier, ſon conſeiller d'état; & conſervateur de l'univerſité de Paris. Il lui donna encore depuis l'abbaye de Roches au diocèſe d'Auxerre & celle de S. Corneille de Compiegne. Le jeune roi l'appelloit ſon maître, lorſqu'il vouloit lui parler familierement : mais il lui fit auſſi quelquefois des reproches, par exemple, ſur ſa trop grande frugalité, en ce que pouvant faire bonne chere, il ſe contentoit ſouvent de manger des langues de bœuf. Trois ou quatre ans après il fut doyen de la cathédrale d'Orléans, ſans qu'on ſçache de quelle maniere, ſinon qu'on croit que l'évêque Jean de Morvilliers y contribua.

V. L'évêché d'Auxerre étant venu à vacquer par la mort du cardinal de la Bourdaiſiere arrivée en cour de Rome, le pape Pie V pourvut à tous les bénefices de ce cardinal PLENO JURE, & nomma à l'évêché d'Auxerre un particulier dont le nom n'eſt point venu à notre connoiſſance: ce qui cauſa une grande diſpute entre le roi & le pape. Cette circonſtance quoique combattue par l'hiſtoriographe Renaud Martin, ſe trouve alléguée dans des écritures du chapitre d'Auxerre de l'année 1592, où il eſt marqué que les chanoines avoient été fort ſollicités par celui qui avoit des proviſions du pape, de le recevoir, & de lui délivrer les revenus échus pendant la

vacance, & qu'ils n'en voulurent rien faire. Le pape obligé de condeſcendre aux volontés du roi, & informé d'ailleurs des qualités extraordinaires d'Amyot, le nomma à cet évêché, & Henri III qui déſiroit ardemment l'avancement de ſon maître (c'eſt le nom qu'il lui donnoit toujours) ſçut bon gré au ſaint Pere d'avoir confirmé ſon choix. Amyot ayant accepté, & s'étant fait ſacrer à Paris, envoya ſa procuration à Laurent Petitfou archidiacre d'Auxerre. Celui-ci la préſenta avec les bulles le 5 mars 1571 & prit poſſeſſion. Le même jour François de la Barre fut reconnu vicaire-général, & Jean Amyot auditeur des comptes promit par écrit ſur le regiſtre au nom du nouvel évêque ſon frere, une chapelle d'ornemens. La diſette où ſe trouvoit l'égliſe d'Auxerre par ſa ſpoliation totale arrivée trois ans auparavant, auſſi bien que les difficultés qu'on venoit d'eſſuyer auprès des héritiers du cardinal de la Bourdaiſiere, engagerent les chanoines à uſer de cette précaution inouie juſqu'alors.

VI. Dans l'année même, il obtint du roi la permiſſion de quitter la cour & de venir à Auxerre. Il s'arrêta à Sens le 24 mai jour de l'aſcenſion, & y prêta le ſerment ordinaire de ſoumiſſion & d'obéiſſance, qu'il ſigna ſur le grand autel en préſence du cardinal de Pellevé archevêque, & fit

le préſent accoutumé d'une chappe au tréſor de la métropolitaine. Il avoit fait adjourner au mardi 29 mai les quatre vaſſaux ordinaires, pour le porter depuis l'égliſe de Saint Germain juſqu'à la cathédrale. Les trois derniers ne firent aucune difficulté, & pourvurent à cette fonction : mais Jean Girard avocat du roi au bailliage d'Auxerre chargé de la procuration de Charles IX, repréſenta qu'il ne convenoit pas que ce prince fût ſujet à cette ſoumiſſion, & ſoutint (quoique fauſſement) que cela ne s'étoit aucunement pratiqué depuis que les rois avoient ſuccédé aux comtes d'Auxerre dans la propriété du comté. Le nouvel évêque à qui ces repréſentations furent réitérées dans l'égliſe de Saint Germain, allégua pluſieurs paſſages & hiſtoires propres à faire connoître que ce n'étoit pas à ſa perſonne privée, ni aux évêques même en particulier, que cet honneur étoit rendu, mais à Dieu. Se contentant cependant de la ſoumiſſion que firent juſqu'au bout de l'égliſe de Saint Germain René de Pernay ſeigneur de la Bertauche & ſon fils, pour le duc de Nevers entant que Baron de Donzy & de Saint Verain, & de celle de Guillaume de la Buſſiere ſeigneur de la Bruere, pour le baron de Toucy, il déclara qu'il ne vouloit pas ſe ſervir de ſon droit, & qu'il feroit le reſte du chemin à pied ſans préjudicier à ſes

ſucceſſeurs, comme en effet il le fit de l'égliſe de Saint-Germain à la cathédrale, précédé par le clergé ſéculier & régulier, accompagné des quatre perſonnes qui repréſentoient les quatre barons : & la chaiſe où il auroit dû être porté, fut ſoutenue élevée proche de lui durant tout le chemin par quatre Bourgeois de la ville au nom des mêmes Barons : ce qui revenoit aſſez au cérémonial pratiqué à l'entrée de Philippe de Lenoncourt onze ans auparavant.

VII. Jacques Amyot étoit âgé de cinquante-huit ans, lorſqu'il prit poſſeſſion de l'évêché d'Auxerre : il avoua lui-même en arrivant, qu'il n'étoit ni théologien, ni prédicateur, n'ayant preſque étudié que des auteurs profanes. Il commença à ſe faire une occupation journaliere de la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Saints Peres grecs & latins. En attendant qu'il fût en état de prêcher devant ſon peuple, il chargea de cette fonction Pierre Viel docteur en théologie qu'il avoit amené avec lui, & qui prêcha en effet en ſa préſence pluſieurs ſermons dans la cathédrale. Ce théologien eut auſſi avec lui de fréquentes conférences ſur les endroits les plus remarquables de l'Ecriture-Sainte, touchant les points dogmatiques controverſés, & ſur les queſtions de l'école. Lorſqu'Amyot eut commencé à lire la Somme de S. Thomas, il s'y appliqua de

telle maniere, qu'il la poſſéda preſqu'en entier. On lui perſuada de ſe hazarder de parler en public ; & quoiqu'il ſe défiât beaucoup de ſes forces, & que la foibleſſe de ſa voix ne lui inſpirât pas beaucoup de courage, il prêcha d'abord les jours ſolemnels, mais dans un ſtyle ſi clair & ſi châtié & en même-tems ſi enrichi de ſentences, que les ſçavans ſortoient de la prédication bien plus éclairés qu'il n'y étoient arrivés, & les ignorans n'en revenoient point ſans être inſtruits de leurs devoirs, & rendus meilleurs qu'auparavant. Des commencemens ſi heureux l'encouragèrent à prêcher plus ſouvent, il ne laiſſa paſſer aucune des grandes fêtes ſans officier & prêcher, tant qu'il réſida à Auxerre. On prétend qu'il ſe tenoit en chaire d'une maniere ſinguliere. Ayant fait faire à neuf la chaire de bois que l'on voit encore, en place de celle que les Huguenots avoient brûlée, il vouloit qu'on en tournât l'ouverture du côté de l'auditoire, & s'y tenoit aſſis dans un fauteuil. Quoiqu'il débitât ſes ſermons en françois, il les compoſoit cependant en latin, & l'on en a conſervé long-tems les minutes.

VIII. Voici le régime de vie qu'il obſerva pour devenir théologien & prédicateur depuis ſon avénement à l'épiſcopat. Levé à cinq heures du matin en toutes ſaiſons, il récitoit ſon office

de la nuit, puis il ſe tenoit enfermé dans ſon cabinet juſqu'à l'heure de la grand'-meſſe, étudiant les livres dont j'ai parlé. Après la grand'-meſſe, il retenoit le célébrant, & quelques dignités ou chanoines à dîner. Pendant le repas on ne s'entretenoit que de matieres de littérature ou de choſes honnêtes ; enſorte que ſa table pouvoit paſſer pour une véritable école de piété ou de ſcience, d'où l'on ne ſe retiroit point ſans être devenu plus ſçavant ou plus pieux. La converſation après le repas duroit l'eſpace d'une heure : il retournoit enſuite à ſa bibliothéque, & continuoit juſqu'au ſoir les études commencées le matin. C'eſt ainſi qu'il s'arrangeoit les jours ordinaires, excepté que l'avent & le carême il célébroit la meſſe en particulier avant que d'aller à la grand'-meſſe des chanoines. Les dimanches & fêtes, il aſſiſtoit aux premieres & ſecondes vêpres & à matines, & diſoit auſſi une meſſe baſſe. Les jours de grandes fêtes auxquels il devoit prêcher vers l'heure du midi, il remettoit au ſoir le repas ordinaire des officiers du chœur. Lorſqu'il alloit par la ville, il étoit habillé en grand-aumônier, dit ſon hiſtorien. Dans ſon palais épiſcopal, il ſe tenoit vêtu en évêque. A l'égliſe, ſi c'étoit l'été, il étoit en rochet & ſurplis, bonnet carré & aumuſſe : en hiver il étoit comme les chanoines, excepté que ſur

l'habit long il ne portoit point l'aumuſſe ronde, c'eſt-à-dire, le petit capuchon.

IX. On peut ſe reſſouvenir ici de la deſcription que j'ai faite ailleurs de la triſte ſituation où ſe trouvoit l'égliſe d'Auxerre, lorſque le cardinal de la Bourdaiſiere fut remplacé par Jacques Amyot. Tout ce que les chanoines avoient pu faire durant les années 1568, 1569 & 1570, ſe réduiſoit au plus néceſſaire. L'égliſe ayant beſoin d'être bénite de nouveau à cauſe des profanations horribles que les Huguenots y avoient commiſes, le nouveau prélat commença par là auſſi-tôt après ſon arrivée, & il en fit la bénédiction le vendredi 22 juin 1571. Le 27 du même mois il rebénit celle des Cordeliers, dans laquelle avoit été le prêche des Calviniſtes. De là il ſe tranſporta à Varzy, ville principale de ſon temporel : il y étoit le trois juillet ſuivant les lettres d'inſtitution d'official qu'il y fit expédier. En venant ſe faire recevoir à Auxerre, il avoit apporté pour la cathédrale des ornemens de drap d'or, où le chapitre ne trouva à redire que dans le nombre des chappes, parce qu'il n'y en avoit point pour ceux qui chantent les répons, & que les nappes d'autel y manquoient : ce que les chanoines diſoient avoir coutume d'être donné. Le prélat y ſuppléa depuis par le moyen d'un autre ornement de ſoie de couleur

blanche qu'il fit donner par le ſieur du Halde, dont il n'avoit point voulu prendre les profits du quint denier, pour l'acquiſition de la terre de Beauche. Après avoir un peu garni la ſacriſtie, il n'épargna rien pour rendre au chœur ſon ancien luſtre, il fit refaire à neuf en 1573 les chaires des chanoines tant baſſes que hautes : le trône épiſcopal qu'on voit aujourd'hui à gauche, eſt auſſi de ſon temps ; il l'avoit fait mettre à droite, & dans la place même où étoit l'ancienne chaire de pierre que les Huguenots n'avoient point gâté, à cauſe de la ſimplicité dont elle étoit. Il donna les ſept colonnes de cuivre qui accompagnent le grand autel : celle du milieu finit en croſſe & ſoutient la ſuſpenſe du ſaint Sacrement. La table de marbre dont il fit refaire l'autel, eſt une ancienne tombe qui provenoit de la ſépulture de quelque perſonne conſidérable : on a prétendu que c'étoit elle qui couvroit le tombeau du ſaint évêque Bernard de Sully inhumé au milieu du chœur. Il fit la conſécration de ce nouvel autel le 15 juillet 1576, quelques tems après avoir reçu de Rome un os du bras de ſaint Saturnin célèbre martyr de la même ville, que le cardinal de Pellevé archevêque de Sens avoit tiré de ſon titre de Saint-Jean & Saint-Paul ; relique très-averée. La donation du cardinal eſt datée de

Rome le deux janvier 1576. Ce fut auſſi aux dépens du nouvel évêque que le ſanctuaire fut fermé de murs ; les grillages de fer qui le fermoient auparavant, avoient été rompus ou emportés. En même-tems que les ouvrages dont je viens de parler ſe firent en bois, en cuivre, en pierre, l'évêque Amyot ſongea à la conſtruction d'un nouveau jeu d'orgues qu'il avoit deſſein de placer au coin du chœur. Il fit venir pour la confection des tuyaux le frere Hilaire religieux de Notre-Dame en l'iſle à Troyes, de l'ordre du Val des Ecoliers, qui paſſoit pour très-expérimenté. Le bas des vitrages du tour du chœur qui avoit été caſſé par les Calviniſtes, fut refait à ſes dépens en meilleure partie l'an 1573. On y voit ſes armoiries dans le fond, auſſi-bien que celles du chapitre & du doyen François de la Barre. Il en eut fait autant à celles de la nef, ſi le maître de fabrique de l'égliſe ſe fût un peu prêté à cette bonne œuvre. Comme on ne voyoit pas bien clair ſur le grand autel à cauſe de l'épaiſſeur des vitrages des bas côtés, il fit ôter une verriere entiere du côté droit placée ſur la porte qui conduit au chapitre, & y fit ſubſtituer du verre blanc avec une ſimple image de S. Jacques ſon patron. Voulant qu'on ſe reſſentît auſſi de ſes libéralités en argenterie, il donna en 1583 deux chandeliers d'argent,

gent, & un bénitier de même matiere. Sa Vie latine ajoute qu'il y joignit deux encenſoirs avec leurs navettes pareillement d'argent.

X. Les breviaires & autres livres redigés à l'uſage du diocèſe d'Auxerre, n'avoient juſqu'alors été imprimés qu'en lettres gothiques. Il conçut en 1578 le deſſein de faire réimprimer en lettres romaines les breviaires, miſſel, manuel & pſeautiers, & l'on nomma quatre chanoines pour revoir ce qu'il y auroit à corriger. Mais de tous ces projets celui du breviaire fut ſeul exécuté. L'impreſſion s'en fit à Sens en 1580 : l'ouvrage ne fut point revu d'une maniere qui répondît à la réputation d'un ſi grand prélat ; la diſtribution des lectures paroît un peu mieux ordonnée, que dans les éditions précédentes ; mais la poëſie eſt auſſi pitoyable qu'auparavant. La déférence que l'on eut pour l'étymologie qu'il attribuoit au nom latin d'Auxerre, fit qu'on laiſſa imprimer par tout ANTISSIODORUM au lieu d'AUTISSIODORUM, perſonne n'oſant alors contredire. Il avoit déja deſtiné une préface latine pour le miſſel, au cas qu'il eût été réimprimé : mais l'ouvrage ne fut point mis en état de paroître. Les conférences que l'on eut avec ce prélat à l'occaſion du breviaire, procurérent au chapitre une décharge d'office. Juſqu'alors on n'avoit célébré de vigiles des morts qu'à neuf leçons

& neuf répons, mais auſſi les chantoit-on très-mal, ſur-tout depuis quelques années. Le prélat conſentit qu'on réduiſit chacune de ces vigiles à un ſeul noctune, à condition qu'on en chanteroit les antiennes & les répons ſans précipitation ni confuſion ſelon le chant Gregorien, & non pas ſyllabiquement comme on s'étoit aviſé de faire en quelques égliſes. Le chapitre avoit auſſi ôté long-tems auparavant par déférence pour l'évêque certains uſages qui pouvoient lui déplaire. Chaque chanoine à ſon tour devoit faire l'office de chantre au chœur le jour de Noël & de Saint-Etienne, revêtu d'une dalmatique, la mitre en tête & la croſſe en main : on ſtatua le 22 décembre 1572, que dans la ſuite celui qui feroit cet office de chantre, n'auroit ni mitre, ni dalmatique, & qu'il porteroit un bâton cantoral. Il étoit reſté juſqu'à ſon tems un veſtige de la vie commune parmi les chanoines d'Auxerre. Tous les jours de jeûne du carême ils entendoient une lecture de piété en chapitre avant complies, & pendant cette lecture on buvoit quelques coups de vin tiré de la cave commune du chapitre. Cela pouvoit s'appeller véritablement Collation. Au ſortir de là on rentroit à l'égliſe en recitant le Miſerere, & autres ſuffrages pour les morts : après quoi on chantoit complies. Sur ce que le petit rafraîchiſſement pris en cette

occaſion, ne fut pas regardé par certains chanoines comme ſuffiſant pour finir la journée, & que quelques-uns y ſuppléoient de nouveau, on abrogea la coutume d'aller boire un coup en chapitre, & en même-tems celle d'y aller entendre une lecture d'homelie, ou d'autres matiéres pieuſes. Cet uſage fut ſupprimé le 28 novembre 1586 : & l'on croit que les commenſaux & les amis de l'évêque influèrent le plus dans ce changement. Il y avoit dès lors des gens qui combattoient mal à propos des choſes dont ils ne ſçavoient pas l'origine ; & il falloit contenter ceux qui trouvoient les complies trop bien placées au coucher du ſoleil. Certains auteurs mal inſtruits ont parlé du procès des chanoines d'Auxerre touchant les bords du camail, comme s'il avoit été commencé ſous ce prélat, & qu'il y eut pris quelque part : il eſt vrai que le nom d'Amyot fut célèbre dans ce triſte procès ; mais ces auteurs auroient dû ſçavoir qu'il n'eſt pas queſtion de l'évêque mort cinquante ans auparavant : Edme Amyot doyen de la cathédrale fut auteur de ces troubles vers l'an 1642.

XI. Quoique l'évêque Amyot prêchât, il ne laiſſa pas d'attirer dans ſon diocèſe de ſçavans perſonnages qui puſſent remplir dignement la chaire de la cathédrale. Après la mort de Jacques

de la Halle célébre docteur, chanoine théologal & pénitencier, arrivée en 1575, voyant la foible ſanté de ſon ſucceſſeur, il retint à Auxerre un de ſes compatriotes appellé Denis Perronnet. C'étoit un docteur qui avoit fait profeſſion chez les Carmes, mais qui étoit ſorti de cet ordre avec permiſſion du pape Pie V. Il fut en effet reçu à la prébende théologale & à la pénitencerie le ſix ſeptembre 1577, en produiſant un certificat d'Arnaud évêque de Bazas touchant la canonicité de ſa ſortie. A peine avoit-il commencé ſon ſtage rigoureux qu'on lui permit d'accompagner l'évêque dans la viſite du diocèſe, afin d'y annoncer la parole de Dieu. On peut ſe convaincre par le grand nombre de ſermons imprimés de ce théologien, avec quelle aſſiduité il s'acquitta du devoir de la prédication. Ce pénitencier obtint du prélat l'année ſuivante une confirmation de la réunion, que Pierre de Belle-Perche avoit faite de la chapelle de ſaint Germain à la pénitencerie. La ville de Gien où il reſtoit quelques hérétiques, fut une de celles où l'évêque fut plus attentif à n'envoyer que de ſçavans prédicateurs. Il conféra outre cela la chantrerie de la collégiale de cette ville, à un eccléſiaſtique pieux, docte & prudent, capable de faire beaucoup de bien. De ſtatuts ſynodaux qu'ait fait Amyot, nous connoiſſons

uniquement ceux qu'il publia au ſynode du premier mai 1582, leſquels regardent tous la matiere du mariage : & comme, malgré les ſoins qu'il ſe donnoit, les mariages en dégrés prohibés ou clandeſtins ſe multiplioient, Laurent Petitfou ſon official accorda monitoire en 1585, pour avoir des révélations ſur les perſonnes qui étoient ainſi mariées. Touchant la même matiere il reçut & exécuta en 1584 un bref de Gregoire XIII qui donnoit abſolution, & validoit le mariage de nobles perſonnes François de la Riviere & d'Anne de Veilhan, leſquels ſans être informés des decrets du concile, qui n'étoient pas encore publiés en France, s'étoient mariés en dégré prohibé. Huit ans auparavant le même pape avoit adreſſé à ce prélat le jubilé qu'il l'avoit ſupplié d'accorder à ſes diocéſains, à l'occaſion de l'année ſainte arrivée en 1575 : ce qui paroît prouver que ces jubilés n'étoient point envoyés, qu'ils n'euſſent été demandés par les évêques chacun pour leur diocèſe.

XII. Amyot fut d'une grande exactitude ſur le port des cheveux courts. Il eſt marqué dans des mémoires de ſon tems, qu'ayant apperçu des curés au ſynode avec des cheveux longs, il les fit approcher, & leur rendit la chevelure auſſi courte, que l'étoit la ſienne, laquelle, comme il paroît par ſon mauſolée, étoit très-

réguliere. Sur la requête que les habitans de Clamecy lui préſentérent en 1582, touchant l'office divin du chapitre & de la paroiſſe, il fit un réglement en 1586 pour la décence du culte de Dieu en l'égliſe de Saint-Martin. Celui qu'il entreprit de donner en 1573 aux chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Pere, n'avoit pas eu un ſuccès ſi prompt. Son promoteur l'informa dans la viſite qu'il y fit le ſecond jour d'août, que ces religieux ne conſervoient preſque plus de marques de la cléricature : on ne les voyoit le plus ſouvent que dans l'habit le plus éloigné de leur état, celui qu'ils porroient à l'égliſe leur devenoit odieux, & ils ſe diſpoſoient à s'habiller comme chanoines de la cathédrale ſe diſant chanoines comme eux. Le prélat leur enjoignit le port du rochet, ourre la grande tonſure, &c. Ils en appellèrent à Sens & de là à Lyon; & par tout ils furent condamnés à ſe ſoumettre aux réglemens ſalutaires de leur évêque. On ne voit point d'éclat ſemblable dans aucune autre des égliſes de la ville qu'il viſita dès le commencement de ſon épiſcopat. Le ſecond dimanche d'après pâques 1572 ou 1573, il fit la réconciliation pour ne pas dire, une véritable dédicace de l'égliſe de Saint-Renobert. Etienne Panſerot religieux de Saint-Marien, curé de Notre-Dame la dehors, l'ayant averti que les

catholiques avoient ramaſſé pluſieurs oſſemens du corps de ſaint Vigile au moment que la châſſe de ce ſaint fut profanée par les Calviniſtes, Laurent Petitfou grand archidiacre & official, fut commis pour s'informer juridiquement ſur ces reliques ; ce qui étant fait, Amyot ſe tranſporta dans l'égliſe paroiſſiale le dix juillet 1588, & les enferma dans une nouvelle châſſe, déclarant que c'étoit véritablement des reliques du ſaint évêque d'Auxerre, fondateur de cette égliſe. La peſte qui régna dans le pays durant quelques années de ſon épiſcopat, l'engagea à accorder permiſſion d'ériger dans toutes les paroiſſes de la ville une confrairie ſous l'invocation de ſaint Roch, par ſes lettres datées de Paris le 22 juin 1583. Les maladies contagieuſes ayant recommencé dans un autre tems, il entra encore davantage dans la dévotion des citoyens, & bénit la nouvelle chapelle qu'ils avoient fait bâtir ſous l'invocation de ce même ſaint, proche le bâtiment deſtiné aux peſtiférés. Ayant appris le beſoin où la ville étoit d'avoir une maiſon aſſurée pour les grandes écoles, il acquit un certain canton de la grande rue Saint-Germain, & y fit conſtruire un corps de logis conſidérable. Il avoit eu deſſein d'y mettre les peres Jéſuites ; mais ils n'y furent pas introduits de ſon vivant par la faute du pere Pigenat,

qui alla trop lentement dans la conduite de cette affaire, & ne prit pas ſoin de la conclure avant le tems des troubles qui ſuivirent la tenue des états de Blois.

XIII. L'application que donna l'évêque Amyot aux beſoins ſpirituels & temporels de ſon diocèſe, & ſur-tout de ſa ville épiſcopale, ne l'empêcha pas de vaquer ſoigneuſement à ſon temporel. Le château de Regennes avoit été très endommagé pendant les guerres civiles de la religion : cependant les évêques l'habitoient volontiers à cauſe de ſa ſituation. Il fit relever les ruines cauſées par le feu, & le rendit logeable. En 1572 il ſe fit donner un dénombrement de la terre & ſeigneurie de Beauche par le duc & la ducheſſe de Nivernois. Deux ans après il reçut une pareille déclaration de Françoiſe des Colons veuve du ſeigneur d'Ougny & de Seponſe en Nivernois pour les fiefs qu'ils tenoient de lui. En 1585 il reçut Olivier Foudriat lieutenant particulier du bailliage d'Auxerre, à foy & hommage pour les fiefs des Soyarts, & de Camp-le-Roi aſſis en la paroiſſe de la Lande, qu'il venoit d'acquérir de noble Jacques de Lenfernat ſeigneur de Prunier fils de Georges de Lenfernat, & le quitta des droits de quint & requint, & profits féodaux. L'année ſuivante le 22 juillet René de Prye chevalier de l'ordre du roi, ſeigneur de Prye,

Montpopon, Teſtmilon, & baron de Toucy, lui donna aveu & dénombrement de cette baronnie, en commençant par le château même de Toucy. L'énumération n'avoit pas été trouvée exacte, elle fut réitérée le 31 janvier 1587, & on procéda le premier mai ſuivant à une vérification & renouvellement des limites de la ſeigneurie contigues à la portion ſeigneuriale de l'évêque ſeigneur ſuzerain.

XIV. Le prélat fit de tems à autre des voyages à la cour où ſa dignité de grand aumonier l'appelloit. Ce fut principalement ſous Henri III, qui commença à régner au mois de juin 1574. Dans le tems que ce prince retournoit de Pologne en France & qu'il paſſoit par la Savoye, la ducheſſe qui étoit ſa tante fit auprès de lui de ſi grandes inſtances, pour qu'il conſervât notre évêque dans ſa charge de grand aumônier, qu'il lui promit de n'en pas nommer d'autre. Le roi donr il avoit été autrefois précepteur voulut lui en porter lui-même la nouvelle à ſon arrivée, lui recommanda d'être auſſi fidéle à ſon ſervice, qu'il l'avoit été à celui de Charles IX. Quelques années après établiſſant l'ordre des chevaliers du Saint-Eſprit il en fit Amyot commandeur né par ſa qualité de premier aumônier, & voulut que ſes ſucceſſeurs jouiſſent du même honneur, ſans être tenus de faire preuve de nobleſſe. Le roi

préta le ſerment de l'ordre entre les mains de ce prélat, qui lui mit au col le grand collier le 31 décembre 1578 dans l'égliſe des Auguſtins de Paris. Selon du Sauſſay quelques courtiſans murmurèrent ſur l'élévation d'un homme de ſi baſſe naiſſance à un ſi haut point d'honneur : mais Henri III leur ferma la bouche par deux paroles. C'étoit ce même évêque qui avoit dreſſé les ſtatuts de cet ordre, & qui preſcrivit aux chevaliers certaines prieres en forme d'office divin. Il étoit ſi bien venu auprès d'Henri III, qu'on entendoit ſouvent ce prince, à l'exemple de Charles IX, l'appeller ſon maître. En effet Amyot ſe plut à lui remettre alors de tems en tems quelques principes de latinité ; ce qui donna occaſion de compoſer ce diſtique :

Grammaticam diſcit mediâ rex noſter in aula ;
Bis rex qui fuerat, fit modò grammaticus.

XV. Mais une autre choſe plus importante qu'il ſuggéra au roi en 1575, fut de deſtiner de groſſes ſommes pour former une bibliothéque. Ainſi fut commencée cette collection de manuſcrits tant grecs que latins, qui montent aujourd'hui à tant de milliers, & qui ſont d'une ſi grande utilité pour toute ſorte de ſciences. Amyot s'en ſervit le premier pour perfectionner ſes traductions, auxquelles il travailla à Paris & dans ſon diocèſe, juſqu'à ce que la tran-

quillité de ſon eſprit fut troublée par les émotions populaires. On lit qu'un jour il fit au roi un préſent aſſez bizarre : c'étoit celui d'un chou qu'on lui avoit envoyé de ſa terre d'Appoigny proche Auxerre, autrement dite Regennes : ce chou étoit d'une telle groſſeur, qu'il falloit deux hommes pour le porter. Le roi qui ſçavoit l'Hiſtoire-Sainte, porta à l'inſtant le même jugement du pays d'où il venoit, que les Iſraélites avoient porté de la terre promiſe d'où deux hommes leur avoient apporté en pompe une grappe de raiſin. La demeure d'Amyot dans Paris, étoit dans l'enclos de l'hôpital des Quinze-vingts, où il avoit un logis que les adminiſtrateurs lui avoient cedé, en conſidération de ſa dignité de grand aumônier. Étant dans cette ville en différentes années, il aſſiſta à quelques ſacres d'évêques : à celui de Jacques Fourré évêque de Chalons ſur Saone le dix-huit avril 1573, chez les Jacobins de la rue Saint-Jacques. En 1578 il ſacra dans l'égliſe de Sainte-Genevieve Arnaud de Sorbin évêque de Nevers, avec Pierre de Gondi évêque de Paris, & Nicolas Fumée évêque de Beauvais. Il fut préſent à Saint-Denis au mois de juin 1584 aux obſéques de François duc d'Anjou frere du roi Henri III. Ce fut pendant qu'il étoit à Paris l'an 1588, que ſe voyant arrivé à l'âge de 75 ans, il rédigea

ſon teſtament le quinze mai : ce qu'il fit certifier le lendemain par un acte de deux notaires au Châtelet.

XVI. Ce grand homme parut avoir prévu ce qui pourroit arriver, ſi certaine faction prenoit le deſſus dans le royaume. Il étoit à Blois lorſque les Guiſes y furent aſſaſſinés. La nouvelle de ce meurtre étant parvenu à Auxerre, Claude Trahy gardien des Cordeliers publia par tout & même juſques dans la chaire, que l'évêque étant du conſeil du roi, l'avoit conſeillé & ſçu ; qu'il étoit impoſſible que cela ne fût ainſi, puiſqu'il gouvernoit le roi, & que de plus il en avoit donné à ce prince l'abſolution ſacramentelle : que pour ces cauſes il étoit indigne d'entrer dans l'égliſe, & que s'il y entroit, il feroit ſonner la cloche du ſermon pour aſſembler les habitans, à quelque heure que ce fût, & les exciter à courir ſur lui : le Cordelier ajoutoit hardiment, que quiconque entendroit la meſſe d'Amyot, ſeroit excommunié. De tels diſcours ne manquèrent pas de faire dans l'eſprit de la populace, l'effet qu'en attendoit ce Cordelier, qui étoit jaloux de la deſtination qu'Amyot avoit fait de ſon collége pour les Jéſuites. Il préſenta ſes odieuſes imputations par écrit en plein chapitre & au bureau de la ville, eſſayant d'y prouver que la feuille imprimée & reçue à

Auxerre comme ailleurs, où il étoit porté que ce meurtre avoit été fait juſtement, ne pouvoit être venue que de l'évêque, qui haïſſoit ſouverainement les Guiſes. Cependant Amyot avoit ignoré abſolument que ce meurtre dût être commis, & le roi n'en avoit fait confidence qu'à ceux qui devoient l'exécuter. L'évêque d'Auxerre déclara auſſi-tôt à Blois, que le cas étoit ſi énorme, qu'il n'y avoit que le pape ſeul qui en pouvoit abſoudre. Il le dit expreſſément à Jean Droguin chapelain ordinaire, qui avoit coutume de confeſſer le roi, en ſorte que ce prince ne fut pas confeſſé le jour de Noël. Le fait fut atteſté par monſieur de Saint-Germain abbé de Chaalis alors théologien du roi, avec lequel Amyot en avoit conféré, & Sébaſtien le Royer doyen d'Auxerre en convint à ſon retour de Blois. Auſſi le roi ne s'adreſſa pas à Amyot pour l'abſolution. Il la reçut le dernier jour de l'an de Jacques Coulomb chanoine théologal de Saint-Sauveur de Blois ancien docteur de la Faculté de Paris, en vertu d'un bref du pape, qui donnoit pouvoir à Henri de choiſir tel confeſſeur qu'il lui plairoit, avec toute faculté à ce confeſſeur ainſi choiſi, de l'abſoudre de tous cas reſervés au ſaint ſiége, même ceux de la bulle In cœna Domini. C'eſt pourquoi le roi ayant cru pouvoir communier le premier jour

de l'an de la main de l'évêque de Langres ; Amyot l'aſſiſta en cette cérémonie, le ſervit en toute la meſſe, & dit l'office & les heures avec lui en qualité de grand-aumonier, outre qu'en qualité de commandeur de l'ordre du Saint-Eſprit, il étoit auſſi tenu d'aſſiſter perſonnellement à toutes les heures du ſervice ce jour là, qui étoit celui de la cérémonie des chevaliers ; & enfin il dîna avec lui le même jour, & dit les graces après le repas.

XVII. Le mois de janvier 1589 ne fut pas écoulé, que l'évêque d'Auxerre apprit ce qu'on diſoit de lui dans ſa ville épiſcopale. Il fut informé qu'on avoit juré de ne plus reconnoître le roi, & qu'on faiſoit des prieres extraordinaires pour la proſpérité de ſes ennemis ; c'eſt pourquoi il prit des ſuretés, afin d'avoir des preuves de ces choſes : & il ne ſe preſſa pas de ſe rendre à Auxerre, eſpérant qu'après le premier feu, les eſprits s'adouciroient. Il écrivit au doyen, que s'il ne revenoit pas au pays, c'étoit de crainte d'être ſuſpect au roi, qui penſoit que la nouvelle démarche des habitans étoit un acte de félonnie & un crime de leze-majeſté ; que lui évêque croyoit conformément à la doctrine de ſaint Paul qu'on ne devoit pas laiſſer de reconnoître Henri pour roi : que ceux qui aſſuroient en chaire le contraire, étoient de ces

prophetes inſpirés par l'eſprit de menſonge. L'évêque eut d'autant plus de ſujet d'être attriſté du procédé des Auxerrois, qu'il avoit promis au roi, que cette ville ne remueroit pas, en conſidération de ce que douze ou ſeize ans auparavant il avoit empêché qu'on n'y envoyât gouverneur & garniſon pour commander, & que par là il avoit obvié aux inſtantes pourſuites de quelques gentils-hommes du voiſinage, qui auroient beaucoup fatigué la ville par leur réſidence. Pendant ce retard, le cardinal de Vendôme fit tenir chez lui une aſſemblée de prélats & d'eccléſiaſtiques, pour voir ce qu'il conviendroit faire au ſujet de la détermination des théologiens de Paris à l'occaſion de l'aſſaſſinat des Guiſes. Amyot s'y trouva comme les autres, & il nous apprend qu'on n'y conclût rien, ſinon qu'il falloit envoyer vers le pape, pour empêcher qu'il ne fût prévenu de quelque mauvaiſe impreſſion : il ajoute que ſi cette aſſemblée fut nombreuſe en gens d'égliſe du ſecond ordre, c'étoit parce que le roi avoit défendu qu'on ſortit de Blois ſans ſon congé. La permiſſion étant accordée, l'évêque de Langres prit le chemin de ſon diocèſe quelques jours avant le carême. Comme on ſçut à Auxerre qu'il venoit de Blois, & qu'il étoit du conſeil d'état, il y eut des ligueurs de cette ville qui le voyant paſſer, coururent ſur lui,

& l'auroient arrêté, s'il ne ſe fut ſauvé promptement à Chablies qui eſt de ſon diocèſe. Le rems du carême étant venu, fournit au prédicateur Cordelier une vaſte carriere pour déclamer contre l'évêque. Ce prélat avoit envoyé l'un de ſes gens pour ſçavoir s'il étoit vrai que la furie du peuple fut telle qu'on la lui avoit rapportée. Le bruit ne fut pas plutôt répandu qu'un domeſtique de l'évêque étoit logé au fauxbourg de Saint-Amatre, que pluſieurs petits marchands y accoururent, à deſſein de faire inſulte à l'évêque qu'ils croyoient y trouver. D'autres domeſtiques du prélat étant depuis entrés dans la ville, on les ſiffla, & on les courut par toutes les rues. Il y eut même des gens du quartier des bateliers qui concertèrent de faire ſortir le concierge du palais épiſcopal afin de le piller à leur aiſe. Amyot crut cependant ne pas devoir laiſſer paſſer les fêtes de Pâques, ſans ſe rendre à ſon troupeau. Il ſe mit en route un peu avant le carême, & ſe rendit en ſon château de Varzy. Roüillard dit qu'il fut volé à moitié chemin, mais il ne marque pas la ſomme qu'on lui prit, comme l'ont fait depuis quelques écrivains ſans en apporter la preuve.

XVIII. Le pénitencier de la cathédrale qui étoit ſon compatriote, & qu'il avoit placé à Auxerre, l'étant venu viſiter au château de Varzy, connut

connut dès le premier abord, que le prélat avoit été informé des diſcours qu'il avoit tenu ſur le même ton que le gardien des Cordeliers; Amyot ne balança pas de lui dire que « Le » roi les feroit pendre tous les deux, pour les » prédications diaboliques qu'ils avoient faites ». C'étoit en effet ces deux hommes-là, qui tout d'un coup avoient rendu la ville d'Auxerre ligueuſe. Le prélat arrivant à Auxerre, le 29 mars jour du Mercredi-Saint, manqua d'être tué en deux endroits; d'abord à l'entrée de la ville par le ſieur Ferroul d'Egriſelle, chef de la jeuneſſe qui donnoit dans le parti de la ligue: enſuite devant l'égliſe cathédrale par Claude le Prince chanoine. Il aſſure lui-même dans ſon apologie que « La piſtole lui fut préſentée à » l'eſtomach par pluſieurs fois, & qu'il y eut » pluſieurs coups d'harquebuſe tirez, de ſorte » qu'il fut obligé pour ſe ſauver la vie, d'en- » trer promptement dans la maiſon d'un cha- » noine, & paſſer de celle-là en une autre, » pour faire perdre ſa trace à ceux qui le pour- » ſuivoient ». Sa crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'il apperçut ſur la place de Saint-Etienne un émiſſaire du gardien des Cordeliers, qui tenant une halebarde crioit à pleine gorge: « Courage, ſoudards, meſſire Jacques Amyot » eſt un méchant homme, pire que Henry de

» Valois. Il ha ménaſſé de faire pendre notre » maître Trahy ; mais il lui cuira ».

XIX. Le prélat reconnut bien-tôt que le prêtre & le peuple, étoient également envénimés contre lui. Fatigué de ſon voyage, & effrayé de la réception qu'il venoit d'eſſuyer, il n'officia point le Jeudi-Saint, & ne vint pas même à l'égliſe. Il avoit deſſein de célébrer les fêtes de Pâques avec ſon clergé ; mais le maître Trahy ſçut bien l'en empêcher. Le Jeudi-Saint ce Cordelier mit entre les mains de Guillaume Girard conſeiller au préſidial & échevin, un mémoire qui tendoit à prouver que l'évêque étoit excommunié, & par conſéquent ſuſpens A DIVINIS. Le maire & les échevins ayant eu communication du mémoire, firent prier le doyen de la cathédrale de ſe trouver au conſeil de la ville pour en conférer. Ce doyen aſſembla le chapitre le Vendredi-Saint, déclara qu'il lui paroiſſoit que l'évêque ne pouvoit aſſiſter à l'office divin ſans ſcandale, & que ceux qui lui ſerviroient d'officiers, pourroient encourir la même ſentence d'excommunication A CANONE LATÆ SENTENTIÆ; SI QUIS SUADENTE DIABOLO. Le réſultat fut, qu'on feroit entendre au prélat, que non-ſeulement pour les cas que lui attribuoit le maître Trahy, mais encore pour éviter le ſcandale de la part du peuple qui le croyoit excommunié,

il lui plût de ne pas assister à l'office. Le doyen, le grand-archidiacre, le chantre, & Jean Paydet chanoine s'étant chargés de la proposition, & lui ayant objecté ce dont le Cordelier le chargeoit, il répondit qu'il prenoit en bonne part l'avis & la priere du chapitre, & qu'il s'abstiendroit de venir à l'office les fêtes prochaines. Le lendemain de Quasimodo, 10 avril, on présenta au chapitre un certificat du six du même mois signé de Laurent Petitfou son official & du sieur Villon, qui attestoient que cet évêque avoit été absous AD CAUTELAM pour avoir communiqué avec le roi le premier jour de l'an & avoir mangé avec lui, quoique ce fût après l'absolution qu'un chanoine de Blois avoit donné à ce prince fondé sur un bref du pape. Mais on étoit si rempli des idées du Cordelier qui avoit chargé l'évêque de bien d'autres faits, qu'on ne voulut rien finir sans en conférer auparavant avec Gilles Thierriat prévôt, les sieurs Legeron conseiller, Nicolas Tribolé maire, & Jean Coüet avocat, & même avec le Cordelier, tout partie qu'il étoit. Quoique le conseil fut d'advis que l'absolution étoit bonne suivant le chapitre Eos. DE SENT. EXCOMM. le gardien soutint le contraire, parce que, disoit-il, outre les cas avoués par l'évêque, il en restoit d'autres dont il avoit la preuve par écrit. Lorsqu'on en

fût venu à cette preuve en plein chapitre, il ſe trouva, que tout ſe réduiſoit à une lettre que l'évêque avoit écrite au théologal Perronet, où il lui marquoit de dire au maître Trahy, « Qu'il ſe comportât plus modeſtement en ſes » prédications, de peur qu'il ne lui en arrivât » mal, & aux ſiens ». Voilà ce qu'il y avoit d'écrit. Le prélat vouloit lui faire comprendre qu'il lui ôteroit & à ſes religieux, les pouvoirs de prêcher & de confeſſer; mais ce fanatique crut en effet que l'évêque le ménaçoit de la vie lui & les ſiens, parce que le théologal lui avoit rapporté le mécontentement où le roi étoit de ſes ſermons, & l'aſſurance que lui en avoit donné le prélat. Ce fut ainſi que la voie de la paix fut fermée à l'évêque d'Auxerre, par les intrigues d'un religieux mendiant trop aveuglément eſtimé dans le pays. On aura de la peine à croire que le chapitre ait fait refus de recevoir aux prébendes vacantes ceux qu'il en pourvut alors. Le prélat crut au bout de ſix mois devoir préſenter en chapitre ſa juſtification & ſes griefs contre le Cordelier. Outre ce que j'ai rapporté de ces deux écrits à meſure que la ſuite de l'hiſtoire l'a demandé, on y voit une conſpiration faite ouvertement par les marchands, mariniers & vignerons de la ville ſur la vie de leur évêque. Ils déclaroient

publiquement qu'il falloit couper la gorge à Jacques Amyot, & faire maître Trahy évêque en ſa place. Un jeune Cordelier étranger, produit par le gardien d'Auxerre, prêcha dans la cathédrale le jour de la Touſſaint. Il eut la témérité de commencer ſa paraphraſe ſur ce paſſage des pſeaumes : « Heureux ceux qui de-» meurent en votre maiſon, Seigneur », par les expreſſions ſuivantes : « Ouy, les excom-» muniés ſont hors de cette maiſon, comme » monſieur l'évêque, qui au lieu de venir pieds » nuds & tête nue à l'entrée de l'égliſe ſupplier » qu'on intercédât pour eux, demeurent obſ-» tinés, &c ». Ce qui révolta les gens de bien, & leur fit dire tout haut : « Voilà qui vient » de la boutique de Trahy, & qui ne vault » rien ».

XX. Un autre ſujet de chagrin pour ce prélat, fut qu'il perdit encore à Sens, dans l'action qu'il avoit intentée au chapitre en matiere de nouvelletés. Jacques Taveau avocat du chapitre d'Auxerre à Sens le fit même condamner aux dépens. Ce fut peut-être le retard de l'abſolution en forme qu'il avoit demandée, qui lui cauſa cette déroute : mais la difficulté des chemins ſur-tout depuis la mort du roi Henri III arrivée le premier août, ne permettoit gueres de confier à toute ſorte de perſonnes des affaires de cette

conſéquence. Amyot cependant voulant remplir toute juſtice, en fit venir une d'Henry Cajetan cardinal du titre de Sainte Pudentienne, légat en France, par laquelle on voit que ſur l'expoſé des faits tels qu'ils ont été rapportés ci-deſſus il eut pleine abſolution, avec défenſe au chapitre & au frere Trahy de le moleſter déſormais. Ces lettres datées de Paris le ſix février 1589 furent obtenues par Jean de Bourneaux ſon neveu, à qui il avoit réſigné ſon abbaye de Roches. Le ſeul fait qu'il avoit ajouté pour ſe juſtifier, & qui n'eſt point dans l'Apologie communiquée au chapitre, eſt que peut-être plus de vingt jours auparavant le meurtre des Guiſes il avoit été détenu de la goutte; ce qui l'avoit empêché de voir le roi, ni de conférer avec qui que ce ſoit de ſon conſeil. Cette abſolution fut accompagnée d'un lettre de ce cardinal à l'évêque, datée du 23 février 1590. Le légat y marquoit à Amyot qu'il faiſoit ſçavoir au chapitre d'Auxerre & au Cordelier, que rien ne devoit plus les empêcher de lui rendre obéiſſance & honneur, & qu'il eſpéroit que par ſon zéle à défendre la foi catholique, il effaceroit ſes fautes précédentes. Cette formule d'abſolution ayant été trouvée bonne par les chanoines de la cathédrale le ſamedi trois mars 1590, ils députerent trois dignités & deux cha-

noines pour aller féliciter ce prélat de ce qu'il étoit réintégré dans ſes fonctions. Les cinq députés Laurent Petitfou grand archidiacre, Jacques Magnen chantre, Pierre Thion archidiacre de Puiſaye, Denis de la Vaul, & Droin Chaucuard ſou-chantre, rapporterent qu'il avoit été très réjoui de cette viſite, & qu'il en remercioit la compagnie. Les mauvais traitemens qu'Amyot eſſuya en arrivant dans ſon diocèſe lui furent extrêmement ſenſibles : à cela près, il ſe fit dorénavant un plaiſir de réſider. Il avoit déclaré à l'un de ſes ſecrétaires que depuis longtems ſon intention étoit de ſe retirer peu-à-peu de la cour, pour mieux s'acquitter de ſon devoir épiſcopal, & il ſe vit en 1589 entierement délivré du lien qui l'y avoit retenu.

XXI. Il commença donc à ne plus s'occuper que des fonctions ſpirituelles ; & dès le ſept mars jour des cendres, il reprit ſon ancien uſage de prêcher, ſans paroître déconcerté ni ému par tout ce qui étoit arrivé depuis un an, ſans employer les invectives ni les déclamations contre perſonne : ce qui parut digne d'admiration à ceux qui ne le connoiſſoient pas encore parfaitement. Mais ſon ſecrétaire continuateur de ſa vie, dit que quoiqu'il ſe mit aiſément en colere, cependant il ſe retenoit facilement : il n'étoit aucunement vindicatif, & ne ſçavoit ce que

c'étoit que de reprocher à perſonne les anciennes fautes. Il paſſoit pour mélancolique, ſévère, & d'un abord difficile; mais il ne paroiſſoit tel qu'à ceux qui le voyoient rarement. Il étoit franc, candide, ingénu, ouvert, parloit librement & ſans flaterie, ne déguiſoit point aux grands ni aux princes leurs propres défauts. Loin de conniver aux mauvais deſſeins qu'ils auroient eu, il leur déclaroit franchement qu'il ne conſentiroit jamais à ce qui ſeroit contre l'honneur & la juſtice. Comme ceux qui demeuroient avec lui le connoiſſoient de cette humeur, ils ſe donnoient bien de garde de lui rien propoſer ou demander qui parût ſujet à ſoupçon, ſinon ils eſſuyoient un refus accompagné de ſévères reprimandes. Aimant la paix, il haïſſoit les procès, & ſurtout il évitoit d'en avoir avec ſon chapitre. Je ne ſçai ſi en ce dernier chef l'écrivain accuſe juſte : On verra ci-aptès qu'il eut des difficultés avec les chanoines pour des droits temporels, même avant le tems de ſon appauvriſſement. Quelques auteurs diſent, qu'on lui vola à ſon retour de Blois la ſomme de deux cent mille écus; cela paroît exagéré : mais on ne peut diſconvenir, que ſes pertes dans le tumulte de la ligue naiſſante n'allaſſent bien à cinquante mille livres. Il le mande lui-même au duc de Nevers le neuf août 1589. Et comme dans cette lettre où il avoit toute occaſion d'ex-

pliquer ſon malheur, il ne dit point qu'on lui eut rien pris ſur la route de Blois à Auxerre, je ne ſçai d'où Rouillard a appris qu'Amyot avoit été volé à moitié chemin. La teneur de cette lettre au duc de Nevers eſt curieuſe. On venoit de le ſommer de la part de ce duc, d'unir toutes ſes terres épiſcopales au gouvernement de Nivernois. Il écrivit au duc, que ſes gens ont toujours appartenu au gouvernement de Bourgogne; & prenant occaſion de leur ſouhaiter une parfaite tranquillité, il reconnoît avoir beſoin d'eux pour vivre : « Me trouvant, » dit-il, pour le préſent, le plus affligé, détruit, » & ruiné pauvre prêtre, qui ſoit comme je » crois en France ». Il fait enſuite monter toutes ſes pertes à la ſomme de cinquante mille livres : « Outre le danger de ma per- » ſonne, ajoute-t-il, m'ayant été la piſtole » pluſieurs fois préſentée ſur l'eſtomach, & les » ordinaires indignités & oppreſſions que je » reçois journellement de ceux d'Auxerre : Le » tout pour avoir été officier & ſerviteur du » roi; étant demeuré nud & dépouillé de tous » moyens; de maniere que je ne ſçai plus de » quel bois (comme l'on dit) faire fléche, » ayant vendu juſqu'à mes chevaux pour vivre; » & pour accompliſſement de tout malheur, » cette prodigieuſe & monſtreuſe mort étant

» ſurvenue, me fait avoir regret à ma vie ». On reconnoît aiſément qu'il veut parler de la mort du roi Henri III ſon bienfacteur, arrivée huit jours auparavant. Par une lettre du 17 du mois il paroiſſoit fort en peine de ſçavoir ſi ce prince avoit été réconcilié à l'égliſe par confeſſion & abſolution ſacramentale. Il dit qu'il s'en étoit informé à l'évêque de Senlis; mais que les nouvelles venoient difficilement, ſur-tout « Dans un lieu, dit-il, où c'eſt un » grand crime de parler du roi, ſinon en » déteſtation, & où l'on calomnie & prend » en mauvaiſe part tous mes propos & toutes » mes actions, pour avoir eu accès auprès de » lui ».

XXII. J'ai cru devoir rapporter ces penſées d'Amyot, pour réfuter par ſes propres termes ceux qui l'ont accuſé d'infidélité envers Henri III. Ce prélat n'avoit pas l'eſprit ligueur : & s'il a fait quelques démarches qui ont paru favoriſer le parti de la ligue, ce n'a nullement été du vivant de Henri III. Pour ce qui eſt des deux dernieres années de ſa vie, il faut avouer que la miſere où il ſe trouva réduit, l'obligea de condeſcendre en quelque choſe aux idées de ſon peuple. Il auroit ſouhaité que le cardinal de Bourbon eût été roi, & il appréhendoit la ruine de la catholicité en France, « S'il n'y eût été

» pourvu par la bonté & miſéricorde de Dieu. » L'eſpérance, ajoute-t-il, qui nous commençoit » à rire par la déclaration de monſeigneur le » cardinal de Bourbon nous a bien-tôt deſtituez, » puiſqu'ainſi eſt qu'il ait été emmené à la » Rochelle ; car il eſt certain que nous ne le » verrons jamais ». Ce fut donc pour implorer le ſecours du ciel ſur le royaume, qu'il conſentit à toutes ces prieres qu'on appella dans la ſuite « Les oratoires & les proceſſions de la Sainte-» Union », & qu'il traça même de ſa main le plan de quelques-unes.

XXIII. En 1590 il fit le ſermon de l'ouverture du carême & continua de prêcher les dimanches du même carême, à cauſe du grand jubilé accordé pour la réunion des princes chrétiens, lequel commença le ſecond dimanche. Il fit auſſi le Jeudi-Saint la bénédiction des Saintes-Huiles avec deux dignitaires concélébrans que le chapitre nomma ſelon l'ancienne coutume, & il continua les années ſuivantes. Il avoit toujours aimé les anciens rites, & s'il y eut eu de ſon tems une nouvelle édition du miſſel, il eût été attentif à les faire conſerver, ſur-tout ceux qu'il croyoit venir des Grecs, & être paſſés de chez eux dans l'Egliſe Gallicane, tel que l'apport ſolemnel des vaſes ſacrés de la ſacriſtie (que les Grecs appellent la protheſe) au grand autel;

auſſi-bien que la repréſentation & confixion du pain ſous les yeux du prêtre pendant que le vin eſt verſé dans le calice, en ſorte que la ſentence De latere Domini, &c. convienne à l'action ; c'eſt ce que j'ai ſçu d'un curé très âgé d'auprès de Melun, qui avoit connu les neveux de quelques amis de ce prélat. On voit par les regiſtres du chapitre qu'alors on n'attendoit point pour faire des priéres extraodinaires que l'évêque les eût indiqué : Le chapitre les ordonnoit, choiſiſſoit le jour, & envoyoit enſuite deux ou trois chanoines vers le prélat, pour l'en avertir, afin qu'il y aſſiſtât, s'il le jugeoit à propos. On ne peut dire ſi Jacques Amyot qui fit ſa réſidence à Auxerre durant le fort de la ligue, ſe trouva à toutes celles que le chapitre indiqua. Au moins en fut-il toujours averti : ce qui eſt ſi véritable, qu'une proceſſion générale ayant été indiquée le vendredi 21 août 1592 pour le dimanche ſuivant, ſans qu'on en eût fait part à l'évêque, il en porta ſes plaintes, on lui déclara le cinq octobre, que cette omiſſion involontaire ne venoit d'aucun mépris de ſa perſonne, de ſon autorité & dignité épiſcopale qu'on réveroit & honoroit : on ajoutoit qu'un tel oubli étoit d'autant plus pardonnable, qu'alors tous les chanoines faiſoient la garde aux portes de la ville. Ce même mois d'octobre ce prélat eut auſſi raiſon des

proviſions qu'il avoit donné à Martial de Linotte d'une prébende d'Auxerre pendant ſa prétendue excommunication : le parlement de Paris lui donna gain de cauſe.

XXIV. Le ſecrétaire d'Amyot qui a écrit ſa vie, le repréſente comme très pacifique à l'égard de ſon chapitre. Cependant Amyot diſputa en 1587 le droit que les chanoines ont de prendre du vin chez l'évêque aux grandes fêtes : On l'appelloit le vin des ſemonces. Il ne tarda pas à ſe rendre ſur cet article. Depuis les chagrins qu'on lui cauſa, il attaqua la juriſdiction du chapitre, & les chanoines de leur côté le ſommérent de contribuer aux réparations de l'égliſe plus qu'il n'avoit fait. Il dreſſa donc un état de tout ce qu'il avoit fourni à la cathédrale depuis ſon entrée à l'épiſcopat, ſoit en ornemens, ſoit en autres dépenſes : & il paroît qu'il n'avoit rien ajouté aux anciens préſens. Il tranſigea ſeulement avec le chapitre ſur la juriſdiction, & la reconnut au mois de ſeptembre 1592. Les facultés de l'évêque étoient extrêmement diminuées, comme je l'ai déja dit : il ſe plaignoit à ſes amis, que la privation de ſes biens lui ôtoit tout le plaiſir de l'étude. Les affaires temporelles du chapitre étoient auſſi très embarraſſées. Dès l'an 1588, on avoit ſongé de demander à l'évêque la ſuppreſſion d'une vingtaine de prébendes : mais ce projet étoit reſté

ſans exécution. Dans une pareille diſette d'argent de part & d'autre, les difficultés furent facilement applanies & la paix miſe entre les parties.

XXV. L'auteur de la vie de notre évêque n'a pas oublié de marquer que ce prélat aimoit la muſique, & qu'étant dans ſon palais épiſcopal, il ne rougiſſoit point de chanter ſa partie avec des muſiciens. Il ajoute que ſon amour pour le chant lui faiſoit témoigner plus d'amitié à ceux d'entre les chanoines qui alloient volontiers à l'aigle pour y chanter, & il eſtimoit pareillement tous les tortriers, chantres, commis, & autres gagiſtes qui avoient belle voix & qui ſçavoient leur métier, pourvu qu'ils fuſſent de bonnes mœurs. Il ſe plaiſoit même à jouer des inſtrumens, & ſouvent avant le dîner il touchoit d'un clavecin, pour ſe mettre à table l'eſprit plus dégagé après ſes études ſérieuſes. L'eſtime qu'il témoigna pour les muſiciens les enhardit à faire main baſſe ſur le ſyſtême de pſalmodie des anciens antiphoniers de la cathédrale, dont la modulation étoit uſitée au moins depuis le ſiécle de Charlemagne. On coupa, trancha, ſupprima tout ce qui ne convenoit pas à leurs nouveaux principes d'accords, en rendant cahoteux ce qui auparavant étoit doux; on introduiſit donc alors une barbarie & une diſette éton-

nante capable d'inſpirer du mépris pour le plain-chant. Mais ce qui dut conſoler les perſonnes zélées pour le chant Grégorien & les autres chants anciens, eſt que dans le tems même de ces entrepriſes, un chanoine commenſal de notre évêque & ſon œconome, inventa une machine capable de donner un nouveau mérite au chant Grégorien. Ce chanoine nommé Edme Guillaume trouva le ſecret de tourner un cornet en forme de ſerpent vers l'an 1590. On s'en ſervit pour les concerts qu'on exécuta chez lui, & cet inſtrument ayant été perfectionné, eſt devenu commun dans les grandes égliſes. Amyot qui témoigna toujours de l'inclination pour la muſique, en eut beſoin plus que jamais, pour chaſſer la mélancolie qui s'empara de lui, depuis ſon retour des états de Blois, & ſur-tout depuis l'an 1591 qu'il ne fut plus grand aumônier, ne pouvant pas même en ce tems là aller ſe délaſſer à Regennes, patce que ce château étoit rempli d'une garniſon ſous la conduite d'un chanoine que le chapitre y commettoit.

XXVI. Quoique ſon corps fût fait au froid & au chaud, & qu'il fût d'une bonne conſtitution, il ſe trouva enfin attaqué d'une fiévre lente qui lui deſſécha les poumons. Sentant ſa fin approcher, il eut recours aux ſacremens de l'égliſe, & les ayant tous reçus, il mourut

le ſix février 1593 dans ſa quatre-vingtieme année. Denis Perronet pénitencier & théologal, Gilbert le Comte, Renaud Martin, & Victor Camus chanoines reçurent ſes derniers ſoupirs. Le chapitre qui ne voyoit arriver aucun des parens de l'évêque pendant ſa maladie, avoit député le cinq du mois trois autres chanoines outre Victor Camus ſon chapelain & commenſal, pour lui tenir compagnie & empêcher la diſtraction des effets : cette précaution n'empêcha pas qu'il n'y eut des meubles détournés ; le chapitre donna là-deſſus des monitoires. Son corps fut inhumé ainſi qu'il avoit demandé par ſon teſtament, vis-à-vis le milieu du grand autel de la cathédrale à côté du trône pontifical. Il n'y avoit rien autre choſe dans ce teſtament qui concernât cette égliſe : mais depuis ce tems-là, il y eut quatre ſervices fondés pour lui par chaque année au nom des maire & échevins, en reconnoiſſance de ce que le bâtiment qu'il avoit fait conſtruire pour ſervir de college, fut adjugé à la ville par arrêt du parlement, & non à ſes héritiers. On lit même dans les regiſtres du chapitre, qu'avant le procès les héritiers avoient demandé pour lui douze ſervices par an. Selon ſa diſpoſition teſtamentaire du 15 mai 1588, il partagea ſon bien en cinq lots. Il établit Nicolas Amyot ſon neveu fils de défunt

Funt ſon frere Philippe ſon premier & ſon principal héritier, c'eſt-à-dire pour deux portions; ſa ſœur unique Jeanne Amyot auſſi pour deux portions, & ſon frere Jean Amyot pour une ſeule. Il légua au grand hôpital d'Auxerre cinq cens livres, aux Jacobins cent livres, aux Cordeliers autant, ſe recommandant à leurs prieres: à chacun de ſes domeſtiques dix écus d'or ſol outre leurs gages & un habit noir; à ſon valet de pied trente écus d'or pour lui faire apprendre un métier, à Jean de Bourneaux fils de ſa ſœur, ſes ornemens épiſcopaux & les paremens de ſa chapelle. Ce teſtament ne contient aucun autre article. On eſt donc ſurpris de lire dans certains auteurs qu'il eût légué à l'hôpital d'Orléans une ſomme de ſeize cens livres, par reconnoiſſance de ce qu'après y avoir logé à l'âge de dix ans, on lui avoit donné ſeize ſols pour ſa conduite. Ce trait & quantité d'autres doivent être mis au nombre des fables. Je ne croi pas non plus que le proverbe qu'on citoit dans l'avant-dernier ſiécle en ces termes: « En mangeant l'appetit » vient, comme dit l'évêque d'Auxerre » doive ſon origine à Jacques Amyot: on peut l'attribuer plus vrai-ſemblablement à Philippe de Lenoncourt qui fut long-tems appellé en cour l'évêque d'Auxerre, depuis la réſignation qu'il avoit faite de cette prélature, & qui accumula grand nom-

bre de bénéfices. Amyot ne conſerva avec ſon évêché que l'abbaye de Saint-Corneille de Compiegne, s'étant défait de bonne heure de celle de Bellozane, & de celle de Roches au moins dès l'an 1590 en faveur de ſon neveu. Il n'eſt reſté dans le pays aucun mémoire qui prouve qu'on eût trouvé beaucoup d'argent à cet évêque après ſa morr. La Popeliniere eſt le premier qui le faſſe riche de deux cens mille écus. Il eſt facheux que d'habiles critiques ayent paru le ſuivre, ſans demander des preuves de ce qu'il avançoit.

XXVII. Comme notre évêque n'étoit pas de famille à avoir des armoiries, il fut le premier de ſon nom qui s'en fabriqua comme il lui plut. Elles conſiſtoient en un chevron briſé, ſurmonté de deux trefles ou eſpeces de bourſes liées & renverſées, & un molet d'éperon au-deſſous. Peut-être n'eut-il autre intention, que de ſe rappeller la profeſſion dont avoit été ſon pere. C'eſt par erreur, que ſur ſa tombe au chœur de la cathédrale d'Auxerre, on a gravé une étoile au lieu du molet d'éperon qui ſe trouve dans tous les ouvrages qu'il a fait faire de ſon vivant. Edme Amyot doyen d'Auxerre vers 1642 s'appropria les armoiries de cet évêque, quoiqu'il n'en fût aucunement parent. C'eſt avec raiſon que l'on a repris les éditeurs du

dictionnaire de Moréri d'avoir écrit ſon nom Amiot. Notre évêque ſignoit avec une y, & mettoit ainſi Amyot. Sa repréſentation qui eſt à gauche du ſanctuaire, ne fut faite que dix-ſept ans après ſa mort aux dépens de ſon neveu Jean de Bourneaux, qui étoit alors chanoine de Paris.

XXVIII. Je ne parle point des écrits d'Amyot, étant inutile de répéter ce qui a éré dit juſqu'ici par tant d'auteurs, & en dernier lieu par le pere Niceron Batnabite. Je ne pourrois ajouter à la liſte de ſes ouvrages, que de foibles opuſcules venus à ma connoiſſance, tels que la préface du miſſel d'Auxerre projetté, une traduction qu'il fit en 1573 de l'épitre congratulatoire de Jérémie patriarche de Conſtantinople au roi. Un compliment latin qu'il prépara pour Alexandre de Médicis nonce du pape, s'il eût paſſé par Auxerre. Et un EPICEDIUM IN OBITU CAROLI IX, remarqué par M. Baluze. Comme il n'avoit plus tant de loiſir depuis qu'il fut évêque, il prit du ſecours pour les traductions qu'il faiſoit de Grec en François. Un avocat de Tonnerre nommé Luit, bon grammairien grec, lui rendit ce ſervice. Il eût été à ſouhaiter qu'au lieu des traductions de quelques romans, il eut donné à l'égliſe celle de quelques Saints Peres Grecs, parce qu'on ſçait que

Heliodore auteur de l'hiſtoire Ethiopique avoit été dépoſé pour cet ouvrage.

XXIX. Au reſte Dieu permit que ſes ennemis ne proſpérèrent pas. Des deux qui lui avoient mis ſucceſſivement le piſtolet ſous la gorge ; l'un fut tué malheureuſement, l'autre mourut fou & enragé. Il fut de notoriété publique dans ce tems là, que le ſecond étoit d'une humeur très violente. Poſſédant la cure de P... au diocèſe de Sens, il ſe crut ſi injurié un certain jour de la part d'un homme qui avoit froiſſé ſon ſurplis dans l'égliſe, qu'il le batit dans le même lieu juſqu'à effuſion de ſang ; ce qui obligea l'archevêque de la rebénir.

Fin du Tome XII & dernier des Vies des Hommes illuſtres.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

Théſée,	page 3.	comparés	147.
Romulus,	75.		
Lycurgue,	159.	comparés	305.
Numa Pompilius,	244.		
Solon,	321.	comparés	447.
Publicola,	397.		

TOME II.

Thémiſtocle,	page 3.	comparés	167.
Camille,	75.		
Périclès,	178.	comparés	331.
Fabius Maximus,	267.		
Alcibiade,	340.	comparés	520.
Coriolan,	438.		

TOME III.

Paul Émile,	page 5.	comparés	174.
Timoléon,	97.		

Pélopidas, 183. } comparés 344.
Marcellus, 269.
Ariſtides, 354. } comparés 513.
Caton le Cenſeur, 436.

TOME IV.

Philopœmen, page 3. } comparés 116.
T. Quintius Flaminius, 61.
Pyrrhus, 126. } comparés 342 *.
Caius Marius, 226.
Lyſander, 357. } comparés 534.
Sylla, 435.

TOME V.

Cimon, page 5. } comparés 192.
Lucullus, 64.
Nicias, 204. } comparés 377.
Marcus Craſſus, 288.
Sertorius, 392. } comparés 511.
Eumenes, 448.

TOME VI.

Ageſilas, page 5. } comparés 277.
Pompée, 103.
Phocion, 290. } comparés 508 *.
Caton d'Utique, 370.

TOME VII.

Alexandre le grand, page 7.
Jules Céſar, 186. } comparés 322 *.

Agis & Cléomènes, 356.
Tiberius & Caius, 470. } comparés 542.

TOME VIII.

Démoſthène, page 5.
Cicéron, 70. } comparés 170.

Démétrius, 183.
Antoine, 304. } comparés 467.

Artaxerce, 477.

TOME IX.

Dion, page 4.
Marcus Brutus, 109. } comparés 210.

Aratus, 221.

Galba, 319.

Othon, 374.

SUPPLÉMENT.

Hannibal, 415.
Scipion l'Africain, 512. } comparés 574.

TOME X.

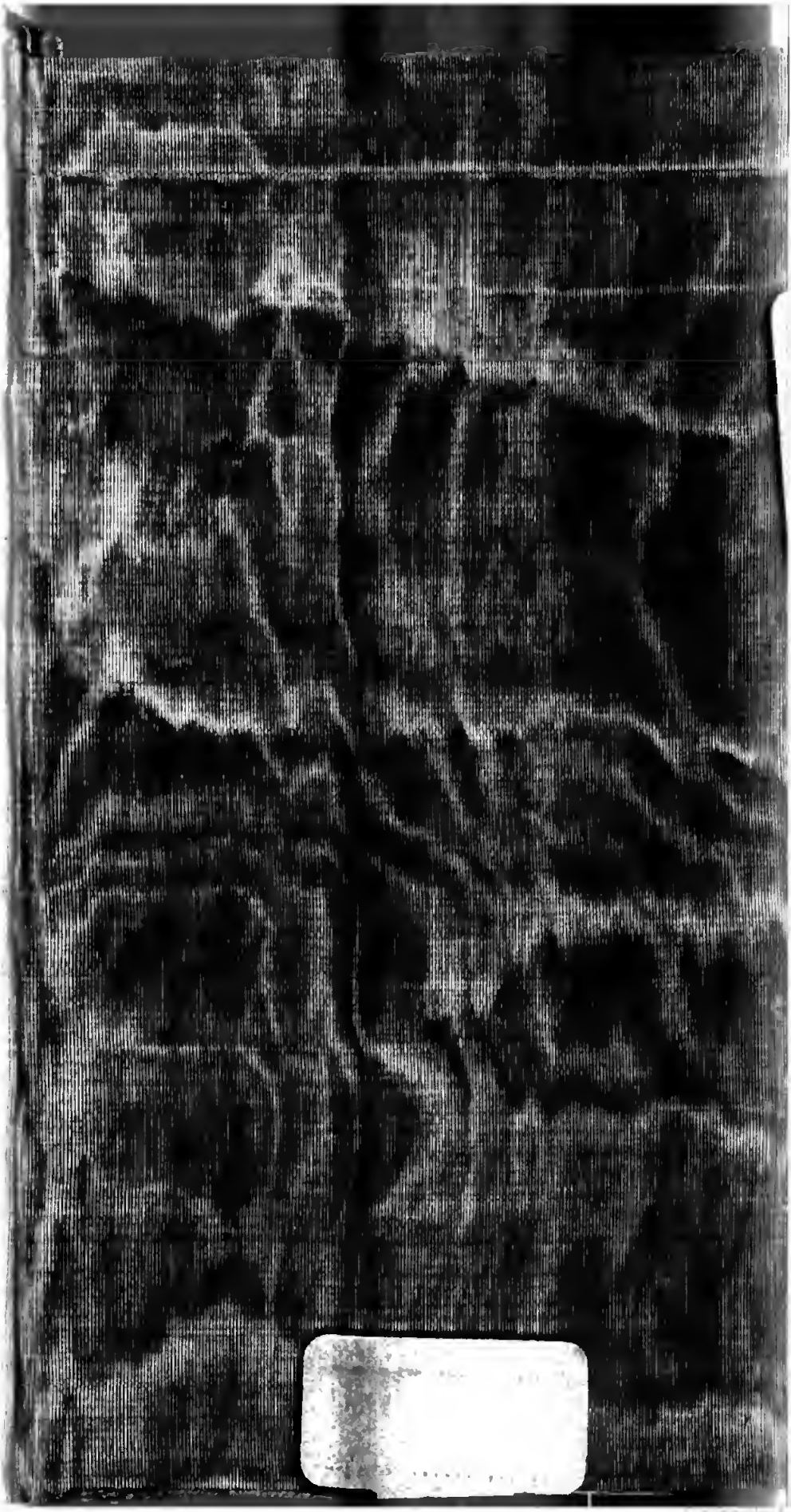
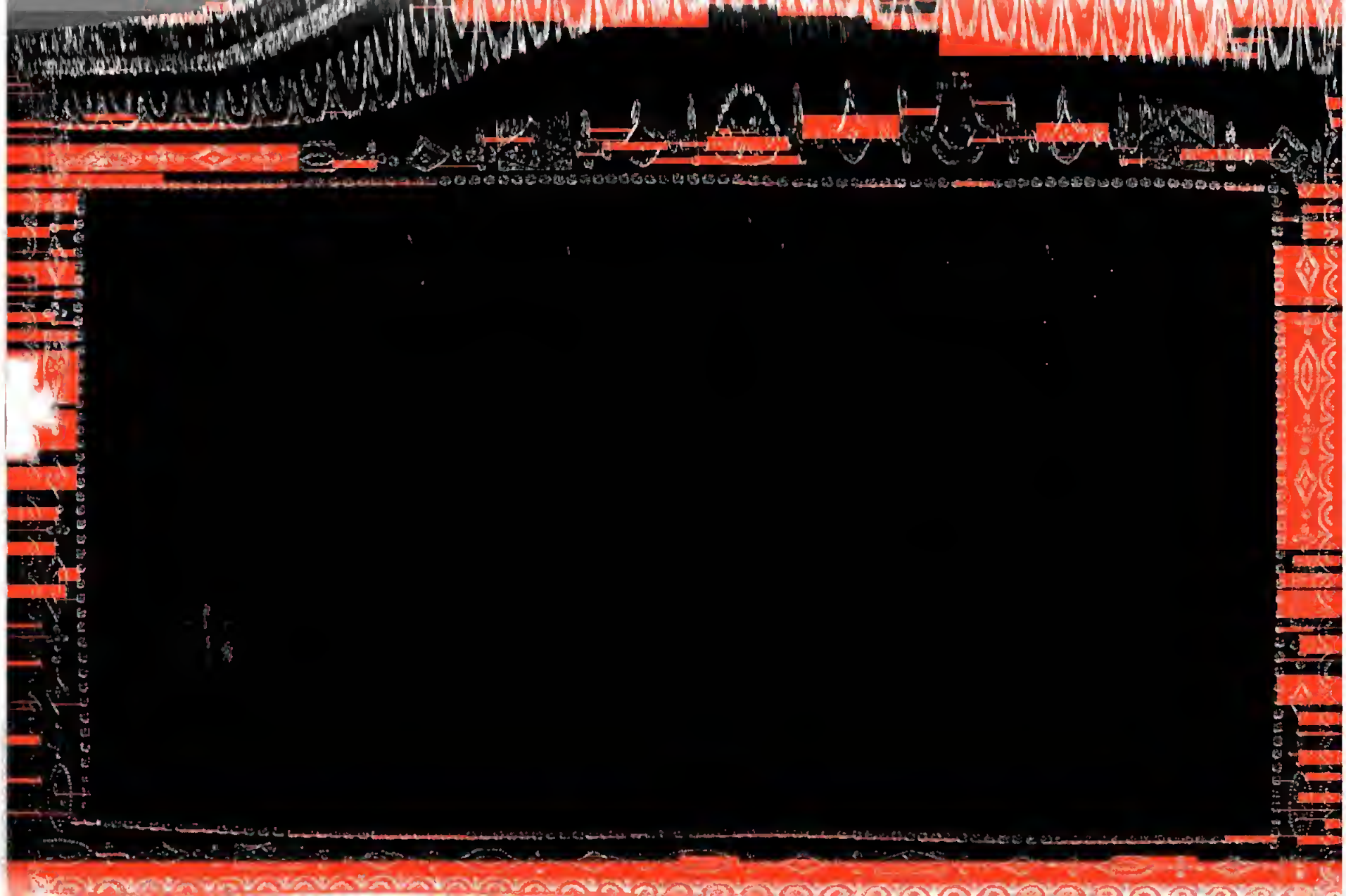
Trajan,	page 3.	Didius Julianus,	312.
Adrien,	81.	Sévère,	337.
Antonin-le-Pieux,	152.	Baſſianus,	417.
Commode,	196.	Héliogabale,	469.
Pertinax,	263.	Alexandre, t. XI, p,	3.

TOME XI.

Énée,	page 102.	L. Junius Brutus,	341.
Tullus Hoſtilius,	145.	Gelon,	401.
Ariſtomène,	220.	Cyrus,	444.
Tarquin l'ancien,	275.	Jaſon,	519.

TOME XII.

Miltiade,	page 7.	Amilcar,	89.
Pauſanias,	20.	Philippe,	96.
Traſybule,	29.	Denys l'ancien,	151.
Conon,	35.	Auguſte,	307.
Iphicrate,	42.	Sénèque,	401.
Chabrias,	47.	Socrate,	444.
Timothée,	52.	Ariſtippe,	464.
Epaminondas,	59.	Plutarque,	488.
Datame,	73.	Amyot,	548.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

598784
SBN